3 1761 01938333 0

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO 5, CANADA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/noblesseamric00coul

NOBLESSE AMÉRICAINE

Tous droits de traduction et de reproduction ré
tous les pays, y compris la Suède, la Norvège,
et le Danemark.

S'adresser pour traiter à la Librairie Paul O
50, Chaussée d'Antin, Paris.

Ouvrage couronné par l'Académie Française

PIERRE DE COULEVAIN

NOBLESSE AMÉRICAINE

ROMAN

VINGT ET UNIÈME ÉDITION

A. F. Simard
27 Fev.
1906

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1906
Tous droits réservés.

NOBLESSE AMÉRICAINE

L'Amérique n'est plus le Nouveau Monde, elle est le Monde Nouveau, un monde qui doit éveiller notre intérêt et notre sympathie, car, sorti de nous il s'est formé en dehors de la routine que nous maudissons et de la liberté que nous rêvons.

On s'imagine volontiers que l'Amérique, en sa qualité de République, doit être la nation égalitaire par excellence. C'est une erreur. Nulle part les lignes de démarcation ne sont aussi distinctes et aussi bien gardées.

Vers le XVIIe siècle l'Amérique fut ouverte aux opprimés, aux mécontents, aux esprits aventureux du Vieux Monde. Il vint s'y établir des Hollandais, voulant se soustraire à la domination espagnole, des puritains anglais persécutés par les Stuarts, des sectaires de tous les Etats, à la suite de William Penn, le Quaker

Ces émigrés, que des causes politiques ou religieuses avaient forcé à s'expatrier, ne se mêlèrent pas aux aventuriers qui envahirent l'Amérique. Leur foi, leurs principes furent comme une arche sainte qui les maintint au-dessus du flot montant de l'émigration. Ils formèrent une caste qui consti-

tua la « SOCIÉTÉ. » Cette caste demeura longtemps inaccessible aux parvenus. Il y a une trentaine d'années, la plutocratie qui avait trois degrés de descendance, des richesses énormes en força l'entrée. Elle se groupa autour des « Patriarches » se valut de leur prestige; les enveloppa, les déborda, si bien qu'aujourd'hui, ils ne sont plus que le noyau de la « SOCIÉTÉ », un noyau déjà noyé comme le disait un Américain.

De fait, les familles qui descendent des vrais fondateurs des Etats-Unis, qui ont des arbres généalogiques, des blasons, des preuves de longue existence, ont cédé le pas aux milliardaires. Le puritanisme étroit, l'esprit conservateur, communs aux vieilles roches, leur ont créé une infériorité dans la lutte pour le pouvoir et l'argent; elles subissent l'effacement qui semble être le sort de l'aristocratie en général.

Ce qu'on appelle en Amérique « la Société » n'est pas une classe oisive. Elle est, comme la haute bourgeoisie française, composée d'avocats, de médecins, de financiers, de grands industriels. Elle n'en forme pas moins une sorte de faubourg Saint-Germain plus fermé, plus exclusif que ne le sont aujourd'hui ceux de l'Europe.

Etre ou ne pas être de la « Société » intéresse davantage l'Américain que l'être ou le non être qui préoccupait Hamlet, car il est l'homme le plus matérialiste du monde. Il ne cherche pas à faire bien, mais à « faire vite. » Il travaille, bâtit, édifie, pour lui-même, non pour ses enfants. Aussitôt qu'il a gagné la lutte pour l'argent, il se jette dans la lutte pour la position

Pour se faire admettre parmi l'élite de son pays, le nouveau riche donne des fêtes extraordinaires, dépense des sommes folles en présents, emploie des stratagèmes qui fourniraient à la comédie des scènes amusantes.

Cependant la poussée des nouvelles couches autour de la « Société » devient formidable ; car en Amérique, l'émulation est ardente. C'est le moteur dont la Providence se sert pour lui imprimer cette activité qui nous émerveille et nous effraie. L'enfant veut avoir plus de jouets que ses camarades, la femme plus de luxe que ses amies, l'homme plus de dollars que ses collègues. Avoir plus! Sous cet aiguillon, que chacun porte en soi, le Monde Nouveau va, va... où va-t-il? Si, comme dit l'Ecclésiaste : « tout ce qui a été, c'est ce qui sera » l'Amérique passera par les mêmes épreuves que nous, probablement moins longues, pour nous rejoindre dans notre évolution. Lorsqu'elle sera couverte de cités, qu'elle regorgera d'hommes et d'argent, un Napoléon lui naîtra qui la conduira à la conquête du Brésil, du Mexique, et réunira tout le continent sous son sceptre. Elle aura de la gloire militaire, des honneurs, des distinctions, tous les hochets que nous possédons. Après ce mouvement de recul qui semble nécessaire, elle secouera le joug et s'élancera purifiée, perfectionnée, à la conquête de la vie par la science, le dévouement et l'amour.

Aux Etats-Unis, l'œuvre de l'homme est plus remarquable que l'homme lui-même. Mais la femme est intéressante, d'autant plus qu'elle est la résultante d'idées, de mœurs, de principes différents des nôtres.

Pour l'émigré, comme pour l'émigrant, la lutte fut âpre et douloureuse, et dans cette lutte ils furent puissamment aidés par la femme. Pendant qu'ils conquéraient des territoires, défrichaient la terre, bâtissaient des villes, elle édifiait le foyer domestique.

Affranchie des conventions qui l'avaient annihilée, l'épouse timide devint une compagne vaillante; héroïque souvent; la créature sans aveu se purifia par le travail et le dévouement, et dans la société nouvelle la femme se créa une place plus large et plus élevée.

L'homme ne lui marchanda ni la liberté, ni les honneurs, et lui voua un respect, une admiration extraordinaires, un sentiment chevaleresque que les mères ont entretenu et perpétué. C'est, aujourd'hui encore, un des beaux traits du caractère de l'Américain.

Individuellement, les femmes, aux États-Unis, ont peu d'influence; collectivement, elles sont formidables. Elles s'en rendent compte, car elles se soutiennent d'une manière extraordinaire. Du reste, elles contribuent pour une grande part au progrès de leur pays. Leur œuvre considérable se fait au moyen de toquades, d'engouements subits. La mode gouverne tout. Tantôt, elle dirige la curiosité vers telle ou telle branche de science, la géologie, par exemple et on ne s'intéresse plus qu'à cela. Tantôt, elle éveille la sympathie pour un poète ou un littérateur. Il y a deux ans, c'était Browning qui accaparait toutes les imaginations; aujourd'hui, c'est notre Balzac; on le trouve dans toutes les mains. Tantôt la mode

pousse la pitié vers une infortune quelconque, disons les aveugles. On ne pense plus qu'à eux. Les bazars s'organisent, l'argent afflue, les asiles s'élèvent. C'est le plus remarquable exemple de suggestion que l'on puisse voir.

Personne n'a plus que les Américains, la conscience de la brièveté de l'existence. Cette conscience les talonne, sans qu'ils s'en rendent compte. Elle excite les hommes au travail, les femmes au plaisir, et les rend forcément égoïstes. La vie est courte amusons-nous! (*let us have a good time*). La vie est courte, pas de sentimentalités, pas de relations inutiles. Il faut que tout rapporte, que tout serve à s'élever.

Ce n'est pas parmi les mondaines que se trouvent le plus de vertus et de qualités. Mais il y a, en Amérique, une classe nombreuse de femmes sérieuses, instruites, d'une honnêteté à toute épreuve, qui forment l'armature de l'Amérique, comme les provinciales et les bourgeoises forment l'armature de la France.

Soit que le mélange des races, la liberté, l'éducation rationnelle aient produit une variété distincte dans l'espèce féminine, soit que l'Américaine n'ait pas atteint son développement — et c'est probable, — sa nature est simple, tout objective, elle n'est encore qu'une *visuelle*.

Aucune créature ne jouit plus complètement de la vie, n'en tire autant de satisfactions et de plaisirs.

Son jugement n'est troublé ni par un excès de sentiment, ni par un excès de sensualité; sa vision est très nette et très juste.

Il n'y a pas de cerveaux contenant un aussi grand nombre d'empreintes, d'images et de souvenirs que ceux des Américaines. Les femmes, les jeunes filles, qui, chaque année, viennent chez nous par milliers, remplissent une mission, inconsciemment, comme toutes les créatures. Une volonté supérieure les pousse vers notre continent. Elles sont prises de ce qu'elles appellent « la fièvre d'Europe » d'une inquiétude nerveuse, d'un besoin de changement, de quelque chose de semblable à ce que doivent éprouver les oiseaux au moment de la migration. Et elles partent, les unes pour s'instruire, les autres pour se reposer de leurs maisons, pour acheter leurs toilettes. Et elles voient des chefs-d'œuvre, des sites divers, des choses belles et jolies. Elles emportent des objets d'art, des reliques du passé. Leur rôle est le même que celui de l'abeille et du papillon. Elles sont envoyées pour chercher un peu de l'âme du Vieux Monde, un peu de sa poussière fécondante, car elles doivent rapporter les éléments dont la nature a besoin pour produire les artistes, les poètes, les penseurs qui seront la gloire de l'Amérique comme les travailleurs d'aujourd'hui en sont la puissance et la force.

PREMIÈRE PARTIE

I

Chez madame Villars, Madison Square, New-York, tout indiquait le départ pour l'Europe et un projet de longue absence. Dans le vestibule on voyait un monceau de bagages marqués : « Paris » les fauteuils pour le bateau, et ces malles plates, dites « malles de cabine, » que l'Américaine fait et défait avec un égal plaisir.

Les tableaux, les glaces étaient voilés, les tapis roulés, les meubles les plus précieux recouverts de housses. Partout, aux murs, sur les étagères, il y avait de grands vides, tristes et laids, et déjà dans la maison, le froid, la sonorité des lieux inhabités.

Seule, la bibliothèque avait encore son aspect gai et confortable. Les boiseries de chêne, les murs teintés de bronze, la cheminée de style reine Anne, la grande lanterne moyen-âge, les vitraux d'art et les rayons chargés de livres ne parvenaient pas à lui donner un air sérieux.

Une fantaisie féminine et jeune avait détruit l'effet de ce cadre sévère par une foule de choses

modernes, jolies, artistiques. Des carpettes d'Orient, des peaux d'ours et de tigre s'étendaient sur le parquet. Des sièges hauts, bas, droits, inclinés, aux dossiers ornés de chiffons de soie, de coussins odorants, étaient poussés à droite et à gauche. Il y avait de petits canapés entourés de paravents, des vitrines pleines d'objets d'art, des fleurs, des lampes avec de merveilleux abat-jour.

Une jeune fille, dont la figure et la toilette étaient en harmonie parfaite avec cet intérieur XIXe siècle, allait et venait dans la pièce, très affairée, rangeant les journaux illustrés, les revues, dans les tiroirs de la longue table qui occupait le milieu de la bibliothèque.

Pendant qu'elle avait le dos tourné, un visiteur parut dans l'encadrement des portières relevées: un homme d'une trentaine d'années, très correct, très élégant dans sa tenue du soir, et qui avait la haute taille, les traits nettement modelés d'un saxon de belle race. Il demeura quelques instants sur le seuil, puis entra tout doucement.

Annie Villars ne l'aperçut que lorsqu'il fut à ses côtés; elle eut un petit sursaut.

— Frank! s'écria-t-elle. Vous m'avez fait peur! J'étais si absorbée par mon rangement que je ne vous avais pas entendu entrer.

— Puis-je vous aider?

— Non, merci. J'ai fini ceci, dit la jeune fille en fermant un dernier tiroir. Je ne serai pas fâchée de me reposer un peu.

Sur ces mots, mademoiselle Villars conduisit son visiteur vers la cheminée, où brûlait un feu clair, lui indiqua un siège, se jeta dans un fauteuil

à bascule, qu'elle mit en mouvement du bout de ses pieds croisés.

— Balancez-vous, balancez-vous, dit Frank Barnett en souriant, c'est un plaisir que vous n'aurez pas en Europe.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas de fauteuils à bascule, par hasard?

— Oh! il y en a, mais ils sont durs, lourds; difficiles à manœuvrer. On ne sait les faire, et on ne sait s'en servir qu'en Amérique.

— C'est une invention délicieuse.

— Une invention géniale, à laquelle nous devons, j'en suis sûr, nos plus heureuses inspirations. Ce mouvement de bascule active ou endort la pensée. Il ponctue et accompagne la conversation. Lorsque deux causeurs ou deux fleureteurs se balancent à l'unisson, il y a gros à parier que l'accord est parfait entre eux.

Mademoiselle Villars regarda le jeune homme avec une expression d'étonnement.

— Je ne vous croyais pas capable de tant d'observation, dit-elle.

— Merci, fit M. Barnett, en s'inclinant. Je trouve, continua-t-il, que le fauteuil à bascule est un admirable instrument de coquetterie pour la femme; il met en valeur son buste, ses mains, ses pieds... puis, c'est un moyen de soulager ses nerfs. Par le balancement de son fauteuil, l'Américaine trahit l'état de son esprit aussi bien que l'Espagnole par le mouvement de son éventail. Modéré et régulier, il indique la paix intérieure, large et lent, la réflexion, court et précipité, la colère, la mauvaise

humeur... tenez, en ce moment le vôtre exprime très bien la fatigue.

— Cela ne m'étonne pas, dit Annie Villars, en riant, je suis à moitié morte. J'ai cru que nous ne viendrions jamais à bout de tout ce qui nous restait à faire.

— Et vous voici à la veille de ce voyage d'Europe dont vous rêvez depuis si longtemps!

— Oui; et maintenant que le moment est venu de quitter New-York, je me sens triste, triste. Si j'osais, je déferais mes malles.

— Osez.

— Oh! ce serait bien inutile, avant quarante-huit heures je les recommencerais. Franchement, je ne croyais pas que les adieux seraient si pénibles. Toute la journée, de stupides petites larmes me sont montées aux yeux et m'ont rougi le nez. Est-ce assez ridicule?

— Ridicule? Non, je ne trouve pas. Vos parents, vos amis valent bien quelques regrets.

— C'est très curieux, tous ces jours en emballant mes bibelots, j'ai eu l'impression que je ne les reverrai pas. Serait-ce là ce qu'on appelle un pressentiment? Je vais peut-être périr en route, mourir de la fièvre pernicieuse à Rome ou de l'influenza quelque part; je ne serais pas la première.

— Il y a quelque chose que je redoute bien plus pour vous que la traversée, la fièvre ou l'influenza...

— Quoi donc?

— Les pièges à héritières; ces pièges que les Européens dressent si habilement et qui sont faits en forme de couronne fermée ou ouverte. L'Américaine la plus raisonnable les regarde avec curio-

sité d'abord, puis avec une envie croissante. Elle s'en approche de très près, de trop près... et, clic, clac,... elle se trouve prise. Avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaître, elle est duchesse, marquise ou comtesse et le tour est joué.

Mademoiselle Villars ne put s'empêcher de rire.

— Frank, dit-elle, vous devriez écrire un Guide à l'usage des jeunes filles qui se rendent en Europe, où, par des allégories dans le genre de celle-ci, vous leur signaleriez les dangers auxquels elles seront exposées et les mettriez sur leurs gardes.

— Hélas! ce serait du temps perdu. Les titres, les grands noms exercent une fascination que je ne me charge pas d'expliquer, mais qui agit sur les cerveaux féminins les mieux organisés.

— Pour ce qui est de moi, vous pouvez être tranquille. J'ai dans la société une position qui suffit entièrement à mon ambition et à ma vanité. Je serais la dernière à me laisser séduire par un titre. Vous devriez être sûr de cela, vous qui me connaissez depuis si longtemps.

— Par un titre, non, mais par un homme titré, je n'en répondrais pas. Madame de Keradieu vous introduira au faubourg Saint-Germain, et, avec les meilleures intentions vous jettera dans la gueule du lion. Ce sera miracle si vous n'êtes pas dévorée. Franchement, je ne saurais m'empêcher de trembler en pensant que votre immense fortune va exciter la convoitise d'hommes sans scrupules et sans délicatesse, qui, incapables de faire œuvre de leurs cerveaux ou de leurs bras, cherchent à épouser de l'argent, rien que de l'argent. Ils joueront la comédie du désintéressement, vous baiseront la

main, vous diront mille choses fausses. Vous vous laisserez peut-être charmer par leur éloquence et leur grand air; vous en arriverez à trouver vos compatriotes prosaïques, gauches, ennuyeux. De là, à ce que je redoute, il n'y a qu'un pas.

— Si j'étais très jeune, vous pourriez craindre pour moi, mais j'ai vingt-et-un ans — trois fois l'âge de raison — et il y a trois ans que je vais dans le monde...

— Dans un monde composé d'amis, de gens dont vous connaissez les antécédents et le caractère. Votre expérience de la nature humaine est, par conséquent, très limitée.

— Pas tant que vous le croyez. J'ai déjà rencontré assez souvent le mensonge et l'hypocrisie pour être capable de les reconnaître, répondit la jeune fille d'un ton sec.

— Tant pis et tant mieux, fit Frank Barnett tranquillement. Si votre père a exprimé dans son testament le désir que vous n'allassiez pas en Europe avant vos vingt-et-un ans accomplis, c'est qu'il espérait que vous seriez mariée, ou parce qu'il voulait que vous fussiez capable de vous défendre contre les entreprises de ceux qui cherchent la grosse dot.

— Oh! soyez sans inquiétude, je me défendrai, je me défendrai, dit la jeune fille avec une expression qui révéla sa force de caractère. On ne m'enlèvera pas, on ne m'épousera pas malgré moi, et j'ai la ferme intention de revenir ici mademoiselle Villars.

— Dieu le veuille !

Ces mots furent prononcés avec une chaleur qui

amena une fugitive rougeur sur le visage d'Annie.

— Oh! vous, Frank, dit-elle en riant pour dissimuler son trouble, vous êtes de ceux qui ne voudraient pas qu'une femme ou un dollar sortît d'Amérique.

— C'est vrai, je ne puis voir sans colère nos jeunes filles porter à de beaux messieurs oisifs les fortunes qui ont souvent coûté la vie, presque toujours la santé à leurs pères. Si cela continue, nous serons obligés, un jour ou l'autre, de faire une incursion en Europe pour reprendre notre fortune nationale. Voyez-vous les femmes sont ingrates, comme les enfants. Elles n'apprécient ni la bonté, ni le dévouement. En Amérique, nous leur avons reconnu tous les droits, accordé tous les privilèges. Elles vivent dans un luxe inconnu en Europe, c'est elles qui mangent la part du lion. Eh bien! cela ne leur suffit plus. Il leur faut des couronnes, maintenant, et comme nous ne pouvons leur en donner, elles nous préfèrent des hommes titrés qui ne nous valent pas... non qui ne nous valent pas, répéta M. Barnett avec conviction.

— Vous parlez comme les journaux mondains. Je vous dirai que je n'approuve pas leurs attaques systématiques contre l'aristocratie d'Europe. Aussitôt qu'un malheureux lord ou baron met le pied en Amérique, ils lui tombent dessus, lui prêtent des intentions vénales, publient son histoire et tâchent de le rendre ridicule. On pourrait vraiment croire que cet acharnement est de l'envie.

— De l'envie! Oh! nous sommes assez riches et assez puissants pour que l'on ne nous accuse pas de cela, dit le jeune homme avec un accent de fierté.

Personne n'avait plus que nous le respect des vieux noms historiques. Quand nous avons vu des descendants de Croisés, d'anciennes tribus germaniques, des rejetons de familles princières venir vendre chez nous, à la plus offrante, leurs parchemins, — les parchemins aux grands sceaux royaux — la désillusion a été complète, nous avons passé d'un excès de confiance à un excès de défiance et enveloppé toute une classe dans le mépris que méritaient seuls, quelques décavés, quelques « fins de race. » Moi-même, j'avais de tels préjugés contre l'aristocratie, que, lorsque ma sœur Mary m'a annoncé son mariage avec un comte áutrichien, j'ai été furieux, humilié.

— Oh! je m'en souviens, dit Annie. Et maintenant vous passez des semaines dans son château et dans ceux de ses amis, vous fréquentez des princes et des ducs, si bien que l'on finira par vous accuser de snobisme.

Frank Barnett ne put s'empêcher de rougir.

— Le snobisme ne saurait être que le fait d'un parvenu, dit-il, et je ne suis pas cela. Depuis cinq ans que je fréquente ce que l'on appelle en Europe la haute société, j'ai eu le temps de l'étudier. Elle vaut mieux que je ne croyais. Le mouvement de la vie y est moins dur, plus uni chez nous, on y éprouve une véritable sensation de repos. Je suis obligé de convenir qu'un homme de grande race est un beau spécimen d'humanité. Tenez, je vous ai dit que cet automne, en Bohème, chez le prince Varna, je me suis rencontré avec le duc d'Orléans. Nous avons chassé ensemble pendant huit jours. Eh bien, je l'ai trouvé tout simplement exquis. Il

n'y a pas d'autre mot qui puisse rendre l'impression qu'il m'a faite. Plusieurs fois, en parlant de la France, j'ai vu ses yeux se remplir de larmes. Cela ne m'a pas semblé ridicule. Quand je suis parti, il m'a dit : « Vous êtes bien heureux, monsieur, d'aller à Paris, je vous envie. » Et il y avait dans son accent un chagrin si sincère que j'en ai été ému. Si, avec un million de dollars, j'avais pu faire lever la loi d'exil qui le concerne, je les aurais donnés tout de suite.

— C'eût été un joli trait de la part d'un républicain !

— Les hommes de l'aristocratie n'ont pas grande valeur, à notre point de vue américain, car ils n'ont pas la force de remonter le courant, mais ils ont un charme incontestable. Ils vous donnent l'impression d'êtres très perfectionnés, très affinés. Quand ils ne sont qu'achevés, ils sont parfaits...

— Comme le duc d'Orléans, ajouta Annie, avec une expression malicieuse.

— Comme le duc d'Orléans, répéta Frank Barnett. Malheureusement, la plupart sont passés, détériorés. J'ai toujours trouvé chez eux, dans leur caractère, dans leur moral quelque fêlure, quelque cassure, comme dans les objets très anciens. Par exemple, je les crois tous braves, tous capables d'actes d'héroïsme.

— C'est quelque chose.

— Bien peu. L'héroïsme est rarement demandé dans la vie moderne. L'énergie et l'honnêteté sont plus nécessaires. Cela ne vous consolerait guère de savoir que votre mari est brave et capable de mou-

rir pour son pays, s'il vous trompait et vous rendait malheureuse.

— Non, en effet.

— Je trouverais naturel, intelligent même, que l'aristocratie voulût se rajeunir par des mariages avec des étrangères, mais elle n'y songe pas. Les hommes riches épousent des femmes de leur monde ; ceux qui sont ruinés ou pire, seuls, recherchent l'Américaine. Franchement ce n'est pas flatteur.

— Oh ! quant à cela, nous lui rendons bien la pareille, à l'aristocratie. La plus grande partie des Américaines qui ont épousé des nobles n'étaient que des parvenues. N'ayant pas pu se faire admettre dans la « société, » elles sont allées acheter des titres en Europe.

— Et lorsqu'elles nous sont revenues princesses, ou duchesses, nous les avons reçues...

— Naturellement, puisqu'il est convenu que le mari anoblit la femme. A leur place j'aurais agi de même. La vie est si courte qu'il faut en tirer tout ce que l'on peut de satisfaction et de jouissances. Moi, je n'abandonnerais pas ma place dans la société de New-York pour devenir une parvenue dans un faubourg Saint-Germain quelconque. Ce serait stupide.

— Absolument. Et tenez, entre nous les Américaines perdent beaucoup à être vues au milieu d'une réunion aristocratique. Il faut bien que cela soit, puisque j'en ai été frappé. Les unes sont paralysées, raidies par la timidité, les autres ont trop de sans-gêne, de familiarité. Quoique plus jolies, plus élégantes que la plupart des duchesses et des marquises, elles sont moins bien.

— Pourquoi? demanda mademoiselle Villars, d'un ton vexé.

— Parce que les femmes d'Europe mettent de l'art dans tout ce qu'elles font. dans tout ce qu'elles disent. Chez les bourgeoises, cet art se devine et elles paraissent souvent affectées. Chez les grandes dames, on ne l'aperçoit plus; elles sont des comédiennes achevées; il a fallu des siècles pour les amener à ce point de perfection. Près d'elles, les Américaines naturelles, franchement jeunes, paraissent prosaïques, vulgaires même; elles font l'effet criard de fleurs fraichement brodées sur un fond ancien. Et, voyez-vous, les hommes d'Europe n'apprécient pas les femmes « nature. » Ils sont trop blasés pour cela. Il leur faut des lèvres avivées, des yeux retouchés, de la coquetterie savante. J'ai vu dans l'intimité pas mal de ménages européo-américains. Les époux qui s'entendaient le mieux m'ont toujours donné l'impression qu'ils ne se comprenaient pas.

— Cependant ces mariages avec des étrangers ont assez bien tourné, en général.

— Grâce à l'abnégation de la femme. L'Américaine fait pour un mari européen des sacrifices qu'elle ne ferait pas pour un homme de son pays, je le constate toujours avec colère. Nous avons créé une grande nation, mais nous avons négligé de mettre en activité les vraies qualités de la femme. Nous l'avons gâtée. Elle nous traite comme ses esclaves, et de bonne foi, elle en est arrivée à se croire supérieure à nous. L'Américaine mariée à un Européen devient souple, obéissante, se contente de rien, se conforme sans murmurer, aux

goûts de son seigneur et maître. C'est à ne pas la reconnaître. Mais, soyez sûre, que pour toutes les princesses, duchesses et marquises américaines l'apprentissage de la soumission a été dur. Elles ne se sont pas vantées de leurs déboires et de leurs regrets. J'ai fini par croire que la Providence envoie quelques-unes de nos jeunes filles en France ou en Italie pour qu'elles y apprennent leur véritable rôle.

— Je suis bien curieuse de voir de près ces gens et ces choses, dit mademoiselle Villars. Vous m'avez donné vos impressions, je vous ferai part des miennes. Elles seront probablement bien différentes, et ce que nous allons nous quereller!...

— Vous ne pensez pas rester en Europe plus d'une année? demanda le jeune homme avec une anxiété visible.

— Mais non, puisque nous devons rentrer pour le mariage de Clara.

— Pendant votre absence j'achèverai de meubler et de décorer ma villa. Cela me distraira d'ouvrir ces caisses que j'ai rapportées de tous les coins du globe et dont j'ai oublié le contenu.

— Savez-vous ce que vous devriez faire? dit tout à coup Annie.

— Quoi donc?

— George Ottis doit nous rejoindre à Rome, au mois de décembre; venez avec lui.

Le visage de Frank Barnett s'illumina de joie.

— Vous permettez?... fit-il avec émotion.

— Je vous en prie même. Clara accaparera naturellement George, ma mère et moi, nous serons réduites à notre propre société... ce ne sera pas

amusant, dit Annie avec cette franchise un peu brutale qui caractérise l'Américaine.

La physionomie du jeune homme s'obscurcit. Il y avait trois ans que mademoiselle Villars jouait ainsi avec lui.

— C'est bien, dit-il, j'irai vous rejoindre à Rome. Maintenant il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un bon voyage.

— Est-ce que vous ne serez pas au bateau demain?

— Non, je pars pour Lenox de grand matin. Je ne me soucie pas d'être perdu dans la foule de vos admirateurs. J'ai voulu avoir un adieu un peu moins banal que ceux que vous distribuerez au dernier moment. Vous aurez assez de monde sans moi pour vous faire un beau départ... Un beau départ! beaucoup d'amis, beaucoup de fleurs... Les jeunes filles tiennent à cela. C'est un triomphe qui indique leur importance dans la société.

Mademoiselle Villars rougit de dépit.

— Ne dirait-on pas que nous sommes les créatures les plus vaniteuses de la terre!

Frank Barnett, ne voulant sans doute pas protester, se leva et avec un sourire :

— Pardonnez-moi cette dernière taquinerie, dit-il, et toutes les autres, pendant que vous y êtes.

— Oui... oui... allez en paix, je vous pardonne.

— Et... Annie... si je puis vous être utile en quoi que ce soit, faites-moi un signe. Je suis tout à votre disposition. Vous n'avez ni père, ni frère, et nous sommes de si vieux amis!

Mademoiselle Villars parut un peu troublée.

— Je m'en souviendrai, dit-elle doucement.

— Et n'allez pas devenir duchesse ou marquise, ajouta Frank, nous ne pouvons pas nous passer de vous.

— Soyez sans crainte, je reviendrai au pays des « rocking-chairs. » Je reviendrai, répéta la jeune fille, avec l'assurance imperturbable de l'être humain croyant à son libre arbitre.

Puis se levant à son tour :

— Avez-vous vu maman et Clara?

— Oui, je leur ai fait mes adieux.

— Alors, au revoir, à Rome, au mois de décembre.

— Au revoir.

Les deux jeunes gens se regardèrent pendant quelques secondes, tout au fond des yeux, puis ils échangèrent une brève mais forte poignée de mains, et Frank s'éloigna lentement, très lentement.

Comme si un obscur instinct eût averti mademoiselle Villars que l'amour et le bonheur étaient là à sa portée, elle eut un mouvement en avant, ses lèvres remuèrent. On eût pu croire qu'elle allait rappeler le jeune homme, mais elle demeura clouée au sol et bouche close. Lorsque le bruit de la porte d'entrée lui eut appris qu'il avait quitté la maison, elle se rassit, avec, dans les yeux, ces petites larmes qu'elle avait qualifiées de stupides.

Une grande jeune fille blonde, vêtue d'une très seyante robe d'intérieur, entra comme un coup de vent et se plantant devant Annie.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Eh bien! quoi?

— Frank a-t-il parlé? Etes-vous fiancés?

— Fiancés? Tu es folle!

— Ah Seigneur! est-il possible qu'il ne t'ait rien dit? Et, comme accablée par le désappointement, Clara May se laissa choir sur la carpette, aux pieds de sa cousine. J'espérais qu'au dernier moment la crainte de te perdre lui délierait la langue. C'est par trop stupide, car enfin il t'aime! Un aveugle le devinerait, au son de sa voix quand il t'adresse la parole. Avec tous ses beaux sentiments muets, il risque bien de ne pas te revoir. Les gentilshommes pauvres que nous allons rencontrer n'auront pas tant de scrupule et de discrétion.

Mademoiselle Villars arrêta net son fauteuil à bascule.

— Oh! tais-toi, dit-elle. Je suis suffisamment avertie, prévenue, mise en garde. On dirait que vous vous êtes tous donné le mot pour me gâter le plaisir de mon voyage.

Et imprimant à sa berceuse un mouvement qui trahissait une bonne petite colère, elle ajouta :

— Tu es allée en Europe toi, et tu en es revenue, il me semble.

— Oui, mais nous n'avons pas le même caractère. Tu es beaucoup plus impressionnable.

— Dis tout de suite que je suis sentimentale et romanesque!

— Oh non! Dieu merci!... rien de si horrible que cela! Cependant, je crois que tu te laisserais plus facilement persuader que moi. Et puis tu as une fortune indépendante, une fortune à tenter une altesse royale. Les journaux, à commencer par le *New York Herald*, ne manqueront pas d'annoncer l'arrivée à Paris de la richissime mademoiselle Vil-

lars, de New-York. Tu verras l'effet! J'en tremble!

— Rassure-toi, je ne me marierai jamais avec un étranger, encore moins avec un étranger pauvre; non pas que je répugnerais à enrichir quelqu'un, mais parce que je craindrais d'être épousée pour mon argent. Sois tranquille, l'homme qui pourrait me faire abandonner l'Amérique n'existe pas.

— Espérons-le. En tous les cas, j'ouvrirai les yeux. Imagine un peu ce que diraient nos tantes de te voir, toi, une Villars, la fille de leur frère Philippe, épouser un Français ou un Italien, un catholique! elles en feraient une maladie, et ne te pardonneraient jamais. Si elles ont tant insisté pour que je vous accompagne en Europe, c'est qu'elles ne se fient pas à la clairvoyance de ta mère. Par parenthèse, c'est une jolie preuve d'amitié que je te donne de quitter George en ce moment!

— Avoue que tu n'es pas fâchée d'aller acheter ton trousseau à Paris.

— C'est vrai; mais je n'y serais pas allée exprès.

Machinalement, en causant, Clara avait enlevé les épingles de sa coiffure. Ses cheveux tombèrent tout à coup sur ses épaules, en une masse blonde, soyeuse, ondulée.

Elle les secoua comme une crinière, et se mit lestement debout.

— Mais tu n'as encore rien fait ici, dit-elle en regardant autour de la bibliothèque.

— J'ai serré les journaux, les revues, les estampes.

— Veux-tu que je t'aide?

— Non, merci.

— Alors, dépêche-toi, il est dix heures et demie.

Demeurée seule, mademoiselle Villars reprit la besogne interrompue. Elle plaça dans les vitrines déjà bondées, les coupes pleines de petites choses rares. De temps à autre, elle portait sous la lumière d'une lampe un bibelot, une photographie, pour les regarder une dernière fois. C'était pitié de voir ces mains de jeune fille assombrir si alertement cet intérieur aimable et le préparer pour le silence et l'abandon.

Lorsque Annie eut dégarni la cheminée, les étagères, les tables, elle tourna toutes les clés, tira soigneusement les grands rideaux de soie verte devant les rayons de la bibliothèque puis, ayant promené autour de la pièce un regard d'inspection et d'adieu, elle s'éloigna la physionomie toute grave, sans se douter pourtant qu'elle était entrée dans la voie qui devait la conduire où elle ne voulait pas aller.

II

Les Villars occupaient une place proéminente dans la société de New-York, et même dans le clan des « Patriarches. » C'était une race saine, honnête, austère. Leur ancêtre était le fils cadet d'une grande famille anglaise encore existante. Enfermé à la Tour de Londres, à cause de ses idées avancées, il

avait réussi à s'évader et à gagner le Nouveau-Monde, où il avait fait souche de républicains.

Philippe Villars, le père d'Annie, était mort jeune des suites d'un accident de chasse. Il avait été un avocat célèbre et un homme d'une haute probité.

Dans son testament, M. Villars avait exprimé le désir que sa fille n'allât pas en Europe avant ses vingt-et-un ans accomplis. Il espérait certainement, comme l'avait supposé Frank Barnett, qu'à cet âge Annie serait mariée. La crainte qu'elle ne fût exposée aux manœuvres des chercheurs de dot devait être bien vive chez lui, car l'Américain entrave rarement la liberté de ses enfants.

A son entrée dans le monde, célébrée par un bal merveilleux, mademoiselle Villars avait été classée, non pas parmi les « Belles », mais parmi celles que l'on nomme *sweet* — c'est-à-dire charmantes. — Et le qualificatif se trouvait juste. De taille moyenne, elle avait de jolies lignes, une silhouette élégante. La coloration exquise de son teint, ses cheveux d'un blond foncé mais très doré, la joie de vivre qui se reflétait dans ses yeux bruns, mettaient de la lumière sur son visage, — un visage enfantin aux traits menus, au profil légèrement relevé avec, dans la bouche et le menton, une remarquable expression de force et de volonté — Annie manquait un peu de grâce et de douceur. Son allure était « courte », ses mouvements brusques, son ton tranchant. Sa voix cultivée avait perdu le son nasal si cruel aux oreilles anglaises, mais elle était sèche et monotone. Malgré ces défauts caractéristiques et qui devaient être sensibles

aux étrangers seulement, elle pouvait plaire beaucoup. Il y a avait en elle quelque chose de joyeux, de brillant, qui donnait l'impression d'une créature heureuse, bonne et saine.

De fait, mademoiselle Villars s'était développée en pleine lumière, sans arrêt, sans déviation. Son enfance n'avait pas été assombrie par des restrictions multiples. On l'avait habituée à la liberté, à l'exercice de sa volonté, de ses facultés, de son goût. Elle avait choisi ses compagnons, ses jouets, ses petites robes, ses rubans de ceinture et de cheveux. Une courte prière matin et soir, le respect de la Bible, l'observance du dimanche — voilà pour la religion. L'horreur du mensonge et de la vulgarité, l'accomplissement de la charité — voilà pour la morale. Et, comme enseignement quotidien, le bon exemple des personnes qui l'entouraient. C'était tout, et cela avait suffi à lui faire un esprit droit et un cœur excellent.

De quatorze à dix-huit ans, l'étude, les exercices fortifiants et agréables avaient préservé Annie des rêveries malsaines, des langueurs, des paresses morbides, et elle était sortie victorieuse et pure de la crise redoutable.

Depuis son entrée dans le monde, sa vie n'avait été qu'une succession de fêtes et de triomphes. En Amérique, les jeunes filles sont les vraies mondaines, des mondaines d'autant plus brillantes, plus ardentes au plaisir que rien n'entrave leur liberté et leur jeunesse. Ce sont elles qui donnent le ton et mènent la ronde; les femmes mariées se contentent de suivre.

Leur journée commence de bonne heure. A huit

heures du matin, coiffées et habillées, elles partagent le substantiel déjeuner, servi aux travailleurs de la maison, comme le faisait autrefois l'ancêtre puritaine, en robe de bure et en fichu de linon. Après le départ des hommes pour le quartier des affaires, les jeunes filles se répandent dans la ville, comme des essaims; et la ville leur appartient entièrement, elles y sont aussi en sûreté que si c'était une annexe de leurs demeures. Elles se promènent à droite et à gauche, vont en quête de nouvelles, font des emplettes, assistent à des cours, à des réunions de charité, « lunchent » les unes chez les autres — au cabaret même. — Le lunch est le repas des femmes par excellence. Puis vient la toilette de l'après-midi, les visites, les réceptions où apparaissent les jeunes gens. Et pour terminer la journée, les dîners, les bals, les parties de théâtre, les soupers. En somme dix-huit à vingt heures de plaisir.

Mademoiselle Villars était une des grandes mondaines de la société new-yorkaise. Aucune jeune fille ne recevait autant d'hommages, de fleurs et de bonbons. Les Yankees ne sont plus aussi désintéressés que jadis. Sa position, sa grande fortune étaient bien pour quelque chose dans son succès, mais une bonne partie était due à son charme physique et à ses qualités aimables. Elle avait fleureté avec entrain, avec esprit, sans céder jamais un pouce de sa dignité.

Le fleuretage[1] n'a pas plus de danger pour l'Amé-

1. En anglais flirtation. — Ce mot, qui vient probablement de notre expression française « conter fleurette » doit s'écrire fleureter et fleuretage, qui donne du reste la vraie prononciation.

ricaine en général que la liberté. Elle a grandi avec les jeunes gens de son monde, elle les a connus « toute sa vie » comme elle dit. Cette fraternité de société, jointe au respect que l'Américain a pour la femme, rend certaines audaces impossibles, du moins très rares. Le fleuretage transatlantique est une amusette délicieuse, où il entre trois quarts de vanité et un quart de sentiment seulement. C'est de l'amour à petites doses inoffensives, mais suffisantes à faire battre le cœur, à mettre dans la vie quelque émotion et quelque intérêt. L'Américaine a trouvé le moyen de jouer avec le feu sans se brûler. Elle prend de l'amour ce qu'il a de meilleur, de plus exquis et elle abandonne dédaigneusement le reste aux femmes inférieures. Quoi qu'on en ait dit, le fleuretage aux Etats-Unis est relativement innocent. L'éducation morale et physique de l'Américain est une sauvegarde. Dans chaque jeune fille, il voit l'épouse et la mère, l'institution sacrée de la famille, et n'ose y porter la main. Il ne poétise pas son animalité comme l'Européen, il en est plus honteux que glorieux. Il se comporte avec la femme, non comme un maître, mais comme un sujet. Il la traite en reine et attend son salut et ses avances. Toutefois, si le fleuretage avec les jeunes filles est respectueux, le fleuretage avec les femmes mariées l'est beaucoup moins, comme le prouve le nombre croissant des divorces. La moralité aura son « krach » en Amérique, puis elle se relèvera.

Annie avait eu de nombreux admirateurs, aucun n'avait réussi à lui inspirer un sentiment sérieux. Au fond, elle avait une préférence secrète pour

Frank Barnett. Il était beau, élégant, il causait agréablement. Possesseur d'une grande fortune, il n'avait jamais été astreint à un travail régulier, ses longs séjours en Europe l'avaient affiné. Depuis trois ans il remplissait vraiment auprès d'Annie les fonctions de « cavalier servant ». Il lui avait envoyé les fleurs les plus rares, lui avait donné la première place sur son yacht et sur son mail, tout cela n'avait provoqué chez elle qu'une très grande amitié. L'idée que Frank serait un jour son mari lui était venue souvent et cette perspective ne lui déplaisait point.

M. Barnett avait été maintes fois tenté de se déclarer, mais mademoiselle Villars ayant toujours dit qu'elle ne se marierait pas avant d'avoir fait son tour d'Europe, il n'avait point voulu s'exposer à un refus qui, étant donné sa propre fierté et le caractère de la jeune fille, eût pu devenir définitif.

Le voyage d'Europe était l'idée fixe, l'unique désir d'Annie. Il fallait qu'elle eût beaucoup aimé son père pour ne pas lui en avoir voulu du sacrifice qu'il lui avait imposé. Sa curiosité d'Américaine, — la plus vive qu'il y ait, — avait été sans cesse aiguisée par les récits de ses amies. Parfois en assistant aux préparatifs de leur départ ou aux déballages de leur retour, des larmes d'envie lui étaient montées aux yeux. Pendant ces trois derniers mois, elle avait étudié tous les Guides, tracé cent itinéraires différents et, majeure le 20 janvier, elle avait retenu son passage sur la *Bourgogne* pour la traversée du 25.

Annie avait une cousine éloignée, plus âgée qu'elle de dix ans, qui était mariée à un Français,

au baron de Keradieu. L'été précédent, elle avait passé quelques semaines à la campagne, chez madame Villars. Elle avait engagé ses parentes à s'installer à Paris pour toute la saison. Elle s'était offerte à présenter Annie et Clara, dans le monde, et leur avait ouvert une perspective de bals, de soirées, de plaisirs qui augmentait l'attraction du voyage d'Europe. Les avertissements prodigués à mademoiselle Villars n'avaient fait que la rendre encore plus désireuse de voir de près les hommes de l'aristocratie. Ils représentaient une sorte de danger, et le danger lui plaisait. Elle espérait secrètement avoir l'occasion de déjouer la cupidité de quelque gentilhomme pauvre et montrer qu'une Américaine bien née ne se laisse pas prendre à l'appât des titres.

Les demoiselles Villars, les tantes d'Annie, la voyaient partir avec de vives appréhensions. Ces appréhensions avaient leur source dans certains souvenirs enfouis tout au fond de leurs cœurs... oh! bien au fond. Alors qu'elles étaient jeunes et jolies, elles avaient failli épouser, l'une un prince romain, l'autre un comte napolitain. Au dernier moment elles avaient reculé comme devant une apostasie. Elles appartenaient à une espèce d'Américaine presque entièrement éteinte : celles qui mettaient leur foi de protestante et leur pays au-dessus de tout. Les demoiselles Villars ne s'étaient jamais mariées et s'étaient entièrement données aux bonnes œuvres. Bien qu'elles ne fussent ni mondaines, ni très agréables, elles avaient une assez grande influence dans la société. On tenait à l'honneur de les connaître, et d'être reçu chez elles.

Elles avaient eu un culte pour leur frère Philippe. — Le frère est peut-être le seul homme que l'Américaine gâte et respecte et elles avaient reporté sur sa fille toute leur affection.

Annie savait admirablement les prendre et se faire pardonner sa frivolité. L'idée que leur nièce pourrait épouser un étranger les bouleversait. Leurs craintes étaient d'autant plus vives qu'elles croyaient leur belle-sœur incapable de chaperonner une héritière en Europe, et de la protéger contre les intrigants.

Madame Villars était une de ces femmes gâtées par la Providence, comme il s'en trouve beaucoup en Amérique. Elle avait été remarquablement jolie. Ses cheveux avaient blanchi de bonne heure, mais son visage était très jeune, et avec ses yeux noirs, brillants de contentement, ses traits fins et réguliers, elle était encore à quarante-cinq ans, délicieuse à voir. Dans sa vie, elle n'avait eu d'autre chagrin que la perte de son mari. Elle possédait à un haut degré l'intelligence des affaires, de l'administration, un sens pratique remarquable. Avec cela elle avait une âme simple comme celle d'un enfant, et elle ignorait la moitié des turpitudes humaines. Du matin au soir, elle était utilement et agréablement occupée. Une santé parfaite, une nature aimable, un livre de chèques presque inépuisable, faisaient d'elle une de ces femmes que le monde aime à recevoir, et « Tante Mary » comme on l'appelait avec Clara, était très *populaire* dans la société de New-York.

L'Américaine n'exerce pas beaucoup d'autorité sur ses enfants, le moins possible même. Lorsqu'ils

sont grands, elle oublie volontiers sa dignité maternelle et se laisse traiter par eux comme une sœur aînée. Entre Annie et sa mère, il y avait une intimité charmante. Dans leur causerie du soir, elles se racontaient tout : fleurétages, succès mondains. Madame Villars consultait sa fille sur ses affaires, sur sa toilette. Elle avait en elle une confiance absolue. Annie avait dit qu'elle n'épouserait jamais un étranger, cela suffisait pour qu'elle dormît sur ses deux oreilles. Cependant ses belles-sœurs avaient réussi à l'effrayer un peu et elle n'était pas fâchée que sa nièce l'accompagnât et partageât sa responsabilité.

Clara May avait quatre ans de plus que sa cousine. C'était le vrai type de l'Américaine, physiquement et moralement. Un coloris éblouissant, une exubérance de vie et pas de tempérament, une droiture parfaite, une intelligence très lucide, aucune sentimentalité, des idées arrêtées et parmi ces idées celles que l'Amérique est le premier pays du monde, que l'on est sur la terre uniquement pour s'amuser, et que l'homme a été créé pour nourrir, habiller et servir la femme. Clara s'était donné la satisfaction de refuser les plus beaux partis de New-York. Le mariage est, pour l'Américaine, le véritable quart d'heure de Rabelais. La perspective d'avoir un mari, des enfants, une maison à diriger, ne sourit guère à la jeune fille belle et riche. Elle n'accepte les devoirs de la vie que lorsqu'elle en a eu tout le plaisir. En général elle ne se marie pas sans amour, et surtout sans bien connaître l'homme auquel elle accorde sa main.

George Ottis ne s'était pas laissé décourager par

les caprices de mademoiselle May. Il avait poursuivi sa conquête avec une constance qui avait fini par la toucher, d'autant plus profondément, qu'il était très bien de sa personne. Elle l'avait accepté dans les premiers jours de décembre et comme elle avait promis d'accompagner sa cousine, le mariage avait été fixé au retour d'Europe. En manière de dédommagement, elle avait autorisé son fiancé à venir la rejoindre à Rome.

Depuis la mort de ses parents, mademoiselle May demeurait chez madame Villars. Les deux cousines s'aimaient profondément. L'une était plus jolie, plus brillante, l'autre plus intelligente, plus riche; mais jamais l'envie n'avait traversé leur amitié. Clara se proposait de faire bonne garde autour d'Annie, et elle était résolue à la ramener coûte que coûte en Amérique.

Il y avait dans l'entourage de mademoiselle Villars quelqu'un à qui ce voyage causait une joie sans mélange. C'était Catherine Makay, sa vieille bonne, une Irlandaise, qui était son amie, son souffre-douleur. Grande et maigre, Catherine avait un visage aux traits accentués, un peu dur, sans cesse adouci par un rire large, par des reflets de sensibilité et de bonté. Son instruction était bien élémentaire, mais elle avait reçu une grande parcelle de l'âme de son pays, de cette âme celtique, passionnée, idéaliste, qui monte si facilement vers l'infini.

Elle sentait la nature, le beau, la poésie surtout, son cerveau était bondé de contes, de légendes, d'anecdotes. Elle avait une foi ardente, et le catholicisme américain ne l'avait jamais satisfaite.

Les sermons qu'elle entendait ne lui donnaient pas le frisson de l'enfer ni l'avant-goût des joies du Paradis; les églises lui semblaient trop claires, trop neuves. Elle brûlait de pouvoir s'agenouiller dans quelque vieille cathédrale, pour se sentir plus près de Dieu et de la Vierge.

Bonne, ainsi qu'on l'appelait, avait pris Annie au berceau, et elle lui avait donné, non seulement son temps, mais tout son trésor d'affection. L'enfant l'avait cruellement tourmentée, par son indépendance de caractère, par son dédain du merveilleux. Elle ne voulait entendre que des histoires vraies ou vraisemblables. Elle ne croyait pas aux fées, trouvait les légendes absurdes, et ne sentait nullement la poésie. Les caresses l'impatientaient, les effusions, les grands mots lui semblaient ridicules. Cela produisait, entre Catherine et la fillette, des scènes comiques, des brouilles, des raccommodements, des discussions sans fin. L'Irlandaise avait cependant adouci le caractère de la petite Américaine, et la petite Américaine, en ramenant inflexiblement l'Irlandaise dans le vrai et le réel, l'avait rendue moins excessive. Bonne avait été férocement jalouse de l'institutrice d'Annie. De son propre accord, pour éviter la présence d'une autre étrangère, elle avait pris la place de femme de chambre auprès de la jeune fille. Chaque matin, c'était elle qui la réveillait; elle lui apportait sur un plateau de vermeil, une exquise tasse de café et des fleurs très souvent. Le soir, après avoir brossé amoureusement sa belle chevelure, elle la couchait comme un bébé, s'asseyait à côté de son lit, et lui racontait mille choses : ce qu'elle avait lu, ce

qu'elle avait entendu. Annie l'écoutait souvent avec plaisir, car elle parlait étonnamment bien. Quand la jeune fille avait fermé les yeux, elle la bordait, l'embrassait, et faisait sur elle un grand signe de croix. Et cette humble femme avait déposé dans l'âme d'Annie un grain d'idéalité qui devait germer et fleurir en Europe.

Quelque riches qu'elles soient, les Américaines voyagent simplement. Madame Villars n'avait emmené que Catherine Makay, une femme de chambre et un courrier, un homme de confiance, qui avait déjà servi plusieurs personnes de sa famille. D'après le conseil d'une amie, elle avait retenu le premier étage de l'hôtel Castiglione.

La propriétaire qui connaît le livre d'or de l'Amérique, n'ignorait pas l'importance de ses nouvelles clientes. Elle n'avait rien négligé pour que leur première impression fût bonne. Lorsqu'elle les conduisit dans un appartement bien chauffé, bien éclairé, orné de fleurs, elles eurent une exclamation de joie. Les portes, grandes ouvertes, laissaient voir un beau salon, au plafond peint, tendu de brocart, meublé élégamment, des chambres à coucher hautes, fraîches et gaies, la salle à manger avec le couvert dressé pour le dîner. Cet intérieur, où les fleurs, le feu des cheminées mettaient déjà quelque vie, ressemblait si peu à un intérieur d'hôtel, que les Américaines se sentirent tout de

suite pénétrées de ce bien-être que donne le chez soi, et mademoiselle Villars, particulièrement enchantée, allait répétant :

— Nous serons très bien ici, très bien.

Le lendemain matin, au saut du lit, Annie courut à la fenêtre pour jeter un coup d'œil sur Paris. Son regard plongea dans la rue de Castiglione, puis remontant, il rencontra à gauche les flèches élégantes de Sainte-Clotilde, le dôme des Invalides, à droite la colonne Vendôme, le faîte de l'Opéra. Elle fut enthousiasmée. Et, stimulée par la curiosité, elle se hâta à sa toilette. Dès qu'elle fut habillée, elle se rendit avec Clara et Bonne, au marché de la Madeleine, acheta tout un panier de fleurs de Nice, quelques grandes plantes, et rentra achever son installation.

Malgré ses instincts voyageurs, l'Américaine a un attachement très vif pour ses relations et son pays. Outre son livre de prières, son Baedeker, son journal, son carnet d'adresses, elle emporte à travers le monde, les portraits de ses parents, de ses amis, souvent la photographie d'un animal favori, de sa maison, parfois même le drapeau des Etats-Unis, un tas d'objets qui sont comme ses dieux domestiques, au moyen desquels elle se fait partout un cadre intime qui corrige la banalité des logements d'hôtels.

Madame Villars et les deux jeunes filles arrangèrent leurs tables à écrire, groupèrent leurs souvenirs personnels, placèrent des fleurs ici et là. On leur apporta un piano. Alors elles se sentirent tout à fait chez elles, et n'eurent pas un regret pour les splendeurs de leur maison de Madison Square.

Au bout de quinze jours, Annie connut Paris mieux que la majorité des Parisiennes. La baronne de Keradieu était encore à la campagne, les amies qu'elle avait en Europe se trouvaient à Nice, elle eut donc tout le loisir de l'étudier. Le matin, elle et sa cousine, accompagnées de madame Villars ou de Catherine, visitaient les églises, les musées, les lieux historiques. L'après-midi, elles allaient chez les modistes, chez les couturières, dans les magasins et faisaient une promenade en voiture. Le soir, elles passaient leurs robes d'intérieur, se mettaient à leur correspondance ou à leur journal. Les Américaines sont de grandes épistolières, elles écrivent avec une facilité remarquable, sans rature, sans hésitation. Leurs lettres sont charmantes, souvent même de purs chefs-d'œuvre. Presque toutes tiennent un journal. Ces journaux sont des photographies cérébrales, développées avec beaucoup de lumière et de netteté. On y rencontre des observations fines, des remarques originales; mais de sensations, pas trace. Une jeune fille européenne raconterait ce qu'elle a senti; une jeune fille américaine raconte ce qu'elle a vu.

Entre le journal d'une New-Yorkaise ou d'une Bostonienne, et le journal de Marie Baskircheff, il y a bien des degrés de l'échelle psychologique.

La gravure, la photographie avaient si bien familiarisé mademoiselle Villars avec Paris, que partout elle eut le sentiment du « déjà vu » ; mais elle éprouva un plaisir très vif à reconnaître les monuments, les édifices, et à les admirer dans leur propre décor. Elle ne pleura pas comme Bonne, devant le tombeau de Napoléon et le cru-

cifix de Marie-Antoinette, cependant aucun souvenir historique ne la laissa indifférente.

Le jour même de sa rentrée à Paris, le 15 février, la baronne de Keradieu accourut à l'Hôtel Castiglione. Après l'échange d'amitiés, de nouvelles, elle demanda à Annie si elle aimait Paris.

— Je l'adore, répondit la jeune fille. Le plus curieux est que je m'y sens chez moi comme si les Champs-Elysées, les boulevards, la rue de la Paix faisaient partie de New-York.

— Il est de fait que les Américaines ont l'air moins dépaysé, moins étranger, à Paris que la majorité des provinciales françaises. Il est vraiment notre seconde patrie.

— Eh bien! j'avoue que je ne me sens pas si Parisienne que cela, dit en riant, mademoiselle May. Du reste, plus je voyage, plus j'apprécie mon pays.

— J'espère pourtant que vous n'êtes pas de ces Américaines qui, après avoir vu tous les trésors du Vieux-Monde, déclarent qu'il est arriéré, moins civilisé que les États-Unis, qui mettent Paris au-dessous de New-York, parce que les maisons n'ont pas toutes la lumière électrique, des ascenseurs et des bains!

— Oh! je ne suis pas de cette force-là! j'ai pour l'Europe le respect, l'admiration qui lui sont dus; mais je ne pourrais y vivre. Quand j'y ai passé quelques mois, je deviens grincheuse. La lenteur des gens et des choses, la routine, les conventions mesquines, la nécessité d'être accompagnée dans la rue; tout cela m'irrite, et je ne me sens une

créature libre que lorsque je remets le pied sur le pavé de New-York.

— Par exemple, dit Annie, j'ai été joliment désappointée en voyant le faubourg Saint-Germain. Je m'étais imaginé que c'était un des beaux quartiers de Paris, tandis qu'il est laid, sombre et triste. Pour rien au monde, je ne voudrais l'habiter. Je me croirais en prison derrière une de ses portes cochères.

Madame de Keraoteu sourit.

— Eh bien ! moi, je m'y plais infiniment, et je ne changerais pas notre hôtel de la rue Vaneau contre une des plus belles maisons de la rive droite. Et, tenez, il en est de même pour les gens du faubourg. Ils ne sont pas brillants, pas modernes ; cependant on se trouve bien avec eux. Leur courtoisie, leurs manières parfaites produisent ce que l'on appelait si justement « le parfum de bonne compagnie », une chose exquise qui remplace tout et que rien ne remplace.

— A propos du faubourg, reprit mademoiselle May, comment se fait-il que l'on y reçoive des Américaines telles que madame Robinson et madame Pill ? Nous sommes plus difficiles que cela chez nous.

— Et qui est-ce qui les reçoit ?

— Des princesses, des duchesses...

— Oh ! il y a princesses et princesses, duchesses et duchesses. Celles qui reçoivent les personnes que vous avez nommées ne sont que des demi-grandes dames, des femmes de mœurs assez légères, qui n'ont pas tout à fait perdu pied, grâce à leur habileté, et avec qui le vrai faubourg se con-

tente d'échanger des cartes. Depuis deux ou trois ans, elles ont découvert l'Américaine, elles lui ont ouvert leurs salons, avec l'espoir d'attirer les jeunes gens et de faire faire de beaux mariages à leurs parents et à leurs amis.

– Cependant, dit Annie, dans les comptes rendus des fêtes données par nos compatriotes, nous avons vu de très grands noms, des noms historiques.

— Oui, il y a dans l'aristocratie un groupe de « jeunes », à qui pèsent les traditions et les préjugés, et qui brûlent de se mêler à la société moderne. La société moderne étant représentée maintenant par la haute bourgeoisie, ils ne peuvent ni ne veulent frayer avec elle, et vont chez les étrangères, où ils sont encore des personnages et où ils font et disent ce qu'ils veulent. L'étrangère n'appartient à aucun parti politique, elle n'a ni racines, ni attaches, on la prend et on la laisse... en un mot, elle ne compte pas.

– C'est flatteur pour l'étrangère ! fit Clara, avec ironie.

— Lui rend-on au moins ses dîners ? demanda mademoiselle Villars.

— Certainement. On l'invite aux grands bals, aux grandes soirées. Elle est décorative, élégante. Les maitresses de maison sont ravies de l'avoir dans leurs salons, mais elle n'est jamais admise dans l'intimité. Quant au faubourg Saint-Germain proprement dit, il demeure bien fermé, et je vous garantis qu'on n'y connaît ni madame Robinson, ni madame Pill. Je vous présenterai à ma meilleure amie, la duchesse de Blanzac, et si elle vous

prend en amitié, vous ne manquerez pas d'invitations.

— A quelle époque la saison commence-t-elle?

— Les premiers jours d'avril. Je voudrais pour vous qu'elle fût très brillante. Vous ne vous amuserez peut-être pas autant qu'à New-York, mais vous verrez du nouveau, et vous emporterez des impressions que vos amies n'auront pas eues. Il y a bon nombre d'Américaines, qui demeurent à Paris depuis des années, et qui n'ont jamais pénétré dans un intérieur français.

— A propos, Antoinette, fit mademoiselle May, j'espère que vous n'allez pas nous chaperonner à la française.

— N'ayez pas peur! Je serai enchantée, au contraire, que l'on voie en liberté des Américaines bien nées et bien élevées. Votre sens du comme il faut vous guidera sûrement. Une seule recommandation pourtant... pas de fleuretage! Les Européens ne comprennent pas cette amusette-là! Quant aux Français, il ne faut pas plus badiner avec eux qu'avec l'amour en personne.

— Oh! moi, je suis hors de cause, dit Clara en montrant sa bague de fiançailles.

— Cela doit être assez difficile de fleureter avec des étrangers, fit Annie gravement

— En tous les cas, n'essayez pas.

— Et maintenant, Antoinette, vous devez me promettre quelque chose, ajouta Clara.

— Quoi?

— Que vous ne chercherez pas à marier Annie.

— Je vous le promets. De mon côté, vous pouvez être tranquille. Cela me ferait certainement

un très grand plaisir si elle épousait un Français ; mais je n'y aiderai point... pour beaucoup de raisons. Grand Dieu ! mais vos tantes ne me pardonneraient jamais !

— Ni moi non plus !

— Tu es absurde, fit Annie en haussant les épaules.

— Vous savez, Antoinette, dit madame Villars, que ces jeunes filles vous ont attendue pour commander leurs robes du soir.

— Elles ont bien fait. Cela m'amuse toujours de choisir des toilettes.

— Je compte que vous m'épargnerez beaucoup de corvées, ajouta madame Villars. Mon français est suffisant pour le Louvre et le Bon Marché, mais pas pour le monde. C'est vous qui avez mis dans la tête de ces enfants de passer une saison à Paris; il faut que vous en supportiez les conséquences;

— Mais je serai enchantée. Henri se fera un plaisir de les escorter au Bois. Il se réjouit de pouvoir de nouveau les taquiner :

— Oh ! votre mari est charmant, dit Annie.

— Pas mal pour un Français, répondit la baronne, avec un sourire. A propos, il doit venir vous voir entre cinq et six heures. Il a, je crois, l'intention de nous conduire au théâtre. Après-demain, vous dînerez avec nous, en petit comité. Vous excuserez notre installation incomplète. Je suis vraiment contente que les réparations de notre hôtel nous aient obligés à rentrer de bonne heure. Vous pourrez faire chez nous quelques connaissances avant l'ouverture de la saison. Notre cercle d'intimes vous familiarisera avec ces affreux étrangers *with those*

dreadful foreigners. Au revoir, maintenant ; j'ai affaire par dessus la tête !

Annie et Clara ne pouvaient avoir de meilleure introductrice dans la société parisienne que la baronne de Keradieu. De toutes les Américaines mariées dans l'aristocratie, elle s'était le mieux assimilée, et avait tout à fait pris le ton et les manières du faubourg. Antoinette Lindsay avait été d'une beauté remarquable. Pendant un hiver passé à Rome, elle avait fait la connaissance du baron, alors simple attaché d'ambassade. Elle ne possédait qu'une fortune assez modeste, l'héritage d'une grand'mère ; M. de Keradieu n'était pas riche. Des deux côtés, le mariage avait été désintéressé. Après trois ans passés à Washington, où il s'était fait envoyer, le baron était rentré à Paris.

Antoinette fut d'abord accueillie avec froideur et défiance par la famille de son mari. Puis, elle eut un fils, elle se fit catholique ; cela la rapprocha de tout le monde, et l'on finit par l'aimer et l'estimer beaucoup.

Les parents du baron ayant acheté une villa à Cannes, cédèrent aux jeunes gens le château de Moncour en Touraine, et l'hôtel de la rue Vaneau à Paris. Les de Keradieu avaient une fortune trop modeste pour pouvoir mener grand train ; leur maison était cependant fort agréable.

La baronne se montrait charmante pour ses amies américaines de passage à Paris. Elle les conduisait au théâtre, au Bois, les recevait, mais elle ne demandait jamais d'invitations pour elles, et ne les présentait nulle part. A son dernier voyage en Amérique, elle avait été, tout à la fois, indignée et

affligée d'entendre juger faussement l'aristocratie. Elle avait alors engagé mademoiselle Villars et sa cousine à venir passer la saison à Paris, et s'était offerte à les introduire dans le monde, afin qu'elles pussent faire un peu de vérité sur la société française. C'est au moyen de cette idée que la Providence amena madame de Keradieu à être son instrument dans la destinée d'Annie.

IV

Le marquis Jacques d'Anguilhon, assis devant un large bureau Louis XV, le cigare entre les lèvres, un crayon rouge à la main, faisait le compte de ses dettes. L'expression tendue de son visage disait assez l'effort douloureux que lui coûtait ce travail. Lorsqu'il eut relevé les sommes inscrites sur son carnet de poche, celles d'un assez grand nombre de factures, il les additionna une fois, deux fois, écrivit le total en gros chiffres rageurs puis, ayant lancé son crayon loin de lui, jeté pêle-mêle dans un tiroir les documents odieux, il tourna son fauteuil en face de la cheminée, où brûlait un feu clair et, les jambes croisées, le regard fixé sur le foyer ardent, il parut bientôt absorbé dans ses réflexions. La flamme alors l'éclaira artistiquement, comme pour un portrait.

C'était bien un homme de grande race et achevé, selon l'expression de Frank Barnett. Toute sa personne donnait une impression d'extrême affine-

ment qui pouvait déplaire. Etait-il beau? Oui et non. Un visage à nez droit, habituellement froid et terne, où les soucis, la vie avaient mis des tons de force et dont les yeux bruns se doraient merveilleusement sous l'influence d'un sentiment tendre. Une tête à laquelle les cheveux foncés, le teint mat et la moustache fauve donnaient un chaud coloris, et dont le front élevé, la bouche charnue révélaient un mélange caractéristique d'idéalité et de sensualité.

Un coup de sonnette vint interrompre la méditation du marquis d'Anguilhon. Il alla lui-même ouvrir la porte, et ramena un homme d'une quarantaine d'années, d'apparence assez vulgaire, mais avec une figure intelligente et sympathique.

L'arrivée d'une femme aimée n'eût pas mieux éclairci la physionomie de Jacques que l'arrivée de ce visiteur masculin.

— Asseyez-vous là, Bontemps, lui dit-il en désignant un fauteuil près de la cheminée.

— Je suis charmé de vous voir de retour, monsieur le marquis. Lorsque votre billet m'est arrivé, je me proposais de vous écrire pour vous conseiller de rentrer à Paris.

— Ah bah ! et pourquoi ?

— Je vous le dirai tout à l'heure. J'ai idée que vous allez me fournir mon entrée en matière. Commencez par m'apprendre ce que vous désirez.

— De l'argent, parbleu ! vous vous en doutez bien.

— Il est rare, par ces temps difficiles, monsieur le marquis.

— L'argent est toujours rare quand on en a be-

soin, dit Jacques d'Anguilhon, avec amertume ; mais vous êtes un homme de ressources, et vous m'en trouverez, si vous le voulez bien.

— Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, soyez-en sûr et, pourvu que la somme ne soit pas trop forte...

— Cent mille francs.

M. Bontemps eut un haut-le-corps.

— Vous plaisantez, dit-il.

— Pas le moins du monde. Il me faut cent mille francs, articula nettement le jeune homme.

— Et quelles garanties offrez-vous ?

— Ces tableaux, ces tapisseries, tout ce qui est ici. Cela vaut davantage.

— Oh! davantage...

— Certainement. Ce sont de belles épaves, dit le marquis, en enveloppant d'un regard triste les objets qui l'entouraient.

— Vous avez joué ?

— Non. J'ai passé trois mois en Algérie, quelques jours à Cannes, chez mon oncle de Froissy, et je n'ai pas mis les pieds à Monte-Carlo. Malgré cela, je suis au bord du fossé.

— Encore !

— Toujours, aussi longtemps que je n'aurai pas une fortune en rapport avec mes goûts et mes instincts, — des goûts et des instincts hérités, plus vieux que moi, je le sens bien. Quand la Providence crée des êtres de ma trempe, elle devrait les mieux pourvoir de biens, si elle était compatissante... mais elle ne l'est pas, elle ne peut pas l'être. Il lui faut des contrastes, des oppositions pour produire la douleur. Je donne un louis, quand

j'ai à peine le droit de disposer de deux sous. Les dix mille francs de rente que je possède me fournissent juste les occasions d'en dépenser le triple. Je n'ai pas de profession, aucun talent dont je puisse tirer parti, aucun héritage en perspective prochaine. D'un autre côté, il me reste trop d'orgueil pour vivre aux dépens des fournisseurs, trop de dignité pour faire du jeu un gagne-pain. Cette gêne à laquelle je suis condamné m'énerve jusqu'à la lâcheté, m'enlève le goût de la vie, et finirait par me mettre le revolver à la main. Il faut, Bontemps, que vous m'aidiez à en sortir une fois pour toutes. A la mort de mon père, vous vous êtes montré notre meilleur ami. C'est à vous que nous devons d'avoir conservé notre hôtel; aujourd'hui encore, je compte sur vous.

— D'abord, monsieur le marquis, permettez-moi de vous demander ce que vous entendez faire de ces cent mille francs?

— Payer mes créanciers premièrement. Je viens de dresser la liste de mes dettes... la voici, fit le jeune homme, en posant la main sur le papier crayonné de rouge qui était sur son bureau. Elles se montent à soixante mille francs. Il me faut, en outre, une quarantaine de mille francs pour aller en Afrique.

— En Afrique?

— Oui. Certain proverbe espagnol dit : un gentilhomme pauvre n'a que trois chemins devant lui : l'Eglise, la Maison Royale et la mer. Pour la première, la vocation me manque; la seconde n'existe plus chez nous, il me reste la mer. Je prendrai donc ce chemin-là. Je compte joindre une

expédition qui se prépare pour explorer la rive gauche du Niger.

— Hé! bon Dieu! qui est-ce qui vous a mis cela dans la tête?

— Un bien brave garçon ; le fils du banquier parisien Delorme, avec qui je m'étais lié pendant mon volontariat. Vous savez peut-être que, contre toute attente, son père est mort insolvable ; on a même dit qu'il s'était suicidé. Georges a abandonné aux créanciers la fortune qui lui venait de sa mère, fortune qui lui eût permis de vivre largement; cela vous donne une idée de l'homme. Il est parti pour le Soudan. Il dirige une factorerie nouvellement établie au Dahomey. Il m'a parlé avec un enthousiasme contagieux de l'œuvre africaine, et il m'a inspiré le désir d'y prendre part. Je vais débuter par une exploration. Puis, si j'en reviens sain et sauf, Georges Delorme me mettra à même de travailler.

— Travailler! vous, monsieur le marquis! s'écria Bontemps, avec une expression de pitié. Je vous crois capable de gagner de la gloire, mais de l'argent, j'en doute. On ne s'improvise pas financier, industriel ou commerçant. Il faut un apprentissage pour le plus humble des métiers. Tenez, quand je vois un gentilhomme, qui sait à peine sa table de multiplication, se lancer dans la lutte pour le gain, avec des hommes rompus aux affaires, il me fait l'effet d'un coq tombé au milieu des renards, et je le considère d'avance comme plumé et dévoré.

— Alors, selon vous, Bontemps, que doit faire un gentilhomme pauvre?

— Un mariage d'argent, tout simplement, monsieur le marquis.

— En un mot, épouser la fille de M. Poirier. J'ai essayé, je ne peux pas. Le mariage m'effraye bien davantage que l'Afrique.

— Cependant, s'il se présentait dans des conditions exceptionnellement heureuses?

— Bontemps, vous devez avoir quelqu'un à me proposer, dit en souriant Jacques d'Anguilhon.

— Pas positivement. Avez-vous entendu parler de cette richissime Américaine que la baronne de Keradieu a présentée dans le monde?

— Non. Je suis arrivé hier matin ; je n'ai encore vu personne.

— Eh bien ! vous devriez essayer de faire sa conquête. Elle est fille unique, de très bonne famille, et ne possède pas moins de soixante millions.

— Soixante millions ! s'écria le marquis.

— Oui. Voilà la femme et la fortune qu'il vous faudrait.

— C'est sans doute une Américaine qui cherche un titre?

— Malheureusement non. Elle est protestante, très attachée à son pays et ne veut pas se marier en Europe. Le duc de Randan lui fait la cour, mais sans succès, paraît-il.

— Alors, quelle chance aurais-je, moi?

— Qui sait? La Providence, que vous maltraitiez si fort tout à l'heure, a peut-être amené cette héritière d'Amérique exprès pour vous.

— Cela m'étonnerait joliment!

— Pas moi. Il y a en vous, monsieur le marquis,

trop de bons éléments pour que votre race soit destinée à finir.

Une expression de plaisir éclaira le visage du jeune homme.

— Merci, Bontemps, dit-il. De vous qui n'êtes pas un flatteur, ce compliment vaut quelque chose. Mais comment avez-vous eu l'idée de ce mariage pour moi?

— Je n'en ai pas le mérite: elle m'a été suggérée.

— Suggérée? Et qui donc, en dehors de vous, s'occupe de mes affaires? demanda Jacques avec hauteur.

— Voici. J'ai une vieille amie qui, dans son genre, est un type remarquable. Avant son mariage, elle a été institutrice et dame de compagnie. Son mari, un noble déclassé, et un artiste manqué par dessus le marché, a eu le bon esprit de s'en aller dans l'autre monde. Restée veuve avec deux enfants, elle s'est mis dans la tête de leur gagner de la fortune, et elle y a réussi. Elle a commencé par vendre des objets d'art. Grâce à son instruction et à ses aptitudes, elle est devenue un fin connaisseur. Peu à peu, elle a agrandi le cercle de ses opérations. Elle a, dans ses entreprises, un flair surprenant. Il m'arrive souvent de la consulter. Elle prête de l'argent, vend et achète des immeubles, cherche des héritières à ses clients en détresse, lorsqu'ils en valent la peine. Elle prétend qu'elle n'a pas un seul mauvais mariage sur la conscience. Elle a des relations dans toutes les sociétés, ce qui lui donne un pouvoir considérable. Son cabinet est un vrai confessionnal. Il n'est pas de malheureux qui n'en sorte consolé et secouru.

Je lui dois ma position; c'est elle qui m'a mis le pied dans l'étrier. Je dîne chez elle une fois par semaine; elle m'emmène souvent faire des promenades dans sa voiture. Avant-hier au Bois, comme nous avions croisé la grande héritière, elle s'est mise à me raconter ce qu'elle a appris sur son compte et à me parler de la sensation que sa fortune colossale a créée au faubourg. Puis, à brûle pourpoint, elle m'a dit: « Je ne vois guère que le marquis d'Anguilhon capable d'enlever cette toison d'or. Ecrivez-lui donc tout de suite et engagez-le à tenter l'aventure. Ce serait dommage que ces millions ne restassent pas en France. »

— Mais elle me connaît donc, votre amie? s'écria Jacques surpris.

— Oh! madame de Lène connaît tout le monde. Il faut même croire qu'elle vous a vu puisqu'elle affirme que vous pourriez faire impression sur mademoiselle Villars. C'est peut-être une très heureuse inspiration qu'elle a eue là. D'après ce que vous m'avez dit, je vois qu'elle arrive à propos. Qu'en pensez-vous, monsieur le marquis?

Le jeune homme demeura quelques instants sans répondre puis, passant la main sur son front:

— Je suis tout ahuri par cette perspective nouvelle. Voici des mois que je vis avec mon rêve d'Afrique; il m'est très cher, et il m'en coûterait beaucoup de l'abandonner.

— Un rêve, vous l'avez dit; glorieux, héroïque, je le veux bien, mais qui vous entraînera loin de votre pays dans des contrées d'où l'on revient rarement. Songez que vous êtes le dernier de votre famille.

Le visage de Jacques s'altéra visiblement, ses paupières battirent.

— Croyez-moi, monsieur le marquis, ajouta Bontemps, allez à l'Opéra, ce soir. Mademoiselle Villars y sera avec les de Keradieu. Prenez votre meilleure lorgnette, regardez-la bien. Sa vue vous décidera mieux que tous mes arguments. Ne faites pas visite dans sa loge, toutefois. Beaucoup dépend d'une présentation; il faudra choisir le lieu et le moment de la vôtre.

— Allons pour vous contenter, Bontemps, j'irai à l'Opéra... Mais à propos de l'argent, que ferez-vous?

— Je ne vois guère que madame de Lène qui puisse vous venir en aide. Si vous m'y autorisez, je lui parlerai de cela.

— Eh bien! faites.

— Demain, à onze heures, je vous apporterai sa réponse, et vous me donnerez la vôtre, au sujet de ce mariage.

— C'est ce que j'appelle metttre le couteau sur la gorge des gens, dit Jacques en riant.

— Pour votre bonheur, monsieur le marquis, pour votre bonheur. J'espère que la soirée et la nuit vous porteront conseil; la soirée surtout. Songez-y, soixante millions de dot!

Et, sur ce chiffre, qu'il lança comme une ancre dans le cerveau de son client, l'homme d'affaires s'éloigna.

V

Jacques portait un des plus beaux noms de France, un nom qui se trouve à chaque page des annales de la féodalité et de la monarchie, qui est cité par Joinville, Froissart, Saint-Simon, madame de Sévigné. Peu de familles possèdent d'aussi glorieuses archives que les d'Anguilhon. L'un d'eux, pendant la minorité de Louis XIII, avait eu une autorité presque royale. Leur fortune était arrivée à son apogée sous Louis XV, puis elle avait graduellement diminué et l'unique rejeton de leur brillante lignée ne possédait plus qu'un hôtel grevé d'hypothèques et un revenu dérisoire. La destinée de Jacques semblait devoir donner un démenti au dicton qui affirmait que « pour un d'Anguilhon, il y aurait toujours de la gloire, de l'amour et de l'argent. »

Dans la société moderne, il ne s'agit plus de servir le Roy mais l'humanité. Chacun doit payer de son intelligence et de son labeur. Il faut « piocher » selon l'expression qui rend si bien la lutte imposée aux hommes d'aujourd'hui « piocher », c'est-à-dire fouir, creuser pour découvrir quelque chose d'utile, de nouveau, pour arriver à la position et à la fortune. Le marquis n'était pas de la race des piocheurs. Intelligent seulement, il n'avait plus les grandes capacités de ses ancêtres. Le

fils de ces d'Anguilhon qui avaient donné à la France de vaillants capitaines, des hommes d'Etat et des savants, s'était contenté de passer son baccalauréat, et n'avait pu se résoudre à prendre une carrière. L'armée ne l'avait pas attiré. La France d'aujourd'hui, du reste, était devenue presque étrangère à Jacques qui lui gardait une sorte de rancune de s'être donnée à des bourgeois. Elle lui faisait l'effet d'une grande dame déclassée. Il la défendrait, le cas échéant, comme les siens l'avaient défendue en 1870, mais il dédaignait de la servir.

Le jeune homme n'avait pas ignoré la diminution croissante de leur fortune. Il avait dix-huit ans déjà, lors de la vente du château de Blonay, et cette vente du nid familial lui avait causé un très vif chagrin. Tant que son père vécut, il eut de beaux chevaux, de jolis équipages, de l'argent suffisamment. En bataillant avec les usuriers et les créanciers, le marquis d'Anguilhon avait réussi à maintenir sa maison sur un grand pied. La lutte le tua. A sa mort, l'effondrement se produisit, et fut plus désastreux qu'on ne l'avait prévu.

Le bel hôtel d'Anguilhon fut loué à l'ambassade de Portugal. La marquise se réfugia avec deux seuls serviteurs, dans un petit pavillon appartenant à son frère, et pour lequel elle payait un loyer des plus minimes. Jacques s'accommoda d'une chambre et d'une pièce à large baie qui avait autrefois servi d'atelier à son oncle. Grâce aux tapisseries et aux meubles qu'on lui avait sauvés, il eut un logement élégant et confortable.

Le jeune homme fut réduit au revenu d'un ca-

pital inaliénable de cent cinquante mille francs, qu'une de ses grand'tantes, le croquemitaine de son enfance, lui avait légué « pour des cigares ou pour du pain », selon les termes du testament.

Jacques fit alors connaissance avec la pauvreté. Il en souffrit cruellement. Sa souffrance fut celle d'une personne ayant marché toute sa vie sur des tapis de haute laine, et obligée soudain de faire un long chemin, pieds nus, sur des cailloux froids et coupants. Les pieds de Jacques ne se durcirent pas et saignèrent tout le temps. La pauvreté tortura son cœur, son orgueil. Elle vieillit son visage, éteignit la flamme de son regard, le rendit dur, amer et profondément malheureux. Le marquis souffrit pour sa mère autant que pour lui-même. La marquise n'avait pas gardé longtemps le cœur de son mari. La maternité avait été sa sauvegarde et son unique joie. La passion qu'elle y avait mise avait développé dans le cœur de Jacques un amour filial qui était certainement le plus fort de ses sentiments.

La pensée que sa mère était privée du luxe auquel elle avait été accoutumée, pesait constamment sur son esprit. Il s'émerveillait toujours de sa résignation. Dans le modeste appartement de la rue de Bellechasse, elle lui paraissait plus grande encore de taille, plus majestueuse. Il s'étonnait naïvement qu'elle pût se mouvoir dans ce cadre étroit. Pendant ses séjours à Paris, il déjeunait régulièrement avec elle et le soir, entre six et sept heures, il venait lui faire un peu de musique, lui raconter les nouvelles du jour. Pour tous deux, c'était un moment délicieux. Lorsqu'il avait eu quelque

froissement, il s'asseyait à ses pieds, posait sa tête sur ses genoux, et demeurait là dans un silence farouche. Elle ne faisait pas de questions, mais tout doucement elle lui parlait de ses espérances pour l'avenir, des motifs qu'elle avait de croire au relèvement de leur maison, de sa confiance en Dieu ; tout cela avec une telle conviction qu'elle réussissait toujours à insuffler du courage et de la foi dans l'âme du jeune homme.

Après la liquidation des affaires de son père, Jacques avait d'abord quitté Paris, avec l'intention de n'y revenir que pour sa mère. Il avait erré un peu, à l'aventure, bêtement, puis il y avait été ramené, par la nostalgie de son cercle mondain. On ne lui avait pas fait trop mauvaise mine. Il était allié avec la moitié du faubourg, portait un grand nom ; cela valait quelque chose. Il aurait pu passer six mois de l'année dans les plus beaux châteaux de France, chasser avec les meilleurs équipages ; mais il s'était fait un devoir de n'accepter l'hospitalité que de ses parents, ou de quelques amis très intimes.

Tout d'abord, il avait espéré pouvoir faire un riche mariage dans son monde ; mais il voulait une grande fortune, et les grandes fortunes sont rares au faubourg. Il s'était rabattu sur l'Américaine — c'était celle qui lui plaisait le mieux parmi les étrangères, Il se disait qu'une femme telle que la baronne de Keradieu ferait bien son affaire, et il avait parlé de son désir à la marquise Taller, une Bostonienne, qui avait déjà plusieurs mariages franco-américains sur la conscience.

Quelques mois après, à Cannes, elle le présen-

tait à une certaine miss Ellis, une orpheline, fort jolie, qui possédait une dizaine de millions et cherchait un mari titré. La jeune fille fut tout de suite séduite par la personne et les manières de M. d'Anguilhon. Elle comprit que c'était un prétendant et décidée à l'accepter, elle voulut lui faire gagner sa main. L'Américaine possède une trop forte dose de sens pratique pour être entièrement généreuse, il faut que tout lui rapporte. Il est à parier que dans l'autre monde même, elle s'arrangera de manière à en avoir encore pour son argent. Miss Ellis commença avec M. d'Anguilhon le grand jeu du fleuretage. Elle exigea sa présence ici et là. Du moment qu'elle connaissait un marquis, elle tenait à l'exhiber et à s'en parer. Elle se fit offrir des fleurs, se montra capricieuse, inégale, donnant des espérances un jour et les retirant le lendemain. Jacques trouva cette conduite horriblement vulgaire, offensante pour sa dignité. Il eut bientôt fait de montrer qu'il n'était pas disposé à servir de jouet à une femme quelle qu'elle fût. Et un beau matin, il tourna le dos à miss Ellis et à ses millions. Il devait forcément échouer, puisqu'il n'était pas arrivé au plan définitif de sa destinée.

Jacques avait, comme espérance dans l'avenir, l'héritage d'un oncle, un frère de sa mère, qui n'avait pas d'enfants. Le comte de Froissy aurait pu améliorer la position de son neveu, mais il tenait à ce qu'il mangeât un peu de vache enragée et qu'il apprît la valeur de l'argent, ce qu'un d'Anguilhon n'avait jamais su.

La comtesse de Froissy, la marraine de Jacques

et la meilleure amie de sa mère, prit sur elle de lui donner, de temps à autre, quelques billets de mille francs, à dépenser en voyages. Ce fut une heureuse inspiration.

A l'étranger, la pauvreté sembla plus légère au jeune homme. L'hôtel lui donnait l'illusion que les conditions de sa vie n'étaient que transitoires. Il vit l'Egypte, la Turquie et la Russie, et prit aux voyages le goût le plus vif.

Obligé de se replier sur lui-même, Jacques se mit à lire avec acharnement. Ces lectures le jetèrent dans le courant des idées nouvelles. Il fut ébloui, troublé, intéressé. Sa vision intellectuelle s'élargit, et le faubourg Saint-Germain, qu'il avait considéré comme l'Arche Sainte, lui fit l'effet d'une chapelle bien petite et bien obscure. Aucun, parmi les jeunes gens de l'aristocratie, n'avait été plus exclusif, plus intransigeant. Tout ce qui était en dehors de son monde ne lui avait jamais inspiré ni curiosité ni intérêt. La politique lui était odieuse. Il connaissait juste le nom du Président, mais il avait toujours ignoré celui des ministres. Du moment où les siens n'en tenaient plus le gouvernail, la barque de la France pouvait naviguer au milieu de tous les périls, sans qu'il s'en préoccupât. S'il était entré quelque peu dans le mouvement, c'était grâce au « Figaro » et au « Gaulois », qui ont trouvé le moyen de faire avaler chaque jour aux gens du monde un peu d'histoire contemporaine, un peu de littérature et un peu de science. De la société moderne, il ne connaissait, et de vue seulement, que la haute bourgeoisie. Il la détestait cordialement. La pensée qu'elle possédait des châ-

teaux, des chevaux de race, des écuries de courses, provoquait chez lui un sentiment analogue à celui que, parmi les enfants, les grands éprouvent à voir les petits s'emparer de leurs jouets. Lorsqu'à l'Opéra, il apercevait dans les meilleures loges, les femmes des financiers constellées de diamants, admirablement habillées — trop bien — il avait un sourire dédaigneux qui voulait dire : « Ce n'est pas ça ! » Et il éprouvait une satisfaction méchante, en voyant les fils de cette fameuse bourgeoisie déjà « pourris de chic. »

Au cours de ses voyages, Jacques rencontra des savants, des travailleurs qui lui firent péniblement sentir son infériorité et lui révélèrent le pouvoir réel de la classe dirigeante d'aujourd'hui.

Ce fut à Bruxelles qu'il retrouva par hasard ce camarade de régiment dont il avait parlé à Bontemps. Le jeune homme lui annonça son prochain départ pour le Soudan où il avait obtenu la direction d'une importante factorerie. Il espérait gagner de l'argent et de la gloire, — de l'argent pour désintéresser complètement les créanciers de son père, de la gloire pour effacer la tache que la faillite avait mise sur son vieux nom bourgeois.

Il parla avec enthousiasme de l'Afrique et de son avenir. Il dit que ce serait faire œuvre patriotique d'y propager l'influence de la France, d'y ouvrir des débouchés à son commerce. Il eut la hardiesse de s'étonner que les jeunes gens de l'aristocratie ne fussent point tentés d'aller y chercher des périls et des aventures, et même d'organiser quelques belles expéditions.

Dès les premiers mots, le marquis avait été empoigné. Les paroles de Georges Delorme firent vibrer tout à coup les cordes de l'héroïsme et du patriotisme qui existaient dans son âme comme elles avaient existé dans l'âme de tous les d'Anguilhon.

Et sa physionomie s'illumina, de belles lueurs traversèrent son regard. Son ami le laissa profondément troublé. Une partie de la nuit, il rumina ce qu'il avait entendu.

Sous l'impression reçue une idée jaillit dans son cerveau et y mit comme une lumière. Pourquoi n'entrerait-il pas dans les rangs de ces explorateurs qui sont la gloire de leur pays aussi bien que les savants et les artistes? Il fallait plus de courage pour affronter journellement la mort en Afrique que sur un champ de bataille. Sa bravoure n'avait pas été mise à de bien sérieuses épreuves, mais il était brave, il le sentait jusque dans ses moelles. Un des siens était mort avec saint Louis devant Tunis, si lui, le dernier des d'Anguilhon, mourait dans une exploration en Afrique, ce serait un joli épilogue à l'histoire de sa famille. Il se rappela, assez étrangement, la fascination qu'avait exercée sur lui la vue des photographies africaines exposées dans la vitrine d'une boutique de la rue de Solférino. Il se demanda si ce n'était pas un signe que sa vie avait été orientée de ce côté-là. Ces merveilleuses photographies faites au Dahomey, au Soudan lui avaient donné une telle sensation de lumière aveuglante, de chaleur intense qu'il la retrouva dans son cerveau et ce fut avec cette lumière sous les paupières, qu'il s'endormit.

Le lendemain, il annonça à Georges Delorme sa résolution d'aller en Afrique et le pria de lui en faciliter les moyens. Le jeune homme lui apprit alors qu'il était question d'envoyer une mission scientifique et politique sur la rive gauche du Niger, qu'elle serait probablement confiée à un certain capitaine Richard, un homme de grande valeur. Il ajouta qu'en faisant une demande bien appuyée au Ministre des colonies, il pourrait peut-être obtenir le commandement en second.

Jacques saisit avidement cette idée. Une expédition lointaine et dangereuse, voilà ce qu'il lui fallait!

Georges Delorme promit de le tenir au courant et de l'aider de tous ses moyens.

Les jeunes gens passèrent une semaine ensemble à Bruxelles. Ils se virent chaque jour, parlèrent de l'Afrique, et encore de l'Afrique, firent des projets merveilleux, s'encouragèrent mutuellement. Lorsqu'ils se séparèrent, leur dernière poignée de mains fut comme un pacte.

Le marquis reprit le chemin de Paris, l'âme gonflée d'enthousiasme et avec une impatience juvénile d'entrer en action.

La pensée du chagrin qu'il allait causer à sa mère le troublait pourtant. Il délibéra avec lui-même s'il devait lui cacher son projet jusqu'au dernier moment, ou lui en parler tout de suite. Il se décida à ce parti-là.

Dès le lendemain de son retour à Paris, il lui annonça sa résolution. La marquise d'Anguilhon reçut bravement le coup. Elle éprouva même quel-

que orgueil en voyant son fils pris enfin d'un désir de gloire et de travail. Elle dit simplement :

— Si Dieu veut que tu me quittes, il me donnera la force de supporter ton départ et ton absence. Jusque-là, je puis toujours espérer.

Jacques fit ensuite part de son projet à son oncle de Froissy, qui le félicita chaudement, et qui lui promit de faire les démarches nécessaires pour lui obtenir un poste honorable dans l'expédition du capitaine Richard.

Georges Delorme avait tenu parole ; chaque quinzaine, il avait écrit au marquis pour le tenir au courant. Ses lettres avaient nourri le rêve de Jacques. Il les recevait avec une émotion aussi violente que si elles eussent été des messages d'amour. Ses mains tremblaient en les décachetant, son cœur battait, et il les relisait vingt fois. Elles lui avaient inspiré une curiosité croissante pour l'Afrique. Cette contrée mystérieuse l'attirait maintenant, comme eût pu le faire une femme redoutable, dangereuse et différente de toutes les autres.

Afin de tromper son impatience, Jacques était parti pour l'Algérie, au mois de janvier. Il avait passé deux mois dans le Sud. Il s'était soumis volontairement à mille privations, s'était entraîné aux longues étapes. Il avait éprouvé la force de ses muscles et de sa constitution, et il s'était dit avec orgueil : « Nous sommes encore fort. » Au mois de mars, il reçut la lettre où Georges lui annonçait que l'expédition sur la rive gauche du Niger avait été décidée. Le jeune homme parlait avec admiration de celui qui devait la diriger — du capitaine Richard — il s'était, disait-il, taillé une besogne de

héros. Il engageait ensuite le marquis à présenter sans retard sa demande au Ministère et à la faire bien appuyer.

Jacques quitta aussitôt Biskra où il se trouvait, et se rendit tout droit chez son oncle de Froissy, au château de Saint-Michel, près de Cannes. Après avoir conféré longuement avec lui et obtenu la promesse qu'il commencerait immédiatement les démarches auprès du secrétaire d'Etat des colonies, le marquis rentra à Paris pour arranger ses affaires.

Il avait des dettes, naturellement. Un d'Anguilhon sans dettes ne s'était pas encore vu. Quelques parties désastreuses, quelques bonnes fortunes coûteuses — elles sont toutes ainsi aujourd'hui — l'impossibilité de s'astreindre et de se restreindre, l'avait plongé dans les embarras d'argent. Il avait alors fait demander Bontemps, et voilà que Bontemps était venu lui montrer une tout autre voie, un but plus facile, lui parler d'un mariage d'argent, d'une dot de soixante millions!

Ce chiffre énorme lui avait causé un éblouissement, l'avait fait descendre brusquement des régions élevées, où, depuis quelques mois, son esprit était monté.

Soixante millions! C'était le repos et le bonheur de sa mère, le relèvement de sa maison, la continuation probable de sa race ; c'était Blonay reconquis, le pouvoir, le luxe qu'il avait tant désiré. Tout cela une femme pouvait le lui donner! Puis, se rappelant miss Ellis : Mais que va-t-elle exiger cette héritière-là? que va-t-elle exiger, mon Dieu? se demandait-il avec une détresse comique.

Bien que Bontemps lui eût présenté madame de Lène d'une façon très habile, il avait compris qu'entre autres métiers, elle s'occupait de mariages, moyennant finances. L'idée que le sien serait fait par une sorte d'agente lui causa une telle répugnance qu'il s'écria par deux fois : « Non, c'est impossible, impossible ! »

Il voulut rentrer dans son rêve d'aventures et de périls glorieux, mais, chose étrange, il lui avait échappé, il s'était évanoui, comme les rêves s'évanouissent dans un brusque réveil. Tout son cerveau était rempli par ce chiffre de soixante millions. Il finit par dire : « Eh bien ! je verrai cette Américaine. Peut-être m'inspirera-t-elle une de mes invincibles antipathies. Alors, tout sera décidé et je n'aurai aucun regret. »

Sur cette résolution, le marquis d'Anguilhon acheva promptement sa toilette et se rendit au bureau de location de l'Opéra. Le plan de la salle sous les yeux, il choisit son poste d'observation : une place dans une loge des troisièmes — une de ces loges un peu sur le côté, dont le fond rétréci se trouve dans l'ombre. De là il pourrait plonger chez les de Keradieu, sans être aperçu.

L'agitation que Bontemps avait provoquée dans son esprit le fit cruellement souffrir pendant le reste de la journée. Il put à peine se maîtriser en présence de sa mère. Pour ne pas être exposé à rencontrer quelques connaissances, il fallait entrer de très bonne heure à l'Opéra, ou très tard. C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta, ne se sentant pas le courage de patienter sur place.

Il prolongea son dîner autant que possible, puis

il fit une promenade en voiture jusqu'à la porte du bois, et à dix heures et demie, il se glissa sans bruit à la place qu'il avait choisie. Avec des doigts un peu tremblants, il mit sa lorgnette au point. Aussitôt il eut un mouvement et une expression de vive surprise. En face, et plus bas que lui, se trouvaient bien le baron de Keradieu et sa femme, mais sur le devant de leur loge il y avait deux jeunes filles, au lieu d'une, toutes deux Américaines, on ne pouvait s'y tromper. On ne s'avise jamais de tout. Bontemps n'avait pas songé à la présence possible de mademoiselle May, et il avait négligé de décrire l'héritière. Laquelle? se demanda Jacques perplexe. Il examina d'abord Clara. Elle ne lui plut pas. Elle était trop grande, trop rose, et lui rappelait miss Ellis. Annie, par contre, lui parut tout à fait charmante. Il la trouva élégante, comme il faut. Il remarqua la blancheur de sa peau, la petitesse de sa bouche, sa jolie taille. Il tint longtemps sa lorgnette rivée sur elle, la détaillant sans scrupule, essayant de deviner son caractère. Oui, elle ferait une très présentable marquise d'Anguilhon. Il sentait qu'il pourrait l'aimer. Si c'était celle-là, mademoiselle Villars, que ferait-il?

Jacques se trouvait dans les meilleures conditions pour songer au mariage. Son cœur était absolument libre, et tout grand ouvert à une affection sérieuse.

A vingt et un ans, il avait eu une passion très forte, qui s'était éteinte après avoir consumé la flamme de sa première jeunesse. Depuis, il avait éprouvé des caprices violents, de courte durée. Il

était un de ceux auxquels va l'amour des femmes. Les bonnes fortunes ne lui avaient pas manqué mais, harassé toujours par les soucis d'argent, par les préoccupations d'avenir, il ne s'était plus épris sérieusement.

Jacques avait quitté l'Opéra, en proie à la plus cruelle perplexité. Il était rentré aussitôt chez lui, sentant le besoin de s'enfermer entre quatre murs, pour mieux réfléchir. Il ne songea pas à se coucher. Il alluma du feu et un cigare, puis, seul avec lui-même, dans le silence de minuit, il s'interrogea. Le mariage ou l'Afrique ? Que devait-il choisir ? Quand il avait décidé pour le mariage, son projet d'exploration lui paraissait si attrayant, qu'il y revenait et, cinq minutes après, il regrettait mademoiselle Villars et ses millions. Pendant tout le reste de la nuit, il se livra dans l'âme du jeune homme une de ces batailles royales qui doivent réjouir les dieux et qu'ils provoquent souvent, une bataille entre les sentiments élevés et les sentiments bas, entre le meilleur et le pire de la nature humaine. Lorsque le jour parut, il portait sur son visage les traces de cette lutte, et sa physionomie annonçait une défaite morale. Il avait opté pour le mariage d'argent. « Soyons de notre époque, s'était-il dit, une dot de soixante millions ne se retrouvera pas ; si elle m'échappe, l'Afrique et ses périls seront toujours là. » Il devenait de notre siècle, alors qu'il eût été très beau de n'en pas être. Oui, l'Afrique et ses périls seraient toujours là, mais le fait de ne pas les avoir préférés à l'argent, ne pouvait que le diminuer à ses propres yeux.

Sa résolution prise, il se mit au lit. « Quelle

sera ma destinée? se demanda-t-il encore. Si je dois épouser cette Américaine, pourquoi ai-je été d'abord dirigé, et pendant neuf mois, vers un autre but? Et si je dois, au contraire faire partie de cette expédition en Afrique, accomplir une œuvre utile quelque part, pourquoi l'idée de ce mariage est-elle tombée dans le cerveau d'une madame de Lène? A quoi bon, mon Dieu, à quoi bon? » Et c'est avec cette question sur les lèvres que Jacques ferma les yeux.

A quoi bon? Tout est bon. Rien n'est inutile, pas plus dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel. Les rêves irréalisés, les désirs impuissants, les démarches qui n'aboutissent pas, les efforts infructueux, les pensées les plus fugitives, sont les fils qui servent à tramer les vies humaines, à les nuancer, à les rendre diverses, à les relier les unes aux autres, et l'étude de ces invisibles-là pourrait seule nous apprendre comment et où nous sommes menés.

Le marquis d'Anguilhon avait à peine achevé sa toilette, lorsque l'homme d'affaires se présenta chez lui.

— Ah, vous m'avez préparé un joli casse-tête, dit-il, en dissimulant son anxiété sous un sourire. Il y avait deux Américaines au lieu d'une dans la loge des de Keradieu, et impossible de deviner...

— Sapristi ! s'écria Bontemps ; j'avais oublié la cousine. Eh bien ! voyons, monsieur le marquis, laquelle désirez-vous qui soit mademoiselle Villars?

— La moins grande, parbleu ! les cheveux blonds foncés...

— Alors tout est pour le mieux.

— C'est elle? vous en êtes sûr? demanda le jeune homme, avec une émotion visible.

— Parfaitement sûr.

— Dieu soit loué! l'autre ne m'aurait pas convenu du tout. J'aurais toujours eu l'air de me promener avec le drapeau américain.

— Eh! Eh! ce n'est déjà pas une si mauvaise compagnie.

— Non, certes, mais je préfère pour femme un type moins caractérisé. Mademoiselle Villars m'a beaucoup plu.

— Alors, vous vous décidez, j'espère.

Une rougeur passa sur le visage de Jacques. Il se contenta de répondre par un mouvement de tête affirmatif.

— Je vous félicite sincèrement.

— Il n'y a pas de quoi, dit sèchement le jeune homme.

— Pardonnez-moi, c'est le parti le plus sage que vous puissiez prendre.

— Je regrette de ne pas être capable de certaines folies.

— Et moi, monsieur le marquis, je désire vivement que vous réussissiez à faire ce mariage, je le désire d'autant plus que, hier, j'ai appris une mauvaise nouvelle. L'ambassade de Portugal se met dans ses meubles, et ne renouvellera pas son bail. Vous retrouverez difficilement de votre hôtel un loyer aussi élevé; et alors vous serez obligé de vendre.

— Allons! c'est complet! fit Jacques avec ironie.

— Après le pire, le meilleur, dit l'homme d'affaires, d'un ton encourageant.

— Et ces dettes, Bontemps, qu'en faisons-nous? Pour bien faire ma cour, il faut que j'aie l'esprit en repos. Vous savez que je suis un nerveux. Si l'on me réclame une note et que je ne puisse l'acquitter, mon humeur est gâtée pour toute la journée. Avez-vous parlé à votre amie?

— Oui, elle vous prêtera cent mille francs. Toutefois elle met deux conditions à ce prêt, deux conditions absolues.

— Lesquelles?

— Que vous abandonniez entièrement vos projets d'exploration pour ne vous occuper que de mademoiselle Villars; ensuite, que vous demandiez à madame la duchesse de Blanzac de prendre votre mariage en mains.

— Madame de Lène connaît la duchesse de Blanzac? s'écria Jacques au comble de l'étonnement.

— Très bien. Elle a été dame de compagnie chez sa tante, et elle est sa conseillère en affaires.

Le marquis sentit une curieuse répugnance à se servir de l'intermédiaire de la duchesse.

— Je préferais, dit-il, m'adresser aux de Keradieu, le baron est un de mes meilleurs amis, et sa femme a toujours été bienveillante pour moi,

— Dans cette circonstance, ils ne sauraient vous aider. La duchesse de Blanzac paraît avoir de l'amitié pour mademoiselle Villars; elle l'invite souvent, et la connaît probablement déjà sur le bout du doigt. Elle pourra vous donner quelques notions sur son caractère, qui vous permettront d'a-

gir à coup sûr. Ne vous y trompez pas, la conquête de cette jeune fille ne sera pas facile.

— Tant mieux! dit Jacques, j'y mettrai plus d'intérêt.

—Tant pis, fit le pratique Bontemps. En tous les cas, il vous faut une amie dans la place. Madame de Blanzac a de l'influence sur tous ceux qui l'approchent: elle est une femme du monde très fine, très intelligente, à ce qu'on dit. Madame de Lène est convaincue, que sans son concours, vous ne réussirez pas. Voilà pourquoi elle désire que vous soyez guidé par elle.

— Mais si elle me refuse ses bons offices?

— Ce sera votre affaire de l'amener à vous les accorder; et je vous engage à ne pas perdre un moment. Tâchez de voir, aujourd'hui même, la duchesse de Blanzac, et faites-moi connaître aussitôt le résultat de votre démarche. Je préviendrai madame de Lène, afin qu'elle se mette en mesure de vous donner ces cent mille francs.

— A quel taux me les prêtera-t-elle?

— Le taux légal: six pour cent.

— Et ses conseils, que me coûteront-ils? demanda Jacques, non sans un léger embarras.

— Vingt-cinq mille francs.

— C'est pour rien.

— Pour rien, répéta l'homme d'affaires, d'un ton bref.

— Ah! Bontemps! Bontemps! j'ai peur que vous et madame de Lène, ne me conduisiez au devant d'un échec et d'un désappointement!

— J'en serais désolé. Lorsque je vois un de nos monuments disparaître ou une de nos grandes

familles s'éteindre, il me semble que c'est un peu de la gloire de la France qui s'efface. Je me considérerais comme très heureux d'avoir contribué à ramener la fortune dans votre maison. Et maintenant à l'œuvre, N'oubliez pas de passer à l'étude ou de m'envoyer un mot en revenant de chez la duchesse.

Sur le seuil de la porte, Bontemps se retourna vers le marquis.

— Vous savez, dit-il, j'ai idée que votre mariage se fera. Madame de Lène porte bonheur.

— Eh bien, nous verrons.

VI

Parmi les femmes du faubourg Saint-Germain, la duchesse de Blanzac se détachait comme une figure en relief et ce relief était dû aux contrastes qui se trouvaient dans sa nature.

Fille d'une mère très blonde et d'un père très brun, on distinguait en elle comme les reflets des deux tempéraments. Elle était blonde par son corps souple et doux, par ses larges prunelles d'un bleu de saphir, brune par ses cheveux drus; d'un châtain strié de tons cuivrés, par son teint mat et sa vigueur. Elle avait un profil hardi et dur, une face intellectuelle, avec de beaux yeux, profonds et tristes, une bouche aux coins très marqués, une bouche sensible, qui trahissait ses plus fugitives impressions, et lui faisait une physionomie brillante.

Christiane, grande, svelte, le dos long, les épaules légèrement tombantes, semblait avoir été coulée dans le moule d'autrefois. Et, dans son corps, il y avait une inconsciente fierté ! Elle portait bien sa tête, marchait admirablement, comme si elle eût possédé ce que les Américaines nomment assez curieusement « *le muscle royal.* »

Lorsqu'elle paraissait dans quelque réunion, tous les yeux allaient à elle, et y revenaient, comme fascinés par son charme. On ne songeait pas à détailler ses toilettes; ce qu'elle portait semblait toujours bien. Elle n'était pas « chic » mais elle avait la vraie élégance, celle qui est personnelle et inimitable. Dans le caractère, comme dans le tempérament de la duchesse, se retrouvait, pour ainsi dire, le mélange du brun et du blond, de la force et de la douceur. C'était un cerveau actif que le sien, une nature impérieuse, faite pour commander, pour diriger, que l'éducation, l'étiquette avaient contenue, mais non assouplie. C'était un cœur tendre qui n'avait pas d'amour, une âme ardente qui n'avait pas de foi, des facultés brillantes, qui n'avaient pas d'emploi. Il eût fallu à Christiane le beau souffle de la Renaissance, les passions politiques et religieuses du XVIe siècle. Elle était trop haute pour le cercle étroit de la vie des grandes dames d'aujourd'hui. Inconsciemment sous la poussée de ses idées, de ses sentiments, elle essayait d'en sortir, par quelque acte généreux, par quelque élan d'enthousiasme. On la taxait alors d'originalité, et ceux qui l'aimaient le mieux ne la comprenaient pas entièrement.

Chez la duchesse, il y avait non seulement deux

tempéraments, mais deux races. Sa mère descendait d'un de ces anciens ducs français qui signaient « par la grâce de Dieu », comme le roi, et son père était un simple fils de paysans basques, un fils de paysans à qui la Providence, cependant, avait fait une brillante destinée. Ses parents ayant péri dans un accident de traversée en émigrant au Brésil, il fut recueilli, et plus tard adopté, par un des passagers, le baron Soria, un noble portugais, banquier à Rio de Janeiro. Après la mort de son bienfaiteur, qui lui avait laissé, non seulement son nom, mais toute sa fortune, il vint s'établir à Paris. On le traita d'abord un peu comme un rastaquouère, mais en diverses occasions, ayant su montrer qu'il était bien français et de plus galant homme, il fut reçu partout. Il rencontra dans le monde Gabrielle d'Arançay, la mère de Christiane, et s'en éprit passionnément. Bien que de très grande maison la jeune fille avait une dot dérisoire, de plus elle était orpheline, et vivait avec une tante qui ne la rendait pas heureuse. Sa naissance et sa beauté n'avaient pas suffi à lui procurer un mari de son rang. Le baron de Soria avait une belle figure, rien de vulgaire dans l'apparence ou les manières; il possédait une grande fortune et était considéré comme un très beau parti. Il demanda Gabrielle d'Arançay, et elle lui fut accordée. La jeune fille, qui avait vingt-cinq ans, beaucoup d'illusions de moins, consentit, sans regrets, à une mésalliance qui, en lui donnant la richesse, réalisait au moins une partie de ses rêves.

La baronne Soria d'Arançay, mourut après trois ans de mariage, ne laissant qu'une fille.

Le baron demanda alors à la comtesse de Creil, la sœur aînée de sa femme, pour laquelle il avait beaucoup d'estime, de prendre chez elle la petite Christiane.

— Un garçon, avait-il dit, je l'élèverais peut-être mieux que vous, mais une fille m'effraie. Je ne saurais pas en faire une grande dame, et une grande dame, c'est la perfection selon moi.

Le comte et la comtesse de Creil, qui n'avaient pas d'enfant, s'étaient volontiers chargés d'élever leur nièce. Resté seul, le baron vendit son hôtel du faubourg Saint-Honoré, et se contenta d'un appartement de garçon. Puis, comme si l'amour de la terre, inhérent à sa race, se fût réveillé en lui, il acheta, sur la route de Sèvres, une grande propriété où il créa une ferme modèle et une roseraie merveilleuse. Cette campagne devint une sorte de *nursery* en plein air, pour la petite Christiane.

En confiant sa fille à la comtesse de Creil, monsieur Soria ne s'était point désintéressé de son éducation. Tous les jours, quel temps qu'il fît, on amenait l'enfant à la Rosette. Elle y trouvait sa nourrice, installée là avec sa famille. On lui mettait des vêtements simples, chauds ou légers, suivant la saison, de grosses bottines, et on la lâchait en liberté. Le baron faisait de la ferme le but quotidien de ses promenades, et c'était lui qui ramenait Christiane à Paris. Souvent il passait des après-midi entiers avec elle. Tout en greffant, en taillant ses rosiers, il lui parlait du Brésil, de ses voyages et lui apprenait une foule de choses. La fillette adorait son père ; elle comprenait et aimait sa force. Lorsqu'il l'avait pressée contre sa poitrine, comme

cela lui arrivait souvent « elle se sentait, disait-elle, embrassée toute la journée. »

Elevée dans un couvent, ou dans un milieu trop austère, Christiane, avec son corps affiné et nerveux, son âme débordante de sentiments, serait devenue une mystique ou une malade. La Rosette l'avait sauvée de cela. Elle s'y était dépensée physiquement et moralement. Elle y avait absorbé la santé et la vie par tous les sens, par tous les pores.

A dix-huit ans, mademoiselle Soria d'Arançay fit son entrée dans le monde, et elle y créa une véritable sensation. Tous ceux qui l'approchèrent subirent son charme et devinèrent sa supériorité.

Le duc de Blanzac, l'homme le plus riche, le mieux posé du faubourg, un grand seigneur, dans toute l'acception du terme, s'éprit d'elle éperdûment. La première fois qu'il la vit traverser un salon, il s'écria tout haut : « Quelle race! quelle race! » et il ne la quitta plus des yeux. Cette passion l'étonna lui-même, il n'en croyait pas son cœur. Il avait quarante-cinq ans, et il pensait en avoir fini avec le sentiment. Puis quand il fut convaincu qu'il aimait la jeune fille, il la demanda en mariage. A la grande surprise de ses parents et de tout le monde, Christiane l'accepta. Il avait été sa passion de fillette. Elle avait maintes fois admiré sa belle tournure à cheval, sa haute mine. Quand elle le revit, dans le monde, elle le trouva supérieur à tous les jeunes gens, par ses manières, par son raffinement. Le baron Soria eut beau objecter la grande différence d'âge, elle déclara qu'il était le seul homme qui lui inspirât du respect et de la sympathie. Et puis Christiane était ambitieuse;

elle aimait le pouvoir, elle voulait, avant tout, une position élevée, aussi élevée que possible. Elle se sentait créée pour cela. Son mariage avec le duc la plaçait au premier rang, au rang que la famille de sa mère avait occupé. C'était pour elle une immense satisfaction.

Le mariage se fit donc, et il fut parfaitement heureux. La duchesse de Blanzac eut l'existence brillante qu'elle avait rêvée, tous les succès, toutes les joies, excepté pourtant celles de la maternité. Elle fut ardemment courtisée, mais aucun homme ne réussit à troubler sa vie. Monsieur de Blanzac ne négligea rien pour conserver son prestige. Il y réussit et « le beau Jean », bien qu'époux, l'emporta encore sur ses rivaux. La fidélité de sa femme fut certainement son plus grand triomphe.

Christiane aurait fini probablement par s'apercevoir, un jour ou l'autre, de tout ce qu'il y avait de superficiel dans l'esprit de son mari, et, ses illusions parties, elle aurait peut-être cessé de l'aimer. Ce chagrin leur fut épargné à tous deux. Le duc mourut au bout de six ans de mariage, et laissa un souvenir puissant et des regrets profonds. N'ayant pas d'héritiers directs, il donna à sa femme la jouissance de tous ses biens. Dans le cas où elle viendrait à se remarier, le titre et la fortune iraient au comte Louis de Challans, un petit cousin, très pauvre, sous-lieutenant dans un régiment d'artillerie. Si la duchesse restait veuve, elle devait, à quarante-cinq ans, prendre le rang de douairière, et mettre l'héritier désigné en possession, lequel héritier lui paierait un douaire de cent mille francs de rente. Si, contre toute attente, le comte Louis

de Challans venait à se rendre indigne, par quelque acte déshonorant, de porter le nom de Blanzac, la duchesse avait le devoir et le pouvoir de le déshériter, en faveur de celui qui, parmi les cousins et petits cousins, lui semblerait digne.

Christiane avait considéré ce testament comme la plus flatteuse preuve d'estime qu'elle eût jamais reçue, et elle avait éprouvé une satisfaction intime à se sentir capable de justifier la confiance de son mari.

La Providence enleva, coup sur coup, à la duchesse, les êtres qui l'aimaient le mieux, ceux qui lui étaient le plus chers. Quelques mois après la mort de son mari, elle perdit son père, puis sa tante de Creil. Ce fut l'effondrement de tout son bonheur. A vingt-cinq ans, elle se trouva privée de tous ses appuis naturels, et resta avec les charges et les responsabilités d'une haute position, et l'administration d'une grande fortune. La duchesse se plaça alors sous la protection de son oncle de Creil. Elle lui fit aménager un pavillon qui se trouvait au bout du jardin de son hôtel, afin qu'il se sentît chez lui et fût, en même temps, tout près d'elle. Le comte de Creil était un écrivain distingué; les meilleures revues acceptaient ses études historiques et littéraires; il avait, de plus la distinction et l'autorité d'un vrai gentilhomme, et pouvait, mieux que personne, servir de porte-respect à la jeune femme. Elle avait été, du reste, un peu son élève. C'était lui qui avait dirigé ses études et tourné, pour ainsi dire, son esprit vers la lumière. Depuis son mariage, elle avait un peu échappé à son influence. Il avait craint que la mondanité ne vînt à rapetisser

son esprit, aussi ne put-il se défendre d'une certaine joie, lorsqu'elle lui fut rendue.

Le chagrin que la duchesse ressentit de ses pertes successives, ne tarda pas à produire des désordres dans son organisme. L'anémie commença chez elle son œuvre de destruction. Elle amena les insomnies, les lassitudes invincibles, le dégoût de toutes choses, les rêveries morbides. Et ses grands yeux bleus brillaient de fièvre, ses lèvres se décoloraient, sa démarche s'alanguissait. Le changement de la jeune femme frappa le comte de Creil, mais bien davantage un de ses amis, le docteur Moreau, qui la voyait souvent chez lui.

En général, les prêtres et les médecins sont ceux qui connaissent le moins l'homme : les uns ne voient que son âme, les autres que son corps, et cette vision incomplète les rend impuissants à l'améliorer ou à le guérir. Le docteur Moreau était une exception. Il ne se servait pas de sa science pour gagner de l'argent, mais pour étudier l'être humain; il en avait une curiosité passionnée. Il eût trouvé au-dessous de lui de faire simplement de « la clientèle », c'est-à-dire d'aller, pour de l'argent, tâter le pouls, regarder la langue, à des individus auxquels il n'eût pas eu le temps de s'intéresser autrement. Mais il passait des nuits au chevet de ceux dont il connaissait l'âme et la vie. Il travaillait sur le moral en même temps que sur le physique; il faisait agir tous les ressorts : la foi, l'amour, l'imagination. Rien ne lui coûtait pour procurer à un malade une joie nécessaire, pour supprimer un souci rongeur. Le plus clair de sa fortune passait à ces expériences. Tout en le trai-

tant de poète, de rêveur, d'utopiste, ses confrères avaient souvent recours à ses lumières, et déclaraient volontiers que ses diagnostics étaient infaillibles.

Le docteur Moreau n'aimait guère les femmes du monde. Leur ignorance et leur futilité l'agaçaient, leurs malaises extraordinaires lui inspiraient de la défiance, et leur manque de sincérité l'exaspérait. La duchesse de Blanzac était peut-être la seule qui l'eût jamais intéressé. Il l'avait même choisie comme sujet d'étude. Il se plaisait à causer et à discuter avec elle. C'était bien la collaboratrice qu'il avait rêvée pour son œuvre humanitaire. Il brûlait d'utiliser ses facultés au profit des malheureux. Il savait qu'elle donnait largement, mais il voyait que sa charité ne lui offrait d'autre satisfaction que celle du devoir accompli. Il désirait mieux pour elle. Le premier, il s'était aperçu de l'altération de sa santé. Il avait suivi, avec une inquiétude croissante, les phases de la crise qu'elle traversait. Par délicatesse, il n'avait pas offert ses conseils. La crainte que la jeune femme ne vînt à demander le sommeil à des narcotiques, ou à essayer de la morphine, allait le décider à parler, lorsqu'elle-même le fit appeler. Après avoir écrit une ordonnance, prescrit un régime, le docteur entra bravement sur le terrain du confesseur. Il arriva doucement, discrètement, à l'âme de la jeune femme; il la pansa du mieux qu'il put, non pas avec des paroles banales, mais avec une sympathie sincère, une sorte de tendresse paternelle, qui fut infiniment douce à la malade. Puis, il lui montra la nécessité de sortir de soi-même, de travailler au

soulagement de ses semblables, de faire du bien qui produise d'autre bien. Il lui présenta la charité sous l'aspect humanitaire. Cet aspect ne pouvait manquer de séduire l'esprit de la duchesse. Elle vit aussitôt en perspective des œuvres à créer, des plans à élaborer, tout un édifice à construire. Elle entra si bien dans l'idée du docteur, qu'elle se déclara prête à travailler avec lui.

Et elle s'était mise à l'œuvre. Cet intérêt nouveau l'avait ranimée, comme par miracle. Elle avait aidé des artistes, assuré le repos à des travailleurs épuisés, doté des jeunes filles. Cinq familles lui devaient déjà l'existence. Et quand, un jour, le docteur Moreau triomphant, lui avait apporté un magnifique spécimen d'humanité — l'enfant d'un jeune couple qu'elle avait marié — elle s'était sentie remuée jusqu'au fond de ses entrailles de femme.

Malgré sa jeunesse, Christiane sut tenir son rang, avec une dignité qui la mit au-dessus de toute critique. Elle réussit à conquérir une liberté absolue, à se faire accorder des privilèges de douairière. On disait « la Duchesse » comme on eût dit « la Reine. » On la consultait sur toutes sortes d'affaires, on avait recours à son influence, et ceux qui l'aimaient le moins reconnaissaient sa supériorité.

Christiane maintint le château de Blanzac sur le grand pied où son mari l'avait mis. Elle conduisit sa maison d'une main ferme, s'entourant de gens qui pouvaient la seconder, écartant impitoyablement les inutiles.

Après trois ans de deuil et de retraite, Christiane était rentrée dans le monde. Elle remplissait cons-

ciencieusement les devoirs de sa position, à Paris comme à Blanzac. Elle donnait des fêtes pour faire travailler. Du reste, l'organisation des bals, des dîners l'amusait extrêmement. C'était un moyen d'exercer son pouvoir, son imagination et son goût.

Au milieu de son grand cercle mondain, la duchesse s'était créé un cercle intime, composé d'amis éprouvés, d'hommes intelligents et aimables, dont l'amitié chevaleresque, amoureuse, lui était très agréable, car elle aimait à être aimée. Elle était chez elle, pour ceux qu'elle appelait « ses fidèles » tous les jours, de deux à quatre, et rien que pour eux. Elle les recevait dans la pièce où elle se tenait habituellement. Le salon rouge terminait l'enfilade du rez-de-chaussée; ses dimensions, sa décoration sévère allaient à sa taille, à sa figure. Les tableaux hollandais, le piano, les livres, les grandes verdures, lui donnaient quelque chose d'intime, qui faisait que l'on s'y trouvait bien. Ces deux heures de causerie à esprit ouvert, étaient le régal quotidien de la duchesse, elles lui faisaient oublier les banalités qu'elle était condamnée à entendre.

Si la jeune femme avait quelques amis dévoués, bon nombre d'admirateurs, elle ne manquait pas d'ennemies. Elle supportait difficilement la sottise et l'affectation. Elle ne parvenait pas toujours à cacher son antipathie et ses dédains. On l'accusait de donner dans les idées modernes; on la blâmait surtout de se laisser diriger par le docteur Moreau — un jésuite eût été plus convenable.

Christiane sentait très vivement la poésie du catholicisme. Elle aimait les chants liturgiques, le

mystère du tabernacle, les cérémonies religieuses; mais elle ne s'appesantissait jamais sur les dogmes. Elle en détournait résolument son esprit. Elle accomplissait les devoirs que l'Eglise impose, plutôt pour être en communion avec les siens que par un sentiment de foi. Les dévotes lui en voulaient particulièrement de ne pas montrer plus de zèle pour la religion. Elles avaient quelque peine à croire qu'avec une piété aussi tiède, elle pût demeurer longtemps irréprochable.

Bien que la duchesse n'aimât pas beaucoup les étrangères, elle avait été séduite par le caractère de madame de Keradieu, et s'était liée assez intimement avec elle.

Lorsqu'elle rentra à Paris, le 15 mars, elle apprit l'arrivée des parentes de la baronne, et demanda à ce qu'elles lui fussent présentées. Mademoiselle May lui déplut, mais Annie, au contraire, la charma et lui inspira de la sympathie.

Christiane qui n'était pas fâchée de pouvoir prendre quelque influence sur la riche héritière, avait invité à déjeuner plusieurs fois les deux cousines. Finalement elle les avait priées à un dîner intime, de seize personnes seulement, qui devait être suivi d'une sorte de raout.

La veille de la fête, Christiane reçut la nouvelle que le duc d'Ormeuse ne pourrait assister au dîner. Il s'agissait de lui trouver un remplaçant, elle tenait à ses seize convives. En parcourant sa liste de visites, le nom de la marquise d'Anguilhon arrêta son regard « quel dommage que son fils soit absent, se dit-elle, c'est lui qu'il me faudrait. »

Au moment où cette pensée lui traversait l'es-

prit, Jacques quittait sa maison, pour se rendre auprès d'elle

VII

Le marquis d'Anguilhon et madame de Blanzac étaient de très vieux amis. Ils s'étaient toujours connus, pour ainsi dire. Ils avaient fait leur première communion à Sainte-Clotilde le même jour, assisté au même cours de danse, et s'étaient rencontrés à toutes les fêtes enfantines du faubourg. A quatorze ans, Jacques était devenu amoureux de Christiane. Cette passionnette lui avait fait connaître la jalousie, la joie d'aimer. Il avait gravement déclaré à son abbé qu'il n'aurait pas d'autre femme que mademoiselle Soria.

Christiane, étant du même âge que lui, avait naturellement pris les devants dans la vie. Il n'avait alors pu l'admirer que de très loin. Il venait seulement de passer son baccalauréat lorsqu'elle s'était mariée. Il avait assisté à la cérémonie nuptiale avec, dans le cœur, une sorte de rage, de colère douloureuse. Il avait appelé sur la tête du « beau Jean » toute autre chose que des bénédictions, et n'avait pu prendre sur lui d'aller à la sacristie, offrir ses félicitations aux époux.

Plus tard, Jacques était devenu amoureux. Sa liaison avec une grande dame russe divorcée, le tint quelque peu éloigné du monde. Puis, survint la mort de son père, sa propre ruine. De son côté,

Christiane eut deuil sur deuil. Ils se rencontrèrent rarement. Lorsque la duchesse rouvrit sa maison, elle accueillit le marquis en vieil ami, avec d'autant plus de cordialité qu'il n'était pas heureux. Chaque saison, elle l'invitait à Blanzac pour la chasse. A Paris, il était de toutes ses fêtes. En outre, elle faisait de fréquentes visites à sa mère, lui envoyait des fleurs, des fruits, et avait pour elle des attentions charmantes.

Jacques venait souvent chez la duchesse, entre deux et quatre. Son esprit l'amusait, son élégance, sa voix, ses manières, lui plaisaient si complètement qu'en sa présence il se trouvait heureux. Un regard direct de ses yeux bleus, un de ces serrements de main où elle savait mettre tant d'amitié, suffisaient à calmer son irritation et dissiper son mécontentement.

Bien que Christiane fût de la même année que lui, il la considérait comme son aînée, même comme appartenant à une autre volée. Cette impression, qui venait probablement de ce qu'elle s'était mariée de bonne heure, donnait à sa sympathie pour elle une nuance de respect.

Tout cela aurait dû lui faciliter la démarche exigée par madame de Lène. Cependant, elle lui était excessivement pénible. Il ne savait comment s'y prendre pour faire part à la duchesse de son désir d'épouser la riche Américaine dont on parlait tant, et surtout pour lui demander de l'y aider. Il avait l'intuition que cette ouverture lui déplairait.

Il s'achemina lentement vers la rue de Varenne, les yeux fixés à terre, le cœur angoissé. L'hôtel d'Anguilhon était contigu à celui de Blanzac. La

porte cochère se trouvant ouverte, le marquis jeta un regard dans la cour; elle lui parut mal entretenue, désolée. Cette vue lui donna une secousse intérieure; il redressa la tête, une expression résolue vint sur son visage, et ce fut d'un pas délibéré qu'il entra chez la duchesse.

Lorsque Christiane le vit paraître, elle eut une exclamation de joie, et venant au devant de lui, elle lui tendit sa main, qu'il baisa.

— Vous! dit-elle, c'est tout simplement la Providence qui vous envoie!

— Je le voudrais bien, répondit Jacques en souriant.

— Il y a cinq minutes que je regrettais votre absence.

— Qu'est-ce qui me valait cet honneur?

— Vous le saurez tout à l'heure. Asseyez-vous.

La duchesse indiqua un siège à son visiteur, et prit place sur son petit canapé aux coussins chatoyants.

— Vous revenez directement d'Algérie? demanda-t-elle.

— Non; je me suis arrêté quelques jours à Cannes.

— Quand êtes-vous arrivé?

— Samedi soir.

— C'est curieux, j'ai pensé à vous, dimanche, à l'église. Votre mère assistait par extraordinaire, à la messe d'une heure. Elle priait avec tant de ferveur que je l'ai enviée; et, je me suis dit que c'était, sans doute, pour vous qu'elle priait

La physionomie de Jacques s'adoucit subitement.

— Pour moi! dit-il, oh! probablement On doit

me connaître là-haut. Tenez, je suis certain que ma mère désire mourir, avec l'idée qu'une fois près du bon Dieu, elle obtiendrait plus facilement du bonheur pour son fils.

— Pauvre femme! fit doucement Christiane. J'espère pour elle que vous ne songez pas à repartir de sitôt.

Le marquis saisit adroitement la balle au bond.

— Eh bien! cela dépend entièrement de vous.

— De moi? s'écria Christiane. Alors, vous pouvez défaire vos malles, car je n'aime pas à voir des vides dans mon cercle d'amis. Que dois-je faire pour vous retenir?

Troublé par les grandes prunelles bleues qui l'interrogeaient, Jacques hésita.

— Mais, voyons, expliquez-vous!

— J'ai un projet de mariage...

— Ah!... et vous avez besoin de mon aide?

Il se contenta de répondre par un signe affirmatif.

— Vous ne venez pas me demander, j'espère, de vous présenter à la fameuse héritière? dit la duchesse en riant.

— Précisément.

— Oh! pas cela!

Ces mots s'échappèrent littéralement des lèvres de Christiane. Elle-même les entendit distinctement comme si une autre les eût prononcés et honteuse de sa véhémence, elle rougit.

— Pas cela, répéta-t-elle, plus doucement. C'est impossible. Depuis qu'on sait que je vois mademoiselle Villars, on ne me parle que d'elle. Dix personnes — dix, vous entendez — sont déjà venues me prier de lui proposer, qui un fils, qui un

frère, qui un ami? Je me suis récusée. D'abord, on ne propose pas un parti à une Américaine, comme on ferait à une Française, encore moins à une Américaine qui a déclaré catégoriquement qu'elle ne voulait pas se marier en Europe. Qui est-ce qui vous a mis cette idée dans la tête, à vous?

— Bontemps, mon homme d'affaires. Sur son conseil, je suis allé, hier soir, à l'Opéra, où j'ai vu mademoiselle Villars. Pendant plus d'une heure, je l'ai tenue au bout de ma lorgnette. Elle m'a beaucoup plu, toute question d'argent à part.

— Vraiment? fit la duchesse, avec une pointe d'ironie.

— Vraiment, répéta Jacques.

— Eh bien! si ce n'est par sa fortune, je doute qu'elle puisse faire votre bonheur. Elle est intelligente, bien élevée .. mais vos deux natures sont si différentes...

— On ne saurait être malheureux avec une femme intelligente et bien élevée. Les contrastes produisent les plus fortes affections.

— Les plus fortes passions, vous voulez dire. Selon moi, pour le bonheur conjugal une certaine affinité est nécessaire, et franchement, je n'en vois guère, entre vous et mademoiselle Villars... Vous, au delà ; elle en deçà... Enfin, on ne discute pas une héritière de soixante millions, conclut la duchesse, un peu durement.

Une rougeur légère passa sur le visage de Jacques, puis il répondit avec dignité :

— Vous connaissez ma position. Pour relever notre maison, il faut que j'épouse une femme très

riche. Le moyen manque de grandeur, j'en conviens, mais on fait ce qu'on peut...

— Oh ! je ne vous blâme pas, se hâta de dire madame de Blanzac. S'il s'agissait d'une jeune fille française, je me chargerais volontiers de toutes les démarches ; mais auprès de mademoiselle Villars mon intermédiaire serait inutile, nuisible même. Il faut que vous vous fassiez aimer, tout simplement. Et, tenez, je vais vous donner une occasion de commencer votre cour. Après-demain, j'ai une grande soirée, précédée d'un dîner. Je vous croyais absent ; c'est pour cela que je ne vous avais pas invité. Le duc d'Ormense me fait faux bond. Il faut que vous le remplaciez. Je tiens à avoir des convives de bonne mine, pour les dîners intimes. Vous savez que c'est une de mes fantaisies. J'aurai les de Keradieu, mademoiselle Villars et sa cousine. Vous ferez connaissance, et pour le reste, vous n'avez pas besoin de moi, j'imagine.

— Au contraire, j'ai besoin des conseils d'une femme intelligente, de perception fine. Dans une affaire semblable, c'est indispensable. La conquête d'une Américaine demande d'autres procédés que celle d'une Française. Livré à mes seules lumières, je ne commettrais que des sottises, j'en suis convaincu, tellement, que si vous refusez de me guider, j'abandonnerai tout de suite mon projet.

— Mais c'est une grosse responsabilité que vous me créez là, fit gravement la duchesse.

— Oui... peut-être. En vérité, madame, je ne m'étais point rendu compte de l'énormité de mon indiscrétion. Pardonnez-moi, je n'ai pas le droit de vous demander un tel service.

— C'est très mal, ce que vous dites là, monsieur d'Anguilhon. Notre vieille amitié autorise pleinement votre démarche. Je crois même que j'aurais été blessée si vous eussiez choisi une autre confidente. J'hésite à me mêler de ce mariage, parce qu'il me semble impossible, et que je crains pour vous un échec pénible. Afin de vous prouver ma bonne volonté, je vais étudier l'affaire, comme disent les avocats. Si je vois une seule chance de succès, je vous promets mon concours, sinon...

— Sinon, vous m'abandonnerez à mon malheureux sort, c'est entendu.

— Et maintenant, dit la duchesse, racontez-moi un peu vos impressions d'Algérie. Vous y êtes-vous amusé ?

— Amusé n'est pas le mot. J'y ai éprouvé de très grandes jouissances.

Comme Jacques disait cela, le vicomte de Nozay et le prince de Nolles entrèrent.

Il y eut un échange de poignées de main, de petites nouvelles, puis la conversation roula tout naturellement sur l'Algérie, et finit par glisser à d'autres sujets.

Quand le marquis prit congé, madame de Blanzac lui dit :

— Venez demain, un peu avant deux heures ; je vous donnerai ma réponse.

La position précaire du marquis d'Anguilhon était pour Christiane un sujet de peine. Elle s'apercevait que le monde commençait à l'oublier, que lui-même s'en éloignait, de plus en plus. Souvent elle avait pensé qu'un mariage d'argent pouvait seul le sauver. Elle s'était même promis de l'y

pousser. Cependant son désir d'épouser mademoiselle Villars lui avait déplu. Sa confidence avait mis en elle une douleur vague, qu'elle attribua à un peu de désillusion. La jeune fille était étrangère, trop riche pour quelqu'un absolument pauvre. Il lui semblait que ces deux considérations auraient dû arrêter Jacques. Puis, elle convint qu'elle en demandait trop. Dieu n'avait peut-être pas encore créé l'homme capable de résister à l'attrait d'une dot de soixante millions. Ce chiffre représentait une force considérable, qu'elle-même n'eût pas été fâchée d'avoir entre les mains. Pour le marquis d'Anguilhon, en vérité, ce serait le bonheur et un triomphe sans pareil. Mais avait-il quelque probabilité de réussite? Elle songea à tout ce que madame de Keradieu lui avait dit de la famille Villars, de sa position, de son protestantisme accentué, à toutes les conversations qu'elle avait eues, elle-même, avec la jeune fille, à son caractère indépendant, tout d'une pièce, à son indifférence pour les distinctions sociales du Vieux-Monde. Elle savait qu'elle pouvait devenir princesse ou duchesse, et, à cause de cela, elle ne s'en souciait pas. Elle paraissait s'amuser à Paris, s'y plaire même; mais elle était foncièrement Américaine, et ne renoncerait pas facilement à son pays. Etait-elle susceptible de s'éprendre de quelqu'un? La duchesse revit sa physionomie enfantine et froide et elle en douta. Non, elle n'avait jamais dû rêver à un prince Charmant, ni se créer un idéal. Si elle venait à aimer, par exemple, elle passerait sur tout. L'expression résolue de sa bouche ne laissait aucun doute sur sa force de volonté. L'affinement

de Jacques, sa distinction, ses manières parfaites feraient-elles impression sur elle? Par moment, Christiane le croyait; d'autres moments, elle en doutait. Sa vision, d'ordinaire si rapide et si claire, était singulièrement troublée. De plus, elle éprouvait une répugnance instinctive à se mêler de ce mariage. On l'accuserait d'avoir attiré mademoiselle Villars, dans le but de la faire épouser au marquis d'Anguilhon. Cette idée lui était désagréable. Cependant, comme Jacques avait déclaré qu'il renoncerait à son projet, si elle lui refusait son concours, elle se sentait, en quelque sorte, la main forcée, et cela l'irritait.

Etendue sur la chaise longue de son cabinet de toilette, où elle se reposait généralement après ses visites et sa promenade, elle réfléchissait encore, tout agacée de sa propre indécision, lorsqu'on vint lui dire que madame de Lène demandait à lui parler. Elle donna l'ordre de la faire entrer.

L'amie de Bontemps était une femme d'une soixantaine d'années, dont l'extérieur ne manquait pas de distinction. Son visage, encadré de deux coques de cheveux blancs, éclairé par de petits yeux vifs et intelligents, avait un épanouissement de bienveillance et de bonté. Après avoir rendu compte de certaine affaire à madame de Blanzac, elle dit à brûle-pourpoint :

— Vous avez eu la visite du marquis d'Anguilhon, cet après-midi ?

— Comment savez-vous?

— C'est moi qui vous l'ai envoyé — indirectement, car je ne lui ai jamais parlé.

— Alors, cette idée de mariage avec mademoi-

selle Villars est de vous? J'aurais dû m'en douter, fit la duchesse, en se mettant brusquement debout. Vous pouviez, au moins, me consulter, ajouta-t-elle, avec une expression de mécontentement. D'abord, que savez-vous de cette Américaine?

— Pas grand'chose, si ce n'est pourtant qu'elle ne veut pas épouser un Français.

Christiane, qui s'était assise devant sa table de toilette et, d'une main énervée, passait un peigne sur ses cheveux, s'arrêta net et croyant à une plaisanterie regarda madame de Lène, avec des yeux qui n'avaient rien d'encourageant.

Celle-ci continua, sans s'émouvoir :

— Et, comme on fait presque toujours ce qu'on ne veut pas, j'ai pensé que si quelqu'un de très bien, de séduisant, se mettait dans la tête de lui plaire, il y réussirait.

L'originalité de cette raison désarma complètement madame de Blanzac.

— Savez-vous que vous êtes très forte en philosophie, dit-elle, avec un sourire.

— L'expérience de la vie m'a profité, voilà tout.

— Et, dans votre sagesse, vous avez décidé que M. d'Anguilhon était ce quelqu'un qui pouvait séduire mademoiselle Villars?

— J'en mettrais ma main au feu. Il a tous les dons pour cela. Quand il était enfant, je le rencontrais souvent, avec son abbé. Il m'intéressait; je me retournais pour le regarder; il avait l'air d'un petit prince; aujourd'hui, il a l'air d'un grand seigneur.

— C'est vrai, fit Christiane, avec les yeux fixes,

comme si elle regardait au dedans d'elle la figure de Jacques.

— Je me vante d'avoir eu là une idée très heureuse, une idée géniale.

— Et combien demanderez-vous pour cette idée?

— Vingt-cinq mille francs.

— Le prix d'une opération chirurgicale, fit la duchesse en riant.

— Parfaitement, répondit madame de Lène. Mon idée opérera le marquis de la pauvreté et, de plus, l'empêchera d'aller mourir en Afrique.

— Mourir en Afrique? Que voulez-vous dire?

— Ne savez-vous pas qu'il a demandé à faire partie d'une expédition?

— Il ne m'en a pas dit un mot.

— Eh bien! c'est un projet sérieux, auquel il songeait depuis longtemps, et qu'il allait mettre à exécution. Il voulait régler ses affaires, payer ses dettes, et avait besoin d'une assez grosse somme. J'ai offert de la lui prêter, à condition qu'il poserait sa candidature à la main de mademoiselle Villars, et que vous l'appuieriez.

— Oh! s'il en est ainsi, vous avez bien fait, dit vivement Christiane, très bien fait. Sa mère serait affreusement malheureuse sans lui. Je ne crains qu'une chose, c'est que vous ne l'ayez mis sur une de ces fausses voies comme il y en a tant dans la vie, et qui ne conduisent qu'à des déceptions.

— Eh bien! l'Afrique le consolera! Il a l'imagination très prise. Bontemps m'a assuré qu'il avait eu quelque peine à obtenir qu'il abandonnât momentanément son projet. En tous cas, madame la duchesse, j'ai agi pour le mieux et dans son inté-

rêt plutôt que dans le mien. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir fourni l'occasion de faire une bonne action.

— Non... seulement, une autre fois, ayez la bonté de me demander d'abord mon consentement, car me voici, moi aussi, obligée de faire ce que je ne voudrais pas.

Après le départ de madame de Lène, la duchesse demeura longtemps les yeux fixés sur le miroir de sa toilette, mais le regard en dedans, et réfléchissant à ce qu'elle venait d'apprendre. Elle se dit que Jacques voulait aller en Afrique pour y chercher une mort glorieuse, parce que son existence mesquine et sans but lui pesait. Il n'y avait là rien d'étonnant. Elle songea alors à la marquise d'Anguilhon. Elle la revit, comme elle était le dimanche précédent, à Sainte-Clotilde, avec son visage émacié, ses yeux fervents, ses mains jointes. Nul doute, elle connaissait le projet de son fils, et elle priait pour que Dieu n'en permît pas l'exécution. Une grande pitié entra dans l'âme de Christiane, et cette pitié eut raison de sa répugnance et de ses scrupules. Elle aussi se mit à désirer ce mariage, qui devait sauver Jacques. Elle se promit d'y travailler de son mieux. Elle ménagerait au marquis des occasions de rencontrer mademoiselle Villars, elle ferait valoir ses qualités, elle montrerait en quelle estime elle le tenait. Elle finit par croire, avec madame de Lène, qu'il pouvait fort bien inspirer une passion. Et puis, comme les natures les plus élevées ont leurs petits côtés, elle se dit qu'il serait curieux de voir Annie s'éprendre d'un Français et l'épouser, envers et contre tous. Elle jouit

d'avance, un peu malignement, du conflit de sentiments que cela provoquerait, de la colère de mademoiselle May surtout.

Une bonne partie de la nuit, la duchesse pensa à ce roman qu'elle allait mettre sur le métier. Elle étudia le caractère de ses personnages, élabora un plan, se traça son rôle, et lorsque le lendemain le marquis d'Anguilhon se présenta, elle lui dit en lui tendant la main :

— Je serai avec vous.

Ces mots jetèrent la joie et l'espérance dans l'âme de Jacques.

— Vrai ? s'écria-t-il. Vous serez avec moi ? Vous consentez ? C'est déjà une victoire ! Alors vous avez vu une probabilité de succès ?

— Oui ; mais ne nous emballons pas. Il faut d'abord que vous promettiez de m'obéir aveuglément.

— Aveuglément. Je suis trop heureux que vous consentiez à me guider.

— On dit toujours cela, puis, souvent on ne suit que les conseils qui plaisent. J'ai beaucoup d'amour-propre, vous savez, et puisque je prends votre cause en mains, je tiens à vous la faire gagner. Vous devez donc vous laisser entièrement conduire.

— Je m'y engage, d'autant plus volontiers que j'ai déjà fait une école, avec une certaine miss Ellis. Mon histoire avec elle ferait le sujet d'une comédie en un acte, que l'on pourrait appeler « faute de s'entendre. »

— Oh ! avec les Américaines, les malentendus sont irrémédiables, car elles ont le caractère susceptible et rancunier. Je les connais assez pour être

à même de vous crier « casse-cou! » s'il y a lieu.

— Qu'entendiez-vous, hier, en disant : « Vous, au delà, mademoiselle Villars en deçà? »

La duchesse sourit.

— La phrase vous a trotté dans la tête, je vois Je ne sais trop comment rendre ma pensée. Enfin, voici : Le rêve est au delà de la vie, l'héroïsme au delà du courage, le fanatisme au delà de la religion, la perversité au-delà du mal. Eh bien! les Américaines en général — il y aura des exceptions — n'arrivent pas à l'au delà des choses. Elles sont en deçà du cercle qui limite notre sphère d'action, qui confine à l'idéal, et nous sommes déjà au delà. Si elles m'entendaient, elles ne manqueraient pas de protester vigoureusement, et d'affirmer qu'elles sont plus cultivées que nous... C'est possible... certain même. Pourtant, une fillette d'Europe, ignorante, élevée derrière les murs d'un couvent, aura des élans, des envolées, dont leurs doctoresses sont incapables ; son âme montera à des hauteurs, descendra à des profondeurs où elles ne sauraient atteindre avec toute leur science. Ainsi, madame de Keradieu vit depuis des années en France, elle est supérieure, par l'intelligence, par le savoir, à beaucoup de personnes de ma connaissance; cependant, il y a une foule de sujets dont je ne puis l'entretenir. Lorsqu'on aborde les régions de l'abstrait, elle ne peut plus suivre. Cela limite singulièrement le champ de la conversation.

— Vous croyez donc que l'au delà, et l'en deçà feraient mauvais ménage? demanda Jacques, avec une appréhension sensible.

— Mauvais ménage, non. Mademoiselle Villars

a de très précieuses qualités. Vous pourrez être heureux avec elle, si vous avez la sagesse de ne pas lui demander plus qu'elle ne peut donner.

— Enfin, dites-moi franchement, vous est-elle sympathique?

— Oui, sans cela je ne l'aurais pas invitée. Je la trouverais même tout à fait bien si elle avait le ton moins tranchant, l'air moins dur. Voyez-vous, c'est la vie intérieure qui adoucit et nuance l'expression du visage. L'Américaine ne connaît pas le repos. Sa physionomie, sans reflets de pensée ou de rêve, a la clarté crue, la netteté dure de ces beaux paysages du midi dont l'atmosphère est traversée par le mistral. En un mot, elle manque de cet attrait indéfinissable qu'on appelle « le charme ». Mademoiselle Villars n'est pas une exception.

— Pensez-vous qu'elle plaise à ma mère? demanda encore le marquis troublé par ce qu'il venait d'entendre.

Christiane réfléchit quelques secondes :

— Je le crois. Toutefois il sera bon de prévenir madame d'Anguilhon que les Américaines ne sont pas des ingénues timides, ni même des ingénues. Ainsi, à moi, elles me donnent toutes l'idée de femmes mariées.

— De femmes mariées?

— Oui, ce quelque chose, qui fait de la vraie jeune fille un être à part, un être exquis, n'est plus là. A leur regard assuré, à mille indices, on devine qu'elles n'ignorent rien et madame de Keradieu m'a avoué que c'est le cas. Lorsqu'elles ont fait leur entrée dans le monde, les initiées parlent ouvertement devant elles, dans le but de les mettre sur leurs gar-

des, probablement. Du reste, puisqu'on les lâche en liberté, il est sage de leur ouvrir les yeux.

— Et... mademoiselle de Villars... vous fait aussi l'effet d'une femme mariée? demanda Jacques, avec une expression d'effarement tel que la duchesse se mit à rire.

— Absolument. Mais rassurez-vous; si elle n'a pas l'air d'une ingénue, elle est très pure, j'en suis certaine, cela aussi se voit. Chez nous, la pureté est considérée comme une vertu; en Amérique, elle est simplement une affaire de bonne éducation, et Annie Villars est très comme il faut.

— Annie... Annie... répéta le marquis. Ce nom me plaît; il est simple et doux.

— Oui, agréable, dit madame de Blanzac.

La mère, quelle femme est-elle ?

— Une bonne personne, inoffensive, sans l'ombre d'autorité. Vous n'avez rien à redouter de ce côté; mais méfiez-vous de la cousine! voilà l'ennemie! et une fine mouche! si elle venait à deviner vos intentions, elle serait capable de faire avancer le départ pour l'Angleterre, car les deux cousines comptent aller à Londres pour la saison. Vous avez six semaines pour la conquête de notre jeune personne.

— C'est peu.

— Bien suffisant, car si elle ne vous aime pas tout de suite, elle ne vous aimera jamais.

— Oh! le coup de foudre, ce serait trop beau!

— Le coup de foudre n'est pas nécessaire, mais il faut que vous lui fassiez impression à première vue, sinon il en sera de vous comme du duc de

Randan; le pauvre garçon n'est pas plus avancé que le premier jour.

— A propos, mademoiselle Villars parle-t-elle français?

— Avec un peu d'accent, mais couramment.

— Dieu soit loué! s'écria Jacques. C'eût été terrible de devoir faire ma cour en anglais.

— Il vaut mieux en effet, combattre avec ses propres armes, et sur son propre terrain. Maintenant, écoutez mes instructions.

— Je suis tout oreilles.

— Vous êtes du dîner de demain, c'est entendu. Vous conduirez à table la vicomtesse de Fresne; elle est très amusante, très accaparante; vous vous laisserez amuser et accaparer. Mademoiselle Villars sera placée du côté opposé, un peu plus haut afin que, si elle a la tentation de vous regarder, elle soit obligée de tourner légèrement la tête. Après le dîner, nous aurons de la musique, des chansons; puis les tziganes nous feront danser jusqu'à l'heure du souper. Vous vous tiendrez dans le groupe français, et vous n'inviterez pas mademoiselle Villars. Si les Keradieu veulent vous conduire auprès d'elle, trouvez une défaite. Elle sera probablement très entourée; votre indifférence l'étonnera, et attirera forcément son attention, à supposer que votre personne n'ait déjà produit cet effet... ce qui est bien improbable, ajouta la duchesse, avec un sourire railleur.

— Oh! tout à fait improbable répéta Jacques imperturbablement.

— Lorsque vous aurez fait sa connaissance, ne lui témoignez aucun empressement, ne lui faites

pas de compliments. Conduisez-vous avec elle comme avec une jeune fille française, j'ai remarqué que cela flatte les Américaines. Dans la conversation, prenez toujours un ton d'autorité. Du reste, soyez vous-même; votre caractère vous servira parfaitement. Puisqu'elle vous plait, vous n'aurez pas à feindre, et il y a une grande force dans la sincérité. Pas de précipitation; cela gâterait tout. Vous me tiendrez très fidèlement au courant. De mon côté, j'observerai mademoiselle Villars, j'interrogerai adroitement madame Keradieu; ainsi je serai à même de vous bien diriger.

— Quelle habile politicienne vous êtes! dit le marquis, en regardant Christiane avec admiration.

— Oui. J'ai toujours envié les Frondeuses. Une belle conspiration ferait bien mon affaire.

— Ce serait plus intéressant que le mariage d'un gentilhomme pauvre.

— Non pas quand ce gentilhomme est un ami d'enfance, et qu'il s'agit de l'empêcher d'aller se faire tuer en Afrique.

Jacques rougit jusqu'aux cheveux.

— Comment savez-vous? demanda-t-il.

— Qu'importe! je sais. Un fils de veuve n'a pas le droit de disposer de soi, monsieur d'Anguilhon, dit la duchesse d'un ton sévère.

— Excepté lorsqu'il est inutile.

— Inutile! mais votre présence est plus nécessaire à votre mère que le luxe et le confort. Dans votre cas, il y aurait davantage d'héroïsme à supporter la médiocrité qu'à aller affronter la mort en Afrique.

— Peut-être, mais cet héroïsme-là est au-dessus de mes forces.

— Les hommes ne sont jamais capables que des sacrifices qui sont le plus douloureux aux autres, c'est connu. J'espère que vous n'aurez pas à commettre la mauvaise action que vous méditiez et que vous épouserez mademoiselle Villars. Un beau mariage à Sainte-Clotilde, voilà ce qu'il nous faut,

— Va pour le mariage à Sainte-Clotilde ! S'il est écrit, il se fera, dit gaiement Jacques ; sinon, j'en serai pour ma courte honte.

— Vous êtes fataliste ?

— Convaincu.

— Qu'est-ce que nous faisons donc, vous et moi dans ce moment ?

— Ce qui est nécessaire pour la réussite ou l'insuccès.

— Et selon vous, il m'eût été impossible de vous refuser mes bons offices ?

— Impossible, puisque vous me les avez accordés.

— Je n'ai donc aucune responsabilité ?

— Aucune.

— Pas de mérite, non plus ?

— Le mérite d'être un instrument bon et bienfaisant, absolument comme la rose a le mérite d'être une fleur belle et parfumée. Nos cerveaux ne sont autre chose que des phonographes, sur lesquels sont inscrits nos rôles respectifs. Nous les vivons ; c'est ce qui nous donne l'illusion du libre arbitre. S'il en était différemment, nous gouvernerions le monde ; et nous sommes gouvernés, impossible d'en douter.

— Oh! de grâce, taisez-vous, monsieur d'Anguilhon, s'écria la duchesse, vous renversez tout... tout. Qui aurait cru que vous songiez à ces questions!

— Les circonstances m'ont forcé à penser.

— Eh bien! il est joli le résultat de vos méditations! Vous n'en n'avez pas fait part à votre mère, j'imagine?

— Dieu me garde d'ébranler sa foi par un seul mot!

— Pourquoi n'êtes-vous pas aussi soucieux de la mienne?

— De la vôtre? Jacques regarda la duchesse tout au fond des yeux. La vôtre? répéta-t-il, je ne crois pas que vous en ayez.

Christiane baissa rapidement ses longues paupières.

— Vous êtes trop jeune pour que je me confesse à vous, dit-elle en riant. Mais laissez de côté la philosophie. Allez plutôt rêver à miss Villars, et aux moyens de faire sa conquête. Pour l'honneur du Vieux-Monde, il faut que vous réussissiez.

— On tâchera!

Madame de Blanzac suivit le marquis des yeux jusqu'à la porte du salon. Un sourire releva le coin de ses lèvres.

— Nous verrons, pensa-t-elle, si notre petite Yankee est aussi réfractaire qu'elle le croit!

VIII

New-York, Boston, Philadelphie sont moins éloignés de Paris que la plupart des villes de province françaises. Comme la généralité des Américaines, mademoiselle Villars et sa cousine connaissaient les noms de nos savants, de nos littérateurs, de nos artistes, et elles étaient vite entrées dans le mouvement parisien. Madame de Keradieu les conduisait aux expositions de peinture, aux ventes de charité, aux grands mariages, à l'Opéra, au Bois, et partout elle leur désignait les personnes de marque. Annie et Clara n'avaient pas manqué de demander à ce qu'on les menât dans les petits théâtres, et souper au cabaret; mais la baronne avait déclaré que son mari ne consentirait jamais à cela. L'Américaine, qui est assez bonne républicaine pour ne pas vouloir la royauté dans son pays, aime à la trouver en Europe, et rien ne lui coûte, pour être admise à lui faire sa révérence. De même, elle est assez vertueuse pour ne pas souffrir le diable chez elle, mais elle est enchantée de le rencontrer ailleurs. A Paris, elle ne se fait pas faute de le chercher — pour savoir comment il est fait d'abord — et surtout pour dire qu'elle l'a vu; et soyez sûr, qu'elle ne le trouve jamais assez noir. Elle achète le roman le plus audacieux, veut voir la comédie la plus risquée, et généralement elle ne comprend ni le roman, ni la comédie. Elle se fait

montrer au Bois, au théâtre, les célébrités de la galanterie, et les regarde avec curiosité, parce qu'elles sont « mauvaises » (*wicked*), sans réaliser l'ignominie de leur vie. Toutes ces choses, qui troubleraient à jamais l'âme d'une jeune fille française, qui y laisseraient d'ineffaçables souillures, glissent sur la jeune fille américaine, et ne font que l'amuser. Elle n'est pas sensuelle, et elle est aussi incapable de comprendre la dépravation que la sainteté.

Mademoiselle Villars et sa cousine ne regrettaient point d'avoir cédé aux instances de madame de Keradieu. Leur saison de Paris promettait d'être amusante. Leur parenté avec la baronne, leur distinction personnelle, les avaient bien posées. Aux *five o'clock* elles étaient très entourées et très admirées. Dans leur salon, il y avait déjà une pleine corbeille de cartes portant les grands noms de l'aristocratie. Chose curieuse, ces morceaux de carton faisaient plus d'effet sur Annie que les personnages qu'ils représentaient. Elle les regardait, les maniait avec un certain plaisir. Ces mots : le prince de Nolles, le duc de Randan lui disaient davantage que M. John ou M. Smith. Cette impression lui causait quelque honte, et elle se gardait bien de la communiquer à sa cousine.

Le chiffre de la dot de mademoiselle Villars avait naturellement mis le feu aux ambitions et éveillé d'ardentes convoitises. Bien que madame de Keradieu eût eu le soin de dire qu'elle ne cherchait pas un titre, qu'elle ne voulait pas se marier en Europe, plusieurs jeunes gens s'étaient fait présenter et, selon l'usage français, avaient mis en campagne

leurs parents et leurs amis. Le duc Albert de Randan s'était hardiment posé en prétendant. Il avait vingt-sept ans, un physique agréable, une belle fortune, un grand nom. Il crut qu'avec ces avantages, il ferait haut la main la conquête de la jeune Américaine. Ses attentions et ses intentions flattèrent la vanité d'Annie, mais il ne fit aucune impression sur elle. Du reste, la société du faubourg excitait sa curiosité, simplement comme aurait pu le faire la société japonaise ou chinoise. Elle étudiait les toilettes des femmes, leur manière de recevoir, l'arrangement des salons. Cela l'amusait. Elle sentait qu'il n'y avait rien de commun entre elle et les gens qu'elle voyait. Les jeunes filles la déconcertaient positivement; elle n'avait jamais réussi à lier conversation avec aucune d'elles. Elle en arriva à se dire que la vanité seule pouvait faire désirer aux Américaines d'entrer dans ce milieu, si peu amusant, si peu en rapport surtout avec leurs goûts et leur éducation.

Les amis du baron de Keradieu avaient fait assaut d'amabilité auprès des deux étrangères. Le vicomte Guy de Nozay avait tout de suite trouvé le chemin de l'esprit d'Annie.

Guy était petit, très laid, mais d'une laideur spirituelle et singulièrement attrayante. Doué de cette veine comique et originale que les Anglais nomment humour, on le redoutait un peu. Pour affronter le regard de ses yeux perçants, il fallait n'avoir rien à dissimuler. Mademoiselle Villars l'avait charmé par son naturel et sa sincérité. Ses réflexions le divertissaient. Il se plaisait à attaquer ses idées américaines; elle les défendait hardiment.

Cette petite guerre, conduite avec esprit et courtoisie, amusait infiniment Annie. Le vicomte de Nozay et le baron de Keradieu étaient, jusqu'ici, les deux seuls Français qui lui eussent inspiré de la sympathie.

A dire vrai, les grands personnages du faubourg lui avaient causé un vif désappointement. Il n'y a pas une Américaine qui n'ait éprouvé cela. La duchesse de Blanzac seule avait excité son admiration. En la voyant pour la première fois, elle avait dit naïvement : « c'est une reine. » Elle ne se lassait pas de la regarder. Elle lui trouvait quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qu'elle n'avait vu chez aucune femme. Toutes les petites marques de sympathie que Christiane lui donnait la flattaient extrêmement. Clara ne partageait pas son engouement; elle affirmait que la duchesse ne devait pas être bonne, et prétendait qu'il ne fallait pas s'y fier. Les deux cousines s'étaient même querellées maintes fois à ce sujet.

L'invitation de madame de Blanzac à un dîner d'apparat et à une grande soirée, causa à Annie un très vif plaisir. Elle se réjouissait de voir comment on recevait dans une maison de la haute aristocratie.

Elle se préoccupa beaucoup de sa toilette. Elle tenait à être très bien. Le grand soir venu, elle fut prise d'une fièvre, d'une émotion, qu'elle n'avait jamais eues dans aucune circonstance. Lorsqu'elle fut habillée d'une robe de soie d'un rose très pâle, décolletée artistiquement et faite à ravir, qu'elle eut agrafé autour de son cou un collier composé de sept rangs de petites perles merveilleuses, orné

de barrettes de diamants, Catherine, qui l'examinait, s'écria :

— Je ne vous ai jamais vue aussi bien, miss Annie! Oh! vous pouvez être tranquille, je parierais ce que vous voudrez, que ce soir, chez votre duchesse, il n'y aura pas de jeune fille plus élégante et plus jolie que vous!

Mademoiselle Villars se sentit toute joyeuse de cette assurance.

— Chère vieille oie, tout le monde ne me verra pas avec tes yeux, dit-elle, embrassant la bonne femme, comme c'était son habitude, les soirs où elle s'était montrée très exigeante.

— Dieu vous bénisse, chérie, fit Catherine.

Madame Villars avait été très correctement invitée, mais elle s'était excusée, et avait prié madame de Keradieu de chaperonner les jeunes filles. Comme elle dînait aussi en ville, elle conduisit Annie et Clara rue Vaneau, et les laissa en leur disant gaîment :

— J'espère que vous vous amuserez.

Un encombrement ayant arrêté pendant un certain temps la voiture des de Keradieu, ils arrivèrent les derniers chez la duchesse. A la vue de l'hôtel de Blanzac, brillamment éclairé, Annie fut prise d'une timidité nerveuse. Elle sentit sur elle un flot de lumière, vit confusément le rouge et l'or des livrées, des plantes, des fleurs, une enfilade de pièces magnifiques et dans la dernière, des toilettes claires, des plastrons blancs, des habits noirs. Les regards dirigés sur elle la cérémonie des présentations achevèrent de la troubler; elle ne saisit aucun nom, ne distingua aucune figure.

Le vicomte de Nozay lui offrit son bras pour la conduire à table, et lorsqu'elle fut assise, entre lui et le baron de Keradieu, elle reprit tout à fait contenance.

Jacques, lui, était sous le coup d'une forte émotion. Occupé, en apparence, de la vicomtesse de Fresne, il ne perdait pas une impression, pas un mouvement de la jeune Américaine. Il la vit répondre par un sourire au petit signe d'amitié de la duchesse, jeter un coup d'œil autour d'elle, puis il sentit son regard s'arrêter net sur lui, et saisit sur son visage une expression d'étonnement. Le cœur lui battit. Au bout de quelques minutes, Annie tourna de nouveau la tête de son côté et plusieurs fois pendant le repas, ses yeux revinrent à lui, comme magnétiquement attirés.

Le marquis comprit, que pour une raison ou pour une autre, il excitait la curiosité de la jeune fille, car c'était bien de la curiosité qu'il y avait dans son regard, il ne s'y trompa pas. Il en éprouva une joie, une exultation qui éclatèrent dans sa physionomie.

Il se mit à examiner mademoiselle Villars à la dérobée. Elle lui plut décidément. Il fut charmé par l'éclat vrai de sa jeunesse, par la bonne humeur empreinte sur sa figure. Il la trouva comme il faut. Cependant, sa toilette lui parut trop riche pour une jeune fille. « C'est vrai, pensa-t-il, qu'elle a l'air d'une femme mariée. » La vue de ses bagues le choqua. Elle avait une turquoise au petit doigt, une perle noire et un diamant à l'annulaire. Le scintillement de ces pierreries lui causa, pendant tout le dîner, l'agacement d'une fausse note.

Et elle avait soixante millions ! Il ne pouvait s'empêcher de regarder avec une sorte de curiosité, la créature privilégiée que la Providence avait si largement dotée.

Bien que le marquis d'Anguilhon eût causé de fréquentes distractions à mademoiselle Villars, cela ne l'empêcha pas de noter tout ce qu'elle voyait. Ce dîner français l'intéressait au plus haut degré. Les dîners sont le triomphe des Américaines. C'est à qui inventera quelque chose pour surprendre et éblouir et d'inventions en inventions, elles sont arrivées à un luxe dont nous n'avons pas idée — un luxe plus éclatant que raffiné. Il faut avoir vu ces agapes de milliardaires, pour juger la plutocratie américaine : une orgie de lumière et de couleur. Des nappes de soie, souvent frangées d'or, des jonchées de fleurs rares, des services de vermeil, d'argent, de pâte tendre, des cristaux taillés. Une profusion de mets recherchés ; les plus beaux fruits de la terre. Puis, des femmes, jolies, éclatantes, sans élégance personnelle, mais habillées par les plus grandes faiseuses ; des femmes qui ont, dans leurs cheveux, au cou, au bras, les fleurons de couronnes princières, les bijoux des « reines en exil. » Avec tout cela, une gaîté exubérante, entretenue par des flots de champagne, par des vins capiteux versés à tort et à travers.

Habituée à ces magnificences, Annie fut, tout d'abord, surprise et un peu désappointée de la simplicité relative du dîner de la duchesse.

La salle à manger, avec ses belles proportions, son plafond à caissons, ses murs lambrissés de chêne, formait un fond sévère, un peu sombre,

mais sur lequel se détachaient bien la table et les convives. Le beau nappage de Flandre, les candélabres chargés de bougies, le surtout Louis XVI, dont les glaces, montées en argent, supportaient une large corbeille, les vases, admirablement ciselés, d'où s'échappaient des gerbes de roses, d'un ton délicat; les mets, apprêtés et servis avec art; les femmes d'une élégance tranquille; la conversation animée, conduite sur un ton de bonne compagnie, tout cela faisait un ensemble doux à l'œil, doux à l'oreille, parfaitement harmonieux. Mademoiselle Villars ne tarda pas à éprouver une sorte de bien-être, de délectation. Elle sentit que c'était très beau et très bien, mieux que ce qu'elle avait vu jusque-là.

Après le dîner, madame de Keradieu s'entretint quelques instants avec le marquis d'Anguilhon; lorsqu'elle revint auprès d'Annie, la jeune fille lui demanda aussitôt qui il était.

— Je n'ai pas saisi son nom, dit-elle, et je l'ai déjà vu quelque part; j'en suis sûre.

— Et moi aussi, dit Clara.

— Oh! impossible, répondit la baronne. Il arrive d'Algérie, et ne nous a pas encore fait visite. C'est le marquis d'Anguilhon, un ami d'Henri.

— J'y suis! s'écria joyeusement mademoiselle Villars. Il ressemble — oh! mais d'une manière extraordinaire — à un portrait, d'après Van Dyck, que nous avons vu à Versailles, et qui porte ce nom : Joyeuse, marquis d'Anguilhon, seigneur de Blonay. Tu t'en souviens, n'est-ce pas Clara?

— Parfaitement. Et tu as raison, continua la jeune fille en regardant Jacques, qui se trouvait

en pleine lumière, la ressemblance est trappante.

— Ce portrait est, sans doute, celui d'un ancêtre de Jacques, dit le vicomte de Nozay.

— Henri est bien l'image vivante d'un de Keradieu qui vivait il y a cent cinquante ans, fit la baronne.

— Oui, oui; il y a encore quelques gentilshommes authentiques, quoi qu'en puisse penser mademoiselle May, fit Guy d'un ton railleur.

— Mais je n'en ai jamais douté, répondit Clara en riant.

— Non? allons, tant mieux!

Sans se gêner, Annie examinait Jacques.

— C'est curieux, tout de même, dit-elle, de retrouver dans une personne vivante, les traits et l'expression d'un portrait peint il y a plus de deux siècles. Quel dommage que le marquis d'Anguilhon n'ait pas la barbe en pointe, une fraise et un pourpoint!

— Eh bien! nous allons appeler d'Anguilhon, et lui demander de s'habiller en seigneur de Blonay, au prochain bal costumé.

Annie rougit.

— Non, non, je vous en prie, vous me rendriez ridicule. Je n'y tiens pas tant que ça du reste, dit-elle un peu sèchement.

Mademoiselle Villars et sa cousine s'amusèrent énormément. Les jeunes gens se montrèrent très empressés. On leur dit mille choses aimables, elles eurent tout le temps la sensation délicieuse que donne le succès.

Rien n'attire comme une ressemblance même lointaine. Annie ne pouvait s'empêcher de regarder

le marquis parce qu'il avait le nez droit, les yeux et le sourire de ce portrait d'après Van Dyck qui l'avait si étrangement fascinée, qu'elle l'avait marqué d'un trait dans son Baedeker où il se trouvait inscrit.

Elle mourait d'envie de danser avec le descendant du seigneur de Blonay. C'eût été très amusant (*very exciting*) — et elle aurait pu le raconter... mais Jacques pour obéir aux instructions de la duchesse ne s'approcha pas d'elle, et le désappointement qu'elle en éprouva gâta quelque peu le plaisir de sa soirée.

Le lendemain après avoir noté dans son journal les traits principaux de la fête de la veille, elle termina par celui-ci : « Vu un vrai marquis. » — *Seen a live marquis.* »

IX

Dans la galerie Georges Petit, rue de Sèze, on vendait au profit des enfants abandonnés. Des boutiques arrangées avec goût, des femmes élégantes, en toilettes de printemps, un mélange harmonieux de couleurs, un babillage animé, un déploiement de grâces et de coquetterie, tout cela formait le tableau connu du bazar de charité.

Au fond de la salle, au-dessous d'une pancarte, sur laquelle on lisait en grosses lettres : « Colombin Succursale », se dressait une longue table, joliment décorée de fleurs, avec des samovars, des

flacons de vin, des bols de punch, des pyramides de gâteaux, de sandwiches, de fruits. A droite et à gauche, on avait installé quelques petites tables, comme chez le pâtissier de la rue Cambon. Ce buffet avait été organisé et approvisionné par madame de Keradieu, mesdemoiselles Villars et May. Toutes trois vendaient et servaient, comme si elles n'avaient jamais fait que cela.

Vers quatre heures, le marquis d'Anguilhon et le vicomte de Nozay arrivèrent. En voyant paraître le Van Dyck, — c'est ainsi que Clara avait surnommé Jacques — Annie éprouva de la joie.

La baronne tendit aussitôt à chacun des jeunes gens un bouquet de bluets, semblable à celui qu'elle portait.

— Mettez-vous cela, dit-elle, vous êtes des nôtres ; je vous engage comme aides. Nous allons avoir un monde fou ; nous n'y suffirons pas.

— C'est ce qui s'appelle prendre les gens en traître, dit Jacques, en passant les fleurs à sa boutonnière.

— Je vous conseille de vous plaindre !

— Je ne me plains pas ; je m'estime, au contraire, très heureux de pouvoir vous être agréable. Seulement, je crains d'être terriblement maladroit. En tous les cas, voici pour la casse, fit le marquis en mettant un louis dans l'élégante corbeille destinée à la recette.

— Une bonne idée ! fit Guy imitant l'exemple de son ami. Vous connaissez ma maladresse, ajouta-t-il. Ne me donnez rien de fragile, ou de précieux à manier... à vos risques et périls !

— Nous sommes chargés de retenir une table pour madame de Blanzac, dit le marquis.

— Oui, elle doit venir five o'clocker ici, ajouta Guy.

— Five o'clocker ! répéta la baronne en riant ; oh ! monsieur de Nozay !

— Puisqu'on préfère cet affreux five o'clock à notre joli mot goûter, il faudra bien lui faire un verbe, afin de pouvoir dire : Je five o'clocke, tu five o'clockes, etc. Je ne sais pas pourquoi nous nous laissons ainsi américaniser.

— Vous pourriez faire pire, répliqua vertement Clara.

— Vous croyez ? demanda Guy, d'un air narquois.

— Oh ! pas de discussion maintenant ! interrompit la baronne. Allons, messieurs, à l'ouvrage ; et tâchez de ne pas faire trop de maladresses.

— On tâchera !

Sur ce mot, prononcé en chœur, les deux jeunes gens se mirent au buffet, et commencèrent à passer les tasses, les gâteaux.

C'était la duchesse qui avait suggéré à madame de Keradieu l'idée de s'adjoindre le marquis, sous prétexte de le préserver de l'indiscrétion des vendeuses.

Le duc de Randan, voyant une belle occasion de faire sa cour, sollicita, et obtint la permission d'aider au buffet, avec Jacques et Guy. Il se mit aussitôt à servir ostensiblement mademoiselle Villars, et se montra très empressé auprès d'elle. Le marquis en éprouva de l'irritation. Il avait jeté son dévolu sur la jeune fille, et il trouvait mau-

vais qu'un autre s'occupât d'elle. Il n'essaya point, cependant, de faire assaut d'amabilité avec le duc. Il causa avec madame de Keradieu, avec les acheteuses de sa connaissance, et n'adressa que rarement la parole à mademoiselle Villars.

Annie, toujours attirée par cette ressemblance avec le portrait de Versailles, ne pouvait s'empêcher de regarder Jacques. Chaque fois qu'il lui parlait, ou qu'elle rencontrait ses yeux brun doré, elle ressentait une petite commotion intérieure.

Entre quatre et cinq, le buffet fut littéralement assiégé. Toutes les habituées du vrai Colombin : américaines, juives, rastaquouères arrivèrent les unes après les autres. Elles apprirent vite le nom des jeunes gens qui aidaient la baronne. Le plaisir d'être servies par un duc, un marquis et un vicomte, sembla doubler leur appétit. Elles consommèrent une quantité effroyable de gâteaux, et la recette grossit en conséquence.

Selon sa promesse, Christiane vint à la vente. Elle acheta, d'abord, à diverses boutiques, causa avec ses amies, puis lorsque le nombre des goûteurs eut diminué, elle s'approcha à son tour.

— Eh bien! mesdames, avez-vous fait de bonnes affaires? demanda-t-elle.

— Des affaires d'or, répondit la baronne. Nous commençons à être à bout de nos provisions et de nos forces.

— Je vais vous offrir le thé, pour vous remettre. M. de Keradieu vous trouvera des remplaçantes.

En quelques minutes, la duchesse fut installée devant le samovar et sur son invitation, tout « le

personnel » du buffet prit place autour de sa table.

Madame de Keradieu remercia les jeunes gens du concours qu'ils lui avaient prêté.

— Vous en avez eu un de succès! ajouta-t-elle. On ferait vite fortune, avec des aides comme vous!

— Et nous n'avons rien cassé, rien renversé, dit Guy. Nous ne nous en sommes pas trop mal tirés, vu notre manque de pratique, n'est-ce pas mademoiselle May?

— Non, non! Mais cela se voyait que vous manquiez de pratique, répondit la jeune fille en riant au souvenir des gaucheries et des bévues qui l'avaient amusée.

— Il est de fait, dit le baron de Keradieu, que vous auriez grand besoin de passer une ou deux saisons à New-York, afin de vous former au service des femmes. Voyez-vous, continua-t-il avec un faux sérieux, pour l'éducation masculine, il n'y a que l'Amérique. C'est une école de chevalerie, de chevalerie moderne s'entend. On ne demande pas aux jeunes gens d'aller combattre les Infidèles ou conquérir le Saint-Graal; mais on en fait d'admirables chevaliers servants. Ils portent les jaquettes, les ombrelles, font mille petites commissions, se ruinent en bonbons et en fleurs. Au bal, par exemple, ils éventent leur danseuse, lui tiennent son verre de champagne, ou son assiette, pendant qu'elle boit à loisir ou pique élégamment les morceaux avec sa fourchette. Un joli exercice cela et que j'ai vu souvent.

Jacques éleva les sourcils dans une expression de surprise.

— Tu plaisantes ! fit-il.

— Non pas ! Il faut le dire, les Américains accomplissent de si grandes œuvres, qu'ils peuvent, sans ridicule, s'abaisser à ces menues besognes.

— A la bonne heure! voilà qui est juste, dit la baronne. Je suis sûre, continua-t-elle malicieusement, que monsieur d'Anguilhon comprendrait mieux que les femmes rendissent aux hommes les petits services dont vous parlez.

— Assurément ! répondit Jacques d'un ton absolu.

Annie serra les lèvres, et Clara darda sur le marquis un regard indigné.

— Que dites-vous de cette manière de voir, mademoiselle Villars? demanda la duchesse.

— Moi, madame ? oh ! rien. Je suis hors de cause. Une Française seule pourrait y trouver à redire.

— Une Française ! Mais elle trouverait, au contraire, ridicule celui qui se ferait son serviteur. De fait, diminuer le prestige de l'homme, c'est diminuer l'honneur et le plaisir de sa conquête.

— Naturellement, fit Jacques.

— Et puis, il me semble, ajouta le duc de Randan, qu'éventer une femme au bal, lui tenir son assiette et son verre serait proclamer que l'on a des droits sur elle, par conséquent de mauvais goût.

— Des droits ! oh! mes pauvres amis, comme vous êtes arriérés! Aux Etats-Unis, sachez-le, l'homme n'a pas de droits, dit le baron, avec un regard malicieux dirigé vers mademoiselle May. Pas de droits, entendez-vous? Il ne demande rien,

il n'attend rien. Tout recevoir, tout exiger, ne rien donner; voilà le principe des Américaines. Oh! elles sont très fortes!

— Alors, ce ne sont pas de vraies femmes, déclara le marquis d'Anguilhon.

— Non; elles sont encore des enfants, des enfants prodiges, je l'admets. Il y a de l'enfantillage dans leur manière de comprendre la vie, de traiter l'homme, de fleureter. La Bostonienne est une enfant intellectuelle; la Philadelphienne, une enfant sage, raisonnable; la New-Yorkaise, une enfant terrible, brillante, délicieuse. Mais, lorsqu'elles sont mariées à des Européens, les Américaines deviennent des femmes — de vraies femmes comme tu dis, Jacques.

— Cela ne m'étonne pas, on prétend que le malheur mûrit, répliqua mademoiselle May.

Tout le monde se mit à rire.

— Que vous disais-je? fit le baron; la New-Yorkaise, une enfant terrible...

— Brillante, délicieuse, acheva le vicomte de Nozay.

— Christiane, vous avez eu une bien bonne idée de nous inviter à goûter — monsieur de Nozay tient à ce mot — dit madame de Keradieu. Il y a longtemps qu'une tasse de thé ne m'avait fait autant de plaisir.

— Parce que vous l'avez gagnée, probablement, répondit Christiane.

— Peut-être.

— Oh! le thé possède une grande vertu, fit Jacques. Il agit agréablement sur le cerveau, dissipe la mauvaise humeur, dispose à la causerie. Je

l'aime, pour lui-même, et un peu aussi parce qu'il me procure le plaisir, assez rare pour nous autres pauvres occidentaux, d'être servis par des femmes. Le thé, préparé par des mains fines, gracieuses, intelligentes, est un breuvage exquis.

— Je ne vois pas trop, dit le duc de Randan, ce que l'intelligence peut y ajouter.

— Tout, mon cher, tout, répondit sérieusement le marquis. Une femme bête, égoïste, frivole, ne sait pas doser votre thé. Elle s'inquiète peu s'il est trop fort ou trop faible, et invariablement, elle vous le donne comme vous ne l'aimez pas. La femme qui a vraiment, comme l'on dit, de l'intelligence jusqu'au bout des doigts, devine vos goûts, et ce qu'elle vous sert est toujours parfait, dit Jacques, avec un regard qui adressait ce compliment à la duchesse. Quant à moi, je n'épouserais pas une jeune fille qui me manquerait ma tasse de thé. Je craindrais qu'elle me dosât mal toutes choses, et que l'intuition, ce sixième sens si nécessaire à la femme, ne lui fît défaut.

— Alors, réjouissons-nous, dit Guy en riant ; la future marquise d'Anguilhon nous donnera du thé excellent.

— Vous pouvez y compter.

— En attendant, mesdemoiselles, fit la baronne allons fermer boutique.

Les jeunes filles se levèrent aussitôt, remercièrent et saluèrent la duchesse, qui resta à causer avec le vieux prince de Nolles.

Pendant que madame de Keradieu donnait des ordres pour l'emballage de l'argenterie, le marquis d'Anguilhon s'approcha d'Annie.

— Vous avez été bien bonne et bien aimable, mademoiselle, de vous intéresser à cette œuvre des enfants abandonnés, dit-il, fixant en plein sur elle, et pour la première fois, son regard fin et enjôleur — le regard du portrait.

La jeune fille rougit légèrement. Personne ne l'avait jamais ainsi impressionnée. Elle se serait volontiers battue.

— Oh! mais je n'ai point songé aux enfants abandonnés, se hâta-t-elle de répondre. Je n'ai pensé qu'à mon plaisir. C'est si amusant, une vente de charité!

— Voilà une bien rare franchise, fit le marquis, réellement charmé de cette sincérité.

— Mademoiselle Villars est d'une franchise redoutable, dit le vicomte de Nozay. Je n'ai jamais entendu tant de vérités que depuis que j'ai eu l'honneur de faire sa connaissance.

— Des vérités agréables, j'espère pour toi.

— Hem! Hem! il faut te dire que nous avons formé une société d'évolution mutuelle.

— Une société de quoi? demanda Jacques.

— D'évolution mutuelle, répéta Guy avec un sérieux comique. Evoluer, c'est progresser. Mademoiselle Villars prétend que les Européens n'ont pas encore évolué. Nous sommes sentimentaux, idéalistes, excessifs, parce que nous n'avons pas évolué. Chez nous, les enfants sont soumis aux parents, les femmes ne peuvent ni acheter, ni vendre, ni donner leurs signatures sans l'autorisation maritale, parce que nous n'avons pas évolué. Et ainsi de suite. Partant de ce principe, mademoiselle Villars s'efforce de combattre mes vieux pré-

jugés, de me faire renier mes dieux. De mon côté, comme je suis convaincu qu'il y aurait progrès pour elle à les adopter, je tâche de produire l'évolution inverse. Tu vois la difficulté.

— Même l'impossibilité. Du reste, à quoi bon? Les préjugés et les dieux de l'Europe seraient probablement ridicules et encombrants aux Etats-Unis.

— Oui, mais j'espère bien que mademoiselle Villars ne retournera pas en Amérique, dit Guy, qui désirait sincèrement le succès d'Albert de Randan.

— Oh! monsieur de Nozay! s'écria Annie, avec un accent de protestation.

— Il n'y a pas de monsieur de Nozay qui tienne. J'ai mon couvert chez la duchesse et chez madame de Keradieu, je compte que vous me donnerez un fauteuil à bascule, au coin de votre cheminée. Avec cela, je serai le plus heureux des vieux garçons; car j'ai fait vœu de célibat, autant que chevalier de Malte.

— Eh bien! je vous offre une berceuse à New-York, la meilleure, la plus douce que l'on pourra fabriquer, avec un joli coussin.

— Le tout à sept jours de Paris, viâ Havre. Non; il me la faut ici, au faubourg Saint-Germain même.

— Vous en demandez trop, dit la jeune fille de son ton le plus sec.

— En effet, si l'Américain est tel qu'Henri l'a dépeint tout à l'heure, tu ne peux guère espérer que mademoiselle Villars vienne à préférer un Français.

— Au contraire, car la femme aime un homme, non pas pour ses qualités, quoi qu'elle en dise, mais pour ses défauts.

— Oh! fit Annie.

— Mademoiselle May a l'air de croire qu'une Américaine qui épouse un Européen est infailliblement vouée au malheur. Est-ce que vous seriez de cet avis? demanda hardiment Jacques.

— Non, non, répondit en riant mademoiselle Villars. Mais je pense qu'il est impossible d'être complètement heureuse loin de son pays et de ses amis. Un mari ne peut pas tenir lieu de tout, ajouta-t-elle naïvement.

Le marquis regarda la jeune fille, avec une expression mêlée de surprise et de dédain, qui parut la troubler un peu, puis, très froidement :

— Je croyais, j'avais entendu dire, qu'aux femmes l'amour tient lieu de tout.

— Aux femmes qui n'ont pas encore évolué, oui, fit Guy. Cependant, madame de Keradieu, qui a quitté ses amis et son pays, se trouve parfaitement heureuse. Je lui ai souvent entendu dire qu'elle ne pourrait plus vivre en Amérique.

— Eh bien! je ne voudrais pas arriver à jamais sentir ainsi, répondit la jeune fille, d'un ton si ferme, d'un air si décidé, que le marquis éprouva un découragement subit.

— Tout cela ne m'empêchera pas de compter sur ma berceuse, fit le vicomte.

— Et moi, mademoiselle, dit Jacques, je souhaite simplement que vous emportiez un bon souvenir de Paris.

— Un bon souvenir, c'est certain, dit vivement

Annie. Tout le monde est si aimable, si bienveillant! En vérité, je n'aurais jamais cru m'amuser autant.

Comme mademoiselle Villars achevait ces mots, madame de Keradieu s'approcha.

— Messieurs, dit-elle, n'oubliez pas que vous dînez avec nous, demain, à huit heures.

— On n'oublie pas les choses agréables, répondit le marquis.

— Langue dorée.

— Vous devez ajouter : cœur sincère; car langue dorée seule ferait croire que je suis un flatteur et, vraiment, vos dîners du samedi sont une des choses dont je sens le plus la privation quand je suis hors de Paris.

— Merci, dit la baronne, et elle tendit sa main à Jacques, qui la baisa avec la courtoisie d'un vrai grand seigneur.

Après avoir pris congé des trois Américaines, le marquis d'Anguilhon alla rejoindre la duchesse.

— Eh bien! cela marche-t-il comme vous voulez? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais trop, la jeune personne me paraît avoir un caractère bien décidé.

— Vous avez brisé la glace?

— Oui ; ce qui a fait que j'ai reçu un seau d'eau sur la tête.

Et Jacques raconta fidèlement sa conversation avec la jeune fille.

— Il n'y a rien là de bien décourageant. Pendant que vous causiez, j'observais Mlle Villars, et je suis sûre, que pour une raison ou pour une autre, vous l'intéressez ; fiez-vous à mes impressions.

— Ah! je ne demande pas mieux que de croire et d'espérer.

— J'ai décidé de donner le bal rose dont je vous avais parlé, continua Christiane; je lancerai les invitations la semaine prochaine. Vous conduirez le cotillon avec mademoiselle de Busset, une jeune fille idéale. Cela vous posera bien aux yeux de mademoiselle Villars.

— Mais, c'est que je suis tout à fait rouillé. Il y a plus de six ans que je n'ai pas rempli cet office.

— Vous vous en tirerez à merveille.

— On va croire que j'ai fait sauter la banque à Monte-Carlo!

— N'importe. Seulement, faites en sorte que l'on ne se doute pas de vos intentions. Laissez le champ libre au duc de Randan; il n'est pas dangereux. Si l'on venait à soupçonner que vous convoitez l'héritière, on ne manquerait pas de parler devant elle de vos peccadilles. Cela suffirait à effaroucher sa sympathie naissante. Plus tard, quand cette sympathie sera devenue un bel et bon amour, on pourra dire et faire ce que l'on voudra; elle n'écoutera que son cœur.

Jacques respira fortement.

— Ah! vous m'avez remonté, dit-il. Tout à l'heure, je l'avoue, mon rêve m'avait semblé irréalisable.

— Allons, pas de ces défaillances, fit la duchesse d'un ton énergique, souvenez-vous que « cœur faible n'a jamais gagné belle dame. »

X

Ce soir-là, pour la première fois, peut-être, le sommeil n'eut pas facilement raison d'Annie. Aussitôt sa lumière éteinte, le tableau de la vente, la figure du marquis d'Anguilhon, puis, ses paroles, certaines expressions de sa physionomie, ses gestes mêmes se reproduisirent dans son cerveau et le remirent en activité. « Qu'entend-il donc par une vraie femme? se demanda-t-elle. Une esclave, une créature absurdement dévouée, sans doute. » Elle se rappela sa désapprobation de la manière d'être des Américains envers les femmes. Alors, elle songea à Frank Barnett. Avait-il été assez dévoué, assez empressé à la servir! Malgré ses six pieds, sa grande fortune, il les avait bien portés, ses jaquettes et ses parasols! Et il avait, plus d'une fois, manié l'éventail pour elle. Brave garçon!... Elle ne le voyait pas, par exemple, baisant la main d'une femme; elle convint qu'il serait ridicule tandis que le marquis semblait fait pour cela. Et c'était joli cet usage, très flatteur. Antoinette de Keradieu avait l'air d'y être tout à fait habituée... Cependant, sentir sur son épiderme les lèvres d'un homme, ce devait être horrible... La jeune fille se souvint encore de ce que le marquis avait dit à propos du thé. Elle se promit bien de ne jamais le lui servir. Fallait-il avoir de l'imagination, pour trouver tant de choses dans une action si banale! Et comme sa physiono-

mie était subitement devenue froide et dédaigneuse, quand elle avait dit: « Un mari ne peut pas tenir lieu de tout » ! Elle avait tort de parler comme cela, ouvertement, devant les étrangers. Le marquis avait, peut-être, pris une très mauvaise opinion des Américaines. Il ne l'avait probablement pas trouvée assez bien pour un Français, car au lieu d'appuyer le désir de M. de Nozay, il avait eu l'air de lui souhaiter bon voyage ! La pensée qu'elle dînerait avec lui, le lendemain, chez madame de Kéradieu, lui causa une joie, mêlée d'appréhension. Elle se dit qu'elle ne se sentirait jamais tout à fait à l'aise avec lui. Il avait l'air si hautain ! Et comme il ressemblait au seigneur de Blonay !.. Alors, à travers les brumes du sommeil, envahissant peu à peu son cerveau, Annie revit nettement le portrait de Versailles... Puis, les figures de l'ancêtre et du descendant se confondirent, et elle s'endormit.

XI

Depuis la vente de charité, Annie et M. d'Anguilhon s'étaient rencontrés chaque jour, leurs relations n'avaient, en apparence, fait aucun progrès vers l'intimité. Après sa présentation à madame Villars, Jacques s'était contenté de laisser une carte à l'hôtel de Castiglione. Dans le monde, il se montrait froidement correct et poli avec la jeune Américaine et ne lui témoignait aucun em-

pressement. Malgré cela, à cause de cela peut-être, il excitait sa curiosité féminine. Lorsqu'elle le voyait causer avec quelqu'un, il lui venait toujours le désir de savoir ce qu'il disait et chacune de ses paroles avait en elle un étrange retentissement. Elle s'intéressait à ses faits et gestes, il attirait irrésistiblement son regard et son attention. Un soir qu'elle se trouvait en même temps que lui dans l'antichambre de la duchesse de Blanzac, elle avait remarqué sa manière de recevoir son pardessus des mains du valet de pied et cette manière ne lui avait pas semblé celle de tout le monde. A son insu, elle était charmée par cet affinement extrême, ces façons de grand seigneur qui donnaient au jeune homme l'apparence d'un être supérieur et relevaient ses actions les plus banales.

Elle avait su tirer de madame de Keradieu toute l'histoire du marquis et de sa famille. Elle regrettait de tout son cœur qu'il ne fût pas riche. Cela la chiffonnait de voir le descendant de ce beau Joyeuse d'Anguilhon en fraise et en pourpoint aller à pied ou en fiacre. Il aurait dû avoir des millions de dollars, des chevaux de race et les plus beaux équipages de Paris.

Le bal rose de la duchesse devait avoir lieu le 6 mai. Mademoiselle Villars s'en promettait un plaisir extraordinaire. La pensée qu'elle danserait avec le Van Dyck avivait sans qu'elle s'en doutât, sa joie et sa coquetterie. Le grand soir arrivé, elle partit pour le bal avec une émotion qu'elle trouvait bête, ridicule, mais qu'elle ne pouvait dominer.

Les deux Américaines avaient des toilettes exquises de roses différents également doux, qui s'har-

monisaient bien avec le beau coloris de leurs visages, et le blond doré de leurs chevelures.

La duchesse, vraiment charmée par la vue des jeunes filles, les complimenta chaleureusement, et Annie reprit aussitôt son assurance.

Lorsque Jacques, très élégant dans son frac bien coupé, orné d'une rose, vint lui demander la valse qu'elle lui avait promise, elle lui donna sa main sans défiance. Alors une chose curieuse se produisit . Sous l'impulsion de son désir de conquête, le marquis enlaça un peu trop étroitement la jeune fille, et l'emporta, comme une proie, à travers la salle. Annie se raidit aussitôt, se cabra. Jacques, sentant sa résistance, resserra son étreinte, tendit sa volonté. Peu à peu, la taille de mademoiselle Villars s'assouplit, ses pieds suivirent docilement, et la valse s'acheva dans une harmonie parfaite, enivrante, délicieuse. Lorsque le marquis ramena la jeune fille près de sa mère, ses joues étaient aussi roses que sa robe. Les yeux de Jacques brillaient de triomphe. Il avait trop l'expérience des femmes pour ne pas savoir qu'il venait de remporter une victoire. La jeune Américaine n'avait pas vibré à son contact, mais elle lui avait inconsciemment obéi. C'était beaucoup.

Annie ne se rendit pas compte de ce qui s'était passé ; elle sentit pourtant que cette valse les avait rapprochés, avait créé entre eux une sorte d'entente. En la remerciant, le marquis l'avait regardée d'une façon particulière, très douce, qui lui avait causé de la joie. Et elle avait vu dans les glaces, leurs deux silhouettes étroitement unies, leurs corps fondus par le mouvement de la danse. Cette image

s'était photographiée dans son cerveau et devait y produire l'effet voulu.

XII

Le lendemain du bal rose de la duchesse de Blanzac, le salon de madame de Villars, bien éclairé par la flamme du foyer et la lumière de plusieurs lampes, présentait un joli tableau. Jetés ici et là, on voyait des morceaux de broderie ancienne ; sur la cheminée, sur les consoles, des bibelots précieux, des aquarelles non encadrées — les trouvailles des dernières semaines — un peu partout, des gerbes de fleurs printanières puis, accrochés aux patères, aux paravents, des trophées de cotillon.

Les trois Américaines, dont les teints éclatants, les beaux cheveux, les robes claires semblaient mettre encore plus de lumière dans la pièce, écrivaient diligemment ; madame Villars à sa table, Annie et Clara devant le feu, leurs buvards sur les genoux. Elles ne s'arrêtaient que pour se demander quelque renseignement, ou contrôler quelque fait, et au courant de leurs plumes inépuisables, les lignes s'ajoutaient aux lignes, et chacune avait déjà autour de soi un éparpillement de feuilles remplies. Vers neuf heures, le groom de l'hôtel introduisit madame de Keradieu.

— Antoinette !

Avec cette exclamation, les jeunes filles se levèrent, mirent prestement de côté leur attirail de

correspondance, et tendirent la main à la visiteuse.

— Oh! j'interromps votre courrier, fit la baronne; je suis fâchée.

— N'importe! nous avons le temps de l'achever, répondit madame Villars. Où est M. de Keradieu?

— Il va venir tout à l'heure; il est allé au club pour rencontrer Jacques d'Anguilhon. Il l'avait prié d'examiner ces chevaux qu'Annie a vus. Il tient à avoir son avis, car il est un des meilleurs connaisseurs qu'il y ait à Paris.

— C'était bien inutile, dit aussitôt la jeune fille. Je suis décidée pour l'alezan; il est incontestablement le plus beau; c'est une bête superbe!

— Oui, mais Henri s'en défie et il tient à mettre sa responsabilité à couvert.

— Il a raison, répondit madame Villars. Annie est horriblement imprudente. Il suffit qu'on lui signale un cheval comme dangereux pour qu'elle en ait envie. Elle est bien la vraie fille de son père!

— Oh! vous, maman, vous ne voudriez pas me voir monter un cheval au-dessous de vingt ans! fit Annie en riant.

— Eh bien! que dites-vous du bal d'hier? demanda la baronne.

— Il était splendide, parfait, dans l'ensemble et dans les détails, répondit mademoiselle Villars avec une note d'enthousiasme.

— Parfait, c'est le mot, continua madame de Keradieu, un rêve de coloriste. Ce tourbillon rose, où tous les tons se fondaient et qui, par moments, enveloppait les habits noirs, était du plus joli effet. Non, je ne me souviens pas d'avoir vu de bal aussi gai, aussi brillant. Pas une danseuse n'avait l'air

d'avoir trente ans. Ah! les hommes ne se sont pas fait tirer l'oreille pour danser hier!

— La duchesse reçoit admirablement, dit madame Villars, et elle était bien belle.

— N'est-ce pas? fit Antoinette avec une expression de plaisir. Et quel ravissant cotillon nous avons eu!

— Les petites charrettes de roses étaient une trouvaille, dit Clara.

— Et ceci?

Annie se leva, attrapa un grand chapeau de paille, accroché à un paravent, le posa sur sa tête, et se tournant vers la baronne.

— Regardez comme il me va! Je le porterai aux bains de mer, une paille de quatre sous, et du « chic » pour cent francs! on dirait qu'il sort de chez Virot.

— Mais il en sort vraiment.

— Ah! je l'avais deviné! s'écria mademoiselle Villars triomphante.

— C'est égal, en Amérique, nous faisons les choses plus grandement, dit Clara.

— Trop grandement. En France, on taxerait de mauvais goût des gens qui offriraient à leurs invités des objets de prix au lieu de simples souvenirs.

— Mauvais goût! mauvais goût, répéta la jeune fille avec humeur. Je ne vois pas pourquoi nous nous conformerions au code de comme il faut de l'Europe. Nous sommes assez grands pour en faire un à notre usage. Nous n'avons pas de châteaux à entretenir. Nos fortunes, libres de charges, s'accroissent par le travail. Nous pouvons, si cela nous plaît, donner des fêtes trop belles, nous couvrir

de bijoux, faire de riches cadeaux à nos hôtes.

— Mais, ma chère enfant, le beau et le goût ont des règles reconnues; la première de ces règles est la simplicité; il vaut mieux s'en rapprocher que s'en éloigner.

— Eh bien, je suis très satisfaite de nous, fit plaisamment Clara. Je préfère la profusion à la mesquinerie, la jeunesse à la vieillesse. Tenez, il y a cinq ans, lors de notre dernier voyage en Europe, mon père a eu la fantaisie d'aller en Devonshire voir l'endroit d'où nous sommes originaires. Nous avons retrouvé la maison familiale; une maison grise, délabrée, avec pour fond un bouquet d'arbres séculaires où nichaient des corneilles. Cela nous a paru l'abomination de la désolation. Nous avons visité les tombes de la famille. Il y en avait dans l'église et dans le cimetière attenant. Pendant que mon père déchiffrait quelques noms, j'ai revu notre maison de Washington Square, ce beau cimetière de New-York où les morts ont l'air si riche, si confortable et je me suis écriée tout haut : « Dieu merci, il s'est trouve un May assez intelligent pour passer en Amérique. »

— Oh! Clara, vous êtes impossible! fit la baronne.

— Et j'ai été acheter des fleurs, continua la jeune fille et j'en ai mis sur toutes ces pauvres tombes effritées par l'humidité.

— C'est une gentille et poétique pensée que vous avez eue là.

— Poétique... je n'en sais rien. Mais il m'a semblé que c'était mon devoir d'offrir quelques fleurs à ces morts dont je portais le nom. Sincèrement je

ne suis jamais venue en Europe sans me féliciter d'être née Américaine. Et ce que je plains les jeunes filles françaises! Toujours surveillées, tenues en laisse comme des levrettes. Cela me rendrait absolument mauvaise. Du reste je ne les crois pas des anges. Elles sont timides et nerveuses plutôt que modestes. Elles rougissent quand un homme les approche, ne répondent que par monosyllabes, mais leurs yeux en disent long! Non, je n'ai jamais vu à une Américaine des regards semblables. Elles n'ont pas un geste, pas un mouvement qui soit naturel, on dirait qu'elles jouent dans une comédie de société. Si elles avaient autant de liberté que nous, Dieu sait ce qu'elles feraient.

— Des sottises probablement, répondit la baronne, d'irréparables sottises. Pour que la liberté ne soit pas dangereuse, il faut y être habituée; notre système d'éducation est bon pour l'Amérique, mais ici il aurait des effets déplorables. Si j'avais une fille, je l'élèverais à la française.

— Oh! Antoinette! se récria mademoiselle Villars.

— Oui, et très strictement encore, les mœurs du pays l'exigent.

— Jolies mœurs! fit Clara.

— Eh bien, soyons franches. Si, chez nous, les jeunes filles peuvent être émancipées sans trop de danger, à qui le mérite? Aux hommes qui les respectent davantage qu'elles ne se respectent elles-mêmes. Est-ce vrai, madame Villars?

— Parfaitement vrai; et malgré cela, la grande liberté qu'on leur laisse commence à avoir des conséquences fâcheuses. Il y a, en Amérique, un relâ-

chement effrayant dans les principes et dans les mœurs.

— Autrefois, continua la baronne, je pensais comme Clara; le système d'éducation féminine en Europe me semblait barbare. Je trouve maintenant qu'il a bien des avantages. D'abord, il prolonge chez la jeune fille le temps de l'innocence, des rêveries et des illusions; puis, il lui conserve une fraîcheur physique et morale, qui est un grand charme, un charme que les hommes apprécient beaucoup.

— Vous n'approuvez cependant pas, j'espère, dit Annie, la manière dont les mariages se font en France?

— Si bien, car cette manière est imposée par le système même d'éducation, et elle a son bon côté. Il se trouve rarement des parents qui forcent leur fille à épouser quelqu'un qui lui déplaît. Avant de lui présenter un jeune homme, ils prennent des renseignements minutieux sur sa famille, son passé, sa santé et son caractère. Elle a ainsi des garanties de bonheur, et elle ne risque pas de mal placer son affection.

— Je ne vois là qu'un avantage, dit Clara; si le mariage tourne mal, on a la consolation de pouvoir s'en prendre à ses père et mère, tandis que nous n'avons qu'à nous mordre les doigts... et c'est vexant.

— Ah! je n'avais pas songé à cela, dit la baronne, très amusée.

— Mais, on ne peut pas aimer un mari choisi par ses parents, fit Annie.

— Pourquoi pas, s'il est bien? Vous ne savez pas

comme le cœur d'une jeune fille, élevée derrière les murs d'un couvent, ou dans un milieu austère, flambe vite ! Henri prétend que l'amour né du mariage est le plus fort, le plus durable, et je le crois.

— Cependant, les bons ménages ne sont pas nombreux en France, dit Clara.

— C'est une erreur, ma chère enfant. Il ne faut pas juger la société d'après les romans et le théâtre, qui ne donnent, je ne sais pourquoi, que des scènes de la vie déshonnête. A Paris, où les tentations fourmillent, la fidélité conjugale est assez rare, j'en conviens; mais Paris n'est pas la nation. En province on est très sérieux, très austère; les familles sont étroitement unies. Vous pouvez m'en croire, nulle part on ne rencontre autant de beaux caractères et de grandes vertus qu'en France.

— Mademoiselle de Busset, cette jeune fille qui a conduit le cotillon avec M. d'Anguilhon, est-elle riche? demanda tout à coup Annie.

— Oui, elle a même une assez grosse dot.

— Eh bien! voilà la femme qui conviendrait à votre ami.

— Comment, comment, s'écria la baronne, c'est vous, Annie, qui suggérez un mariage d'argent?

— Oh ! ce n'est pas que j'approuve cette manière de s'enrichir. Cependant, je comprends mieux maintenant qu'un gentilhomme qui a un titre, un grand nom, et pas de fortune, soit obligé de chercher une dot.

— Il pourrait travailler, dit Clara.

— Mais, si tout le monde produisait et gagnait de l'argent, il y aurait bientôt encombrement.

— En Amérique, tout le monde produit et gagne, persista mademoiselle May.

— Cela n'a pas d'inconvénient, parce que notre pays est immense, et qu'il est encore en formation. Cependant, nous sommes déjà trop riches. Henri soutient une chose, qui a l'air d'un paradoxe et que l'on reconnaît vraie après réflexion : Il dit que toute créature vivante travaille forcément, puisqu'elle agit, dépense et absorbe. Il y a des êtres de luxe, comme il y a des chevaux de luxe, mais ils ne sont pas plus oisifs pour cela. Et, tenez, est-ce que la duchesse n'a pas travaillé quinze jours à préparer sa fête, une fête qui a mis en activité des cerveaux, des bras, des jambes, et fait dépenser une centaine de mille francs ? Le marquis d'Anguilhon ne saurait pas peindre des tableaux mais il saurait en acheter. Je regrette sincèrement qu'il n'ait pas des millions, il en ferait le meilleur usage, et ce n'est déjà pas si facile d'être un bon riche. La dot de mademoiselle de Busset ne lui suffirait pas. Je crains bien qu'il ne soit le dernier de sa race, car il ne se mariera que s'il peut tenir son rang, rentrer en possession du château de Blonay et de l'hôtel de la rue de Varenne.

— C'est étonnant qu'il n'ait pas essayé de capter quelque pauvre Américaine, fit Mademoiselle May.

— Eh bien ! il n'a tenu qu'à lui d'en épouser une et immensément riche.

— Par exemple !

— Oui, il y a deux ans, la marquise Taller s'était mise en tête de lui faire épouser une héritière, tout semblait marcher à souhait lorsque M. d'Anguilhon déclara qu'il ne voulait plus se ma-

rier. D'après ce que j'ai compris, la jeune personne devait être une parvenue, une de ces Américaines qui s'attachent des buissons de fleurs au corsage, qui portent des bagues trop belles. Bref Jacques court encore et madame Taller ne lui a pas pardonné. Du reste avec une mère comme la sienne, il ne pourrait épouser une femme d'une éducation inférieure. A notre prochain voyage en Amérique, nous l'emmènerons. Je ne serais pas fâchée qu'il prît une idée juste de notre pays. Nous l'aimons beaucoup. Comment le trouvez-vous?

— Très bien, répondit promptement Annie.

— Il a un nez parfait, ajouta mademoiselle May.

— Oh! Clara! se récria la baronne.

— Que voulez-vous? J'ai un faible pour les nez bien dessinés. C'est celui de Georges qui m'a décidée. Je suis sûre que je le regarderai toute ma vie avec plaisir.

— Les Français me plaisent davantage que je ne l'aurais cru possible, reprit mademoiselle Villars. Je les trouve amusants, intéressants même. Quelques-uns — pas tous — ont de très jolies manières avec les femmes.

— Ce serait drôle si Annie venait à épouser un Français, fit madame Keradieu.

— Quant à cela, jamais! répliqua la jeune fille avec vivacité.

— Dieu soit loué! s'écria Clara, elle a encore une lueur de bon sens.

— Eh bien, c'est gentil pour moi, qui me suis mariée en France!

— Oh! le baron est votre excuse. Convenez qu'il n'y a pas beaucoup de maris comme lui à Paris.

— Ni même ailleurs.

A ce moment, on frappa à la porte et, à la surprise de tout le monde, M. de Keradieu parut, accompagné de Jacques.

Annie ne put se défendre d'une petite émotion.

Le marquis s'excusa de l'heure de sa visite.

— Oui, je l'ai amené de vive force, dit le baron. J'ai pensé que nous ne serions pas trop de deux pour persuader mademoiselle Villars de renoncer à l'alezan sur lequel elle a jeté son dévolu.

— Y renoncer? Jamais de la vie! Je l'ai essayé hier, au manège. Nous nous entendons déjà à merveille. Je sens que je pourrais le tenir en mains.

— Oui, mais d'Anguilhon a eu la même impression que moi, il le croit capable de jouer un mauvais tour à qui le montera.

— Je vous en prie, Annie, fit madame Villars, ne soyez pas obstinée.

— Oh! maman, vous n'entendez rien aux chevaux, dit la jeune fille avec une certaine irritation; vous connaissez tout juste la tête de la queue, je crois.

Tout le monde se mit à rire. Le marquis seul demeura sérieux, et Annie eut l'intuition que sa vivacité l'avait choqué.

— C'est vrai, continua-t-elle, d'un ton adouci; il faut aimer l'équitation pour comprendre le plaisir de monter un animal de race, bien vivant, et un peu difficile.

— Non, répondit madame Villars, je ne comprends pas ce plaisir-là, mais je comprends très bien le chagrin de vous voir estropiée et défigurée.

— Rassurez-vous, madame, dit Jacques; nous ne permettrons pas à mademoiselle votre fille d'acheter un cheval dangereux.

— Mais, enfin, quel vice lui avez-vous découvert à cet alezan?

— Aucun, si ce n'est une excessive nervosité. Entre les genoux d'un cavalier, il ne serait pas à craindre, mais je ne voudrais pas voir une femme sur son dos.

— Il est si beau! fit Annie, avec des larmes de dépit et de regret dans les yeux.

— Oui, j'en conviens; mais le bai est superbe. Il vous donnera suffisamment à faire, et il est mieux équilibré. C'est une monture de reine.

Mademoiselle Villars eut encore dans la bouche un petit mouvement de révolte; elle essaya de braver le regard du marquis fixé sur elle; ses doigts roulèrent nerveusement le bout de sa ceinture.

— Vous êtes deux contre moi, fit-elle en haussant les épaules, il faut bien que je cède. Va pour le bai!

— A la bonne heure! voilà une jeune fille raisonnable! dit M. de Keradieu. Il est assez rare qu'une Américaine se soumette d'aussi bonne grâce.

Sont-elles donc tellement indépendantes de caractère? demanda Jacques.

— Indépendantes? Ah! je crois bien! D'abord, aux Etats-Unis, on a pour principe de s'abstenir de donner des conseils, à qui que ce soit, même à ses parents les plus proches. Chez nous, cela s'appelle égoïsme; là-bas : respect de la liberté individuelle. Ainsi un Américain de ma connaissance, ayant lu, dans nos omnibus l'avis du préfet, qui

enjoint aux voyageurs de ne pas quitter la voiture, avant de s'être assurés qu'ils peuvent le faire sans danger, m'en exprima son étonnement. Cet avis lui semblait ridicule, impertinent même; il le considérait comme une atteinte à la liberté — à la liberté de se faire écraser. Ceci te donnera une idée de l'esprit du pays.

— Alors, mademoiselle, je vais être obligé de vous demander pardon d'avoir voulu vous empêcher de vous faire casser le cou, fit Jacques avec un fin sourire.

— Et moi, je suppose que, pour me conformer aux usages d'Europe, je dois vous remercier de l'intérêt que vous m'avez témoigné.

— Parfaitement, répondit le marquis.

— Bravo! s'écria le baron, comme cela vous aurez rempli chacun votre devoir.

— Monsieur de Kéradieu, je suis étonnée que vous ayez eu le courage d'épouser une Américaine, dit mademoiselle Villars, qui sentait le besoin de se venger de sa défaite sur quelqu'un.

— C'est que je suis naturellement brave, mademoiselle, et que je me sentais de force à obtenir de ma femme, quelle qu'elle fût, le respect et la soumission.

— Ah! pauvres Américaines! si elles savaient ce qui les attend en Europe! fit Clara sur un ton de plaisanterie.

— Elles y viendraient toutes, répondit lestement le baron. Puis, apercevant les buvards et les lettres commencées : — Ah! vous faisiez votre courrier, dit-il. Je sur sûr que vous allez envoyer de jolies descriptions du bal d'hier. Dans cent ans, il

y aura, aux Etats-Unis, des documents bien intéressants sur l'Europe, et des correspondances qui deviendront précieuses.

— Espérons que les nôtres seront de celles-là, dit Annie.

Les deux hommes se levèrent pour prendre congé. Pendant que madame de Keradieu mettait son manteau, mademoiselle Villars dit au baron :

— Alors, je compte sur vous pour traiter l'achat de ce fameux bai.

— Parfaitement ; vous l'aurez après-demain, et nous commencerons nos promenades matinales.

— Je m'en réjouis ! J'ai besoin d'exercice et de grand air.

Au moment de partir, le marquis regarda la jeune fille dans les yeux :

— Sans rancune, n'est-ce pas? dit-il, lui tendant la main pour la première fois.

Annie lui donna la sienne et avec un gai sourire :

— Sans rancune, répéta-t-elle.

Après le départ de leurs visiteurs, madame Villars et les jeunes filles se remirent à leur correspondance ; mais Annie n'avait plus l'esprit à la sienne. La conversation de la soirée, la figure de Van Dyck, traversaient et retraversaient son cerveau et coupaient à chaque instant, le fil de ses descriptions. Non, elle ne voyait pas le descendant du seigneur de Blonay épousant une Américaine vulgaire. Ce serait grand dommage... Ah ! il ne devait pas être commode, le marquis ! Comme il s'était montré autoritaire ! Elle ne lui en voulait pas, car après tout, c'était une preuve d'intérêt qu'il lui avait donnée. Elle sentait qu'ils étaient

devenus amis. Cette pensée la faisait joyeuse... Amis! N'était-ce pas ce qu'elle avait désiré sans s'en rendre compte, depuis le moment où elle l'avait rencontré sur son chemin?

XIII

De son côté, le marquis avait compris que la glace était rompue pour tout de bon entre mademoiselle Villars et lui. Lorsqu'il la revit il lui parla comme s'il était entré définitivement dans le cercle de son existence et n'en dût plus sortir. Il donna à leurs relations un ton amical, bien fait pour séduire la jeune Américaine et lui dissimuler ses intentions. Malgré la simplicité de ses manières, Jacques imposait à Annie. Elle n'eût jamais osé le taquiner comme elle taquinait le vicomte de Nozay ou le baron de Keradieu. En sa présence, elle se gardait bien d'attaquer la routine et les préjugés de l'Europe, et sans rien perdre de sa fermeté elle se montrait moins cassante. Avec lui elle surveillait tout particulièrement son français. Quand il lui arrivait de faire quelque faute, il la reprenait imperturbablement et elle lui en savait gré. Elle aimait à ce qu'il vînt causer avec elle. Cela flattait sa vanité. Lorsqu'il était à ses côtés elle se sentait comme grandie et élevée. Aucun homme ne lui avait donné ce relief, pas même Albert de Randan tout duc qu'il était. Bien que le marquis ne lui fît jamais de compliments, elle devinait quand il la

trouvait à son goût et elle en éprouvait une joie qui avivait instantanément l'expression de sa physionomie.

Mademoiselle Villars ne soupçonnait guère la gravité de ces symptômes et, chose curieuse, elle pensait à Frank Barnett beaucoup plus qu'elle n'y avait pensé depuis son départ de New-York. Elle se rappelait les jolies excursions faites avec son yacht et toutes les parties dont elle avait été la reine. Mille souvenirs de sa bonté et de sa générosité lui revenaient à la mémoire. Elle écrivit à madame Adair, sa sœur, une lettre de vingt pages, sachant qu'il la lirait de la première à la dernière ligne et demanda même la photographie de sa villa de Lenox. Le portrait du jeune homme accrochait souvent son regard, un jour même, il lui arriva de le prendre entre ses mains et après l'avoir examiné attentivement de dire tout haut: « Quel brave garçon ! » Un secret instinct semblait la pousser vers son ami d'enfance, au moment où sa destinée l'en éloignait pour toujours.

Sans qu'il en parût rien, le marquis vivait dans une sorte de fièvre intérieure, produite par l'espérance et le découragement qui se succédaient en lui. Il se demandait sans cesse : « Ce mariage se fera-t-il? Est-il écrit?» Et l'esprit douloureusement tendu, il essayait de deviner le *fiat*; de voir en avant.

Le marquis eut toute facilité pour étudier mademoiselle Villars. Cette jeune fille, nouveau modèle, avec son élégance recherchée, son indépendance de caractère et de manières, sa connaissance de la vie et du monde le déconcerta tout d'abord, l'effraya même un peu. Il s'aperçut vite cependant que

malgré son esprit émancipé, Annie avait une âme vraiment fraîche, une âme d'enfant et sa pureté s'imposa à lui. Sous son modernisme, il découvrit les qualités particulières aux gens de « vieille roche », et il se dit que, par ces qualités, elle sympathiserait sûrement avec sa mère. Il fut absolument charmé par sa nature aimable. Et elle était si facile à amuser, à intéresser! Il n'y avait pas besoin de chercher des choses extraordinaires pour captiver son attention. Il éprouvait près d'elle une sorte de repos, de bien-être, que ne lui avaient jamais donné les femmes complexes et compliquées qu'il avait connues. Cependant, il comprenait que si la jeune fille était facile à amuser, elle n'était pas facile à conquérir. Elle n'était ni sensuelle, ni romanesque, ni ambitieuse, et ne lui donnait aucune prise. Plus il la connaissait, mieux il se rendait compte combien elle était étrangère et attachée à son pays et aux siens. Quand, avec son assurance habituelle, elle lui parlait de son retour en Amérique, ou lui montrait quelque acquisition destinée à leur maison de New-York, il ne pouvait se défendre d'un léger serrement de cœur ; pendant des journées entières, il voyait tout en noir, et se disait que ce mariage n'était qu'un de ces leurres, comme il en est souvent présenté aux hommes.

Jacques avait eu, plusieurs fois, l'occasion de constater la fermeté de caractère de mademoiselle Villars. Un soir, entre autres, chez la duchesse de Blanzac, elle avait refusé de faire une partie de poker, parce que c'était dimanche. Le duc de Randan ayant avancé que cela devait être indifférent à

Dieu que l'on jouât ou non aux cartes, ce jour-là, elle avait répondu :

— C'est bien possible, c'est probable même, mais comme ma religion me le défend, je dois m'abstenir.

On avait eu la cruauté d'insister. Tout le monde s'était mis à la prier, à la solliciter ; des larmes de regret lui étaient venues aux yeux, mais elle avait tenu bon.

Cet attachement au devoir, en augmentant l'estime du marquis pour la jeune Américaine, n'avait pas laissé que de l'effrayer. Si elle allait se mettre dans la tête qu'elle ne devait pas épouser un catholique !

Le marquis reconnaissait maintenant combien madame de Lène avait eu raison de l'obliger à se confier à la duchesse. Sans elle, il eût infailliblement précipité les choses, ou jeté le manche après la cognée. Elle le guidait, avec ce tact, cette habileté dont sont capables les femmes vraiment intelligentes. Elle savait que si Jacques échouait, il partirait pour l'Afrique, et elle était convaincue que sous le coup de son désappointement il ne manquerait pas de chercher la mort. Ce mariage était devenu sa grande préoccupation. Parfois en voyant mademoiselle Villars et en réfléchissant au pouvoir dont elle disposait, elle était tentée de lui crier : « Sauvez-le donc ! » Depuis qu'elle s'était engagée dans cette affaire, elle éprouvait une inquiétude sans nom, mais harassante, qui détruisait sa paix intérieure. Elle sentait nettement qu'elle n'aurait pas dû s'en mêler, et plus nettement encore qu'elle ne pouvait s'en désintéresser. Elle pen-

sait, sans cesse au moyen de servir Jacques, multipliait les occasions de le faire rencontrer avec la jeune fille, parlait de lui souvent, faisait adroitement ressortir ses qualités et, grâce à sa connaissance du cœur féminin, toutes ses paroles portaient. La Providence avait, en vérité, bien choisi son instrument.

La duchesse étudiait Annie, avec une curiosité intense. Elle voyait bien que le marquis ne lui était pas indifférent et que sa présence agissait sur elle. Lorsqu'il tardait à l'aller saluer, elle devenait distraite, inquiète, tournait la tête de son côté, puis, quand il s'approchait d'elle, il y avait dans ses yeux comme une flambée de joie, et une sorte de douceur s'épandait sur son visage.

Tout cela pouvait être produit par un feu de paille, par la vanité. Christiane n'osait pas trop exalter les espérances de Jacques; elle se contentait de l'assurer qu'il avait des chances de succès.

Le marquis venait, presque chaque jour, conférer avec elle. Il arrivait un peu avant deux heures pour la trouver seule. Elle attendait toujours sa visite avec une certaine anxiété. Tantôt il arrivait avec un visage radieux, tantôt avec un air découragé. Il la mettait au courant, lui racontait les plus légers incidents de ses relations avec la jeune Américaine, lui répétait souvent leurs conversations. La duchesse écoutait attentivement, lui donnait des conseils, et finissait par rendre à son esprit le calme et la force nécessaires.

De mademoiselle Villars, la conversation ne tardait pas à glisser à mille sujets intéressants. Ils parlaient arts, philosophie, mondanités. Ces cause-

ries rétablissaient, pour ainsi dire, entre leurs deux êtres, la communication que les événements avaient interrompue, l'échange d'idées, de sentiments rejoignait de nouveau les fils de leurs vies et il se faisait dans leurs âmes un travail sourd, insensible, qui préparait l'avenir.

XIV

Clara était à Saint-Germain avec des amis. Madame Villars et Annie avaient dîné seules. En sortant de table, la jeune fille prit le *Figaro* et parcourut le courrier des théâtres.

— Oh ! maman, fit-elle, on donne les *Brigands* ce soir, aux Variétés ; je ne les ai jamais vus, c'est la dernière représentation de la saison, si nous y allions ?

— Seules ?

— Pourquoi pas ? Nous emmènerons Catherine et nous prendrons une de ces loges de rez-de-chaussée où l'on est presque invisible. Ce sera très amusant.

— Eh bien, allons aux Variétés ! répondit madame Villars qui se serait fait un scrupule de priver sa fille d'un plaisir.

Annie donna aussitôt ses ordres au courrier, puis elle commanda un petit souper avec des huîtres et du champagne, jouissant d'avance de la surprise de Clara.

Une heure plus tard, elle se voyait, à sa grande

joie, installée dans une de ces baignoires dont l'aspect mystérieux l'avait souvent intriguée et tentée. Afin de se mieux cacher elle releva le grillage.

— Nous voici tout à fait chez nous, dit-elle gaîment.

La salle était pleine, mais d'un public très ordinaire : des touristes, des petits bourgeois, des gens de maison. Par extraordinaire, il y avait encore une douzaine d'habits noirs, aux fauteuils d'orchestre et ici et là quelques étrangères, quelques jeunes filles dont les toilettes élégantes relevaient le tableau terne et laid de cette représentation de clôture. Annie n'aperçut aucune figure de connaissance. Tout à coup, son cœur donna un fort battement. Dans l'encadrement de la porte de gauche, elle venait de voir apparaître le marquis d'Anguilhon. Lui aux *Brigands !* c'était à n'en pas croire ses yeux ! elle se sentit comme prise en faute. Elle eut beau se dire qu'il n'y avait rien de mal à venir aux Variétés en compagnie de sa mère, elle ne retrouva pas sa tranquillité. Depuis que le marquis était là, elle n'était plus aussi sûre de n'avoir pas commis une imprudence. Elle connaissait sa sévérité en matière de convenance, et elle redoutait sa désapprobation. Elle eût voulu pouvoir s'en aller, et se félicita d'être invisible.

Deux seules baignoires avaient leurs grillages relevés. Pendant l'entr'acte, les jeunes gens défilèrent devant, aussi lentement que possible, afin d'avoir le temps d'en reconnaître les occupants. Ils se contentèrent de jeter un coup d'œil dans celle de gauche, mais ils revinrent, tour à tour, stationner auprès de celle où se trouvaient les trois femmes

seules. L'un d'eux, qui avait tout l'air d'un rastaquouère se montra particulièrement audacieux. Planté au milieu du passage, il coulait, à travers le grillage, des regards hardis, et dévisageait l'inconnue si bien chaperonnée, si jalousement gardée. Annie qui s'était d'abord amusée de la curiosité qu'elle provoquait, commença à avoir peur de ces yeux luisants, braqués sur elle. On ne l'avait jamais regardée ainsi. Elle changeait de couleur, et son malaise s'augmentait de la certitude d'être prise pour une demi-mondaine. Madame Villars et Catherine exprimaient tout haut leur indignation.

Jacques était resté à sa place, debout et tourné vers la salle. Il ne tarda pas à remarquer ce qui se passait autour de la baignoire grillée de droite et, curieux de voir la femme qui faisait sensation, il se dirigea de ce côté, rasa la loge mystérieuse, et jeta un coup d'œil dans l'intérieur. En reconnaissant Annie et sa mère, il eut un haut-le-corps, une pensée mauvaise, puis l'intuition de la vérité. Alors, vivement, il enfila le couloir, frappa à la porte de la baignoire, entra et avant de saluer, sans prononcer un mot, il baissa le grillage. Puis, un peu pâle, un peu ému, il s'inclina devant les deux Américaines stupéfaites.

— Pardonnez-moi, fit-il, mais ceci vous compromettait et pouvait vous attirer des insultes.

— Voilà donc pourquoi on nous regardait si drôlement, fit madame Villars. Je vous remercie d'être venu nous avertir.

— Quel mal y a-t-il donc à lever ces grilles ? demanda Annie toute décontenancée.

— Aucun si vous voulez; mais elles ne servent

qu'aux gens qui ont des raisons pour se cacher ou à ceux qui ne veulent pas être vus en mauvaise compagnie.

— Oh!.. fit la jeune fille en rougissant... je ne savais pas...

— Non, vous ne pouviez pas savoir, dit le marquis avec un sourire.

— C'est moi qui aurais dû comprendre cela, dit madame Villars.

Annie se mit à rire.

— Vous, maman, deviner des choses semblables? vous en êtes bien plus incapable que moi!

Ce témoignage de pureté, donné à une mère par sa fille, parut tout simplement délicieux au marquis.

— Ce pays est plein de trappes, continua mademoiselle Villars, avec une nuance d'humeur. En Amérique la femme est en sûreté partout. Ici on ne peut pas même, paraît-il, aller entendre les *Brigands*, avec sa mère et sa bonne, ajouta-t-elle en regardant Catherine.

— Mais oui, on le peut, répondit Jacques, à la condition toutefois, de ne pas se mettre dans une baignoire grillée. Avouez que vous avez bien un peu senti le fruit défendu, et qu'il vous a tentée

Annie rougit.

— C'est vrai, confessa-t-elle bravement.

— Là, voyez-vous, chez nous, une femme comme il faut peut aller et venir, dire et faire ce qu'elle veut, à condition qu'elle demeure strictement dans les limites de son domaine. Si, par étourderie, par besoin d'émotion ou simple curiosité, elle s'avise d'en sortir, on se croit autorisé à lui manquer de

respect, et elle s'expose à être prise pour ce qu'elle n'est pas.

— Et c'est ce qui nous est arrivé, ce soir, grâce à la belle idée de ma fille, dit madame Villars.

— Ces affreux jeunes gens sont partis, fit Annie.

— Oui; ils ont compris qu'ils s'étaient trompés; ous n'avez plus rien à craindre.

— Nous pouvons nous féliciter que le hasard vous ait conduit aux Variétés, ajouta madame Villars.

— Il n'y a pas de hasard, répondit Jacques. J'avais accompagné un ami jusqu'au Gymnase; en redescendant le boulevard, l'affiche des Variétés a arrêté mes yeux, un camelot m'a fourré un programme dans la main, et je me suis senti attiré dans la salle. Je sais pourquoi, maintenant, ajouta le marquis en appuyant sur Annie un regard qui la troubla visiblement.

A ce moment, le rideau se leva. Jacques fit mine de vouloir regagner son fauteuil, mais madame Villars l'ayant invité à demeurer, il se rassit.

Annie parut donner toute son attention à la pièce. Cependant, l'éclat de ses yeux, les reflets d'émotion qui passaient sur son visage, le léger frémissement de ses lèvres, trahissaient des sensations, que la musique d'Offenbach n'eût jamais pu produire. Le regard, si direct et si tendre du marquis avait mis en elle une joie délicieuse; elle était contente, fière d'être sous sa protection. Dans l'espace resserré de la loge, le magnétisme de sa présence agissait plus fortement sur elle. Pour la

première fois, elle eut conscience qu'un lien existait entre eux.

A la fin de l'acte seulement, elle se tourna vers lui, et d'une voix un peu émue :

— Vous savez, dit-elle, que la duchesse va passer quarante-huit heures à Deauville. Elle nous enmène Clara et moi, elle veut nous tenter à y louer une villa pour la saison.

— Oh ! je vous préviens qu'il y a une conspiration organisée pour vous empêcher d'aller en Angleterre, et que je suis à la tête, dit hardiment le marquis.

— Vous ! fit Annie troublée de nouveau.

— Oui ; je dois passer les mois de juillet et d'août dans les environs de Trouville, chez mon oncle de Froissy, et je serais très heureux de vous retrouver là-bas. Du reste, la Normandie vaut la peine d'être vue. il y a de curieuses petites villes à visiter, quelques beaux châteaux. Les environs de Deauville et de Trouville sont charmants. Vous pourrez vous promener à cheval, en bateau, conduire la charrette anglaise, que le baron a prohibée pour le Bois, sans compter le plaisir de taquiner ce pauvre Guy de Nozay, de désespérer M. de Randan, et d'achever ma conversion au modernisme.

— Achever votre conversion en deux mois ! s'écria Annie. Il faudrait des années, ajouta-t-elle étourdiment.

A peine ces paroles lui étaient-elles échappées, qu'elle en comprit la portée, et rougit jusqu'aux cheveux.

— Va pour des années, dit Jacques, d'un ton moitié badin, moitié sérieux. Egoïsme à part,

continua-t-il, sans avoir l'air de remarquer la confusion de la jeune fille, il me semble qu'au mois de juillet et d'août, vous vous trouveriez mieux à Deauville qu'en Angleterre. Qu'en pensez-vous, madame Villars?

— Oh! pour mon compte, je préférerais certainement aller au bord de la mer que de recommencer à visiter des églises et des musées.

— Vous entendez?

— Oui, oui; mais je ne suis pas venue en Europe pour y mener la vie d'une mondaine, et perdre mon temps dans une ville d'eaux. Que dirait-on en Amérique, si je revenais sans avoir vu l'Angleterre?

— Vous irez au mois de septembre.

— Et la Suisse?

— Vous la garderez pour une autre fois.

— Oh! mais je tiens à suivre l'itinéraire que je me suis tracé. Je me reproche déjà de m'en être écartée. Nous devions partir pour Londres dans la dernière semaine de mai. Madame de Keradieu nous a persuadées d'attendre le Grand-Prix; ensuite la sœur de M. Ottis est arrivée, Clara a voulu rester jusqu'au 15. Maintenant il est question de Deauville, puis d'une visite en Touraine chez Antoinette; vous voyez où cela nous mène. C'est singulier, depuis que je suis ici, je ne fais rien de ce que je veux, ou de ce que je dois. Il y a toujours quelqu'un ou quelque chose qui vient bouleverser mes projets.

— J'ai grande envie d'essayer sur vous de la suggestion, et de vous mettre dans l'impossibilité de partir.

— Oh! non, non, je vous en prie! s'écria Annie, avec une sorte d'émoi.

Jacques craignit d'avoir été un peu loin.

— Rassurez-vous, fit-il en riant, je n'ai pas le « pouvoir. » Votre amitié pour les Keradieu, et la beauté de Deauville vous retiendront, je l'espère. Convenez que vous êtes un peu tentée de rester avec nous?

— Très fortement même, répondit Annie avec sa franchise habituelle.

— A la bonne heure!

— Il me semble que c'est mal, fit lentement mademoiselle Villars.

— Mal de faire plaisir à ses amis?

— Non, de se laisser entraîner comme cela. Je crois vraiment que ce pays est démoralisant!

Pendant cette conversation, dont elle n'avait pas compris un mot, Catherine n'avait cessé d'observer le marquis et sa jeune maîtresse. La curiosité, l'étonnement, l'inquiétude s'étaient peints successivement sur son visage. Jacques, qui n'avait fait aucune attention à elle, rencontra, tout à coup, ses yeux clairs. A leur expression hostile, il sentit que la brave femme avait deviné ses intentions. Il en éprouva quelque gêne. La crainte lui vint qu'elle ne mît mademoiselle Villars sur ses gardes et, dans l'espoir de lui donner le change, il prit son air le plus indifférent. Annie s'aperçut aussitôt du changement de sa physionomie et s'imaginant qu'elle l'avait blessé ou mécontenté, elle tourna plusieurs fois la tête de son côté, pour rire avec lui des gaietés de la pièce.

Après le spectacle, le marquis accompagna les

deux Américaines jusqu'à leur voiture. Madame Villars le remercia encore, et très chaleureusement. Pour la première fois, Annie lui tendit la main ; il la serra fortement.

— Rapportez-moi une bonne décision de Deauville, dit-il.

Jacques s'éloigna heureux, presque triomphant. Il descendit le boulevard à pied, ruminant les incidents de la soirée. La Providence était avec lui, il n'en pouvait plus douter ! Elle venait de faire naître une circonstance qui l'avait merveilleusement servi. Puis il avait été comme inspiré à faire une sorte de déclaration à la jeune fille. Ses paroles l'avaient troublée, mais non effarouchée, il avait vu dans ses yeux limpides, cette lueur particulière qu'il connaissait bien et qui vient de l'amour. Il avait senti distinctement qu'elle était en son pouvoir. Il était sûr qu'elle ne partirait pas. Si elle allait à Deauville, c'était la victoire. La certitude lui vint, pour la première fois, que ce mariage était écrit. Il ne voulut pas porter au club la joie profonde qu'il éprouvait. Pour la garder plus longtemps, la savourer à son aise, il rentra chez lui et, tout en fumant lentement un cigare exquis, il recommença le rêve de bonheur et de fortune si souvent abandonné.

— Clara, arrivée la première, avait attendu avec impatience sa tante et sa cousine

— Comment ! s'écria-t-elle en les voyant paraître, vous profitez de mon absence pour aller courir les petits théâtres !

— Oh ! nous ne recommencerons pas, je t'as-

sure! répondit madame Villars. Et aussitôt elle se mit à raconter ce qui leur était arrivé.

— Mais, c'est une vraie aventure! et dire que j'ai manqué cela! J'aurais voulu voir la tête du Van Dyck en vous trouvant dans une baignoire grillée.

— Il nous a rendu un très grand service. Sans lui, nous aurions probablement été suivies à la sortie du théâtre, car il est certain que l'on prenait Annie pour une demi-mondaine ou quelque chose de ce genre.

— C'est heureux, dit Clara, que M. d'Anguilhon n'ait pas songé à provoquer ton admirateur. Tu aurais pu t'éprendre de lui, et être tentée de lui offrir ta main et ta fortune. Il est vrai qu'il est amoureux de la duchesse.

Annie était debout, son visage se trouvait dans l'ombre de l'abat-jour, et l'émotion qui le traversa échappa à mademoiselle May.

— Amoureux de la duchesse? Qui te l'a dit?

— Personne, cela se voit assez.

La jeune fille n'insista pas. Elle but un demi-verre de champagne et, sans faire plus d'honneur au souper qu'elle avait commandé, elle prétexta un mal de tête et se retira dans sa chambre.

Tout en l'aidant à se déshabiller, Catherine l'observait. Elle brossa ses cheveux en silence pendant quelques minutes, la regarda encore dans le miroir, puis à brûle-pourpoint.

— Miss Annie, dit-elle, M. Frank est bien mieux que ce marquis qui est venu ce soir dans la loge.

La jeune fille rougit très fort.

— Quel rapport y a-t-il entre Frank et M. d'Anguilhon? demanda-t-elle d'un ton froid et hautain.

— Aucun.

Et Makay, offensée, serra d'un mouvement dur la natte qu'elle tressait.

Mademoiselle Villars se garda bien de demander une explication. Sa toilette s'acheva dans un silence de bouderie. Pour être plus vite débarrassée de Bonne, elle ne fit pas la paix avec elle et la congédia par un bonsoir très sec.

Amoureux de la duchesse! et cela se voyait! Dès qu'elle fut seule et couchée, Annie répéta cette phrase qui avait si profondément retenti en elle. Les mains derrière la tête, les yeux fixes, les sourcils rapprochés, elle s'efforça de voir. Le marquis paraissait certainement très intime avec madame de Blanzac. Quoi d'étonnant? N'était-elle pas une amie d'enfance? Il l'admirait et lui était très dévoué.... comme le vicomte de Nozay... comme tous ceux qui l'approchaient. Non, il n'y avait rien dans sa manière d'être qui pût faire supposer qu'il en était épris, rien qui ressemblât même à du fleuretage. Du reste, la duchesse était libre et riche, s'il l'aimait, ne l'aurait-il pas épousée?

Clara a rêvé, pensa la jeune fille. Les paroles de Makay lui revinrent à l'esprit et la troublèrent de nouveau. Depuis quelque temps, le marquis semblait prendre un intérêt très vif à ce qu'elle faisait. Il causait longuement avec elle, la questionnait sur l'Amérique, sur sa vie de New-York, sur ses relations. Plusieurs fois, il lui avait dit qu'il regrettait de la voir partir; il lui avait demandé avec instance de rester jusqu'au moment où la duchesse et les de Keradieu quitteraient Paris. Elle avait même failli promettre. Maintenant il l'enga-

geait à passer la saison des bains de mer en Normandie, et il avait ouvertement exprimé le désir de l'y retrouver. Ce soir, au théâtre, il avait agi comme si, elle, Annie, eût été sa propre sœur ou la duchesse. Et, tout le temps, il avait tenu son regard appuyé sur elle ; il avait eu l'air de lui dire beaucoup de choses, si bien que Catherine avait cru qu'il lui faisait la cour.

Comment cela était-il arrivé? Mademoiselle Villars se mit à examiner sa conduite. Elle n'avait jamais fleureté avec le marquis — elle n'eût point osé ; mais elle lui avait laissé voir qu'elle avait de la sympathie pour lui, que ses attentions lui étaient agréables. C'était un tort. Dieu sait ce qu'il avait imaginé! Si elle prolongeait son séjour à Paris et allait à Trouville, il se sentirait encouragé. Puis elle le rencontrerait chaque jour, leur intimité, déjà trop grande, ne ferait qu'augmenter, et peut-être finirait-il par la demander en mariage.

Cette idée, qui se présentait pour la première fois à l'esprit de la jeune fille, lui causa un grand saisissement, un effroi instinctif. La demander en mariage!... Oh ! ce serait terrible de devoir le refuser! le refuser, lui?... Annie revit la taille élégante du marquis, ses yeux brun doré, puis le portrait de Versailles, et son cœur se serra...

Il fallait partir... tout de suite. Ce serait plus honnête. M. d'Anguilhon viendrait en Amérique, l'année prochaine comme il l'avait promis. Elle lui ferait les honneurs de New-York et le présenterait partout ; leur amitié ne serait point rompue, il n'y aurait entre eux que d'agréables souvenirs.. Oui, c'était décidé... Elle irait à Deauville avec la duchesse et les Keradieu; cela ne l'engagerait à

rien ; mais elle ne se laisserait point tenter à louer une villa, le 15 sans faute, elle quitterait Paris.

Cette héroïque résolution ne suffit pas à ramener la paix dans l'âme d'Annie, et jusqu'au petit jour, un conflit de sentiments, une joie latente la tinrent éveillée.

XV

La duchesse de Blanzac possédait à Deauville, une grande chaumière normande au toit fleuri, une habitation délicieuse où tout avait été arrangé pour donner une sensation de repos, de fraîcheur et de bien-être. Elle y passait le mois de juillet, d'août et de septembre. Petit-Port était sa résidence favorite ; elle l'avait créé, il lui appartenait en propre, elle s'y sentait chez elle, mieux que dans l'hôtel de la rue de Varennes ou au château de Blanzac, qu'elle savait devoir, tôt ou tard, remettre à l'héritier de son mari.

Christiane allait en Normandie pour faire ce qu'elle appelait sa retraite ; non pas une retraite de dévote, mais de mondaine intelligente et idéaliste. Elle mettait de côté les vêtements incommodes, les amis douteux, les gens sans valeur. Elle vivait à sa guise, en plein air, beaucoup avec elle-même. On ne la voyait ni aux courses, ni au casino ; mais on la rencontrait de grand matin, au bord de la mer, dans les champs, portant des brassées de fleurs ou conduisant sa charrette anglaise escortée de ses chiens. Les quatre chambres d'amis de Petit-

Port étaient toujours occupées. La présence du comte de Creil, son oncle, lui permettait d'avoir qui elle voulait et elle n'invitait que des personnes qui lui étaient absolument sympathiques, et dont elle avait éprouvé l'amitié : Le prince de Nolles, Guy de Nozay, le docteur Moreau. Le comte Louis de Challans, l'héritier de son mari, passait d'ordinaire son congé à Deauville. Christiane le traitait comme un frère cadet; elle aimait sa jeunesse et sa gaieté. Elle se faisait un devoir de veiller sur lui et de le préparer à remplir dignement la position qu'il devait occuper un jour.

En engageant les Américaines à venir à Deauville pour la saison, la duchesse avait fait le sacrifice de « sa retraite », sacrifice méritoire, s'il en fût. Mais, comme elle sentait la nécessité de retenir Annie quelque temps encore, elle n'avait pas hésité. Elle prétexta des réparations à ordonner dans la villa, invita les de Kéradieu et les deux jeunes filles à l'accompagner en Normandie, et l'excursion fut arrangée.

Mademoiselle Villars partit, bien décidée à s'en tenir à ce qu'elle avait résolu. Sa fermeté fut mise à une rude épreuve. La vue de la mer qu'elle aimait passionnément, la beauté riante de la plage normande la tentèrent tout de suite. Puis, Christiane lui fit visiter la villa du duc de Chilhac-Talbret, qui se trouvait à louer, un nid au milieu de la verdure et des fleurs, arrangé par un grand seigneur-artiste. Elle lui montra, au mouillage, dans le port de Trouville, un joli yacht également à louer. Le baron employa toute son éloquence à lui démontrer que la saison de Deauville était le complément

nécessaire de la saison de Paris. Il fit passer sous ses yeux le plus tentant programme : bains délicieux, promenades en mer, parties de pêche, courses, polo, tennis, casino. Clara, séduite par cette perspective de plaisirs, témoigna un vif désir de passer quelques semaines en Normandie. Annie demeura inébranlable et, à la grande surprise de tout le monde, déclara de son ton le plus tranchant qu'elle s'était suffisamment amusée et qu'elle voulait reprendre sans retard le cours de son voyage. Madame de Blanzac, devinant que sa méfiance avait été éveillée, n'insista pas.

Jacques, prévenu par la duchesse, put faire bonne contenance lorsque la jeune fille lui apprit sa décision. Il se contenta d'exprimer des regrets polis, mais sa physionomie prit une expression si froide, si hautaine qu'Annie eut tout à coup la sensation qu'il s'éloignait d'elle et son cœur se serra.

La semaine qui suivit fut une des plus désagréables qu'elle eût encore vécue. Malgré les recommandations de madame de Kéradieu, elle n'avait pu s'empêcher de fleureter quelque peu avec le duc de Randan. Le jeune homme, se croyant suffisamment encouragé, avait demandé sa main. Elle la lui avait naturellement refusée et Guy de Nozay, sensible à l'échec de son ami, lui tenait rigueur. Les de Keradieu lui en voulaient également de sa détermination. La duchesse seule se montra la même à son égard et elle allait se réfugier près d'elle comme une enfant en disgrâce.

Annie revint peu à peu de la panique que les paroles de Bonne lui avaient causée. Elle finit par se persuader que le marquis n'avait jamais songé à

lui faire la cour. Avec la bonne amitié qui existait entre eux, il était bien naturel qu'il désirât la retrouver en Normandie, et elle regrettait de l'avoir désappointé.

De son côté, Jacques passa par des angoisses cruelles. Il eut un profond accès de découragement en voyant que la jeune fille pouvait, volontairement, s'éloigner de lui. Il se demanda si, risquant le tout pour le tout, il la suivrait en Angleterre ou s'il attendrait de la revoir en Touraine chez les de Keradieu, au mois de septembre. Il redoutait l'effet de deux mois d'absence, et ne se sentait pas, d'ailleurs, le courage de supporter longtemps cette énervante incertitude. En outre, les démarches que le comte de Froissy faisait pour lui obtenir un poste dans l'expédition qui se préparait, pouvaient aboutir d'un jour à l'autre. Il fallait qu'il pût prendre une décision. La duchesse lui disait simplement : « laissez venir. »

Dans les destinées humaines, la Providence se plaît parfois à serrer le nœud des situations, puis à le dénouer, tout à coup, au moyen de petits incidents d'où sortent les effets décisifs. C'est ce qui arriva pour Jacques et Annie.

Madame Villars, ayant assisté à une fête donnée par une Américaine, dans l'île du bois de Boulogne, y prit froid. Le lendemain, elle eut une fièvre intense, et tous les symptômes d'une forte influenza. Elle dut garder le lit pendant quinze jours. Le médecin défendit l'Angleterre, et ordonna une longue station au bord de la mer. En entendant cela, le cœur d'Annie se dilata; elle eut la sensation d'un allègement soudain, d'un grand bonheur.

Lorsque le marquis vint prendre des nouvelles de madame Villars, comme il le faisait chaque jour, la jeune fille lui annonça le changement de leurs plans.

Il eut quelque peine à ne pas laisser paraître la joie qui éclata en lui.

— Vous devez être désolée, dit-il assez froidement.

— Non, non, au contraire; je suis charmée d'être obligée de passer encore six semaines en France.

— Vrai?

— Oh! bien vrai! répondit Annie avec un petit rire ému.

— Tant mieux! fit-il.

Et sa physionomie se détendit et son regard reprit l'expression que mademoiselle Villars aimait. Il lui tendit la main, et elle sentit que la paix était faite.

XVI

Depuis un mois, madame Villars, Annie et Clara étaient installées à la Villa de Chilhac-Talbret, et le drapeau des Etats-Unis flottait à côté du drapeau français, sur le *San-Souci*, qu'elles avaient loué pour la saison. Elles étaient devenues, à leur tour, le centre d'un cercle très gai, composé des de Keradieu, qui étaient leurs hôtes, de la duchesse de Blanzac, du marquis d'Anguilhon, du vicomte de Nozay, du comte Louis de

Challans, et de quelques amies américaines en villégiature à Trouville. Elles donnaient des déjeuners, des dîners, organisaient des parties de toutes sortes et par des invitations répétées, s'efforçaient de reconnaître les obligations contractées à Paris. Pendant que madame Villars achevait tranquillement sa convalescence, madame Keradieu chaperonnait les jeunes filles.

Pour être plus près de Deauville, Jacques s'était logé aux Roches-Noires et se contentait de faire une apparition quotidienne à la Bluette chez son oncle de Froissy. Pas un jour ne s'écoulait sans qu'il ne passât quelques heures avec mademoiselle Villars. La vie de la plage, les excursions, les promenades en mer favorisaient leur intimité. Poussés irrésistiblement l'un vers l'autre, ils finissaient toujours par se retrouver ensemble.

Le marquis d'Anguilhon s'était épris de la jeune Américaine plus fortement qu'il ne l'eût cru possible. Dans le monde, il l'avait vue souvent à son désavantage : son naturel, sa sincérité lui donnaient de la dureté, de la raideur; ses toilettes de femme la vieillissaient. A Deauville, dans un cadre qui lui convenait mieux, il avait pu l'apprécier physiquement et moralement. Le soleil, le plein air mettaient en valeur la pureté de son teint, la limpidité de ses yeux, l'éclat de sa jeunesse vraie. Avec ses costumes de serge ou de toile, ses chapeaux anglais, elle lui plaisait extrêmement. Au cours de leurs excursions, il avait eu l'occasion d'admirer son sang-froid et son calme en face du danger. En causant avec elle, il lui était arrivé de se heurter à son positivisme; il avait déjà touché le fond de son

esprit, et à plusieurs reprises, constaté cette incapacité à entrer dans le domaine de la spéculation et de la poésie, que lui avait signalée la duchesse, mais il s'était dit : « Nous nous aimerons en prose; nous serons moins exposés à dire faux et à nous fatiguer. »

Il est plus difficile, à une héritière de faire oublier sa richesse qu'à une fille sans dot, de faire oublier sa pauvreté. Mademoiselle Villars avait réussi à cela. Jacques avait fini par songer moins à ses millions qu'à ses qualités, et son désir de l'épouser était devenu aussi pur que le comporte la nature humaine.

Quant à Annie, elle avait bien maintenant sur son visage les reflets du sentiment divin. L'amour était éclos en elle, un amour de l'essence la meilleure, simple, dévoué, généreux. Elle s'abandonnait sans résistance, sans scrupule, sans crainte, à ce bonheur nouveau qui lui était donné, et il y avait en elle une plénitude de vie, un épanouissement intérieur, qui lui faisait dire souvent qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse. Chaque matin, la pensée qu'elle allait revoir le marquis d'Anguilhon, lui donnait un réveil joyeux, chaque soir sous ses paupière closes, elle retrouvait son fin profil ses regards tendres, et une foule d'impressions délicieuses. Lorsqu'il s'absentait, elle se sentait seule, comme si sa mère, Clara, ses amis, n'eussent pas existé. Et c'était de lui maintenant que venait sa joie ou son chagrin.

Mademoiselle Villars, comme la majorité des Américaines, tenait l'homme en assez petite estime. Elle avait vu son père esclave de sa mère. Tous les

jeunes gens de sa connaissance avaient été ses très humbles serviteurs. Le marquis s'était révélé comme un maître. Il lui avait inspiré du respect, et ce respect avait été le commencement de l'amour. Dans ses rapports avec lui, elle n'apportait ni les caprices, ni les coquetteries du fleuretage. Elle consultait ses goûts et tâchait de lui plaire. Si elle voyait sa figure s'assombrir, elle redoublait de gentillesse. Tout cela sans s'apercevoir qu'elle n'avait plus de volonté à elle. Elle se montrait reconnaissante de ses plus petites attentions; les fleurs qu'il lui offrait de temps à autre, lui faisaient un plaisir que ne lui avaient jamais donné les splendides offrandes de Frank Barnett. Le marquis ne lui avait point encore dit qu'il l'aimait, cependant, il le lui avait fait comprendre. Plusieurs fois, elle avait cru qu'il allait parler, puis il avait changé brusquement de conversation, et elle en était restée quelque peu désappointée.

Les relations d'Annie et du marquis d'Anguilhon avaient un ton de camaraderie qui trompa assez longtemps les de Keradieu. Ils finirent par deviner la vérité, et se réjouirent secrètement de la bonne fortune de leur ami. Un beau jour, le fait sauta aux yeux de Guy de Nozay, et lui fit littéralement tomber le monocle de l'orbite. En découvrant que la jeune Américaine était éprise de son meilleur ami, il éprouva une telle satisfaction que l'on eût pu croire qu'il triomphait pour son propre compte. Madame Villars et mademoiselle May étaient peut-être les seules personnes qui n'eussent aucun soupçon de la vérité. Clara croyait, non seulement que le marquis était amoureux de madame de

Blanzac, mais elle avait été lancée sur une fausse piste. Elle s'imagina que la duchesse les avait attirées à Deauville pour faire épouser Louis de Challans à Annie. Elle crut avoir deviné le secret de ses amabilités et se félicita secrètement de sa perspicacité. Pour lui jouer un mauvais tour, elle se montra particulièrement aimable avec le jeune homme, et l'accapara sans peine. Pendant ce temps, Jacques avait beau jeu.

La pauvre Catherine, elle, poussait de gros soupirs et pleurait en cachette. L'Irlandaise, à quelle classe qu'elle appartienne, n'est pas femme à voir passer l'amour sans le reconnaître, d'autant moins lorsqu'elle l'a éprouvé, et c'était le cas de Bonne. Dès la première minute, elle avait deviné qu'Annie aimait le marquis d'Anguilhon ; elle était sûre qu'elle l'épouserait. Elle pensait, sans cesse, au chagrin des demoiselles Villars, à celui de Frank Barnett, à toutes les conséquences fâcheuses de ce mariage. Elle se demandait avec des angoisses maternelles, si cet étranger aimait vraiment la jeune fille ou s'il n'était attiré que par sa fortune. Elle avait trouvé le moyen de l'observer, pendant qu'il causait avec elle et essayé de lire quelque chose sur sa physionomie. Cet examen l'avait quelque peu rassurée. Elle s'était dit: « Il a l'air d'un gentleman » (*he looks like a gentleman*). Persuadée, que rien maintenant ne pourrait sauver Annie, elle se contentait de prier pour elle, et de la recommander à tous les saints du Paradis,

Christiane sentait que sa tâche était bientôt terminée et s'en réjouissait. Ses nerfs semblaient extraordinairement tendus, son humeur s'altérait; il

y avait comme un poids sur son esprit, une grande angoisse au fond de son âme. Elle attribuait ce malaise moral au souci prolongé du mariage de Jacques, à la contrariété de ne pouvoir jouir en paix de son cher Petit-Port. Il lui tardait de se retrouver seule; elle était prise du désir curieux d'aller se cacher quelque part. Elle espérait que les jeunes gens, bien et dûment fiancés, quitteraient Deauville vers la fin d'août, et qu'elle aurait un bon mois de repos et de tranquillité. Par de fréquentes causeries, des causeries où elle mettait un art, un charme irrésistibles, madame de Blanzac avait pris beaucoup d'ascendant sur mademoiselle Villars. Elle avait réussi à détruire bon nombre de ses préjugés contre les Européens, lui avait démontré, que nulle part, la femme mariée n'a une position aussi élevée et autant d'influence qu'en France. En lui racontant l'histoire des grandes familles du faubourg, elle avait éveillé sa sympathie pour l'aristocratie. Maintenant, elle parlait souvent du marquis d'Anguilhon ; elle répétait à la jeune fille les choses flatteuses qu'il disait d'elle. Quand elle touchait à ce sujet, Annie serrait fortement les lèvres, pour dominer son émotion et ne répondait pas un mot.

Un après-midi, Jacques, le baron de Keradieu, Guy de Nozay se trouvaient au Havre; la baronne, Clara et le comte de Challans devaient aller à la pêche; Annie avait décidé qu'elle resterait à la maison. Vers quatre heures, la duchesse vint la chercher pour une promenade en voiture et elle se laissa emmener. Aussitôt que les chevaux eurent

la tête tournée du côté de Trouville, madame de Blanzac dit :

— Nous entrerons, en passant, chez les de Froissy ; je veux les inviter à déjeuner. Vous verrez quelle aimable vieille femme notre ami a pour marraine

Une légère rougeur monta au visage de mademoiselle Villars, mais elle ne fit aucnne objection. La pensée qu'elle allait se trouver en présence d'une parente de M. d'Anguilhon lui causa une joie mêlée d'appréhension, et la troubla si fortement qu'elle eut quelque peine à suivre, pendant le reste du chemin, la conversation de la duchesse.

La comtesse de Froissy se trouvait dans son jardin, occupée à faire la toilette de ses plantes et de ses arbustes. Elle accueillit les visiteuses avec un plaisir visible et une grande cordialité. Après la présentation d'Annie, l'échange de quelques lieux communs, les trois femmes se dirigèrent à pas lents vers la maison.

— Il me semble, dit Christiane, que M. de Froissy et vous m'oubliez tout à fait ; voici bientôt trois semaines que je ne vous ai vus.

— C'est vrai, nous devenons terriblement vieux et casaniers ; mais soyez sûre, ma chère enfant, que nous ne vous oublions pas. Chaque jour, nous avons de vos nouvelles par Jacques. Il paraît que Petit-Port est très gai cette année.

— Que voulez-vous ! Quand on a pour voisines des jeunes filles, des Américaines surtout, il est bien difficile de ne pas se laisser entraîner, répondit la duchesse avec un regard vers Annie. En tous les cas, vous voyez que les plaisirs ne m'em-

pêchent pas de m'apercevoir de la rareté de vos visites. Je suis venue aujourd'hui, d'abord pour faire des reproches, ensuite pour vous prier à déjeuner, demain, avec le général de Bussy. Il ne peut passer que quelques heures à Deauville; j'ai pensé que vous seriez contents de le voir.

— Merci mille fois. Henri acceptera sûrement votre invitation. Quant à moi, vous m'excuserez. Ma belle-sœur vient d'arriver, et je ne voudrais pas la laisser seule.

— La marquise est ici!

— Oui; elle ne devait venir que la semaine prochaine. Mon mari est allé à Paris pour une affaire, il l'a ramenée. Jacques sera bien surpris de la trouver à dîner, ce soir.

— Mais, j'espère bien que madame d'Anguilhon me fera le plaisir d'être des nôtres?

— Oh! n'y comptez pas, ma chère enfant. Elle est très fatiguée; et puis elle a beaucoup de chagrin dans ce moment; vous connaissez, sans doute, le projet de mon neveu?

— Je ne l'ai appris que par hasard. Il m'afflige plus que je ne saurais vous le dire; mais je ne peux blâmer M. d'Anguilhon.

— Hélas! ni nous non plus. Ma belle-sœur et moi avions espéré que les démarches d'Henri n'aboutiraient pas, et nous venons d'apprendre que ses services seront sûrement acceptés. Cette mission, dans le haut Niger, sera dirigée par un certain capitaine Richard. Nous avons eu les meilleurs renseignements sur son passé et sur son caractère. De ce côté nous sommes tranquilles. L'expédition doit, paraît-il, s'embarquer à Bordeaux fin octobre.

— Je suis étonnée que M. de Froissy ait encouragé cette belle folie. C'est une grande responsabilité qu'il a prise.

La comtesse soupira.

— Ah! voilà, fit-elle, mon mari donne dans les idées modernes. Il est indigné de voir les jeunes gens de l'aristocratie se contenter des petits rôles dans la société. Il ne regrette qu'une chose, c'est qu'un d'Anguilhon ne puisse faire les frais de cette expédition en Afrique. Il nous assure que Jacques avec sa belle constitution reviendra sain et sauf, et que la lutte fera de lui un homme de valeur. C'est possible, c'est probable même, mais sa mère et moi, nous préférerions le voir marié et le garder tel qu'il est.

— Comment la marquise supportera-t-elle cette séparation? demanda Christiane.

— Comme elle a supporté toutes ses autres épreuves, avec l'aide de la religion. Nous tâcherons d'obtenir qu'elle demeure avec nous pendant l'absence de son fils... Mais, chut!... la voici.

Annie avait été saisie jusqu'au cœur, par ce qu'elle venait d'entendre; la vue de la marquise, s'avançant à leur rencontre acheva de la troubler. Madame d'Anguilhon embrassa affectueusement la duchesse, lui demanda de ses nouvelles, de celles de son oncle, et de quelques amis communs. Pendant ce temps, mademoiselle Villars la regardait avec une curiosité intense.

La mère de Jacques n'avait guère que cinquante-deux ans. Des cheveux, encore abondants, à larges ondulations naturelles, encadraient son front élevé, — un vrai front de chrétienne. Ses traits

réguliers, d'un dessin fier et un peu dur, étaient adoucis par de magnifiques yeux noirs, très veloutés, très bons, et très tristes. Dans toute sa personne, il y avait un caractère de grandeur, un charme irrésistible, fait de ce que l'âme humaine a de meilleur.

La duchesse présenta Annie, ajoutant qu'elle était parente de madame de Keradieu, qu'elle avait passé l'hiver à Paris, et habitait maintenant, tout près d'elle, à la villa de Chilhac.

Madame d'Anguilhon, à qui Jacques n'avait point caché ses relations avec les Américaines, lui tendit aussitôt la main.

— Mon fils m'a souvent parlé de vous et des vôtres, mademoiselle, dit-elle; je suis charmée de vous connaître.

Annie rougit, balbutia des paroles inintelligibles. Madame d'Anguilhon attribuant ce trouble à la timidité, s'efforça de la mettre à l'aise. Elle la questionna sur ses impressions, sur son pays, et réussit à engager la conversation. A mesure que la glace se brisait entre la marquise et elle, une sorte de joie pénétrait la jeune fille ; elle était contente de marcher à côté de la mère de Jacques, de régler son pas sur le sien. Tout en causant, elle l'examinait, et se demandait d'où lui venait cette élégance, qui ne devait rien à la toilette. Elle se rendait compte aussi de ce que serait pour la marquise l'absence de son fils. Elle était tout émue de pitié et tentée de lui dire : « Il ne partira pas ».

De son côté, madame d'Anguilhon observait la jeune fille avec un intérêt croissant. Elle admira ses cheveux dorés, son teint pur, ses petites dents

éclatantes; elle fut surtout séduite par le charme honnête qui se dégageait de sa personne et, sous l'influence déjà de ce qui était écrit, elle ressentit pour elle une sympathie qu'aucune étrangère ne lui avait encore inspirée.

M. de Froissy ne tarda pas à faire son apparition. Il entraîna tout le monde sous la véranda. On servit le thé, la conversation devint générale. Mademoiselle Villars se sentit bientôt à l'aise, dans la société de ces gens courtois et bienveillants. Le comte se montra particulièrement aimable avec elle; sa femme lui demanda de revenir à la Bluette, et la mère de Jacques l'assura qu'elle la reverrait avec plaisir. Les impressions agréables, reçues pendant cette visite, ne diminuèrent point le chagrin que lui avait causé la révélation des projets du marquis, et elle s'éloigna le cœur tout serré.

En sortant de la villa, madame de Blanzac témoigna le désir de marcher un peu et, avec l'agrément d'Annie, elle donna ordre au cocher de suivre. Les deux femmes cheminèrent assez longtemps en silence. Christiane réfléchissait à ce merveilleux coup de théâtre, dont elle venait d'être témoin. Et ce n'était pas elle qui l'avait imaginé! Elle n'y était pour rien. En recevant le petit mot du général de Bussy, l'idée lui était venue, — lui avait été envoyée plutôt — d'inviter les de Froissy... Ne serions-nous donc que des êtres inférieurs, privés de libre arbitre?.. Madame de Blanzac détourna brusquement sa pensée de cette question et regarda mademoiselle Villars. A l'expression sérieuse et tendue de son visage, elle comprit que le coup

avait porté, et devina qu'elle brûlait d'aborder le sujet de Jacques.

— Comment trouvez-vous madame d'Anguilhon? demanda-t-elle, pour lui desserrer les lèvres.

— Bien belle et bien intéressante, répondit Annie avec chaleur.

— Oh! c'est une grande dame, dans toute l'acception du mot. Elle est bonne comme une sainte. Son fils l'adore. Pauvre femme! Quel chagrin elle aura, s'il part!

— Y a-t-il longtemps que le marquis songe à cette exploration? demanda mademoiselle Villars d'une voix mal assurée.

— Une année, je crois.

Annie éprouva un allègement subit, en apprenant que ce projet datait d'aussi loin.

— Et... vous l'approuvez?

— Forcément. Voyez-vous, M. d'Anguilhon se trouve dans une situation cruelle. Les événements, les circonstances, l'ont dépouillé de son patrimoine; le château de Blonay, un des plus beaux de France, a été vendu par son père; l'hôtel de la rue de Varenne est lourdement hypothéqué; toute sa fortune consiste en une petite rente. Il ne peut vivre ni selon son rang, ni selon ses goûts. Je comprends qu'il veuille s'arracher à la contemplation de sa propre ruine. S'il restait en Europe, il finirait, peut-être par se tirer un coup de revolver. Il lui serait bien facile de faire un mariage d'argent. Les titres, quoi qu'on en dise, ont plus de valeur que jamais. Un titre, c'est joli comme les meubles de style ou les vieux gobelins, et cela pare une femme, mieux que la toilette et les diamants.

Le marquis trouverait dix héritières pour une. Mais voilà! il préfère affronter la mort, aller au fin fond de l'Afrique, plutôt que d'épouser une jeune fille qu'il ne pourrait aimer, et dont l'éducation serait inférieure à la sienne.

La duchesse s'arrêta tout à coup, au milieu de la route, et se tournant vers la jeune Américaine :

— Tenez, fit-elle. voulez-vous me permettre de vous parler à cœur ouvert?

Puis, sans attendre la réponse d'Annie, elle continua en reprenant sa marche d'un pas lent.

— Eh bien! depuis que je vous connais, je désire que le marquis vous épouse. — Elle ne dit pas : que vous épousiez le marquis, afin d'établir la supériorité de Jacques. — Il vous aime, et ne peut se décider à vous demander parce qu'il vous trouve trop riche. C'est absurde, car si vous avez une grande fortune, lui, a un nom historique, presque royal, et qui vous placerait au premier rang de l'aristocratie. En vérité, ce serait le plus beau mariage qu'on pût rêver! Une haute position sociale, de l'argent et de l'amour; tous les éléments de bonheur, enfin!

— Tous, non! car M. d'Anguilhon et moi nous ne sommes ni du même pays ni de la même religion.

— Quand on s'aime, on arrive vite à l'unisson. Voyez les de Keradieu. Les Français de bonne race, bien élevés, ayant des principes, sont les plus charmants maris du monde. Ils apportent dans leur intérieur de l'esprit, de l'idéalité, de l'imprévu.

— Oui... mais ils ne prennent pas le mariage assez au sérieux, répondit Annie, laissant deviner la crainte dont elle était hantée.

— Vous voulez dire qu'ils sont infidèles, fit la duchesse avec un sourire. Eh bien! pas autant qu'ils le donnent à imaginer. Les Anglais, les Italiens cachent leurs péchés; les Français s'en vantent, les exagèrent même par une sorte de vanité enfantine. Je sais que les Américains sont en général, des maris modèles. Il y en a cependant beaucoup qui ont la maladie de la boisson, la passion des jeux de bourse, qui ne vivent que pour les affaires. N'est-ce pas pire que l'infidélité cela?

— Rien ne saurait être pire, répliqua mademoiselle Villars d'un ton tranchant.

— Que vous êtes jeune! dit la duchesse, avec un peu de dédain. Pour en revenir à M. d'Anguilhon, je suis certaine qu'il vous rendrait heureuse. D'abord, il est très amoureux de vous; ensuite l'adversité l'a mûri. Vous pourriez l'aider à réédifier sa maison, à devenir un homme utile, à faire du bien. Jeune fille, vous avez eu une vie brillante; femme, vous auriez en France, une vie plus brillante encore, une vie intéressante même. Je sais que rien de tout cela ne vous tenterait si vous n'aimiez pas le marquis, mais vous l'aimez, n'est-ce pas? demanda la duchesse se rapprochant d'Annie et baissant la voix.

Mademoiselle Villars rougit violemment et, suffoquée par cette question hardie, elle ne put articuler un mot.

— Il y a longtemps que j'ai deviné votre secret, continua imperturbablement madame de Blanzac. Voulez-vous m'autoriser à dire un petit mot d'encouragement à M. d'Anguilhon?

— Oh! non, non, je vous en prie! s'écria Annie avec un accent de détresse.

— Eh bien! ma chère petite, ne le laissez pas partir. Vous en auriez un regret mortel, un regret à rester vieille fille. Après lui aucun homme ne pourrait vous plaire.

Puis avec brusquerie :

— Nous allons remonter en voiture, si vous voulez.

La promenade s'acheva en silence. De temps en temps, la duchesse scrutait la physionomie de la jeune Américaine pour tâcher de deviner ses sentiments. Au moment où la victoria allait se ranger devant le perron de la villa de Chilhac, elle posa la main sur celle d'Annie, la serra doucement, puis à voix basse :

— J'espère, dit-elle, que vous allez bientôt venir m'annoncer vos fiançailles et recevoir mes félicitations. Bientôt, n'est-ce pas?.. au revoir, ajouta-t-elle avec un signe d'amitié et un sourire d'intelligence.

Annie courut s'enfermer à double tour. La duchesse l'avait amenée brutalement au pied du mur; il fallait bien qu'elle réfléchît... Elle aimait le marquis. Oui... Et son âme était si bien conquise, qu'il n'y eut en elle ni étonnement, ni révolte... lui, l'aimait aussi. Oh! le bonheur et l'orgueil que cette pensée lui donnait! Il la trouvait trop riche! Le cœur de la jeune fille se serra. Avec son caractère français, le marquis était capable d'être pris d'une délicatesse exagérée, et d'aller en Afrique plutôt que de la demander en mariage. « Ne le laissez pas partir, » avait dit madame de

Blanzac; « vous en auriez un regret mortel, un regret à rester vieille fille ». Annie eut instantanément la vision de ses tantes Villars. Dieu me préserve de finir ainsi! pensa-t-elle. Comment le retenir! Elle ne pouvait cependant pas lui offrir sa main! Ah! elle ne serait pas embarrassée pour amener un Américain où elle voulait, mais lui! Enfin, elle essayerait... Ce serait bien étrange si elle épousait le descendant de ce seigneur de Blonay, dont le portrait l'avait tant frappée. Dans un roman, cela paraîtrait invraisemblable. Il n'y avait qu'en Europe qu'une chose aussi extraordinaire pût se produire... Un sourire malicieux vint aux lèvres de mademoiselle Villars. Et Clara qui croyait que M. d'Anguilhon était amoureux de la duchesse, et qui surveillait si consciencieusement le comte de Challans!.. Le souvenir de Frank traversa l'esprit de la jeune fille et la troubla quelque peu. Pauvre Frank! quel chagrin il aurait! Il ne manquerait pas de croire qu'elle était tombée dans un de ces fameux pièges à héritières. Elle redressa la tête avec orgueil. Un piège! M. d'Anguilhon n'était ni un intrigant ni un aventurier! il n'y avait pas d'homme mieux né au faubourg Saint-Germain. Elle pourrait, sans rougir, présenter en Amérique ce mari étranger. Et ce qu'on le lui envierait!... Annie s'avisa tout à coup, que la duchesse était bien capable de ne tenir aucun compte de sa défense et de dire au marquis « un petit mot d'encouragement. » Cette idée la jeta dans un violent émoi. Puis, elle finit par dire : Tout, pourvu qu'il ne parte pas!

XVII

Christiane n'avait rien inventé en disant à mademoiselle Villars que le marquis la trouvait trop riche. Depuis plusieurs jours, elle le pressait de se déclarer. Il sentait bien, lui-même, qu'il n'avait qu'à parler pour voir son rêve se réaliser; mais l'orgueil, la dignité, l'amour-propre lui fermaient la bouche. Non, il n'avait pas imaginé qu'il lui serait aussi pénible d'accepter la fortune d'une femme. La pauvreté lui créait, vis-à-vis de la jeune Américaine, une infériorité qui l'humiliait profondément, et la pensée, qu'en se mariant il serait obligé d'exposer la ruine de sa maison, faisait saigner son amour-propre. Sa transaction avec madame de Lène lui causait maintenant une honte qui empoisonnait son triomphe. Quand il rencontrait les yeux d'Annie pleins de confiance et d'admiration, il se sentait mal à l'aise, et il regrettait de n'être pas le gentilhomme impeccable qu'elle croyait. Puis, Jacques était d'une grande race, d'une race qui avait aimé les périls et la gloire. L'héroïsme qui se trouvait dans sa nature jetait, de temps à autre, des flammes vives. Bien que faisant la cour à mademoiselle Villars, il n'avait pu détacher entièrement son esprit de l'expédition qui se préparait. Lorsqu'il rencontrait dans un journal, le nom d'Afrique, il éprouvait un sentiment pénible de honte et de regret. Il était tenté de renoncer à Annie, d'aller braver la mort, con-

quérir quelque chose, augmenter son héritage de gloire. Ces tentations n'avaient que la durée d'un élan, mais elles le troublaient assez pour lui faire remettre sa demande en mariage. La nouvelle de l'arrivée du capitaine Richard à Paris, un mot impérieux de la duchesse, qu'il trouva chez lui en revenant de la Bluette où il avait appris la visite de mademoiselle Villars, furent les derniers coups d'éperon que la Providence lui donna pour le lancer sur la voie où il devait marcher.

Le lendemain, Jacques ne se montra ni à Deauville, ni à Trouville. Il alla déjeuner à la Bluette, et passa tout l'après-midi avec sa mère. Il rentra aux Roches-Noires pour s'habiller et dîner puis, vers neuf heures, il se rendit à la villa de Chilhac, bien résolu à avoir un entretien décisif avec mademoiselle Villars.

Annie, n'ayant point vu le marquis de la journée, était sûre qu'il viendrait dans la soirée. Elle l'attendait avec une trépidation intérieure qui la rendait sourde à tout ce qui se disait autour d'elle. Lorsqu'il parut, son cœur bondit vers lui en une joyeuse palpitation. Elle ne put parler, mais elle le regarda bravement, comme pour lui laisser lire en elle En s'apercevant de son émotion, Jacques comprit qu'elle était préparée à l'entendre.

Jamais Annie ne lui avait paru aussi jolie, aussi jeune fille Elle était vêtue d'une robe de mousseline blanche, plissée accordéon, garnie de dentelle bise, et d'une étroite ceinture de ruban de satin ; autour du cou, elle avait son collier de petites perles, et à son corsage une touffe de roses.

Comme tous les soirs, il y avait chez madame

Villars, une réunion de voisins et d'amis. Il faisait très chaud, les portes-fenêtres du salon étaient grandes ouvertes, le thé était servi sous la véranda. Le comte de Challans chantait au piano une gaie chanson et Clara tournait les pages de la musique.

Au bout de quelques moments, le marquis réussit à emmener mademoiselle Villars sans trop de difficulté, car tous deux étaient devenus très habiles aux petites manœuvres qu'il fallait faire pour se ménager des tête-à-tête.

De la villa de Chilhac, on ne voyait pas la mer. Il fallait l'aller chercher sur une terrasse, séparée du parc par un massif d'arbres et une charmille. On y accédait par deux sentiers montants. C'était là que Jacques voulait faire sa déclaration d'amour.

— Quelle bonne idée madame de Blanzac a eue de vous conduire à la Bluette, dit-il en manière de préambule. Vous avez fait la conquête de mon oncle; ma mère et ma tante trouvent que vous ressemblez à madame de Keradieu. C'est un compliment, car elles l'aiment beaucoup.

— Madame votre mère a été bien aimable avec moi. Si j'avais su d'avance la rencontrer, j'aurais été paralysée.

— Paralysée! et pourquoi, grand Dieu?

— Je m'étais figuré qu'elle devait être très fière et très sévère.

— Ce n'est pas d'après son fils que vous l'imaginiez ainsi, je pense?

— Oui bien, car vous êtes très sévère pour un jeune homme et même passablement autoritaire, répondit Annie en souriant.

— Parce que je vous ai empêchée, à Paris, d'al-

ler au Palais-Royal, à la foire de Neuilly, et qu'ici, j'ai blâmé les petits chevaux et la pêche aux équilles ?...

— Et tant d'autres choses! Clara, qui est passablement indépendante, a une peur bleue de vous... Et moi aussi, ajouta mademoiselle Villars d'un ton moitié sérieux moitié badin.

— Si je me suis montré autoritaire, comme vous le dites, c'est par affection. Je ne voulais pas que l'on vous critiquât, que vous entendissiez des paroles lestes dans un théâtre, ou que vous fussiez un seul instant, en contact avec une foule mêlée. Vous ne m'en voulez pas? demanda Jacques avec un regard et une intonation très tendres.

— Oh! non, non, répondit vivement Annie, je plaisantais.

—A la bonne heure! Enfin, je suis enchanté que ma mère ne vous ait pas paralysée, et bien heureux que vous lui ayez plu autant.

Avec ces mots, les deux jeunes gens arrivèrent sur la terrasse, splendidement éclairée par la lune. Le silence se fit entre eux; une même émotion les saisit et les rendit muets. Ils ralentirent leurs pas. Annie roulait entre ses doigts la dentelle de son mouchoir; de temps à autre, elle jetait un regard timide et anxieux sur son compagnon. Elle s'encourageait à dire ce qu'elle avait résolu; les mots restaient dans son gosier. Après quelques secondes de lutte intérieure, elle réussit à surmonter sa nervosité.

— Monsieur d'Anguilhon, vous avez donc l'intention de partir pour l'Afrique avec une mission? fit-elle d'une voie émue.

Jacques tressaillit légèrement; une rougeur passa sur son visage.

— Quoi,... vous savez...

— J'ai appris cela hier, à la Bluette. Comment ne m'en avez-vous rien dit?

— Parler d'avance d'une chose semblable eût été se vanter. Je n'en ai ouvert la bouche à personne.

— Et vous tenez beaucoup à ce projet?

— J'y tenais beaucoup, il y a deux mois encore... Maintenant...

— Maintenant?...

Le marquis cessa de marcher, puis, très pâle, visiblement ému :

— Mademoiselle Villars, dit-il, promettez-moi de répondre franchement à une question que je vais vous faire, d'y répondre sans considération pour vos sentiments ou pour les miens.

— Je vous le promets.

— Selon vous, un homme très pauvre peut-il épouser, sans déchoir, une femme très riche?

— Oui, s'il a une position à lui offrir ou s'il travaille et s'il l'aime sincèrement surtout, répondit mademoiselle Villars sans hésiter.

Jacques scruta, un instant, le visage de la jeune Américaine, tourné en pleine lumière et d'une voix assourdie par l'émotion :

— Eh bien, Annie, je vous aime sincèrement, profondément. Sur mon honneur de gentilhomme, fussiez-vous sans dot et moi possesseur d'une grande fortune, c'est vous que je choisirais, non seulement parce que vous êtes charmante, mais parce que vous avez un caractère droit, une nature

aimable. Je ne possède qu'un vieux nom, dont je suis très fier, auquel je tiens plus qu'à la vie. Voulez-vous l'accepter? Voulez-vous devenir ma femme?

— Si je le veux! oh! de tout mon cœur, répondit mademoiselle Villars, sans fausse modestie et avec une simplicité, qui ne manquait pas de grandeur.

Jacques porta à ses lèvres, la main qu'elle lui avait tendue. Ce baiser, un peu prolongé, où passèrent la chaleur et l'électricité de l'amour, fit vibrer la jeune fille de la tête aux pieds, elle parut troublée et intimidée par ce pouvoir dont elle sentait l'effet pour la première fois.

Le marquis prit son bras et le passa sous le sien.

— Annie, dit-il d'une voix tendre, marchant très lentement, je n'ai pas de paroles pour vous remercier de ce don de vous-même que vous venez de me faire. Vous n'aurez jamais à le regretter.

— Oh! j'en suis bien sûre! Quelle peur et quel chagrin j'ai eus, hier, en apprenant que vous songiez à aller en Afrique!

— Je n'ai, malheureusement, pas assez de valeur pour préférer la gloire au bonheur, dit Jacques, avec amertume et dédain — dédain pour lui-même. — Voyez-vous, je ne suis pas un héros.

— Tant mieux, je déteste les héros ; ils ont toujours fait souffrir. Si vous étiez parti, vous auriez rendu votre mère très malheureuse.

— Et vous?

— Moi aussi.

Le marquis, ému de cet aveu, serra la main qui s'appuyait sur son bras.

— Annie, vous ne douterez jamais de mon désintéressement?

— Ni vous du mien?

— Du vôtre?

— Oui, n'allez-vous pas faire de moi une très grande dame? On ne manquera pas de dire que j'ai voulu un titre, et que je fais un mariage d'ambition.

— Ceux qui vous connaissent ne le croiront jamais.

— Je l'espère; cependant j'avoue que je serai bien fière d'être une marquise d'Anguilhon.

— Savez-vous que notre famille est absolument ruinée? Je suis très pauvre, dit Jacques avec une rougeur pénible.

— Que m'importe! c'est un malheur et non une faute. Cela ne vous diminue pas.

Comme mademoiselle Villars et le marquis arrivaient à l'une des extrémités de la terrasse, une forme blanche se dressa tout à coup devant eux, et les cloua au sol. C'était mademoiselle May en personne. Elle les regarda pendant quelques secondes.

— Monsieur d'Anguilhon, je ne vous pardonnerai jamais!.. jamais!.. dit-elle. Et sur cette phrase lancée à haute et intelligible voix, elle tourna sur ses talons et disparut derrière la charmille.

Les fiancés, un instant interloqués, se mirent à rire.

— Voici l'Amérique qui proteste déjà! dit Jacques.

— Nous la laisserons protester.

— Comment votre cousine ne s'est-elle jamais aperçue que je vous aimais?

— Elle croyait que vous étiez amoureux de la duchesse, répondit Annie en souriant.

— Amoureux de la duchesse! répéta Jacques avec un étonnement sincère. Quelle idée!

— N'est-ce pas? Oh! elle va m'accabler de reproches; je m'y attends bien.

— Et cela ne vous effraie pas?

— Non ; je suis très brave.

— Votre mère ne s'opposera-t-elle pas à ce que vous épousiez un Français?

— Maman! Oh! elle ne songerait jamais à contrarier mon inclination.

— Vous ne savez pas combien l'idée de vous demander votre main à vous-même me troublait. C'est tellement contraire à nos mœurs!

— Eh bien! je suis très contente que vous m'ayez traitée en Américaine. Si vous aviez parlé d'abord à ma mère, vous auriez tout gâté et je n'aurais pas le beau souvenir de cette soirée.

La jeune fille s'arrêta tout à coup et regardant son fiancé dans les yeux :

— Mais votre famille, à vous, ne sera-t-elle pas bien mécontente de vous voir choisir une étrangère et une protestante?

— Non. Ma mère, quoique très pieuse, n'a pas les idées étroites. La baronne de Keradieu lui a fait aimer et apprécier le caractère américain. Elle vous sera reconnaissante, d'abord de me retenir en Europe, et puis, elle s'attachera à vous, j'en suis sûr. Je n'aurais jamais épousé une femme qui n'eût pas été digne de devenir sa fille. Ah! elle sera bien surprise, quand demain je lui redeman-

derai l'anneau de fiançailles des d'Anguilhon qu'elle porte encore à sa main droite.

— Une bague en émail bleu, avec un chiffre et une couronne en petits diamants? demanda mademoiselle Villars avec vivacité.

— Vous l'avez remarquée?

— Elle m'a fascinée; je l'ai regardée tout le temps.

— Eh bien! demain, je la placerai à ce doigt, dit Jacques en baisant l'annulaire de la jeune fille. J'espère qu'elle vous ira. Ce sera le premier anneau de la chaîne qui nous liera l'un à l'autre — une chaîne qui sera très douce et très agréable, ne le croyez-vous pas?

Trop émue pour parler, mademoiselle Villars répondit par un signe de tête.

Jacques la conduisit au bord de la terrasse.

— Quelle belle nuit nous avons pour nos fiançailles! continua-t-il. Regardez.

A l'horizon, la mer s'étendait comme une nappe de lumière. La lune d'août, chaude et dorée, montait dans le ciel profond. L'atmosphère était d'une transparence extraordinaire. Il n'y avait pas un souffle d'air; le paysage semblait enchanté et idéalisé.

— Bien belle, murmura Annie... Inoubliable...

— Savez-vous comment s'appellent les roses que vous avez à votre corsage? demanda le marquis.

— Non.

— « Le bouquet de la mariée ». Vous avez été bien inspirée en les choisissant ce soir.

— Eh bien! je les ai choisies, parce que je vous avais entendu dire que vous les aimiez

— C'est vrai. Il y en avait un massif, dans un coin de Blonay. Elles étaient l'objet de mon admiration enfantine. Je les prenais pour rafraîchir mon visage, échauffé par le jeu et je trouvais leur parfum délicieux. Maintenant, elles me seront doublement chères. Voulez-vous me donner quelques-unes de celles-ci, en souvenir?

Annie enleva la touffe de son corsage et, avec des doigts un peu tremblants, elle la partagea en deux.

— Voici... je garderai l'autre moitié.

Le marquis prit les petites roses, non sans avoir pressé la main qui les lui offrait.

— Le bouquet de la fiancée... dit-il.

Puis, les ayant portées à ses lèvres, il les plaça dans son portefeuille.

A ce moment, un son de voix arriva sur la terrasse.

— Nous devons rentrer, je crois, dit mademoiselle Villars. On finirait par s'apercevoir de notre absence. A demain.

— A toujours! répondit Jacques.

Après un long et profond serrement de mains, les fiancés redescendirent vers le jardin. Lorsqu'ils reparurent, la baronne de Keradieu et le vicomte de Nozay les regardèrent avec curiosité. Mademoiselle Villars évita soigneusement de rencontrer les yeux de Clara, elle glissa à l'oreille de sa mère qu'elle avait la migraine, la pria de l'excuser auprès de leurs amis et se retira aussitôt.

En entrant dans sa chambre, Annie y trouva Catherine. Elle lui jeta les bras autour du cou, l'étreignit, la secoua, l'embrassa.

— Je suis si heureuse! si heureuse! fit-elle, le visage rayonnant.

Bonne se dégagea et se reculant un peu, examina la jeune fille.

— Cela ne veut pas dire que vous êtes fiancée?

— Précisément.

— Oh! Miss Annie! Miss Annie!

Et, avec ces mots, Catherine se laissa choir sur un fauteuil, écrasée, consternée.

— Tu avais donc deviné, toi?

— Deviné que vous aimiez ce marquis français? Il y a bien longtemps! la première fois que je vous ai vus ensemble! Et vous étiez si changée! jamais deux heures de la même humeur; jamais satisfaite de votre coiffure et de vos toilettes; l'esprit toujours absent. Ce sont des signes, cela! Ah! vous m'avez joliment tourmentée!

— Je ne me doutais pas d'avoir été aussi désagréable, dit en riant mademoiselle Villars. Tu verras comme je vais redevenir gentille!

— Et, ce soir, continua Makay, quand de la fenêtre de votre mère, j'ai vu ce monsieur vous emmener vers la terrasse, j'ai reçu un coup dans le cœur et vous pouvez me croire, j'ai pressenti ce qui est arrivé.

— Tant mieux, car tu aurais été capable de t'évanouir de saisissement.

— Comment pouvez-vous plaisanter ainsi? fit Bonne d'un ton de reproche.

— Et toi, comment peux-tu avoir cette figure désolée, quand tu me vois heureuse? Tu m'as reproché souvent mon insensibilité; je te dis que

j'aime et tu n'es pas contente! Voyons, n'est-il pas beau, M. d'Anguilhon?

— Oui... Mais son caractère, sa moralité... en êtes-vous sûre?

— Il est un parfait gentilhomme.

— Vos tantes seront désolées.

— Est-ce que tu voudrais que je leur sacrifiasse mon inclination et mon bonheur? que je restasse vieille fille?

— Non, non, chérie...

— Eh bien! ne grogne plus, et quitte cet air tragique!

— Mais, insista la pauvre Bonne, avez-vous réfléchi?

— Je n'ai pas réfléchi. M. d'Anguilhon m'a plu tout de suite. Je me suis sentie comme poussée vers lui; je l'ai aimé, et je l'aime.

— Miss Clara sait-elle?...

Mademoiselle Villars se mit à rire.

— Elle nous a vus ce soir, sur la terrasse, au bras l'un de l'autre et elle a tout compris. Elle va venir me faire une scène; je l'attends de pied ferme.

Makay se leva.

— Miss Annie, dit-elle d'un ton anxieux, vous ne songez pas à me renvoyer en Amérique?

— Te renvoyer! es-tu folle? Est-ce que je pourrais me passer de toi? Nous ne nous séparerons jamais... à moins, toutefois, que tu ne prennes mon mari en grippe.

— Oh! s'il vous rend heureuse, je suis sûre de l'aimer!

— Tu l'adoreras. Et maintenant, laisse-moi; je me déshabillerai seule.

La jeune fille jeta de nouveau les bras autour du cou de Bonne et après l'avoir embrassée affectueusement :

— Va pleurer un peu, dit-elle. Je te connais; tu ne seras bien que quand tu auras versé quelques larmes.

— Dieu vous bénisse, chérie! murmura Catherine en s'éloignant.

— Et d'une! fit gaiement mademoiselle Villars.

Alors, s'allongeant sur le divan, la jeune fille tâcha de revivre la scène délicieuse qui venait de se passer. Elle se rappela une à une, les paroles de son fiancé, ses regards, son émotion. Elle avait, à un certain moment, senti contre son bras les battements de son cœur. Oh! oui, il était sincère, jamais elle ne douterait de lui. Il fallait qu'il l'aimât beaucoup pour faire d'elle une marquise d'Anguilhon. Après avoir passé plus d'une heure à se souvenir, à anticiper, à concevoir son bonheur, Annie retira le bouquet de son corsage et l'enferma pieusement dans une précieuse petite boîte ancienne, achetée quelques jours auparavant. Elle enleva ensuite toutes ses bagues, et elle eut un sourire heureux, en pensant que le lendemain, Jacques mettrait à son doigt l'anneau de fiançailles des d'Anguilhon, cette jolie bague en émail bleu, qui l'avait fascinée, selon son expression.

XVIII

Clara n'aurait pu dormir sans avoir déchargé son cœur de la colère et de l'indignation dont il

s'était rempli en voyant sa cousine au bras du marquis. Elle monta chez elle, aussitôt qu'elle put s'échapper, l'accabla de reproches, l'accusa de duplicité, d'hypocrisie, de toutes les pires choses. Elle était exaspérée surtout par l'idée que, venue en Europe, pour veiller sur Annie, elle n'avait rien vu de ce qui se passait. Sa vanité blessée la rendit vraiment abominable.

Mademoiselle Villars se contint admirablement aussi longtemps que sa cousine ne s'en prit qu'à elle. Mais lorsqu'elle attaqua le marquis, et mit en doute sa sincérité, elle lui imposa silence, et lui dit avec dignité :

— Une fois pour toutes, je ne veux entendre parler ni de ma richesse, ni de la pauvreté de M. d'Anguilhon. Je crois que son affection est désintéressée, parce qu'il me l'a dit. S'il m'a trompée, tant pis pour lui. Il est mon fiancé ; tout ce que tu diras contre lui me blessera au vif.

Clara reprocha amèrement à sa cousine d'abandonner ses amis, son pays. Annie lui répondit que Paris n'était qu'à sept jours de New-York. Mademoiselle May haussa les épaules.

— A sept jours de New-York ! répéta-t-elle. Quand tu seras mariée à un Français, il en sera à des années. Rappelle-toi ce que je te dis. Tu ne pourras pas fermer ton hôtel, quitter ton château pour venir voir ta famille. Ta position sociale te créera mille obligations qui te retiendront prisonnière.

Annie se mit à rire. Elle assura Clara qu'elle ne serait jamais prisonnière, ni de personne ni de rien, et lui promit d'assister à son mariage coûte

que coûte. Elle s'efforça ensuite de lui montrer le beau côté des choses, mais la jeune fille ne voulut pas le voir.

A ce moment, madame Villars entra. Mademoiselle May, toujours furieuse, lui lança brutalement la nouvelle au visage. La pauvre femme demeura toute saisie. Sa fille, fiancée à M. d'Anguilhon! Il lui fallut un certain temps pour bien comprendre la chose et se persuader que ce n'était pas une plaisanterie. Revenue enfin de sa surprise, elle reprocha tout de suite, à Annie, sa dissimulation. Cela l'affligeait plus que tout le reste.

— Comment avez-vous pu me cacher ce qui se passait entre vous et le marquis? demanda-t-elle, avec une expression de sévérité qu'elle n'avait jamais eue.

La jeune fille répondit vivement:

— Mais, maman, il ne se passait rien du tout! Avant ce soir, il ne m'avait jamais parlé d'amour et de mariage. Nous causions comme des camarades. Nous n'avons même jamais fleureté l'un avec l'autre. Quant à ce que j'éprouvais pour lui, cela a été, d'abord, trop vague, et puis trop sacré pour pouvoir en parler.

Madame Villars comprit qu'Annie devait aimer beaucoup le marquis, pour s'être ainsi décidée à l'épouser. Elle n'essaya pas de lutter contre cet amour et de la ramener à la raison, mais elle laissa voir son chagrin et son désappointement ; puis elle déclara qu'elle ne donnerait son consentement qu'après avoir pris des informations sérieuses sur le compte de M. d'Anguilhon.

Madame de Keradieu, entendant un bruit de voix

dans la chambre d'Annie, vint voir ce qui s'y passait. Elle s'arrêta sur le seuil de la porte, surprise et alarmée par la consternation peinte sur les visages de madame Villars et de sa nièce. Elle crut à un malheur. Annie vint au devant d'elle, lui mit les bras autour du cou et lui annonça à l'oreille ses fiançailles avec M. d'Anguilhon. La baronnne eut une exclamation de joie; elle embrassa tendrement la jeune fille, et la félicita avec un accent qui partait du cœur.

— Vous auriez pu aller loin, ajouta-t-elle, avant de rencontrer un homme qui vaille le marquis.

— Elle n'avait qu'à rester en Amérique pour cela, répondit sèchement Clara.

— Ce n'est pas mon avis.

— Ah! oui, je sais... la race, un titre, fit mademoiselle May avec dédain, des choses inutiles, nuisibles même au bonheur.

— Des choses qui contribuent beaucoup à l'agrément de la vie, croyez-moi. Vous pouvez être tranquille, madame Villars, ajouta Antoinette de Keradieu, Jacques est un parfait gentleman. Mon mari vous donnera sur sa famille et sur lui, des renseignements qui vous satisferont entièrement.

La baronne dit tout ce qu'elle pouvait pour réconcilier la mère et la cousine d'Annie avec ce mariage; mais elle sentit que leur désappointement était encore trop vif, et qu'il valait mieux laisser agir le temps et la réflexion. Les trois Américaines se séparèrent cependant en assez bons termes. Madame Villars promit de ne pas s'opposer au choix de sa fille, s'il était justifié par de bonnes informations. Clara donna sa parole qu'elle serait polie et

convenable avec le marquis. Annie ne pouvait raisonnablement demander davantage.

XIX

La première pensée de Jacques fut de voir la duchesse. Il prit congé de mademoiselle Villars, presque aussitôt après qu'Annie se fut retirée, et l'âme débordante de joie, il se dirigea vers Petit-Port.

Christiane savait que la journée ne se passerait pas sans que le sort du marquis fût décidé. Elle avait deviné qu'il choisirait la soirée pour faire sa demande, et qu'il viendrait aussitôt lui en apprendre le résultat.

Depuis la veille, une inquiétude douloureuse labourait son esprit, une sorte d'angoisse l'oppressait. Elle avait marché trois heures de suite, essayé de tout pour détourner sa pensée de Jacques et de mademoiselle Villars, mais sans y réussir. Après le dîner, elle avait insisté pour que Guy de Nozay et Louis de Challans allassent chez madame Villars et, comme si le repos lui eût été impossible, elle s'était mise à arpenter la véranda, en compagnie de son oncle et du docteur Moreau. Lorsqu'on lui annonça le marquis d'Anguilhon, elle rentra au salon, s'arrêta une seconde pour saisir de loin l'expression de sa physionomie, puis, s'avançant au devant de lui :

— Vous avez l'air d'un triomphateur, dit-elle en lui tendant la main.

— D'un homme heureux seulement.

La duchesse eut la sensation d'un coup violent, d'une blessure; ses paupières battirent, le reflet d'une grande émotion traversa son visage.

— Ah!... fit-elle.

Sa voix avait une intonation si étrange que Jacques la regarda avec étonnement.

Elle s'était assise dans son grand fauteuil, l'abat-jour de la lampe, placée tout près d'elle sur une petite table, mettait sa tête dans l'ombre, et quelques secondes lui avaient suffi pour reprendre possession d'elle-même.

— Vous voilà donc fiancé? dit-elle d'un ton très naturel en déployant un éventail.

— Tout ce qu'il y a de plus fiancé.

— Avez-vous reçu mon petit mot d'hier?

— Oui, et vous le voyez, je vous ai obéi

— Vous avez bien fait. Avec les femmes, il est un moment qu'il ne faut ni devancer ni laisser passer. Ce moment était arrivé pour mademoiselle Villars. Et puis, je craignais que l'idée romanesque ne vous prît d'aller cueillir quelques lauriers en Afrique avant de vous marier.

Le jeune homme rougit.

— Vous me jugiez trop bien. Je suis malheureusement incapable d'une action semblable.

— Vous y avez songé pourtant. Oh! je lis très couramment dans votre physionomie...

— Diable! fit Jacques en souriant.

— Et comment cela s'est-il passé avec Annie? Vous avez été très éloquent sans doute? dit la duchesse.

La nuance de raillerie, mise dans cette question, n'échappa pas au marquis et le blessa.

— J'ai été sincère, répondit-il froidement. Quant à mademoiselle Villars, elle m'a accordé sa main avec un élan de cœur, une générosité, une confiance que je n'oublierai jamais.

— Quelle surprise pour votre mère! La seule perspective de votre départ l'avait pâlie et maigrie. Elle va renaître.

— Figurez-vous qu'elle a été charmée par mademoiselle Villars. Elle m'a fait mille questions sur son compte, tout en me regardant curieusement. Je ne serais pas étonné qu'elle eût pressenti quelque chose. Elle est si fine!

— Et maintenant ne lambinez pas. Il faut que votre mariage se fasse fin octobre.

— Fin octobre! y songez-vous? on pourrait supposer que mon empressement est intéressé.

— L'empressement d'un fiancé est toujours flatteur. Bien que j'aie foi en la parole de mademoiselle Villars, et que la fermeté de son caractère soit très rassurante, je ne serai tranquille que lorsque je vous aurai vu sortir de Sainte-Clotilde; et j'ai grand besoin d'être tranquille, ajouta Christiane d'un ton, qui, de nouveau, surprit Jacques.

— Vous désirez donc beaucoup être débarrassée de moi?

— De vous, non, mais d'un gros souci, celui de votre mariage. Voici, soit dit sans reproche, près de quatre mois que je ne pense qu'à cela; je voudrais changer de préoccupation.

— Mais qu'avez-vous donc ce soir? demanda le

marquis blessé au vif; je ne vous ai jamais vue ainsi. Vous ai-je déplu en quelque chose?

— Non, non. J'ai fait aujourd'hui une promenade insensée. Je suis tout simplement harassée de fatigue, énervée par la chaleur, si bien que je vais vous renvoyer.

— Déjà? et j'ai tant de choses à vous dire!

— Demain je serai tout cœur et tout oreilles; nous causerons aussi longtemps que vous voudrez, répondit Christiane, avec une inflexion plus douce. En attendant, je vous félicite bien sincèrement. Vous avez gagné non seulement une fortune, mais une femme bonne, aimable et honnête.

— Et comment pourrais-je vous remercier de m'y avoir aidé?

— En faisant beaucoup de bien.

— Je tâcherai.

— Au revoir, beau fiancé, dit la duchesse avec un de ses plus charmants sourires.

Jacques, ainsi congédié, s'éloigna mécontent, désappointé, et moins heureux qu'il n'était venu.

« Quelle femme étrange! se dit-il. On ne sait jamais dans quelle disposition on la trouvera. Dieu merci, Annie n'est pas aussi compliquée! »

Après le départ du marquis, Christiane demeura quelque temps immobile, les prunelles fixes, et comme sans regard extérieur, s'étonnant de souffrir, cherchant la cause de cette douleur qui avait éclaté en elle.

« Serais-je envieuse, par hasard? se demanda-t-elle. Envieuse, moi? » ses lèvres s'arquèrent dédaigneusement. « Quoi donc alors? »

L'apparition d'un fantôme n'eût pas mis sur son

visage une pâleur plus soudaine, dans ses yeux une épouvante plus grande, que ce qu'elle vit au fond de son cœur. « Quelle folie! quelle folie! » dit-elle à haute voix. Et passant, à plusieurs reprises, son mouchoir sur son front emperlé d'une sueur, froide, elle répéta : « Impossible!... Impossible!... »

XX

Le lendemain, après avoir envoyé à Annie son premier bouquet de fiancée, et quelques lignes charmantes, Jacques se dirigea vers la Bluette. Plus il approchait, plus son pas se ralentissait. Tout le temps, il avait cru bien faire en cachant ses intentions de mariage à sa mère. Maintenant, il comprenait qu'en demandant la main de mademoiselle Villars, sans avoir premièrement obtenu son consentement, il avait fait une chose inouïe, sans précédent dans la famille, et ce fut avec une certaine appréhension qu'il arriva chez son oncle.

Madame d'Anguilhon se trouvait dans le petit salon attenant à sa chambre à coucher et faisait sa correspondance. Lorsqu'elle vit paraître Jacques, son visage, comme d'habitude, s'éclaira de joie.

— Toi! s'écria-t-elle, je ne t'attendais pas ce matin.

Le cœur du jeune homme battait de plus en plus fort. Il embrassa sa mère très tendrement, puis, passant son bras sous le sien, il la conduisit vers son fauteuil, la fit asseoir, jeta un coussin à ses

pieds, s'y agenouilla et tenant ses mains, les yeux levés vers elle, des yeux triomphateurs et caressants, il lui raconta tout.

Le mécontentement de la marquise égala sa surprise. Elle se montra très froissée de ce que son fils ne l'eût pas mise dans sa confidence, et surtout ne l'eût point consultée. Jacques se disculpa, en affirmant qu'il n'avait agi ainsi que pour lui épargner les angoisses par lesquelles il avait passé. Il ajouta que s'il avait fait une démarche décisive, sans demander son approbation, c'est qu'il en était sûr d'avance. Il raconta alors ce qu'il savait de la famille Villars, il parla des qualités d'Annie, énuméra toutes les garanties de bonheur qu'elle lui offrait.

En écoutant son fils, la physionomie de madame d'Anguilhon s'était peu à peu rasserénée. La pensée qu'il ne la quitterait pas, fit éclater en elle une joie soudaine. Ses yeux devinrent humides.

— Tout cela serait parfait, dit-elle, si mademoiselle Villars n'était étrangère et protestante.

— Oui, elle est étrangère, protestante, roturière, républicaine, répondit Jacques ; mais elle n'est pas bourgeoise. Elle n'a ni vanité bête, ni sentiments mesquins. Elle est bien élevée et s'assimilera parfaitement. Et puis, voyez-vous, continua-t-il, notre race a besoin d'être renouvelée. Annie a une splendide constitution physique. Elle nous donnera de beaux enfants, de ces enfants, comme il en naît des mariages franco-américains : solidement bâtis, l'œil bien enchâssé, les cheveux dorés Il me semble que je les vois déjà, fit Jacques avec émotion.

La marquise trouva la dot de mademoiselle Villars trop considérable.

— Il faut beaucoup aimer et estimer une femme, pour accepter une aussi grosse fortune, quand on est pauvre soi-même, dit-elle.

— J'aime et j'estime beaucoup Annie, répondit le jeune homme.

— Et souviens-toi, continua madame d'Anguilhon, que le monde, si indulgent pour l'infidélité masculine, méprise l'homme qui trompe la femme qui l'a enrichi. Quant à moi, je préférerais que tu allasses mourir en Afrique, que de te voir jamais tromper cette jeune fille qui, non seulement, t'apporte une fortune royale, mais qui te fait tant de sacrifices. Les d'Anguilhon n'ont jamais tenu leur serment de mariage. Il faut que tu fasses exception, et que tu sois un mari honnête. Donne-moi ta parole de gentilhomme que tu ne te laisseras jamais entraîner hors du devoir. Mon consentement est à cette condition.

— Je vous la donne, répondit Jacques d'un ton ferme.

— Alors, que Dieu te bénisse, dit la marquise, en posant sa main sur la tête de son fils.

Puis, retirant d'elle-même la bague d'émail qu'elle portait au doigt, elle la tendit au jeune homme et, d'une voix altérée :

— Voici votre anneau de fiançailles. Il y a trente-deux ans que ton père me l'a donné. J'espère qu'il portera bonheur à mademoiselle Villars.

La marquise regarda son fils, pendant quelques secondes.

— Et il y a des gens qui croient que Dieu ne fait plus de miracles ! dit-elle doucement.

Il serait difficile de rendre la joie de la comtesse de Froissy en apprenant le mariage de son neveu. Le comte, lui, reprocha à Jacques, et en termes assez vifs, de lui avoir laissé faire des démarches pour obtenir un poste dans une expédition, quand tout le temps, il songeait à épouser une héritière.

Le marquis s'excusa, en disant qu'il avait voulu garder l'Afrique comme une fiche de consolation, dans le cas où il aurait échoué auprès de mademoiselle Villars.

— Mais, ajouta-t-il en souriant, le vieux dicton qui affirme que, pour un d'Anguilhon il y aura toujours « de l'amour, de la gloire et de l'argent », n'a pas menti.

— La gloire ! répéta M. de Froissy, en levant le menton, où la prends-tu ?

— Elle viendra peut-être comme le reste.

Le comte haussa les épaules.

— Enfin, dit-il, je suis heureux de ce mariage pour ta mère. Je souhaite que tu fasses un bon usage de cette fortune qui te tombe d'Amérique. Mais souviens-toi : pour ton honneur, pour le nôtre, pas de grosses parties au cercle, pas de fredaines, pas de sottises !

XXI

Le baron de Keradieu satisfit la mère d'Annie sur tous les points. Il déclara qu'il répondait de

Jacques comme de lui-même, qu'il se faisait garant de son honorabilité, et madame Villars le savait trop gentilhomme pour pouvoir douter de sa bonne foi.

Le marquis d'Anguilhon demanda officiellement la main d'Annie, qui lui fut, non moins officiellement accordée, mais avec quels regrets, Dieu seul le sut !

L'annonce du mariage de Jacques avec la riche Américaine dont on avait tant parlé, causa une surprise générale. Ce fut un événement mondain. On le discuta dans tous les châteaux de France. Les envieux trouvèrent mauvais qu'un d'Anguilhon sautât aussi facilement le « bâton de la mésalliance » comme l'on disait au XVIIIe siècle. Les intransigeants ne manquèrent pas de déplorer, comme ils le font à chaque nouveau mariage franco-américain, l'invasion de l'aristocratie par les étrangères. Cependant, comme Jacques et sa mère étaient très aimés, il y eut bien une certaine somme de sincérité dans les félicitations qu'ils reçurent.

Le lendemain même de ses fiançailles, Annie annonça son mariage à ses tantes Villars. Forte de sa liberté, elle ne prit point la peine d'user de circon locutions, ou d'atténuer le coup qu'elle portait. Elle sut, en quelques mots, exprimer le sentiment profond qu'elle avait dans le cœur, et faire comprendre l'inutilité de toute remontrance. Elle écrivit d'un trait, sans remords, sans hésitation, ne s'arrêtant que pour regarder, de temps à autre, à son doigt, l'anneau des d'Anguilhon, dont le chiffre et la couronne lui donnaient la sensation du lien

qui existait entre elle et Jacques. A sa missive elle joignit une photographie de son fiancé, persuadée que la vue du beau gentilhomme justifierait son choix, et adoucirait la colère de ses tantes.

Par le même courrier, elle écrivit à la sœur de M. Barnett. Cette lettre qui, en réalité, était destinée à Frank, ne fut point de composition facile. Puis, comme toutes les femmes, en semblables circonstances, Annie trouva des paroles qui apaisèrent sa conscience, mais qui ne devaient pas diminuer le chagrin qu'elle allait causer.

Le premier soin de Jacques fut de débarrasser son esprit de tout ce qui avait trait à l'Afrique. Il écrivit à Georges Delorme, et lui raconta fidèlement l'histoire de son mariage, et le combat qui s'était livré en lui, puis, voulant atténuer, autant que possible, le mauvais effet de sa désertion, il se rendit à Paris pour voir le capitaine Richard, qui venait d'y arriver. Le visage bronzé du jeune homme, son corps musculeux, amaigri, comme passé au feu, son regard illuminé par la foi et l'enthousiasme, causèrent à Jacques un spasme d'envie. Mû par une vive sympathie, par le désir de ne pas être trop mal jugé, il lui exposa franchement sa position. Le capitaine, après avoir exprimé le regret de perdre sa collaboration, le félicita chaleureusement, et ajouta :

— Tout le monde eût agi de même.

Ces paroles, dites sans intention blessante, amenèrent comme un soufflet le sang au visage du marquis. Un d'Anguilhon n'eût pas dû agir comme tout le monde. Après cette démarche, Jacques se sentit tout à fait libre, et s'abandonna cœur et âme, au bonheur qui lui était donné.

Mademoiselle Villars était profondément heureuse, heureuse surtout parce qu'elle aimait. Toutes les cordes de son cœur vibraient maintenant, même celles du dévouement et de l'abnégation que, chez elle, aucun homme n'avait encore touchées. La pensée, qu'elle allait rendre à Jacques la fortune qui lui avait été enlevée, la comblait de joie, et les sacrifices qu'elle faisait à sa volonté ou à son goût lui donnaient un plaisir infini. A côté de son bonheur, Annie avait mille petites satisfactions. Ses amis français, vieux et jeunes, se montrèrent enchantés de son mariage. Guy de Nozay triomphait modestement, et lui témoignait une très cordiale amitié. La duchesse ne la traitait plus comme une étrangère, mais comme une égale, et cela ne laissait pas que de la flatter. L'accueil affectueux, qu'on lui faisait à la Bluette, la rendait très fière, et, à chaque visite, sa sympathie augmentait pour la marquise d'Anguilhon.

Selon l'usage américain, madame Villars laissa aux fiancés la plus entière liberté. Bien loin de les surveiller, ce qu'elle eût cru offensant pour sa fille elle se retirait discrètement lorsqu'elle les trouvait, soit dans la bibliothèque, soit dans le petit salon. Le marquis fut, d'abord, assez troublé de cette confiance extraordinaire. Mais Annie se montra si simple, si naturellement réservée dans leurs tête-à-tête, qu'il ne songea jamais à s'écarter de la plus scrupuleuse correction.

La jeune fille ne manqua pas, au cours de leurs causeries, de parler du portrait de Versailles, et de l'effet qu'il avait produit sur elle. Jacques fut émerveillé, en apprenant de quelle manière son cœur avait été tourné vers lui.

A la grande consternation de sa mère et de sa cousine, Annie consentit à ce que la date de son mariage fût fixée au 25 octobre. Madame Villars était très effrayée, d'avoir à marier sa fille dans un pays étranger. Les Keradieu lui promirent de l'aider et de venir à Paris, les premiers jours d'octobre.

Le 2 septembre, la marquise d'Anguilhon et son fils, ainsi que les trois Américaines quittèrent Deauville.

Comme mademoiselle Villars entrait dans sa chambre de l'hôtel Castiglione, Catherine, qui se trouvait derrière ses talons, s'écria :

— Oh ! Miss Annie, qui aurait dit !

— Oui; qui aurait jamais dit que je reviendrais fiancée ici ! fit la jeune fille.

Et, dans une effusion de joie soudaine, elle jeta ses bras autour du cou de Makay et l'embrassa.

XXII

Les fiancés s'occupèrent aussitôt de leurs préparatifs de mariage. Deux mois à peine, pour faire venir de New-York les actes nécessaires, régler leurs affaires respectives, commander un trousseau, c'était peu en vérité, et ils n'avaient pas de temps à perdre.

Dès le matin, après avoir reçu le bouquet de Jacques, Annie sortait avec sa mère et Clara, et la journée se passait en achats et en essayages. Tout cela amusait madame Villars plus que les deux cousines.

L'approche du mariage cause toujours un grand

émoi à la jeune fille française. Il y a en elle, à ce moment, une éclosion de sensations nouvelles, d'émotions délicieuses. La pensée qu'elle va devenir femme, qu'elle aura des diamants, des dentelles, du linge de batiste ou de soie, qu'elle pourra porter les peignoirs, les robes d'intérieur, si ardemment convoitées, la perspective de la liberté enfin, lui causent des ravissements que ne connaîtra jamais l'Américaine, habituée à toutes les recherches du luxe, et qui a déjà largement écrémé la vie.

Mademoiselle Villars s'occupait de son mariage comme si c'eût été celui d'une autre. Elle était tellement affairée qu'elle ne se sentait pas vivre, qu'elle n'avait pas le loisir de réfléchir. De temps à autre, quand il lui arrivait de penser qu'elle allait devenir la femme de Jacques, elle s'effrayait presque. Cela lui semblait doux et terrible. Elle l'adorait mais, chose étrange, elle ne se familiarisait pas avec lui. La hauteur naturelle de son caractère, la différence de race et de langage, le mettaient comme à distance. Il lui faisait l'effet d'un être plein de secrets et de mystères. La pensée qu'il serait son mari, comme son père avait été le mari de sa mère, la troublait tellement qu'elle ne s'y arrêtait jamais.

Annie faisait de fréquentes visites à madame d'Anguilhon; elle, qui ne consultait jamais personne, venait souvent demander son avis pour une chose ou pour une autre. Son pied était moins ferme sur le sol étranger, elle sentait instinctivement le besoin d'un guide. Quand elle arrivait rue de Bellechasse, avec des fleurs plein les mains, avec ses toilettes élégantes, son teint éblouissant, ses cheveux dorés, elle

faisait à la marquise l'effet d'une vision de jeunesse et d'espérance. Et ce vieil appartement du faubourg Saint-Germain semblait délicieux à mademoiselle Villars. Elle y éprouvait un curieux bien-être, une sensation de tranquillité, comme si on l'eût transportée, tout à coup, à des centaines de lieues de Paris et du monde moderne. Ces vieilles tapisseries, ces meubles anciens, qui n'avaient pas été achetés, lui disaient quelque chose, et lui faisaient sentir la douceur du passé.

Comme elle s'y attendait, Annie reçut de ses tantes et de l'homme d'affaires, qui avait été l'ami de son père et son tuteur, les reproches les plus vifs. Elle les lut avec un petit sourire de défi, mais elle sauta délibérément les insinuations malveillantes contre son fiancé. La réponse de la sœur de Frank Barnett la troubla davantage. Madame Adair lui disait simplement que la nouvelle n'avait point surpris son frère, qu'il s'y était préparé depuis longtemps. Il lui envoyait de sincères souhaits de bonheur. Ceci mit bien quelques charbons ardents sur la tête de la jeune fille, mais elle était trop heureuse pour les sentir beaucoup.

Le marquis d'Anguilhon se proposait de faire vendre les tapisseries et les tableaux qui lui restaient pour rembourser à madame de Lène, la somme qu'elle lui avait prêtée, et lui payer les vingt-cinq mille francs promis. Le comte de Froissy, imaginant bien que la situation financière de son neveu était embarrassée, lui donna, comme cadeau de noce, une somme de deux cent mille francs. En recevant cette agréable nouvelle, le jeune homme ne put s'empêcher de sourire et de dire : « Il n'y a rien

de tel que d'être heureux pour attirer la fortune ». La comtesse de Froissy avait racheté une partie des bijoux de sa belle-sœur; elle se fit un bonheur de les rendre à Jacques. Et bien qu'Annie épousât un gentilhomme pauvre, elle eut une merveilleuse rivière de diamants, des dentelles de reine, des éventails sans prix, des objets qui avaient été des présents royaux, dont la possession la rendit très fière, et qui ne laissèrent pas que d'inspirer quelque respect à Clara.

Lorsqu'il fut question du contrat, mademoiselle Villars voulut connaître la loi française; elle eut plusieurs conférences avec le notaire de la marquise qui, pour la première fois, et à son grand ahurissement, dut expliquer le code à une jeune fille. Après avoir bien compris, Annie déclara qu'elle se marierait sous le régime de la communauté, attendu que c'était le seul, selon elle, qui sauvegardât la dignité des époux. L'avocat américain lui représenta qu'elle s'exposait à se faire ruiner, sa mère la supplia de ne pas donner un tel pouvoir à son mari, Jacques voulut s'opposer à cette générosité ; elle demeura ferme comme un roc.

Grâce à l'activité d'Annie, à l'aide des de Keradieu, au câble transatlantique et à l'argent dépensé largement, tout fut prêt au jour fixé.

La veille du mariage, Jacques et Henri de Keradieu se promenaient, de long en long, sous les arcades de la rue de Castiglione parlant des arrangements pour le lendemain.

— Dis-moi, fit tout à coup le marquis, ta femme était-elle aussi calme qu'Annie?

Le baron se mit à rire.

— Absolument, répondit-il, et j'en ai éprouvé le même étonnement que toi. Vois-tu, nous sommes absurdes, nous autres Français, nous voudrions bien épouser des étrangères, mais il faudrait qu'elles ressemblassent à nos jeunes filles.

— Je ne demande pas cela... Cependant, j'avoue que le sang-froid d'Annie me surprend, d'autant plus, que je me suis laissé dire que les Américaines ne sont pas... moralement, des ingénues.

— Non, il est probable que mademoiselle Villars connaît le secret de la vie. Mais elle est trop pure pour le concevoir dans toute sa laideur, ou dans toute sa beauté. Je te parie qu'elle se demande simplement si le mariage sera agréable ou désagréable.

— Elle s'est occupée de tous les détails de la cérémonie. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle sait, jusqu'à un sou près, ce qu'elle coûtera.

— J'en suis même certain. Réfléchis donc, que depuis l'âge de dix-huit ans, elle est virtuellement émancipée, qu'elle dispose d'un revenu énorme, qu'elle paye ses toilettes, ses dépenses personnelles et connaît le prix de tout. Et puis, vois-tu, l'Américaine, qui donnera un million à une amie, à une œuvre de charité, ne souffrira pas qu'un fournisseur lui compte dix francs de trop. Je ne connais pas de femme qui craigne autant d'être trompée. Sois sûr d'une chose, c'est que mademoiselle Villars t'aime au-dessus de tout, qu'elle n'a jamais aimé et qu'elle n'aimera jamais que toi. Es-tu capable de suivre un bon conseil, et de profiter de mon expérience?

— Je le crois.

— Eh bien, prends l'habitude de parler anglais avec Annie. Cette magnifique langue, qui ne se prête ni aux exagérations, ni aux sentimentalités, te donnera la clé de son caractère. Puis, va passer quelques mois aux Etats-Unis. L'Amérique fortifiera ta nature, l'Europe assouplira celle d'Annie, et vous arriverez à une union aussi parfaite que celle qui existe maintenant entre Antoinette et moi.

— Amen! fit Jacques du fond de son cœur.

XXIII

Le 25 octobre, à huit heures du matin, Catherine entra chez mademoiselle Villars et la réveilla doucement.

— Pour la dernière fois, chérie, dit-elle lui présentant sa tasse de café habituelle et posant sur son lit une magnifique touffe de roses.

— Pourquoi la dernière fois? fit étourdiment la jeune fille.

— Pourquoi? Oh! miss Annie, pouvez-vous le demander?

Une vive rougeur nuança le visage de mademoiselle Villars, sa main trembla légèrement; elle fut quelques secondes sans parler et les paupières baissées.

— C'est vrai, dit-elle, rendant sa tasse à Catherine, ma vie va joliment changer. Malgré mon mariage d'hier, à la mairie, je ne puis imaginer que je suis marquise d'Anguilhon.

— Je me l'imagine bien, moi! fit Bonne avec un soupir.

— Oh! ne commence pas à pleurnicher! Puisque tu m'as si sottement habituée à cette tasse de café, tu me l'apporteras dans mon cabinet de toilette et, quand le cœur t'en dira, tu pourras m'offrir des fleurs comme celles-ci, dit mademoiselle Villars en respirant ses roses avec délices.

— Vous êtes un ange! fit Makay radieuse.

Annie embrassa affectueusement sa fidèle amie, puis la repoussant doucement :

— Ne nous attendrissons pas; c'est stupide! Tu as toujours des idées à larmes, dit-elle drôlement. Il ne s'agit pas d'avoir les yeux gonflés et le nez rouge. Je tiens à faire honneur à M. d'Anguilhon et à l'Amérique. Ce que je vais être regardée, épluchée, critiquée, aujourd'hui!

A ce moment, les deux portes qui donnaient dans la chambre d'Annie furent ouvertes simultanément.

— Beau temps! annonça madame Villars.

— Beau temps! cria mademoiselle May.

— Oh! tant mieux! fit Annie en frappant ses mains l'une contre l'autre. Heureuse l'épousée sur qui luit le soleil (*happy the bride on whom the sun shines*).

Quelques heures plus tard, la grande porte de Sainte-Clotilde s'ouvrait devant mademoiselle Villars. L'église était pleine comme un jour de fête. Les notes triomphantes d'une marche nuptiale éclatèrent sous les voûtes, et la mariée, très jolie dans sa robe de satin blanc et sous son voile de tulle d'une finesse invraisemblable, s'avança au bras du Ministre des Etats-Unis, la tête haute, le regard fixé

sur le chœur qui, avec ses scintillements d'or, ses lumières et ses fleurs, faisait l'effet de quelque coin de paradis.

Arrivé devant le maître-autel, Jacques s'inclina profondément, Annie releva, d'un petit coup de doigt, le bouffant de ses manches dont elle sentait la ligne dérangée; — une Américaine ferait cela, en allant à la mort.

La marquise d'Anguilhon avait demandé à Mgr Mermillod, l'évêque de Genève, de venir bénir le mariage de son fils. L'évêque à la voix d'or, au tempérament de poète, prononca une de ses plus jolies allocutions. Après avoir brièvement rappelé l'origine des d'Anguilhon, et les actions d'éclat qui leur avaient donné une place proéminente dans l'histoire, il engagea le marquis à se montrer digne de sa noblesse, ajoutant, qu'il devait un amour constant à la femme qui allait lui dire, comme Ruth à Noémi: « Ton Dieu sera mon Dieu, ton pays sera mon pays. » Mgr Mermillod dit ensuite à la mariée qu'elle venait d'une contrée où le catholicisme faisait de rapides progrès, d'un pays fécondé par le soleil de la liberté, et qu'elle devait employer aux bonnes œuvres les forces vives qu'elle en rapportait. Il ajouta que toutes les marquises d'Anguilhon avaient été des épouses admirables, des chrétiennes parfaites, et qu'elle devait tâcher de les égaler en grandeur morale, afin de laisser, comme elles, un souvenir révéré.

Une jeune fille française n'eût probablement vu, dans ces paroles, qu'un joli effet oratoire. Annie en fut pénétrée. Jacques, qui l'observait à la dérobée, demeura frappé de l'expression sérieuse de sa physionomie.

Pendant la messe, mademoiselle Villars lut, consciencieusement, l'office du mariage, dans son livre anglais et protestant. Et ainsi il devait en être toute sa vie. Elle parlerait une autre langue que son mari, aimerait d'une autre manière, suivrait une route parallèle mais différente, et ne serait jamais en communion parfaite avec lui.

Lorsque Jacques sentit le bras d'Annie s'appuyer fermement sur le sien, il éprouva une joie de triomphateur, une émotion profonde. La curiosité de la foule le fit intérieurement grincer des dents ; il eût donné beaucoup pour y échapper et se soustraire aux félicitations d'usage.

Le défilé à la sacristie fut très nombreux. On était venu des châteaux les plus éloignés. Les femmes, toujours impressionnées par la cérémonie du mariage, avaient l'air ému. Les hommes, le chapeau au bout de leurs cannes, l'œil un peu plus brillant, frôlaient les épaules de leurs voisines, glissaient des compliments ou des paroles tendres. Et, dans tous les rangs, on échangeait des réflexions.

— Comment trouves-tu notre nouvelle marquise? demanda le comte de Bar à son ami.

— Jolie, mais un peu raide.

— Jacques la mettra au point. Pour dresser une femme ou un cheval, il n'a pas son pareil.

— Va-t-il être heureux de pouvoir tripoter dans soixante millions!

— Les Américaines ne se refusent plus rien. Mademoiselle Villars s'est offert un de nos plus grands noms.

— Oui, mais elle y a mis le prix, au moins.

— Où les nouveaux mariés passeront-ils la lune de miel?

— A Cannes, au château de Saint-Michel, chez les de Froissy.

— Eh bien, Jacques ne s'embêtera pas, au château de Saint-Michel! conclut assez brutalement le comte de Bar.

Quelques pas plus loin, dans la file, deux jeunes Américaines se chuchotaient leurs remarques.

— La toilette d'Annie était par trop simple, dit l'une.

— Elle aura voulu déjà se donner l'air du faubourg Saint-Germain, répondit l'autre.

— Comment trouvez-vous le marquis?

— Oh! je n'ai jamais vu de Français aussi beau! (*I never saw such a handsome Frenchman!*)

— Ce que les demoiselles Villars doivent rager de voir leur nièce épouser, comme une parvenue, un noble ruiné!

— Oui; mais elle ne l'épouse pas pour son titre, elle en est follement éprise.

— Cela ne m'étonne pas.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de réception, cet après-midi, chez madame Villars?

— Le marquis n'a pas voulu.

— Il a l'air horriblement fier. Il est capable de défendre à Annie de voir ses amies.

— Oh! elle tiendra bon; elle n'est pas une Villars pour rien!

— Cela doit être joliment *excitant* d'épouser un étranger, ajouta une des jeunes filles sans se douter de l'énormité que sa traduction littérale du mot anglais lui faisait dire.

— Oui, ce doit être très amusant! (*oh! it must be great fun!*)

Et, sur ces phrases caractéristiques, les deux Américaines entrèrent dans la sacristie, avec l'idée de bien regarder le marquis, afin de pouvoir le décrire dans leurs lettres.

Le déjeuner eut lieu à l'hôtel de Castiglione; un déjeuner tout intime. La table, avec sa jonchée de fleurs rares, ses convives élégants, offrait un joli coup d'œil. Madame d'Anguilhon, marquise douairière maintenant, semblait rajeunie par le bonheur de son fils. Madame Villars, avec ses cheveux blancs, ses traits fins, avait l'air d'un Nattier vivant.

Le repas fut absolument charmant. Clara, qui n'était pas plus réconciliée avec le mariage de sa cousine que le premier jour, s'efforçait de faire contre mauvaise fortune bon cœur; elle paraissait très gaie, mais, pour ceux qui la connaissaient, il était facile de voir que sa gaieté était entièrement puisée dans son verre de champagne. La duchesse, exquise dans une toilette d'un mauve rosé, était à la droite de Jacques. Elle causait avec une animation nerveuse; ses yeux brillaient étrangement. La mariée semblait exercer sur elle une sorte de fascination; elle ne pouvait en détourner ses regards. Elle l'observait avec une curiosité intense, et lui envoyait, de temps à autre, un sourire énigmatique.

Quant à Annie, elle était vraiment jolie. L'émotion teintait de rose son visage, et le bonheur y mettait une douceur particulière. Elle évitait de rencontrer les yeux de son mari, mais à chaque

instant, elle les sentait s'arrêter sur elle; alors elle perdait un peu contenance, et ne comprenait plus ce que lui disait le vicomte de Nozay.

Jacques tenait son rôle avec la désinvolture d'un grand seigneur. Il avait l'air franchement heureux, et jouissait intérieurement du trouble et de l'effroi qui se peignaient sur le visage de sa femme.

Après le déjeuner, Christiane et le marquis se trouvèrent seuls un moment.

— Eh bien ! la cérémonie vous a-t-elle paru aussi terrible que vous l'imaginiez ? demanda la duchesse.

— Non ; j'ai été empoigné tout de suite, par l'émotion religieuse. Elle m'a reporté à ma première communion — à notre première communion, — fit Jacques, avec un sourire. C'est curieux, je vous ai revue telle que vous étiez ce jour-là, très mince, très jolie, avec des yeux bleus, dans un nimbe de blancheur. Je me suis revu, moi-même, distinctement, petit garçon, les cheveux encore blonds, en costume noir avec le brassard blanc, symbole d'innocence. En me retrouvant, agenouillé devant le même autel, mon cierge de mariage à la main, j'ai été profondément remué. Voyez-vous, on peut ne plus être catholique, mais il faut l'avoir été. Le catholicisme met dans la vie des souvenirs ineffaçables.

— Et vous êtes heureux ?

— Plus que je ne saurais l'exprimer.

— Alors, tout est bien, dit la duchesse.

Puis, d'un ton brusque, comme pour couper court aux sentimentalités :

— Quand comptez-vous rentrer à Paris ?

— Dans quatre mois, probablement. L'ambassade de Portugal déménage en décembre. L'architecte prendra immédiatement possession de l'hôtel, et tout sera prêt, je l'espère, fin février. N'êtes-vous pas contente de nous avoir pour voisins?

— Oh! bien contente! répondit madame de Blanzac, avec un accent d'ironie qui blessa l'oreille du marquis.

— Je suis curieuse de voir ce que le mariage fera de vous. Il change l'homme autant que la femme.

— Il y a une chose qu'il ne saurait changer, ce sont mes sentiments pour vous. Ne comptez pas, maintenant, être débarrassée de moi. Je ne pourrais plus me passer de vos conseils et de votre amitié. Pour commencer, il faut que vous me permettiez de vous écrire.

— Ecrire! s'écria la duchesse. Vous voulez m'écrire pendant votre voyage de noce!

— Pourquoi pas? J'ai tellement pris l'habitude de tout vous raconter, que je serai tenté, j'en suis sûr, de vous faire part de mes impressions. Savez-vous ce que vous devriez faire? dit le marquis, comme frappé d'une idée lumineuse.

— Quoi donc?

— Vous ne connaissez pas Rome, eh bien! venez nous y rejoindre.

— Vous êtes fou!

La colère, la douleur donnèrent à ces mots de Christiane une expression si extraordinaire, que le marquis la regarda avec surprise.

— Fou! et pourquoi?

— Parce que....

Jacques s'inclina.

— Quand une femme me donne cette raison-là, je n'insiste jamais, dit-il en souriant.

— Et vous faites bien, répondit sèchement la duchesse.

Puis, d'un ton plus doux :

— Allons ! soyez heureux. Je vous souhaite une belle lune de miel. Ecrivez, si le cœur vous en dit, ajouta-t-elle, en se dirigeant vers la chambre d'Annie.

Les nouveaux mariés devaient passer le mois de novembre au château de Saint-Michel, près de Cannes, puis continuer leur voyage, et rejoindre à Rome, madame Villars et Clara.

Annie, ayant eu la fantaisie de visiter l'appartement de Jacques, madame d'Anguilhon avait invité les jeunes gens à dîner. Ils devaient se rendre directement à la gare de Lyon.

Vers cinq heures, la nouvelle marquise, après avoir embrassé fortement, mais sans prononcer une parole, sa mère et sa cousine, suivit son mari, et monta dans le coupé rempli de fleurs, qui l'attendait pour la conduire rue de Bellechasse.

Du balcon de l'hôtel, Catherine jeta sur la voiture, une poignée de riz et un vieux soulier, — le riz, pour porter bonheur aux époux; le vieux soulier, pour les préserver de tous les maléfices, selon la superstition irlandaise.

A ce moment même, la duchesse sortait de l'hôtel de Castiglione; elle apparaissait comme la mauvaise fée, dont la venue rend tous les charmes impuissants.

Guy de Nozay la mit en voiture.

— Les voilà partis pour le septième ciel, dit-il.

— Espérons qu'ils y resteront !

— Ils seraient bien les premiers. Ou on n'y arrive pas, et ce sera leur cas, ou on en retombe les ailes cassées.

— Cela vous est-il arrivé ?

— A moi ? Non. Je n'ai jamais rencontré qu'une femme avec qui j'aurais voulu tenter l'ascension. Elle s'y est refusée. J'ai pris le parti de rester sur la terre, près d'elle.

— Vous avez sagement fait, et votre amitié lui est très précieuse, répondit la duchesse.

Puis, tendant la main au vicomte :

— Adieu... A Blanzac la semaine prochaine

XXIV

Christiane avait toujours eu le pressentiment qu'il y aurait une grande passion dans sa vie. L'amour qu'elle avait eu pour le duc de Blanzac ne pouvait pas compter. Il avait été l'amour d'une fillette ignorante de soi et de la vie. Elle se disait qu'elle aurait bien, comme la plupart des créatures, son heure d'extase et d'ivresse. Elle était lasse d'être aimée, adulée, obéie. Elle voulait aimer, se dévouer, se sacrifier. Jamais femme n'avait fait un rêve plus élevé. Ce rêve remplissait sa solitude ; elle le recommençait, sans cesse, s'y complaisait et, en la maintenant dans les hautes régions de l'idéalité, il l'avait préservée de tout entraînement sensuel. L'amour n'avait pas

été le coup de foudre qu'elle attendait. Il s'était infiltré, comme un poison, dans son cœur et dans sa chair. Au lieu d'un cri de triomphe, il lui avait arraché un cri de douleur. Malgré le déchirement intérieur qu'elle avait éprouvé, lorsque le marquis était venu lui annoncer qu'il était fiancé, elle s'était refusée à admettre qu'elle pût l'aimer. Elle le connaissait trop. Il n'avait que la supériorité physique. Il était inconstant, quelque peu frivole, faible de caractère, si différent, oh! si différent! de l'homme autour duquel avait tourné son rêve! Elle s'énumérait ses défauts et sa clairvoyance la rassurait. Hélas! le vrai amour est celui qui n'a pas de bandeau sur les yeux, qui voit les défauts, les vices mêmes, et qui n'en meurt pas.

Christiane essaya de croire qu'elle regrettait, tout simplement, l'intimité agréable qui s'était établie entre elle et Jacques. Puis, quand elle ne put plus se faire d'illusion, elle tâcha de se guérir d'un amour qui l'humiliait. Elle employa à cet effet des moyens héroïques. Elle s'imposa la présence des fiancés, fit plusieurs courses à Paris, aida le marquis à choisir ses cadeaux, donna des conseils à Annie pour ses toilettes, mania les étoffes de son trousseau, lui indiqua les modèles qui devaient le mieux plaire à Jacques. Elle assista à la messe de mariage et, malgré la douleur que cela lui causait, elle se contraignit à regarder les jeunes gens agenouillés l'un à côté de l'autre. Elle subit le supplice du déjeuner et, comme si elle eût trouvé quelque volupté à souffrir, elle suivit la mariée dans sa chambre, la vit changer de toilette, regarda avidement le modelé charmant de ses épaules, la beauté de sa chair. Quand Jacques

entra, elle lui dit : « Embrassez votre femme » et son regard ne fléchit pas pendant ce baiser. Elle assista au départ des époux, elle entendit le bruit de la portière du coupé, se refermer sur eux, et ce bruit retentit jusqu'au fond de ses entrailles.

Lorsque Guy l'eut quittée, elle s'enfonça dans le coin de sa voiture et, la tête un peu renversée, les yeux fermés, elle demeura inerte. Deux grosses larmes jaillirent de dessous ses paupières closes ; — ses premières larmes de femme. Elle les essuya lentement en se disant encore : « Cela passera... Cela passera... J'oublierai ».

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

Le château de Saint-Michel, situé à mi-chemin de la colline qui domine le golfe Juan, avait été bâti par un Anglais, dans le style de ces abbayes que l'on rencontre fréquemment en Angleterre. Les de Froissy l'avaient acheté, pour y prendre, comme ils le disaient, leurs quartiers de vieillesse et dans ce coin paradisiaque, il y avait assez de soleil, d'azur et de beauté, pour faire, non seulement un splendide couchant, mais une aube radieuse.

Les nouveaux mariés eurent là, pour leur lune de miel, un château avec tous les raffinements du luxe ; au dehors, un air saturé de parfums, des fleurs, des verdures merveilleuses, du bleu au-dessus de leurs têtes, du bleu à l'horizon, la mer, un paysage de rêve. Dans le port de Cannes, ils retrouvèrent à l'ancre, et attendant leur bon plaisir, le yacht qui les avait promenés l'été sur les côtes de Normandie et de Bretagne. Et tout l'équipage, qui avait conservé un bon souvenir des fiancés, les reçut comme un couple royal, avec des vivats et des fleurs.

Les jeunes gens arrivèrent à Cannes, à la fin d'une période de mauvais temps ; ils eurent un mois de novembre exceptionnellement beau et chaud, ce qui leur permit de faire de longues promenades, à droite et à gauche, et de petits voyages avec le *Sans-Souci*. Annie allait de découverte en découverte, de ravissement en ravissement. Elle était heureuse de connaître enfin ce midi de la France, que toutes ses amies avaient visité et, à travers le rayonnement de son jeune amour, elle le vit plus beau qu'aucune d'elles.

La « chappe » de la pauvreté, semblable à ces « chappes de plomb » que Dante voyait aux damnés, était définitivement tombée des épaules de Jacques, et il se sentait jeune et ardent comme à vingt ans. Il n'avait plus d'autre désir que de pouvoir rentrer en possession de Blonay, et Bontemps lui donnait cet espoir.

Dès les premières heures de l'intimité conjugale, le marquis comprit combien Annie était étrangère. C'était l'Ève prosaïque, simple du Nouveau-Monde, aussi différente de l'Ève complexe et compliquée du Vieux-Monde que peuvent l'être deux créatures de même espèce. Il eut, avec elle, la sensation qu'il mordait dans un beau fruit, sain, encore trop vert, dont l'âpreté était cependant agréable. Cette femme, aux caresses courtes, aux yeux limpides, aux mains fraîches, ne pouvait lui rendre les ivresses qu'il avait connues, mais elle lui révéla la douceur de l'amour sans art et sans artifices.

Annie avait accepté le mariage simplement, avec une joie franche, un prosaïsme qui l'avait parfois décontenancé. Elle avait eu des phrases caractéris-

tiques, et si extraordinaires pour un Français, qu'il en riait tout seul, et regrettait que la délicatesse l'empêchât de les répéter à quelque ami.

Jacques, qui tenait à avoir sa femme bien en mains, l'étudiait soigneusement. Son cabinet de toilette se trouvait contigu à celui d'Annie. Par la porte entrebâillée, il entendait souvent ses conversations et ses discussions avec Bonne. Elles l'amusaient infiniment, et achevèrent de lui révéler son caractère. Le marquis voyait avec satisfaction, que Catherine s'attachait à lui. Il lui eût été désagréable de sentir auprès de sa femme, une personne hostile. Il n'avait pas eu de peine à gagner le cœur de l'Irlandaise. Il savait parler aux vieux serviteurs, et il avait toujours pour elle, en particulier, quelque parole amicale.

Le mariage avait visiblement changé la jeune Américaine. Sa physionomie était plus douce, moins enfantine. Il y avait, dans son allure, moins d'indépendance, dans ses mouvements, moins de raideur. Elle écrivit un jour à sa cousine : « Jacques affirme que j'ai changé d'expression ; je suis curieuse de voir ce que tu diras. » Puis elle ajouta . « S'il est vrai que le bonheur embellisse, je dois être bien jolie. »

De fait, Annie était heureuse, non pas complètement, peut-être, mais profondément. Elle avait quelque peine à se familiariser avec son mari français. Elle le sentait toujours un peu loin d'elle. Sa sensibilité, sa nervosité la déconcertaient. Quand elle le voyait plongé dans une de ces rêveries auxquelles il s'abandonnait souvent, elle le regardait comme un phénomène. Elle n'avait jamais vu d'homme rêvant.

Les Européens passent en Amérique pour être des vases d'iniquité. Annie se demandait si son mari s'était bien amusé (*if he had been very wicked*), s'il avait eu beaucoup de bonnes fortunes. Elle brûlait de le questionner à ce sujet, mais elle n'osa jamais. Et elle était très fière d'être la femme du marquis d'Anguilhon. En dépit de sa raison, elle se sentait grandie par son titre. La couronne, brodée sur son linge et ses objets de toilette, lui faisaient plaisir à voir. Elle eut, d'abord, honte de sa vanité, puis elle finit par se dire philosophiquement, que ce devait être dans la nature humaine d'aimer ces choses, et qu'après tout elle n'était pas une déesse.

Le comte et la comtesse de Froissy revinrent chez eux, dans les premiers jours de décembre. Ils insistèrent pour garder les jeunes gens une semaine encore. Le comte aimait beaucoup sa nièce. Il se plaisait à la faire causer. Son mépris de la routine des gens ou des nations qui ne marchent pas avec le progrès, son intention délibérée de s'amuser autant que possible, le divertissaient infiniment. Il dit un jour en parlant d'elle : Annie est bien le plus joli morceau de prose qu'on puisse lire. Et mentalement, il ajouta : « Pourvu que cet animal de Jacques s'en contente ! »

Le 15 décembre, le marquis et la marquise d'Anguilhon partirent pour Naples, avec le *Sans-Souci*, emportant des souvenirs à embaumer leur vie entière.

II

Madame Villars et Clara passèrent le mois de novembre en Touraine chez les de Keradieu, puis elles partirent pour Rome où Georges Ottis devait les rejoindre.

Le marquis et la marquise d'Anguilhon avaient trouvé à Naples le Vésuve couvert de neige et une pluie diluvienne. Ils grelottèrent partout et fatigués d'attendre en vain le soleil, ils se décidèrent à aller à Rome, chercher un peu plus de confort et d'agrément. Annie télégraphia aussitôt à sa mère de leur retenir un appartement à l'hôtel d'Europe où elle était logée. Les nouveaux mariés furent attendus avec une impatience facile à comprendre. A leur arrivée, ils trouvèrent leur salon rempli de fleurs, brillamment éclairé, égayé par un beau feu. Jacques, touché des soins que l'on avait pris pour leur donner une impression agréable, se montra très cordial.

Clara, qui brûlait de se retrouver seule avec sa cousine, ne tarda pas à l'emmener sous prétexte de lui montrer sa chambre. Une jolie pudeur de jeune mariée avait empêché Annie de relever entièrement le voile épais qu'elle portait. Mademoiselle May vint aussitôt le détacher.

— Voyons, dit-elle, ce grand changement dont tu nous parles. C'est vrai que tu es changee !

— En bien ou en mal?

— Je ne sais... Tes yeux paraissent plus grands et tu as vieilli...

— Vieilli! s'écria Annie alarmée et courant au miroir.

— Oh! je ne veux pas dire qu'il te soit venu des rides, répondit Clara en riant, mais vois...

Et, passant son bras autour du cou de sa cousine, elle mit son visage près du sien.

— N'ai-je pas l'air plus jeune que toi?

— J'en conviens.

— Tu es devenue femme... et marquise, par dessus le marché! C'est plus qu'il n'en faut pour vieillir quelqu'un.

Puis, retirant brusquement son bras, elle se planta devant sa cousine,

— Et maintenant, la vérité. Nous nous sommes promis de nous la dire. Le mariage est-il agréable ou désagréable?

Annie rougit et détourna les yeux.

— Cela dépend absolument du mari, répondit-elle, pour dissimuler sa confusion.

— Je m'en doutais, dit Clara avec le plus grand sérieux.

— Comment est George? fit la jeune femme, dans l'intention de changer la conversation.

— Un peu surmené, le cher garçon... Quelques mois de repos le remettront. Il les a bien gagnés. Sa position est faite maintenant. C'est joli, à trente-deux ans! Sais-tu qu'il ne perdra rien à être vu à côté de ton mari? C'est un autre type, voilà tout. Tiens, il me fait l'effet d'un bon terre-neuve, tandis que M. d'Anguilhon, lui, ressemble à ces grands lévriers, qui se laissent caresser et soigner comme des pachas. Il ne va pas se donner des airs avec George, au moins?

— Des airs? Jacques! Ah! il est bien trop grand seigneur pour cela.

— Espérons que ton lévrier et mon terre-neuve vivront en bonne intelligence.

— Espérons-le.

— J'ai été surprise que M. d'Anguilhon ait bien voulu se loger dans le même hôtel que nous.

— Pourquoi pas? Oh! il a le sentiment de la famille, lui! Il dit qu'il ne peut pas vivre longtemps loin de sa mère.

— Un Américain ou un Anglais se ferait écorcher vif plutôt que d'avouer ça.

A ce moment, Makay entra pour la toilette de sa maîtresse. Mademoiselle May l'embrassa sur les deux joues.

— Eh bien! comment marche le nouveau ménage? Les amoureux se sont-ils déjà querellés?

— Querellés? se récria Bonne. Ah! Miss Clara, pour tout le mal que je vous veux, je désire que vous ayez une aussi belle lune de miel que votre cousine.

Georges Ottis fut présenté au marquis. En se tendant la main, les deux hommes se regardèrent dans les yeux. Visiblement, ils firent, l'un sur l'autre, une impression favorable, et les deux cousines, qui les observaient avec une certaine anxiété, échangèrent un coup d'œil de satisfaction.

Les jeunes gens dînèrent chez madame Villars. Clara ne se lassait pas d'observer sa cousine. Sûrement le mariage avait changé sa physionomie. Les regards tendres qu'elle avait pour son mari, la déférence qu'elle lui témoignait, lui causèrent une sorte d'irritation.

Le repas fut très gai, très animé. On parla indifféremment anglais et français. L'Amérique, la Touraine, Cannes fournirent ample matière à la conversation. Georges exprima une franche admiration pour les choses d'Europe.

— Quand je pense, dit-il, qu'il y a dans notre pays des gens qui prétendent que l'Amérique est supérieure au Vieux-Monde. Cela m'exaspère toujours. Il me semble que j'entends des enfants insulter leur aïeule.

— Oui, ajouta madame Villars, nous avons tout un parti qui rêve l'affranchissement de l'Amérique, qui voudrait qu'elle pût se suffire à elle-même et qui mettrait volontiers le feu aux Transatlantiques pour empêcher les femmes d'aller dépenser nos dollars en France ou ailleurs.

— Eh bien, c'est idiot, déclara énergiquement M. Ottis, car elles nous rapportent des idées, des modèles qui nous permettent de travailler sans tâtonnements et d'arriver presque du premier coup à la perfection, comme le montrent notre orfèvrerie, nos étoffes. J'estime, moi, que les cinq cents millions que nous laissons en moyenne chaque année en Europe, nous rapportent le double et le triple.

Cette manière pratique d'envisager les choses, d'utiliser la vanité féminine amusa infiniment Jacques et lui inspira même une certaine admiration.

Après le dîner, Clara se hâta d'emmener son fiancé.

– Comment trouvez-vous ce fameux marquis? lui demanda-t-elle aussitôt.

– Très bien, ma foi, beaucoup mieux que je ne m'y attendais. Que lui reprochez-vous?

— Rien, si ce n'est de vous avoir volé Annie, car il vous l'a volée.

— Pas sans sa permission, j'imagine... Elle paraît joliment éprise de lui.

— Oui, elle en a l'air absolument stupide!

— Stupide! je ne trouve pas. Je serais bien heureux si je vous voyais jamais cet air-là.

— Dieu m'en préserve! fit Clara avec une ferveur comique, mais il n'y a pas de danger, je suis d'une composition plus dure moi!

Dans ses voyages, Jacques avait toujours tourné autour de Rome sans avoir eu l'heur de le visiter. Il y arrivait maintenant dans les meilleures conditions, l'esprit libre de soucis et l'âme assez remplie de bonheur pour réagir contre la mélancolie qu'il distille.

Dès le lendemain de leur arrivée, Annie donna à son mari un échantillon de ce « *sight seeing* » littéralement « visite des curiosités, » qui fait les délices de l'Américaine et qu'elle considère comme un de ses devoirs ici-bas. Ce fut, pour le marquis, une source continuelle d'amusement et d'agacement. Chaque jour la jeune femme partait munie de son Baedeker. Arrivée dans un musée quelconque, elle prenait la droite ou la gauche, tombait en arrêt devant le premier pan de tableaux, plongeait un instant les yeux dans son guide, les relevait vers une peinture, la regardait plus ou moins longuement, puis recommençait cet exercice et le répétait pendant des heures entières avec un plaisir réel, une conscience sans égale. Elle n'admirait pas à faux et jouissait sincèrement de la vue des chefs-d'œuvre. Ils charmaient son œil sans provoquer en elle aucune

émotion. Elle voyait, voyait, et ne sentait pas. De ses pèlerinages artistiques.elle rentrait à demi-morte de fatigue, ayant, comme elle le disait plaisamment tous les tableaux et toutes les statues dans les jambes, mais contente d'avoir si bien employé son temps, d'avoir « fait autant » surtout. L'Américanisme « faire une ville, un musée » signifie passer en revue les curiosités d'une ville ou d'un musée. Dès le second jour, Jacques qui ne voulait pas se contenter « de faire » les galeries du Vatican dit à sa femme :

— Annie, ici chacun pour soi, deux personnes ne sauraient voir de même, nous nous gênerions mutuellement

— C'est bien, répondit-elle gaiement sans se douter que son mari venait de lui lâcher la main. Plusieurs fois, tournant la tête de son côté, elle le vit perdu en contemplation devant quelque tableau, ou quelque statue, et elle se dit avec un petit sourire de supériorité : « Il ne voit rien. » De fait, dans tout un musée, Jacques ne regardait, peut-être, que cinq ou six tableaux, qu'une ou deux statues, mais il ne les voyait pas seulement, il les sentait, il les emportait gravés dans son cerveau. Certains chefs-d'œuvre amenaient des larmes dans ses yeux. Souvent, le visage d'une madone, ou les formes d'une déesse le hantaient pendant des journées entières, et le plongeaient dans de délicieuses rêveries.

A Rome, l'heure de l'Ave Maria, du *Mogreb* chrétien, a un charme mystérieux que sentent les rêveurs, les poètes, les êtres tant soit peu affinés. A ce moment, il y a, dans l'air, comme un passage d'âmes. Les souvenirs sortent du sol, des églises, des monu-

ments; on dirait que le passé redevient présent, que, pour quelques minutes, les morts se mêlent aux vivants. Les femmes rentrent chez elles, avec de délicieux frissons, les sens éveillés, et singulièrement disposées, à ce que Paul Bourget appelle « crime d'amour. » Jacques était toujours fortement impressionné par cette heure de l'Ave Maria. Lorsqu'elle le surprenait dehors, il devenait silencieux, son pas se ralentissait, et pendant quelques minutes, il en subissait l'influence inanalysable.

Un soir, comme il sortait de Saint-Pierre, déjà rempli d'ombre, le bourdon de la basilique sonna l'Angelus. La voix de cette cloche, unique au monde, l'arrêta net sur le péristyle. Il promena ses regards autour de lui. La place était déserte, mais les vibrations de l'airain l'emplissaient de prière.

— Oh! c'est beau! murmura-t-il saisi.

— Superbe! immense! dit Annie. Mais je ne me souviens plus combien la place et la colonnade mesurent de pieds; il faut que je voie.

Ces paroles firent à Jacques l'effet d'une douche. Son émotion finit dans un sourire. Lui, avait senti la beauté spirituelle de cet ensemble de choses; elle, la beauté matérielle. Et, sans s'apercevoir de l'effet désastreux qu'elle avait produit, la jeune femme ouvrit son Guide et aux dernières lueurs du jour, elle chercha les chiffres qui devaient, selon elle, donner toute sa valeur au spectacle.

Le marquis ne songea pas à amener doucement Annie à partager ses impressions. Il les garda jalousement pour lui. Du reste, il est rare que l'homme se donne entièrement. Quoi qu'il en dise, il ne se soucie pas d'être compris; il est enchanté de sentir

qu'il y a quelque repli de son âme, quelque coin de son esprit où sa femme ne puisse pas pénétrer. C'est autant de sa liberté qu'il sauve.

Le tempérament et la nature d'Annie rejetèrent la pensée de Jacques vers la femme qui était son antithèse vivante, vers la duchesse de Blanzac. Ils avaient tant causé ensemble, remué tant d'idées, analysé tant de sentiments, qu'il sentait maintenant que les pensées affluaient en lui, le besoin de l'avoir à ses côtés. A chaque instant, il se disait : comme elle comprendrait cela, elle ! et il eut donné beaucoup pour voir ses propres émotions reflétées dans ses yeux et sur ses lèvres. Il lui arrivait souvent de trouver dans les musées, des portraits qui ressemblaient à la duchesse, des statues qui avaient quelques-unes de ses lignes. Ces portraits et ces statues le retenaient longtemps, et l'attiraient irrésistiblement. Dès la première semaine de son séjour à Rome, il lui écrivit une longue lettre, remplie de ses impressions et de ses sensations, et à travers laquelle passait un courant de chaude tendresse. Christiane répondit une lettre gaie, spirituelle, ironique, d'une banalité voulue, avec, au bas, ce post-scriptum : « Vous me demandez comment il se fait que Rome ne m'attire pas. Il m'attire et très fort. Mais j'attends d'être deux pour le visiter, afin d'en jouir complètement. Là, êtes vous satisfait? » Ce post-scriptum, si profondément féminin, et si inconsciemment pervers, troubla le marquis : « Etre deux ! répéta-t-il. Songerait-elle à se remarier? » pourquoi pas? Mais, si elle venait à se remarier, il la perdrait, et ce serait fait de leur intimité ! Cette idée le tourmenta pendant quelques jours, puis il finit par se rassurer en se disant que

Christiane ne renoncerait pas si facilement à la fortune de son mari.

Annie ne se doutait pas qu'elle eût déjà une rivale. Elle n'avait pas mesuré la capacité du cœur de son mari ; elle ignorait ce que ses lèvres pouvaient donner de baisers et, incapable de rêver un bonheur plus complet, elle allait répétant : « Il est tout simplement parfait. »

Le marquis ne se déplaisait pas avec sa famille américaine. Il appréciait surtout la discrétion et l'excellent caractère de madame Villars. Il s'était mis à l'appeler « Tante Mary », comme Clara, et cette appellation avait rendu leurs relations tout à fait amicales. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer la conscience avec laquelle elle accomplissait, pour la troisième fois, le pèlerinage de Rome. Il s'avoua qu'il ne connaissait pas beaucoup de Françaises de son âge capables de s'intéresser aussi sincèrement aux chefs-d'œuvre de l'art et aux souvenirs historiques.

Le marquis avait trouvé le moyen de vivre en bonne intelligence avec mademoiselle May. Au fond, elle lui était toujours hostile, mais elle le craignait et n'eût point osé se montrer impertinente avec lui Il prenait un malin plaisir à la taquiner, à l'exaspérer même, puis à la calmer par quelque mot charmant, en l'appelant « ma belle cousine » ou bien en la tenant en respect par certain regard, dont il connaissait l'effet — le regard du Van Dyck de Versailles.

Jacques sentait de la sympathie, et même une secrète admiration pour Georges Ottis. Il était indigné lorsqu'il voyait Clara exercer sans merci sa petite

tyrannie féminine sur ce bon garçon, et il lui arriva de se dire : « J'espère bien qu'Annie ne s'avisera jamais de me traiter en Américain. »

Un soir, en venant de chez sa mère, la jeune femme dit tout naturellement :

— Jacques, vous savez que nous allons à Frascati, demain.

Cette manière de disposer de sa personne fit faire un haut-le-corps au marquis :

— Qui nous? demanda-t-il en élevant les sourcils.

— Les Walter, maman, Clara, Georges et nous.

— Ma chère amie, avant de vous engager pour moi, vous auriez dû me demander si je n'avais pas de projet. Il se trouve justement que j'ai décidé d'aller à la villa Madame. On dit qu'on voit la mer depuis là, lorsque l'atmosphère est très claire, je veux profiter du beau temps que nous avons, et tenter l'aventure. Mais vous êtes libre d'aller à Frascati, si cela vous amuse.

Pour la première fois, Annie sentait le frein ; elle se cabra.

— C'est bien; j'irai, répondit-elle de son ton le plus indépendant.

Résolue à donner aussi une leçon à son mari, elle s'assit délibérément devant sa table à écrire, et ouvrit son Baedeker pour lire ce qui concernait Frascati. Mais l'agitation de son cœur troublait sa vue et l'empêchait de fixer son esprit. Elle ne comprit pas un mot de sa lecture. Elle voulut écrire; sa main, toujours si ferme, tremblait horriblement. La colère bouillonnait en elle, elle raidit sa volonté, et rua à tort et à travers pendant quelques instants. Puis, sa bouche pincée se détendit, ses lèvres

tremblèrent, comme si les larmes n'étaient pas loin, et le chagrin se peignit sur son charmant visage. Jacques qui, à la faveur du *Figaro*, observait sa femme, fut alors tenté de lui dire une parole tendre, mais il se retint. Il était d'avis qu'il ne faut pas gâter la femme pendant la lune de miel et que, dès les premiers jours du mariage, l'homme doit l'habituer au respect de son autorité. Il sentait d'autant plus la nécessité d'agir ainsi qu'Annie était Américaine.

Très énervée, la marquise se leva, tourna autour de la chambre, changea de place un fauteuil, quelques bibelots, tapota les coussins du sofa. Tout en faisant ce petit manège, elle coulait des regards vers son mari, dont le profil fin et fier se trouvait en pleine lumière. — « C'est vrai, pensa-t-elle, qu'il ressemble à un lévrier. » Assez curieusement, cette comparaison lui fit voir son tort. Elle se dit en le regardant avec complaisance, qu'il n'était ni un Frank Barnett, ni un Georges Ottis, et qu'elle aurait dû s'en souvenir. Saisie du désir de se faire pardonner, elle se rapprocha de lui peu à peu, finalement passant derrière son fauteuil, elle lui mit les bras autour du cou.

Le marquis renversa la tête en arrière; elle se pencha sur lui et l'embrassa.

— Je préfère aller avec vous, demain, à la villa Madame, dit-elle doucement.

— J'en serai ravi, ma chérie, répondit M. d'Anguilhon.

Puis, ramenant sa femme devant lui, il la prit sur ses genoux.

— Jacques... vous êtes fâché de ce que je ne vous

ai pas demandé si vous vouliez aller à Frascati?

— Fâché? Non. Sur le premier moment j'ai trouvé, je l'avoue, le procédé un peu vif; j'aurais dû comprendre que c'était un simple oubli de votre part.

— Un oubli! pas précisément. Je n'ai pas pensé que je devais demander votre agrément pour une chose si peu importante, répondit Annie, avec son admirable franchise. En Amérique, les femmes prennent constamment des engagements mondains au nom de leurs maris, sans les consulter.

— Elles ont grand tort, d'autant plus, que chez vous, les hommes travaillent. Ils auraient bien le droit de se réserver des heures de repos, ou de choisir leurs amusements.

— Ce qui n'empêche pas, qu'ils endossent l'habit noir sans regimber, et qu'ils ne refusent jamais d'accompagner leurs femmes.

Jacques sourit.

— Je crains bien que vous ne m'ameniez jamais à ce point de perfection. Mais, rassurez-vous, je ne suis pas un tyran. Vous serez toujours libre d'aller et de venir, de faire ce qui vous semblera juste et bon. J'ai en vous une confiance absolue. Vous avez trop de bon sens pour ne pas vous conformer à nos usages et même à notre étiquette conjugale. Je suis sûr, que dans peu de temps, vous serez tout à fait Française.

Annie secoua la tête.

— Oh! quant à cela, ne l'espérez pas. Je suis et je resterai toujours Américaine, dit-elle avec une fermeté qui ne déplut pas au marquis, mais

me je souviendrai que j'ai un mari français.

— Cela suffira, ma chérie. Pourvu que vous n'alliez pas le regretter!

— Oh! Jacques, il faudrait que vous devinssiez bien mauvais pour cela... et encore... le souvenir de ces belles semaines me resterait toujours.

Honteuse d'en avoir tant dit, Annie se dégagea des bras de son mari et sauta sur ses pieds.

Le lendemain, après leur déjeuner, le marquis et la marquise d'Anguilhon se rendirent à la villa Madame. L'atmosphère était d'une pureté rare. Au bord du vaste horizon, ils distinguèrent, non pas la mer, mais le reflet de la mer sur le ciel, une bande de lumière argentée et mouvante, qui leur indiquait la direction d'Ostie. C'était très curieux et très beau. Jamais, peut-être, le marquis n'avait été aussi gai, aussi charmant qu'il le fut cet après-midi-là. Le cœur d'Annie débordait si bien de contentement qu'en regagnant leur voiture, elle dit à haute voix :

— Oh! Jacques, je suis si heureuse!

III

Il arrivait souvent à Jacques de s'écrier en visitant quelque église : « — Ah! si ma mère voyait cela! » Cette phrase éveilla, un beau jour, dans l'esprit d'Annie l'idée d'inviter sa belle-mère; une

idée pas banale, il faut en convenir. Madame d'Anguilhon refusa d'abord, mais la jeune femme insista de telle façon qu'elle finit par accepter. La tentation de voir Rome avec son fils était trop forte pour pouvoir y résister.

Annie avait été bien inspirée en invitant la marquise. Dès qu'elle fut là, son mari pensa moins à la duchesse.

Jacques n'était plus croyant, mais son âme avait reçu l'empreinte ineffaçable du catholicisme. Le catholicisme est une échelle qui aide l'homme à prendre son essor vers l'idéal. Beaucoup de ceux qui ont repoussé cette échelle du pied, après s'en être servi, ne se seraient jamais élevés aussi haut sans son secours. Les arceaux gothiques d'une vieille cathédrale, la vue de l'autel, le son des cloches disaient au marquis une foule de choses que n'entendait pas sa femme, aussi ignorante du catholicisme que du bouddhisme. La marquise mesura, non sans effroi, l'abîme moral qui existait entre les deux époux. Elle ne songea point à convertir sa belle-fille; mais, dans le but de la rapprocher de son mari, elle essaya de l'entraîner dans les régions de l'idéalité. En visitant les églises, elle lui expliqua le culte et ses symboles, elle lui raconta l'histoire des grands saints, les miracles qui faisaient le sujet des tableaux ou des fresques.

Annie écoutait avec un vif intérêt, mais demeurait froide.

— Tout ce surnaturel, dit-elle un jour, donne au catholicisme quelque chose de fabuleux, tellement, qu'il me fait l'effet d'une mythologie chrétienne.

Jacques ne put réprimer un sourire, et coula vers

sa mère un regard malicieux. La pauvre marquise paraissait à demi suffoquée.

— Est-ce que vous croyez, vous, madame, à ces miracles, à ces légendes? demanda la jeune Américaine inconsciente d'avoir dit une énormité.

— Mon enfant, je crois que le catholicisme est divin; par conséquent, rien de ce qui s'y produit ne me semble impossible.

— Et puis, vous avez, dès votre enfance, été familiarisée avec tout ce merveilleux. Quand on en entend parler pour la première fois, à l'âge où je suis, il paraît si enfantin et, pardonnez-moi ma franchise, si inutile.

— Inutile! s'écria la marquise. Mais il a inspiré les chefs-d'œuvre que vous admirez; il produit des dévouements sublimes : celui de la sœur de charité, par exemple; il double la force de l'homme; et s'il ne servait qu'à nous faire oublier un peu ce triste monde, ce serait déjà beaucoup.

— Oublier ce monde! Pourquoi? On n'y est pas trop mal! Je m'y trouve très bien. Il est tout à fait assez bon pour moi.

La marquise ne put s'empêcher de rire.

— Ma chère enfant, dit-elle, vous vous y trouvez bien, parce que vous êtes heureuse. Mais songez à la multitude des affligés. Ceux-là ont besoin de regarder vers le ciel, et le merveilleux les y aide. Les femmes qui font brûler des cierges pour obtenir quelque grâce, qui viennent chercher un peu d'huile de la lampe de la madone de Saint-Augustin, pour oindre un malade, emportent de l'espérance. N'est-ce point un grand soulagement.

— Oui, mais il me semble qu'il vaudrait mieux

cultiver la force morale, et apprendre aux malheureux à supporter courageusement leur misère.

— Et comment diminuerez-vous la haine des petits contre les grands?

— En obligeant les grands à travailler au bonheur des petits, à leur faciliter leur tâche. Et puis en prouvant aux pauvres que les riches ont autant de chagrins qu'eux, des maladies plus cruelles même. C'est la vérité.

— Bravo ! ma petite simpliste, dit le marquis.

— Je crois que les fardeaux doivent être proportionnés aux épaules, et que les biens et les maux sont mieux répartis qu'on ne l'imagine. Il m'est arrivé des milliers de fois de plaindre des gens qui se trouvaient parfaitement contents. Jusqu'à présent, j'ai été très heureuse ; mais j'aurai ma part de chagrin, je m'y attends bien.

— Et voilà la femme qui a évolué ! s'écria Jacques. Qu'en pensez-vous, ma mère ?

— Beaucoup de bien, répondit madame d'Anguilhon, avec un sourire affectueux à sa belle-fille.

La marquise était toujours déconcertée par la netteté des raisonnements d'Annie. Quand elle causait avec elle religion ou sentiment, elle avait, au bout de quelques instants, l'impression qu'elle se trouvait devant un mur lisse et impénétrable, et il lui arrivait souvent de couper court à la conversation.

Un jour, la jeune femme, voyant le livre d'Heures de sa belle-mère sur une table, lui demanda la permission de regarder les images dont il paraissait bourré. Madame d'Anguilhon n'osa le lui refuser,

mais elle éprouva une sorte de malaise en voyant ses doigts d'hérétique tourner irrévérencieusement les feuilles du livre qui contenait ses secrets d'âme. A la vue des images représentant des saints ou des saintes auréolés dans des attitudes extatiques, Annie s'écriait :

— *How funny! how funny!*

Et la marquise, qui n'ignorait pas que cela voulait dire : « Comme c'est drôle! » fut horrifiée. Elle trouvait drôle saint François d'Assise, avec ses pauvres mains percées! Drôle sainte Thérèse, avec son visage illuminé d'amour divin! Drôle, sainte Monique tenant la main de son fils et regardant le ciel!

Les yeux de la jeune Américaine tombèrent sur une image, merveilleusement peinte, où Jésus, l'air douloureux, la poitrine ouverte, montrait son cœur saignant.

— Oh! Madame, c'est affreux à voir, ceci! dit-elle.

— C'est un symbole, mon enfant, répondit la marquise, avec un embarras visible.

— Un peu grossier, il me semble. J'aimerais mieux ne pas savoir que Jésus a eu un cœur comme le nôtre.

Grossier, le Sacré-Cœur! Grossière, la vision de Marie Alacoque!

Jacques, qui était présent, s'amusait énormément. Il n'eût pas cédé sa place pour un louis.

Au grand ennui de madame d'Anguilhon, sa belle-fille se mit à lire les Heures.

— C'est curieux, dit Annie, je croyais connaître assez bien le français, et je ne comprends pas la moitié de ce qui est là-dedans! Je suis étonnée

qu'Antoinette de Keradieu ait eu le courage d'embrasser une religion aussi compliquée.

— On dit, cependant, que le catholicisme fait de rapides progrès dans votre pays.

— Ah, c'est que nous aimons à essayer de tout. Il y a même des gens qui ont la toquade du bouddhisme. Et puis, soyez certaine, que les Américains en prendront et en laisseront du catholicisme.

La jeune femme continua à feuilleter les Heures.

— Toutes ces histoires me gâteraient ce monde... et l'autre, dit-elle.

Elle se mit à lire, à haute voix, un des actes avant la communion.

« J'ai enfin le bonheur de vous posséder, Dieu d'amour! que ne suis-je tout cœur pour vous aimer. Embrasez-moi, mon Dieu! brûlez, consumez mon cœur de votre amour!... »

Annie s'arrêta tout à coup :

— Mais c'est insensé, cela! dit-elle. Comment ose-t-on parler ainsi à Dieu! Des paroles semblables ne sauraient être sincères. Qui est-ce qui a besoin d'avoir le cœur brûlé et consumé d'amour!

Le mot confession excita sa curiosité. Elle lut l'examen de conscience :

« Avez-vous eu de mauvaises pensées? Ont-elles été volontaires?... »

— Qu'appelez-vous de mauvaises pensées? demanda-t-elle en levant sur sa belle-mère ses yeux limpides.

Jacques toussa; la marquise rougit. Comme elle ouvrait la bouche pour répondre, le valet de pied annonça la voiture. Sans plus songer à sa question,

Annie ferma vivement les Heures, se leva, et alla dans sa chambre mettre son chapeau.

Demeurés seuls, la mère et le fils se regardèrent en souriant.

— Savez-vous, dit le marquis, que je ne changerais pas ma petite hérétique contre une élève du Sacré-Cœur.

— Tu aurais raison. Si Annie n'est pas capable de concevoir à quelle hauteur l'homme peut monter, elle ignorera, du moins, à quelle bassesse il peut descendre.

A Rome, Jacques reçut une nouvelle qui mit le comble à son bonheur. Le château de Blonay avait été vendu, par son père, douze ans auparavant. Comme si la Providence n'eût pas voulu permettre que le vieux nid des d'Anguilhon fût profané, l'industriel qui l'avait acheté mourut avant de l'avoir habité. Il n'avait pas d'enfants; sa veuve loua les terres, conserva le château pour un de ses neveux, mais le tint fermé. Lorsqu'elle allait à Blonay, elle se logeait dans un pavillon de chasse. Le lendemain même du mariage du marquis, Bontemps s'informa adroitement des affaires de madame Mottet. Il apprit qu'elle avait fait d'assez grosses pertes d'argent. Fort de ce renseignement, il s'était mis en campagne et avait réussi au delà de ses espérances. Malgré la plus value que des améliorations considérables avaient donnée aux terres, la propriétaire de Blonay le recédait au prix d'achat, soit quatre millions, à condition qu'ils seraient payés comptant. Bontemps avait aussitôt télégraphié au marquis pour obtenir l'autorisation de traiter. En lisant la dépêche, Jacques pâlit d'é-

motion et sans pouvoir prononcer une parole, il la tendit à Annie.

— Quel bonheur! s'écria-t-elle. Répondez à votre homme d'affaires; moi, je vais envoyer un télégramme à New-York, afin que l'on nous envoie l'argent au plus tôt.

Jacques saisit sa femme dans ses bras, et la pressa contre sa poitrine avec un transport de joie et de reconnaissance.

— Comme nous serons heureux, dans notre beau Blonay! fit-il, les yeux humides. Et vous l'aimerez, j'en réponds!

Au bout de trois semaines de pèlerinage à travers les églises de la Ville Eternelle, madame d'Anguilhon voulut retourner à Paris, afin de préparer l'hôtel pour le retour des jeunes gens.

Jacques et sa femme accompagnèrent la marquise jusqu'à Florence, et lui firent visiter en chemin, Pérouse et Assise. Depuis des années, elle désirait voir les lieux où s'étaient écoulées les scènes de la vie de saint François.

La petite ville, pleine d'ombre et de silence, impressionna davantage Annie que les splendeurs de Rome. Les rues étroites et à escaliers, les maisons basses et vieilles, les curieuses petites boutiques, l'amusèrent extrêmement. L'air figé des gens et des choses la frappa, d'autant plus, que son cerveau se trouvait rempli de tableaux où la vie était à son plus haut degré d'intensité. Elle se crut transportée dans un autre âge. A chaque instant, elle s'écriait : « Comme c'est intéressant! » (*How very interesting!*)

Sur sa demande, la marquise lui raconta les vies de saint François et de sainte Claire.

— C'est bien dommage, dit la jeune femme, qu'ils n'aient pu se marier puisqu'ils s'aimaient tant.

— Se marier! saint François et sainte Claire! oh! horreur! s'écria Jacques.

— Ils étaient destinés à un état plus élevé, dit la marquise. Nos amours mondaines sont bien petites et bien mesquines, auprès de l'affection presque divine qui les unissait. Soyez sûre qu'ils ont connu des joies autrement profondes que les nôtres.

— Vous croyez? fit Annie avec un air de doute.

— Et tenez, mon enfant, vous avez ici un exemple de cette force de l'âme, qui produit le merveilleux, et que l'on ne rencontre que dans le catholicisme. Par elle, saint François et sainte Claire ont rayonné dans le monde entier, ont créé des milliers de monastères, et répandu à travers le moyen-âge, un souffle de charité et de poésie. Cette force a préservé Assise de l'oubli et de la destruction, mieux que ne l'eussent fait la gloire et l'argent et, après cinq siècles, elle a encore assez de puissance pour attirer et émouvoir des milliers de pèlerins.

— C'est bien curieux, en effet, dit la jeune femme. Ah! il n'y aura jamais de saints en Amérique! ajouta-t-elle drôlement.

— Qui sait?

— Non, non! je ne vois pas un Américain se dépouillant de ses biens, prêchant la pauvreté, et parlant à des colombes. Au lieu de saint François, nous aurons, peut-être, des hommes qui trouveront

le moyen de diminuer la misère et de rendre ce monde plus confortable.

— Eh bien! je doute qu'ils fassent jamais autant pour l'humanité que ces deux pauvres enfants d'Assise, et je suis sûre, qu'ils n'inspireront rien d'aussi beau que ces deux églises superposées, et que les fresques mystiques de Giotto.

Comme la marquise achevait ces mots, son fils jeta un cri d'admiration. On venait de les introduire dans le cloître du couvent. Ce cloître, aux arceaux gothiques, d'une perspective merveilleuse, qui domine toute la vallée de l'Ombrie est une des belles choses de ce monde.

— Ah! les moines étaient de grands artistes, dit Jacques. Comme ils savaient choisir leurs retraites! Et quelles méditations ils devaient faire ici, dans le silence de la nuit, sous un ciel étoilé!

— Voyez donc le joli tableau! s'écria Annie en s'arrêtant.

Au fond du cloître désert, un vieux moine, en robe brune, le capuchon rabattu, allait et venait, d'un pas fatigué, lisant ses prières. Dans une cage, accrochée à l'une des colonnes, un oiseau chanta à tue-tête et sur le mur, au-dessous de lui, deux belles plantes de giroflées, s'épanouissaient dans des vases ébréchés.

Jacques retint sa femme par le bras.

— Savez-vous, dit-il, que ce petit tableau représente plus d'efforts humains que votre pont de Brooklyn? Il a fallu un saint François pour créer ce moine, une évolution et une révolution pour dépeupler ce cloître et y amener un oiseau et des

fleurs; enfin, il a fallu des siècles pour donner à ces pierres le ton voulu.

Annie regarda son mari avec admiration.

— C'est vrai, dit-elle... je n'aurais jamais songé à tout cela, moi. Il faut vraiment que je me mette à réfléchir, ajouta-t-elle, avec un sérieux très drôle.

Dès les derniers temps de leur séjour à Rome, Jacques avait remarqué un changement chez sa femme. Elle paraissait moins gaie, moins en train; elle avait de fréquents accès de mauvaise humeur, dont Catherine était, il est vrai, la seule victime, mais qui n'indiquaient pas moins une perturbation morale, et il se demandait avec inquiétude si c'était son vrai caractère qui commençait à montrer l'oreille.

A Florence, la veille du départ de la marquise pour Paris, les jeunes gens se trouvaient seuls après le dîner. Annie, assise à côté de la cheminée, l'air préoccupé, balançait son pied avec un mouvement qui trahissait de l'humeur. Jacques arpentait en fumant l'immense salon de l'hôtel florentin. Frappé de la physionomie troublée de sa femme, il vint s'asseoir à côté d'elle, mit son bras sur le dossier de son fauteuil, puis, d'un ton affectueux, mais empreint d'autorité :

— Qu'y a-t-il, ma chérie? demanda-t-il.

— Il y a que nous ne pourrons pas aller en Amérique, que je n'assisterai pas au mariage de Clara, et que je dois renoncer à tous mes beaux projets... voilà, fit Annie, les yeux humides et les lèvres émues.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Oh! Jacques, je crois... je crois

que j'aurai un bébé, dit-elle avec un accent piteux.

— Un bébé ! s'écria le marquis en sautant sur ses pieds. Est-ce bien vrai? demanda-t-il, pâle, ému, le visage illuminé de joie et de triomphe.

— Ce n'est que trop vrai !...

— Que trop vrai ! Vous n'en êtes donc pas heureuse, vous ?

— Franchement, non !

L'expression du visage de Jacques devint si froide qu'Annie s'empressa d'ajouter :

— Je serais très contente d'avoir des enfants, mais dans deux ou trois ans... pas maintenant.

— Il aurait fallu que la nature tînt compte de vos petits arrangements. C'est un peu trop demander, fit le marquis avec une touche de sévérité. J'espère pourtant, continua-t-il plus doucement, que vous m'aimez assez pour ne pas regretter un événement qui me comble de joie.

— Oh ! Jacques, c'est la seule pensée qui puisse me dédommager de tous mes désappointements.

Le marquis s'agenouilla devant sa femme et lui prenant les mains :

— Comment avez-vous pu garder ce secret, aussi longtemps pour vous toute seule ? demanda-t-il d'un ton de reproche.

C'était la première fois qu'Annie voyait son mari à genoux devant elle.

— Je ne voulais pas gâter le reste de votre voyage, répondit-elle, un peu émue, et j'avais résolu de ne rien vous dire avant d'arriver à Paris.

— Gâter mon voyage ! comment cela ?

— Parce que c'est si horrible !

— Si horrible !

Jacques ne pouvait s'empêcher de répéter ces étonnantes paroles.

— Oui, en Amérique, nous ne trouvons pas du tout intéressante la femme qui attend un bébé. On en a plutôt honte. Beaucoup d'hommes même n'aiment pas à voir chez eux les amies de la maison qui sont dans cet état.

— Dieu merci ! nous avons, nous autres, Latins, assez d'imagination pour poétiser certaines réalités. Nous trouvons la femme, dans cette période de la maternité, infiniment touchante. Nous aimons l'alanguissement de son regard, la lenteur de ses mouvements, l'épaississement de sa taille.

— Vous allez vraiment me trouver intéressante?

— Intéressante, adorable !

Annie eut un petit rire ému.

— Cela me rappelle, dit-elle, une gravure que j'ai vue un jour à la vitrine d'une boutique, sous les arcades de la rue de Rivoli. Elle représentait une jeune femme, avec, sur les genoux quelques pièces d'une layette. Debout, près d'elle, un officier avec de belles moustaches — comme les vôtres — tenait sur son poing un tout petit bonnet de bébé. J'ai été horriblement choquée de voir reproduite une scène aussi intime. Clara, elle, s'en est moquée, et elle a dit : Un Américain ne se rendrait jamais aussi ridicule !

— Eh bien ! voyez la différence du caractère latin. Je la connais, cette gravure, et je ne l'ai jamais regardée sans émotion. Et je ferai comme l'officier; je les mettrai sur mon poing les chers

petits bonnets, et je les embrasserai!... même en présence de Clara !

— Oh ! non, non, ne faites pas cela ! s'écria la jeune femme.

— Je le ferai ! et comme je vais y rêver à ce fils !... car ce sera un fils.

Annie, rougissante, fâchée, émue, mit sa main sur la bouche de son mari.

— Taisez-vous, je vous en prie, dit-elle.

Le marquis se releva, s'assit à côté de sa femme et passant son bras autour de ses épaules.

— Votre mère sait-elle ?... demanda-t-il.

— Avant vous? Oh ! non. Je n'en ai ouvert la bouche à personne. Makay, par exemple, a tout deviné. Elle est à moitié folle de joie. Elle prie matin et soir pour moi. Elle fait brûler des cierges, elle pleure, elle rit. C'est une vraie comédie. Elle m'a recommandé de ne pas vous laisser voir mon mécontentement, m'assurant que vous me jugeriez mal, mais je ne sais pas dissimuler, et puis, j'ai vraiment beaucoup de chagrin de ne pouvoir assister au mariage de Clara.

— Je ferai de mon mieux pour vous dédommager, dit Jacques. Maintenant, allons annoncer cette bonne nouvelle à ma mère.

Il tendit les mains à la jeune femme, la mit debout et, la tenant quelques secondes devant lui, il l'enveloppa d'un regard si tendre, si éloquent qu'Annie, troublée et rougissante, se dégagea.

— Allons voir votre mère, dit-elle.

Les jeunes gens trouvèrent la marquise occupée à mettre divers objets dans son sac de voyage.

— Me voici, mes enfants, dit-elle gaiment. Quel

drôle d'air vous avez! une querelle d'amoureux?

— Non, non, nous ne sommes pas des amoureux querelleurs, répondit Jacques. Mais nous avons une surprise pour vous. Préparez-vous à une grande joie.

— J'en ai tant eu, depuis quelque temps, que je commence à m'y habituer.

— Alors... écoutez.... Mais je vous raconterai la chose tout bas, comme l'on fait en Amérique, parce que c'est horriblement choquant. N'est-ce pas, Annie?

— Certainement, répondit la jeune femme.

Le marquis mit son bras autour du cou de sa mère, ses lèvres à son oreille, et y murmura quelques mots. Le livre que madame d'Anguilhon tenait s'échappa de ses mains; une grande émotion se peignit sur son visage. Elle écarta son fils, alla vers Annie, les mains tendues et l'embrassa, sans pouvoir articuler un mot.

— Oh! mon enfant! quel bonheur dit-elle enfin. C'est donc vrai? Eh bien! je l'avais deviné, en vous revoyant; mais n'entendant parler de rien, j'avais fini par croire que je m'étais trompée.

— Vous l'aviez deviné! s'écria la jeune femme au comble de la surprise. A quoi donc?

— A certaine expression qui vous donnait un air intéressant.

— Là, que vous disais-je tout à l'heure? fit Jacques triomphant.

— Il faut vraiment que je sache ce que vous appelez un air intéressant, dit Annie.

Et, s'approchant de la glace, elle s'examina, avec le plus grand sérieux.

— Je ne vois rien d'extraordinaire. J'ai le visage

étiré, les yeux cernés; ce n'est pas embellissant du tout, ajouta-t-elle, avec une nuance d'humeur.

— Croiriez-vous, ma mère, que votre belle-fille est désolée d'avoir bientôt un bébé, et qu'elle aurait préféré aller en Amérique? fit Jacques, d'un air moitié fâché, moitié badin.

— Je trouve cela très naturel, répondit la marquise. C'est dur, pour une jeune femme, d'être tout de suite saisie par les soucis de la maternité.

— Ah! comme je suis contente de vous entendre parler ainsi! s'écria Annie avec reconnaissance.

— Oui, je comprends que, maintenant, vous devez avoir quelque peine à vous résigner aux sacrifices que votre état demande. Mais bientôt, dans quelques semaines, un sentiment si fort et si doux éclora dans votre cœur que vous ne regretterez plus rien. J'en sais quelque chose, ajouta la marquise avec un sourire ému, en appuyant sur son fils un regard d'infinie tendresse. Vous avez bien fait, de ne pas me laisser partir sans me donner cette bonne nouvelle. Je vais presser les ouvriers, afin que tout soit en état au plus vite dans votre maison.

— Si Annie se sent fatiguée, nous pouvons rentrer à Paris, et nous loger, en attendant, à l'hôtel Castiglione.

— Fatiguée! s'écria la jeune femme, je ne me suis jamais mieux portée. Je veux achever notre voyage, et voir Venise, Milan et Turin.

— Vous avez raison, mon enfant; faites tout ce que votre santé vous permettra; mais soyez prudente, ne vous surmenez pas. Du reste, votre mère sera près de vous; elle vous surveillera, cela me tranquillise.

En retournant dans leur appartement, Annie dit à son mari d'un air convaincu :

— Jacques, votre mère est bien meilleure, bien plus indulgente que vous.

— Je suis tout à fait de votre avis, ma chérie, répondit le marquis.

Madame Villars, mademoiselle May et George Ottis, qui étaient allés à Naples, rejoignirent à Venise, le marquis et la marquise d'Anguilhon. Madame Villars fut loin d'être contente de la nouvelle que lui donna sa fille. Elle avait compté sur la visite de Jacques en Amérique, pour dissiper les défiances de ses belles-sœurs et du reste de la famille. Ce voyage se trouvait indéfiniment ajourné, c'était vexant. Quant à Clara, elle n'épargna pas à sa cousine les « je l'avais bien dit » et ne se fit aucun scrupule d'augmenter ses regrets.

IV

Depuis son retour d'Italie, madame d'Anguilhon n'avait cessé de s'occuper de l'installation de ses enfants. Pendant qu'on achevait les réparations dans l'hôtel, elle avait organisé la maison, engagé des gens de Blonay, des fils et des filles d'anciens serviteurs, et tous les rouages intérieurs étaient prêts à fonctionner admirablement.

En arrivant, Jacques et Annie trouvèrent l'hôtel bien chauffé, orné de fleurs, de plantes, les domestiques à leur poste et toutes traces de la longue absence des d'Anguilhon soigneusement effacées

Malgré l'heure matinale, la marquise était là pour les recevoir et leur souhaiter la bienvenue.

Aussitôt après le dejeuner, la jeune femme voulut jeter un coup d'œil sur sa nouvelle demeure.

— C'est si amusant, dit-elle, d'entrer comme cela dans une maison que l'on ne connaît pas!

L'hôtel d'Anguilhon datait de la fin du XVIIe siècle. Il était construit entre une vaste cour et un jardin, qui s'étendait jusqu'à la rue de Babylone. Son aspect froid et triste, frappait davantage que la beauté de son architecture et de ses proportions. Au rez-de-chaussée, il y avait une belle enfilade de salons, les salles à manger, le billard, la bibliothèque. Au premier, où l'on accédait par un escalier de grand style, se trouvaient la salle de bal et les appartements privés

L'intérieur du vieil hôtel parut terriblement sévère à la jeune Américaine. Les salons, très hauts de plafond, tendus de vieux brocart et sobrement meublés, dont aucun bibelot, aucune fanfreluche, ne gâtait la simplicité royale, la glacèrent. Elle sentit que ce cadre était trop lourd et trop grand pour elle. Elle répétait, sans enthousiasme : — « c'est beau, oui, c'est très beau ! » et son visage s'allongeait de plus en plus. Le dernier salon, auquel était adjoint une serre, et dont les larges fenêtres ouvraient sur un des plus jolis coins du jardin, lui arracha cependant une exclamation de plaisir. Dans cette pièce, claire et gaie, aux panneaux brodés, où tout avait été arrangé pour l'intimité, elle respira plus librement. Elle trouva là des roses de la duchesse de Blanzac, des envois de

fleurs des de Keradieu, du prince de Nolles, du vicomte de Nozay, du comte de Challans. Ces témoignages d'amitié achevèrent d'effacer sa première impression. L'appartement de son mari, qu'elle voulut visiter ensuite, lui parut splendide, mais trop sévère. La vue de son appartement, à elle, lui fit oublier tout le reste de l'hôtel. Il était du plus pur Louis XV. Les tentures de soie brochée, le lit, peint en blanc, orné d'amours et de bouquets de plumes, les meubles contournés, les duchesses, les petits canapés, les paravents, tout cela faisait un ensemble de la plus haute élégance, qui jeta Annie dans le ravissement.

Tout à coup, elle rougit et regarda sa belle-mère d'un air embarrassé.

— Oh! Madame, fit-elle... c'était votre appartement... vous devriez demeurer ici.

La marquise sourit.

— Ma chère enfant, quand, il y a six ans, j'ai dû quitter cet hôtel, j'ai éprouvé un très grand chagrin. Il me semblait que je ne pourrais ni vivre ni respirer dans mon appartement de la rue de Bellechasse. Eh bien, en très peu de temps, je m'y suis faite. J'ai compris la parole d'Horace : « Plus petite est la maison, plus grande est la paix. » Cette paix m'est devenue précieuse ; elle me laisse des loisirs pour les bonnes œuvres, la lecture et la méditation. Si la fortune m'était rendue, je ne changerais rien à ma vie. J'avoue qu'il m'eût été pénible de voir entrer dans cet appartement une belle-fille que je n'aurais pu aimer, mais vous, cela me cause un réel plaisir.

— Oh ! comme vous êtes bonne ! répondit la

jeune femme, touchée. Je veux vous demander quelque chose, ajouta-t-elle, après une légère hésitation.

— Quoi donc?

— Je ne connais rien, ni à vos usages, ni a la tenue d'une maison française. Je crains de faire des bévues, et je ne voudrais pas que Jacques me crût plus stupide que je ne suis. Voudriez-vous bien me mettre au courant et m'aider à me débrouiller ?

— Très volontiers.

Le visage d'Annie se rasséréna.

— Eh bien, je vous consulterai quand je serai embarrassée. Cela ne vous ennuiera pas ? Bien sûr ?

— Bien sûr! Disposez de moi comme d'une vieille amie. Maintenant, mon enfant, je vous laisse à votre toilette ; je rentre chez moi. Je reviendrai déjeuner avec vous, et je vous présenterai vos gens. Je les ai triés sur le volet; ils connaissent leur service. Tout marchera à souhait.

Annie embrassa sa belle-mère la première, ce qu'elle n'avait jamais osé faire.

— Je suis bien contente de vous avoir! dit-elle, gentiment.

Lorsque Jacques se trouva seul dans l'appartement de son père, — le sien désormais — il éprouva une de ces émotions qui font sentir profondément la vie. Il se laissa tomber dans un fauteuil et, pendant quelque temps, il promena autour de lui un regard ému, puis se levant, il alla toucher tendrement les tapisseries, les bronzes, les armes, tous ces objets, qui avaient failli lui être enlevés.

La marquise parut sur le seuil de la porte ; il vint au devant d'elle, lui prit les mains et les baisa.

— Oh ! ma mère, comme vous avez dû souffrir en remuant tous ces souvenirs ! je ne devais pas permettre que vous vous occupassiez de notre installation.

— Tu m'aurais privée d'une grande joie. Je suis au-dessus de certains regrets maintenant.

— Quelle étrange chose que la vie ! fit Jacques. Nous avons été forcés de quitter cette maison, et puis nous y sommes ramenés. A quoi bon toutes ces vicissitudes ?

— A nous faire évoluer, peut-être, comme dit Annie. Les six années qui viennent de s'écouler, n'ont pas été perdues pour toi. Tu as acquis de l'expérience et de la sagesse, j'espère.

— Oui.

— Ne cherche donc pas d'autres raisons. Et, maintenant, mon enfant, que Dieu te conduise... et te garde de toi-même.

— Oh ! je suis si heureux que je serais capable de vous promettre de ne plus pécher.

— Je n'en demande pas tant, fit la marquise en souriant. Souviens-toi seulement que bonheur oblige autant que noblesse.

— Je m'en souviendrai, répondit Jacques gravement.

V

« J'oublierai », avait dit Christiane. Et elle ne put oublier

De retour à Blanzac, elle employa à se distraire tous les moyens que la fortune mettait entre ses mains. Elle parvenait à s'étourdir, pendant des journées entières ; mais, lorsqu'elle se retrouvait seule, Jacques la ressaisissait corps et âme. Leurs causeries lui revenaient à la mémoire avec une netteté extraordinaire. Elle se rappelait certaines intonations de sa voix, et les silences troublants qui se faisaient souvent entre eux. L'impression des baisers qu'il avait mis sur ses mains ressortait curieusement ; elle sentait alors ses lèvres pleines et douces, sa moustache soyeuse, et un frisson la secouait... Il avait été bien prêt de l'aimer ! Lui aurait-il sacrifié la fortune de mademoiselle Villars ? lui aurait-elle sacrifié celle de son mari?... Oui, tous deux eussent été capables de cette folie... et tous deux l'eussent probablement regrettée un jour. Cette certitude la consolait mieux que tout. L'imagination puissante de la duchesse devint pour elle un instrument de torture. Elle voyait distinctement — oh ! si distinctement ! — les nouveaux mariés s'aimer, se pénétrer mutuellement par des caresses et des confidences. Elle les voyait se promener, lentement, pressés l'un contre l'autre, dans les allées de ce beau parc du château de Saint-Michel qu'elle connaissait. Affolée par ces visions, elle était, parfois, tentée de s'échapper, d'aller à Cannes pour jeter, de quelque cachette, un coup d'œil sur les époux, et surprendre leur état d'âme.

Christiane revint de bonne heure à Paris, afin d'être près du docteur Moreau. Il lui semblait qu'il pourrait seul l'aider à chasser de son cœur ce ridicule et douloureux amour. Pendant son séjour à

Petit-Port, le docteur avait été témoin de l'intimité de la duchesse avec Jacques d'Anguilhon. Il l'avait devinée alors en si grand péril, qu'il eût voulu l'emmener à l'autre bout du monde. En la revoyant, il comprit que ses craintes s'étaient réalisées, et il se dit : « Elle est perdue; l'amour de trente ans est inguérissable. »

Comme tous les remèdes nouveaux, le changement fit d'abord quelque bien à Christiane. Mais à mesure que le moment du retour de Jacques approchait, son trouble d'âme augmentait. Pendant des années, elle avait passé devant l'hôtel d'Anguilhon, contigu au sien, comme elle eût passé devant une maison quelconque, et aujourd'hui, la porte cochère, la cour plantée d'arbres, les lions du perron, toutes ces choses de pierre et de bois la remuaient étrangement. Plusieurs fois, elle entra, pour voir où en étaient les réparations. Un jour même, elle monta au premier et, poussée par ce sentiment qui annihilait sa volonté, elle se glissa dans l'appartement du marquis, et le visita avec une émotion, à la fois pénible et délicieuse. En voyant qu'il était séparé de celui d'Annie par un corridor, elle éprouva une joie qui la fit rougir d'elle-même.

Le matin de l'arrivée du marquis et de la marquise d'Anguilhon, Christiane, éveillée avant le jour, ne put s'empêcher de tendre l'oreille pour saisir quelque bruit annonçant leur retour. Aussitôt qu'elle les sut là, à quelques pas d'elle, le désir lui vint de voir la jeune femme, de l'interroger, de savoir... quoi? Elle l'ignorait elle-même; mais il lui semblait qu'après cette entrevue elle serait plus calme. Elle alla d'abord au Bon-Marché, où elle ne

s'arrêta que quelques minutes, puis elle se mit à marcher au hasard et enfin, après un immense détour, elle se trouva, comme onze heures sonnaient, devant l'hôtel d'Anguilhon. Elle entra, soi-disant pour prendre des nouvelles. Le concierge lui ayant dit que M. d'Anguilhon venait de sortir — et c'était bien ce qu'elle avait espéré — elle se fit annoncer à la marquise.

Tout heureuse de revoir la duchesse, enchantée de se montrer, Annie descendit aussitôt. Bien que très mince encore, madame de Blanzac, en la voyant venir, à travers l'enfilade des salons, devina qu'elle était dans un état intéressant. Elle ressentit un choc violent, et ce fut avec des lèvres frémissantes qu'elle embrassa la jeune femme.

— Je passais ; je n'ai pas pu résister à la tentation de vous souhaiter la bienvenue.

— Je suis contente de vous revoir, dit Annie avec un accent de sincérité. Vos belles roses m'ont fait le plus grand plaisir. J'ai toujours idée que les fleurs portent bonheur.

— Vous savez, que je vous trouve embellie, fit madame de Blanzac, après avoir regardé avidement la jeune femme.

— Vrai? Oh ! tant mieux !

— Eh bien ! vous avais-je trop vanté les maris français? demanda la duchesse, avec un sourire qui dissimulait mal son émotion.

— Non. Jacques est parfait. Mais j'imagine qu'il n'y en a pas beaucoup comme lui.

— Si, si, quelques-uns, répondit Christiane.

Puis, poussée par une étrange curiosité, elle se mit à questionner habilement la jeune Américaine,

essayant de la mettre sur la voie de certaines confidences. Annie ne comprit pas. Elle raconta son voyage sans embarras, sans émotion. Le nom de son mari revenait toujours sur ses lèvres; on sentait bien que c'était l'axe autour duquel sa vie tournait. Mais, sans s'en douter, par ses récits, la marquise ouvrit toute grande, devant sa visiteuse, la porte du sanctuaire conjugal. Christiane comprit que, si Jacques avait été un époux tendre, il n'avait jamais été un amant. Cette certitude, qu'elle était venue chercher, la rendit si heureuse, qu'elle éprouva pour la jeune Américaine un étrange sentiment de reconnaissance, et en prenant congé d'elle, elle l'embrassa avec un élan d'amitié sincère.

— Je suis ravie de vous avoir pour voisine, dit-elle, vous serez la bienvenue à toute heure. Si vous avez besoin d'un conseil, ou de quoi que ce soit, mettez vite votre chapeau, et venez me trouver. C'est entendu, n'est-ce pas ?

La duchesse savait que le marquis ne manquerait pas de venir la voir le jour même. Quand, vers deux heures, un bruit de pas lui arriva, elle se sentit défaillir. Jacques entra. Son air joyeux, triomphant, contrastait tellement avec ce qu'elle éprouvait, que toute son émotion tomba. Elle recouvra instantanément son sang-froid, et put lui donner la main, comme à un visiteur ordinaire.

— Vous voici donc de retour du voyage périlleux, dit-elle gaîment.

— Voyage périlleux! répéta Jacques en riant. C'est ainsi que vous appelez le voyage de noce?

— N'est-il pas bien nommé? On y laisse souvent ses illusions. On en revient, quelquefois, le cœur

brisé. Ce n'est sûrement pas votre cas, car vous avez l'air d'un homme heureux.

— Et je le suis, répondit le marquis.

En prononçant ces mots, il plia le genou devant la duchesse.

— Que faites-vous donc là? demanda-t-elle, en rapprochant ses sourcils.

— Mon action de grâces, . . . répondit Jacques, d'un ton moitié badin, moitié sérieux. L'année dernière, à cette époque, j'étais désespéré, acculé, sans autres ressources que d'aller chercher une fin décente en Afrique. Aujourd'hui, tous les chemins me sont ouverts; je possède les meilleures choses de ce monde... et c'est à vous que j'en suis redevable.

Un spasme de douleur contracta le visage de la jeune femme.

— A moi! Vous êtes trop modeste, mon cher. C'est votre belle mine, qui vous a gagné le cœur de mademoiselle Villars. Et puis, ne croyez-vous pas que votre mariage était écrit? A supposer que j'y aie aidé, c'est que j'ai été forcée de le faire... Oui, forcée, ajouta Christiane avec une sorte de colère.

— Forcée ou non, il m'est très doux de penser que je vous dois mon bonheur.

— Mais il ne me plaît pas, à moi, que vous m'attribuiez un mérite que je n'ai pas.

Ces mots furent prononcés d'un ton si hautain que Jacques se releva aussitôt, et du regard, demanda raison à la duchesse de ce traitement. Il n'avait jamais souffert qu'une femme le malmenât, ou le fît le jouet de son humeur.

Christiane le pacifia avec un sourire.

— Asseyez-vous, dit-elle doucement, et quittez

cet air de dieu offensé. Vous devez avoir mille choses intéressantes à me raconter. Dites-moi d'abord comment vous trouvez le mariage?

— Très agréable, ma foi! répondit le marquis, avec un accent où perçait encore le mécontentement. Annie est tout simplement un trésor! Elle est gaie, d'humeur égale, et si bonne! Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de femmes capables d'inviter leur belle-mère, pendant leur voyage de noce.

— Non, en vérité.

— Et cette visite a eu le plus heureux effet. Ma mère et Annie ont fait connaissance l'une avec l'autre, et elles sont devenues les meilleures amies. Je craignais que la différence de race ne fût un obstacle à leur bonne entente. C'est un point noir dissipé. A propos, comment avez-vous trouvé Annie?

— Charmante. Elle a beaucoup gagné, dit la duchesse avec une loyauté méritoire.

— N'est-ce pas? Et... vous avez vu...?

Les paupières de Christiane battirent.

— Oui... Toutes mes félicitations.

— Quand je pense, que dans quelques mois, j'aurai un fils...

— Ou une fille...

— Non, non, un fils! répéta Jacques... Oh! je ne doute plus de rien maintenant... Vous ne sauriez croire combien cette espérance me rend heureux! J'aurais été désespéré de mourir tout entier.

Ces paroles labourèrent l'âme de la duchesse.

— Et quels sont vos projets? demanda-t-elle, pour changer la conversation.

— Puisque nous ne pouvons aller en Amérique, je vais m'occuper d'organiser notre maison.

Avec une ardeur de tout jeune homme, Jacques développa ses plans. Puis averti par l'expression de madame de Blanzac, ou par son propre instinct, qu'il n'était pas de bon goût de paraître déjà si bien maître de la fortune de sa femme, il s'arrêta court.

— Enfin, dit-il, j'ai tant de besogne devant moi que je ne sais par où commencer. Blonay n'a pas été habité, depuis douze ans. Il s'agit de le mettre en état, car je veux qu'il soit le berceau de mon fils comme il a été le mien. La pensée que je vais le revoir me fait battre le cœur. Je me réjouis de vous y recevoir en octobre, de vous montrer tous les coins de cette vieille demeure, qui renferme mes meilleurs souvenirs d'enfance et de jeunesse. Vous êtes entrée si profondément dans ma vie que je sentirai le besoin de vous avoir à Blonay, comme je l'ai senti à Rome.

— A Rome, pendant votre lune de miel? fit la duchesse simulant le doute, afin de se faire répéter ce qu'elle savait bien.

— Oui. Annie est étrangère et protestante; il y a une foule de choses qu'elle ne pouvait comprendre. Ma pensée est venue souvent vous chercher à Blanzac; vous l'auriez sentie, si la télépathie existait réellement. Vous ne sauriez imaginer combien je suis heureux de vous avoir là, à deux pas de moi. Vous ne pourrez pas m'échapper, fit Jacques avec un sourire.

La physionomie de la duchesse s'assombrit.

— Non... je ne le pourrai pas, dit-elle, comme en se parlant à elle-même.

— J'ai contracté envers vous une grosse dette, quoique vous vous en défendiez, continua le mar-

quis gravement. J'espère qu'il me sera donné, sinon de m'acquitter envers vous, du moins de faire quelque chose pour votre bonheur. En attendant, promettez-moi de me considérer comme votre meilleur ami. Voulez-vous?

Christiane répondit par un signe de tête. Les yeux de Jacques brillèrent.

— Merci, dit-il, je suis content.

Sur ces mots, il se leva et prit congé. La duchesse le suivit d'un regard triste. Elle avait tant pensé à lui, qu'elle avait espéré... quoi?... elle ne le savait pas elle-même... elle ne voulait pas le savoir; mais elle était affreusement désappointée. Il était venu, il avait parlé de son bonheur, de sa femme, de sa paternité, de ses projets. Il lui avait exprimé sa reconnaissance, et puis, c'était tout. — « Ah! il est bien marié, se dit-elle. Encore quelques visites comme celle-ci... et je serai guérie! »

VI

Chez l'arbre transplanté dans un sol nouveau, la vie subit une sorte d'arrêt, puis ses racines se mettent à chercher les sucs qui leur sont nécessaires. Elles absorbent telle substance, rejettent telle autre, se retirent, comme des sensitives, au contact des éléments nuisibles. Pendant quelque temps, les fonctions sont incertaines, la sève monte, s'arrête, remonte; l'arbre languit et se ranime, reprend définitivement ou périt. Un travail identique s'accomplit chez l'être humain, déraciné et transplanté.

Annie passa par toutes ces phases, et souffrit d'autant plus, qu'elle avait une forte individualité. Pendant son voyage de noce, elle n'avait pas senti qu'elle était irrévocablement séparée des siens. Lorsqu'elle fut dans ce vieil hôtel d'Anguilhon, où n'arrivaient même pas les bruits de Paris, qu'elle se vit entourée de visages étrangers, qu'elle n'entendit plus parler anglais, elle se sentit très, très loin de l'Amérique, et cela lui fit le cœur gros. Dès qu'elle pouvait s'échapper de ce que mademoiselle May appelait « sa forteresse », elle accourait à l'hôtel de Castiglione. Elle allait avec sa mère, chez les couturières, aux quatre coins de Paris, s'amusait à chaperonner sa cousine ici et là, et babillait, comme si elle eût été privée de la parole pendant des jours et des jours.

Madame Villars et Clara ne restèrent que trois semaines à Paris. Leur départ causa à Annie un très grand chagrin. Quand elle les vit monter en wagon, elle dut se retenir à quatre pour ne pas éclater en sanglots. Au moment où le train s'ébranlait, elle saisit instinctivement le bras de son mari et se pressa contre lui.

En revenant à l'hôtel, Jacques parla de leur propre voyage en Amérique. Une année serait bien vite passée. Il énuméra toutes les choses agréables qu'ils avaient en perspective et avec quelques-unes de ces paroles tendres dont il avait le secret, il finit par ramener la joie dans le cœur de la jeune femme.

Avec le bon sens qui la caractérisait, Annie tâcha de s'initier aux us et coutumes du monde où elle était appelée à vivre. Madame d'Anguilhon l'y aida avec intelligence et bonté. Elle dressa sa liste de

visites, lui fit la biographie des personnes avec qui elle allait entrer en relations, et s'efforça de la mettre au courant. Chaque jour, la jeune femme lui apportait son courrier parisien; elle lui donnait les formules des lettres mondaines, la renseignait sur les œuvres de bienfaisance, au sujet desquelles on lui écrivait. Elle lui apprit, en même temps, à tenir sa maison. Annie sut bientôt mettre les dollars en francs, voir clair dans les comptes du chef et du maître d'hôtel, choisir les menus et donner les ordres nécessaires. Elle saisit promptement le côté matériel de la vie française, mais le côté moral fut pour elle une perpétuelle énigme. L'accueil qu'on lui fit au faubourg la déconcerta quelque peu. On avait témoigné beaucoup d'empressement à la riche mademoiselle Villars; la marquise d'Anguilhon fut reçue assez froidement. On la traita comme une petite Américaine, ayant épousé un titre, et l'on prit volontiers avec elle un ton de condescendance et de protection. Malgré son nom et son rang, elle se trouva plus dépaysée dans la société que l'année précédente. Aux dîners, aux réceptions, aux *five o'clock*, on s'entretenait de gens qu'elle ne connaissait pas, on racontait des histoires dont elle ne parvenait pas à saisir le fil. Elle n'était au courant ni des intrigues, ni des potins, ni de la politique, ni de la littérature, et ne pouvait prendre part à aucune discussion. Les personnes qui lui étaient présentées, ou à qui on la présentait, comprenaient vite qu'elle n'était pas au fait, et se contentaient d'échanger avec elle quelques banalités. De toutes les réunions, elle sortait ahurie et déconcertée. Dans ce milieu étranger, elle fut naturellement frappée par les dé-

fauts qui étaient le plus antipathiques à sa nature : la sentimentalité, l'exagération, l'artificialité. Les uns lui paraissaient trop collets-montés, les autres trop libres. Ces derniers l'amusaient et l'effarouchaient. Quand elle voyait certains sourires sur les lèvres des femmes, certains regards chez les hommes, elle éprouvait une sorte de malaise. Elle allait volontiers se réfugier dans le cercle des douairières, et l'on croyait que c'était habileté de sa part. Elle était écœurée de voir que toutes les conversations roulaient sur l'amour, sur les malheurs conjugaux de celui-ci ou de celle-là. Le fleuretage français fut toute une révélation pour elle, une révélation qui n'eut rien d'agréable et de rassurant. Elle était choquée d'entendre des grandes dames et des gentilshommes parler librement de certaines choses. Elle ne put s'empêcher d'exprimer son indignation à madame de Keradieu.

— Ma chère enfant, répondit la baronne, il faut tenir compte de ceci : l'anglais est une langue sans nuance, très forte, qui fait paraître ignobles les choses grossières, tandis que le français les rend irrésistiblement drôles. Ce sont les extrêmes qui vous ont sauté aux yeux. Mais, rassurez-vous, il y a, dans la société du faubourg, une bonne moyenne d'honnêteté, assez pour vous satisfaire.

— Comme je plains les Américaines qui se marient en Europe, seulement pour avoir un titre !

— Mais j'en connais quelques-unes de celles-là, et elles se trouvent très heureuses.

— Oh ! c'est impossible, fit vivement Annie. Si je n'aimais pas autant Jacques, je prendrais le premier bateau pour retourner en Amérique.

— Et, avant une année, ma chère petite, répondit la baronne, vous seriez de retour à Paris.

Pendant les premiers mois, la marquise eût été assez à plaindre, sans l'amitié des de Keradieu, de la duchesse de Blanzac, et du vicomte de Nozay.

La duchesse n'était pas jalouse d'Annie; elle la sentait trop loin de son mari pour cela. Elle éprouvait un curieux besoin d'être bonne pour elle. Dans le monde, elle la faisait valoir, elle lui venait en aide de mille manières. Quand la jeune femme rencontrait son regard ou son sourire, elle se sentait comme prise par la main. Elle lui demandait souvent conseil, et les plus intimes relations s'étaient établies entre l'hôtel de Blanzac et l'hôtel d'Anguilhon.

Le vicomte de Nozay se plaisait dans la société de la jeune femme. Avec sa belle santé morale et physique, elle le reposait des nerveuses et des névrosées. Sa simplicité l'émerveillait. C'était la première fois qu'il pouvait lire couramment dans une âme féminine. Un jour, apercevant son frais visage au milieu de quelques femmes dont les yeux et les lèvres avaient été savamment retouchés, les cheveux dorés ou rougis, il s'écria intérieurement: « Et elle ne met pas même de poudre de riz! » Ce fait la lui montra si désarmée, qu'il la prit en quelque sorte sous sa protection. Elle le trouvait toujours à ses côtés quand elle avait besoin de lui. Guy avait maintenant un fauteuil à bascule chez la marquise d'Anguilhon, comme il en avait un chez les de Keradieu, et il se déclarait pourvu de consolations pour le reste de ses jours.

Ce ne fut pas seulement dans la société qu'Annie

se sentit étrangère, mais aussi dans sa propre maison. Elle ne pouvait s'habituer au service de ses gens. L'air d'importance que se donnent les domestiques du faubourg l'agaçait, l'intimidait presque. Elle ignorait ces petits mots qui détendent si heureusement les rapports entre le maître et le serviteur. Les mots ! Voilà ce qui manquait à la jeune Américaine. Elle n'appréciait que les actes, elle était de ces riches qui ont toujours des pièces d'or sur eux, et jamais de menue monnaie.

Annie n'éprouvait point encore ce sentiment si doux, si fort, dont on lui avait parlé. Lorsqu'elle avait apporté à la marquise les premières pièces de sa layette, elle avait vu ses doigts trembler en touchant les petits vêtements, des larmes couler sur ses joues, et elle l'avait entendue murmurer : « Je ne savais pas qu'il fût si doux de se sentir grand'mère ! » Cela l'avait rendue honteuse de son indifférence. Mais c'était plus fort qu'elle, elle ne pouvait se consoler de ne pas assister au mariage de Clara. Lorsqu'elle lut dans les journaux et dans sa correspondance, la description de la cérémonie, elle eut un gros accès de chagrin et de colère. Elle se représenta l'effet que Jacques eût produit dans le brillant cortège. Tous les yeux auraient été fixés sur lui, et comme on le lui aurait envié ! « C'est par trop vexant ! c'est par trop vexant ! » répétait-elle, souhaitant, du fond de son cœur, que son précieux bébé fût resté un peu plus longtemps parmi les anges. Cependant, la présence du marquis suffisait toujours à dissiper la nostalgie et les regrets de la jeune femme. Quand il était avec elle, elle se trouvait parfaitement heureuse. Mais il

n'y était pas souvent, maintenant. Du matin au soir, il était occupé de l'organisation de sa maison, accaparé par les hommes d'affaires, les fournisseurs de toutes espèces. Chaque semaine, il allait à Blonay afin d'activer les travaux; car il voulait que tout fût prêt pour le mois de juin. Il avait même rarement le temps d'accompagner sa femme, le matin, au Bois.

Annie avait eu le cœur un peu serré, en voyant que son mari occupait un appartement séparé. Cet arrangement français, qui laisse quelque liberté aux époux, lui avait semblé absurde, « bon pour jouer le *Maître de Forges* », s'était-elle dit assez curieusement. Elle avait compris que c'en était fait de l'intimité de Cannes et de Rome, et elle s'était sentie comme à demi veuve. A Paris, Jacques lui parut un tout autre homme, moins bon enfant, plus imposant. Elle n'osait jamais aller chez lui sans un prétexte; il est vrai qu'elle en trouvait facilement. Ces petites visites lui causaient un très grand plaisir. Le marquis, avec sa belle courtoisie, se levait pour la recevoir et l'accueillait toujours par quelque parole aimable. Elle s'asseyait sur le bras de son fauteuil — c'était sa place de prédilection — et perchée là, tendrement enlacée, elle babillait à son cœur content, et c'était très amusant!

Annie trouvait qu'à Paris il y avait trop de gens et trop de choses entre elle et son mari. Il lui arrivait souvent de regretter qu'il ne fût pas un simple Yankee. Ils auraient été plus libres, plus heureux. Ils auraient pu, à leur gré, fermer leur maison, aller en Egypte, aux Indes, en Chine. Bien qu'elle

aimât son nom et son titre, elle comprenait qu'ils lui imposaient une foule d'obligations, Elle se sentait prise comme dans un réseau dont les mailles se resserraient sur elle. Elle se demandait avec effroi si, comme la généralité des femmes de l'aristocratie, elle serait condamnée à tourner dans le même cercle. Pour se rassurer, elle trouvait mille moyens de faire répéter à Jacques qu'il était moderne, très moderne, qu'il aimait les voyages et surtout qu'il brûlait du désir de voir l'Amérique.

VII

Quand une passion a été écrite dans une âme, elle se développe à son heure, et ni volonté ni efforts ne sauraient l'empêcher de suivre son cours, d'accomplir son œuvre d'élévation ou d'abaissement, de vie ou de mort. Il devait en être ainsi de l'amour de Christiane pour le marquis d'Anguilhon.

En apparence, Jacques était le même avec la duchesse. Il venait chez elle presque tous les jours, il la consultait sur tout et lui témoignait une chaleureuse amitié ; mais elle sentait qu'il avait en quelque sorte échappé à son pouvoir. Il la regardait et ne la voyait point. Il n'y avait plus rien dans le baiser qu'il mettait sur sa main, leurs causeries étaient devenues absolument banales. Il semblait éviter de toucher à tous les sujets dangereux. Christiane eut beau voir qu'il était « bien marié », comme elle avait dit, cela ne la guérit pas. Quand le marquis s'approchait d'elle, tout son être

tressaillait, une joie divine s'épandait en elle, la lumière lui paraissait plus intense. Quand il s'éloignait, elle éprouvait un déchirement intérieur, une horrible sensation de froid. Aucun raisonnement ne pouvait faire que ce phénomène ne se produisît. L'orgueil, plus que l'honnêteté, empêchait la duchesse de chercher à reconquérir Jacques. L'idée seule d'un partage la révoltait. Elle avait toujours trouvé l'amant plus ridicule que le mari, la maîtresse plus à plaindre que la femme légitime. Elle avait, maintes fois, soutenu cela, et c'était sa conviction. L'amour qu'elle avait pour le marquis l'humiliait. Il était un affront à son caractère, à son passé, elle l'eût nié et renié devant la mort et elle n'était tranquille que parce qu'elle se savait de force à le cacher à tous les yeux. Christiane appartenait au même type féminin que sainte Thérèse. Elle était capable de sentir toutes les voluptés, même celle de la douleur. Elle finit par trouver une jouissance à souffrir; son amour lui devint cher parce qu'il la crucifiait. Il lui semblait qu'elle portait en elle quelque chose de vivant; elle en vint à répéter avec une sorte d'exaltation : « J'aime ! j'aime ! » et cela lui parut meilleur que le néant où elle avait vécu jusqu'alors.

Le docteur Moreau comprit qu'elle ne luttait plus; il lutta pour elle. Il s'efforça de l'intéresser, comme autrefois, aux bonnes œuvres. Elle l'écoutait pendant quelques instants, puis son regard devenait distrait, elle ne répondait que par monosyllabes et elle se contentait d'offrir de l'argent. L'année précédente, elle avait vraiment la grandeur, la charité géniale d'une « bonne déesse »;

elle n'était plus maintenant qu'une pauvre femme amoureuse, dont toutes les pensées étaient concentrées sur un seul être.

Le docteur Moreau éprouvait pour elle une pitié profonde. Il se disait que les affinités physiques qui existaient entre elle et Jacques finiraient par les jeter dans les bras l'un de l'autre. Il connaissait trop la vie pour ne pas savoir que ces sortes d'aventures finissent toujours par une catastrophe, et il se promettait de veiller sur la duchesse, afin de la sauver si c'était possible, de la sauver pour la donner aux malheureux.

VIII

L'intention du marquis d'Anguilhon n'était point d'employer sa fortune à faire assaut de luxe avec les financiers, les industriels, les rastaquouères. Comme la plupart des hommes de l'aristocratie, il gardait une sorte de rancune à Paris. Il disait que la noblesse, ruinée au nom des idées humanitaires, devait retourner cette arme contre ses ennemis, vivre autant que possible dans ses châteaux, se refaire des domaines, encourager l'agriculture, venir en aide aux paysans; en un mot, mettre en pratique les fameux principes que la bourgeoisie, occupée à s'enrichir, s'est contentée de proclamer. Il était prêt à donner l'exemple. Avec l'approbation de sa femme, il avait décidé que leur maison de Paris serait montée sur un pied modeste, et qu'ils tâcheraient de rendre à Blonay sa splendeur première.

Dès l'origine de la féodalité, les d'Anguilhon avaient bâti leur nid sur une colline du Bourbonnais, à une heure de Moulins, et le château était considéré comme un des plus beaux de France.

La nouvelle du retour des anciens maîtres causa dans le pays une allégresse générale. Le nom des d'Anguilhon était mêlé à toutes les légendes, à toutes les histoires qui se racontaient aux veillées. En 1789, les tenanciers avaient défendu le château contre les bandes révolutionnaires. Le grand-père de Jacques avait sauvé deux enfants dans l'incendie d'une ferme. Dans toutes les épidémies, les châtelaines avaient payé de leur personne et bravé la contagion au chevet des malades. Chaque hiver, la marquise envoyait encore des vêtements chauds, et le peu d'argent dont elle pouvait disposer pour les pauvres de Blonay. Et les gens du pays, que quelque affaire appelait à Paris, ne manquaient pas de venir saluer « leur dame ». Ils étaient accueillis avec bonté et trouvaient toujours un repas réconfortant dans la modeste cuisine de la rue de Bellechasse. Toutes ces choses avaient fait aux d'Anguilhon une popularité que ni la politique ni la corruption n'avaient pu diminuer. Il y avait encore beaucoup de maisons où l'on priait pour eux, et lorsque le curé annonçait une messe d'anniversaire pour un de leurs morts, on se faisait un devoir d'y assister. Du reste, par instinct, le paysan est conservateur. Il n'aime pas le bourgeois, qui est avec lui ou trop familier, ou trop fier. Amassant lentement, il ne croit pas à l'honnêteté des fortunes nouvelles. Et, depuis qu'il ne craint plus les dîmes et les corvées dont on lui avait fait un épouvantail, il préfère voir le château

habité par une vieille famille de l'aristocratie que par des parvenus, qui sont pour lui « des gens de rien ».

Aussitôt de retour à Paris, Jacques avait remis Blonay entre les mains d'un habile architecte. On y travailla jour et nuit, et tout fut prêt pour la première quinzaine de juin. Le curé avait demandé avec instance au marquis de faire sa rentrée le jour de la fête patronale, afin qu'on pût la fêter dignement, sans offusquer M. le maire.

Le 16 juin, par un temps merveilleux, Jacques, sa femme et sa mère arrivèrent à Moulins. Ils s'arrêtèrent à l'hôtel, pour déjeuner, et montèrent ensuite dans un landau attelé de deux superbes postiers.

De Moulins à Blonay, la route est tracée à mi-côte de pentes verdoyantes, et s'élève, peu à peu, au-dessus de la vallée. Annie ne songeait point à admirer le beau panorama qui se déroulait à sa droite, elle cherchait le château.

— Où est-il donc? Mais où est-il? demandait-elle, avec une impatience d'enfant.

— Le voici! dit, tout à coup, Jacques.

Et, comme si cette parole eût été magique, on vit surgir dans le lointain la masse imposante, la fière silhouette d'un château du quinzième siècle, avec ses tours en poivrières.

— Qu'il est beau! s'écria la jeune femme.

— N'est-ce pas? fit le marquis, en regardant avec orgueil le manoir familial.

Aussitôt la voiture signalée, le drapeau aux armes des d'Anguilhon fut hissé sur le château, puis le drapeau des Etats-Unis. A cette vue, Annie eut un cri de joie.

— Oh! Jacques, merci! dit-elle, toute rose de plaisir.

— J'ai voulu que vous vous sentiez bien chez vous, ma petite Yankee, dit le marquis en souriant.

Au moment où les châtelains passèrent sous l'arc de triomphe, dressé à l'entrée du bourg, les cloches sonnèrent à grandes volées, les mortiers partirent, des vivats enthousiastes éclatèrent. Jacques saluait avec une bonne grâce royale, et de cet air à la fois aimable et hautain, qui le rendait si extraordinairement séduisant. Lui et sa mère paraissaient très émus. Annie était simplement enchantée. C'était la première fois qu'elle goûtait le plaisir d'une ovation, et elle le trouvait délicieux. Elle ne regrettait qu'une chose, c'est que sa mère, ses tantes, Clara, tout New-York ne pussent être témoins de cette entrée triomphale. La voiture s'arrêta devant l'église. Il avait été décidé que les châtelains entendraient la grand'messe. Le curé vint les recevoir, et les conduisit à leur banc, ce banc qui, pendant douze ans, avait été inoccupé. Au risque de se faire révoquer, M. Nambride chanta un *Te Deum* et du haut de la chaire, adressa quelques paroles de bienvenue aux maîtres de Blonay. Madame d'Anguilhon avait offert le pain bénit, qui fut distribué, non seulement aux assistants, mais encore à la foule massée sur la place. A la sortie de l'église, deux élèves des sœurs de la Présentation offrirent à la marquise et à sa belle-fille de magnifiques bouquets de roses — la fleur du pays — et des centaines de voix crièrent : « Vive monsieur le marquis! Vive madame la marquise! » puis :

« Vive l'Américaine ! » Ce cri, bien intentionné, frappa désagréablement l'oreille d'Annie; il lui donna l'impression qu'on ne la considérait pas comme faisant partie de la famille. La voiture roula de nouveau. Elle passa lentement entre deux haies de curieux, rencontra un autre arc de triomphe à la sortie du bourg. Elle tourna à droite et au bout de cinq minutes, rasa les assises du château, monta encore, traversa le pont levis, toujours baissé, entra dans la cour d'honneur et après avoir décrit une magnifique courbe, vint se ranger devant le perron. Trop ému pour pouvoir parler, Jacques se contenta de serrer fortement la main que sa femme lui avait donnée pour descendre de voiture.

Blonay était bâti sur la hauteur. De la large terrasse, au-dessus de laquelle s'élevait sa masse imposante, on dominait toute la vallée, et des pentes gazonnées conduisaient dans un parc merveilleux. Malgré la sévérité de son style et de sa décoration intérieure, le château n'était ni dur, ni froid. Ses deux façades principales se trouvaient exposées au levant et au couchant. Il y avait tant de soleil et de lumière dans ses vastes pièces que les personnages des tapisseries paraissaient souriant, et que les boiseries de vieux chêne étincelaient. Parmi les ancêtres de Jacques se trouvaient non seulement des guerriers, mais des savants, des chroniqueurs, des poètes. Les uns avaient laissé des armes, des trophées de victoire; les autres avaient enrichi la bibliothèque, acheté des œuvres d'art. Et l'esprit brillant, l'âme généreuse des d'Anguillon avaient mis dans la demeure familiale quelque chose de

chaud et de sympathique, qui impressionna agréablement Annie.

Dès le premier moment, elle se sentit chez elle, (*at home*), davantage que dans l'hôtel de la rue de Varenne qu'elle avait habité trois mois. Si Jacques l'avait permis, elle eût commencé tout de suite la visite du château, mais il insista pour qu'elle se reposât jusqu'à l'heure du déjeuner. Sa mère et lui la conduisirent à son appartement par la galerie où se trouvaient les portraits des d'Anguilhon. La jeune Américaine regarda presque timidement les grandes dames si raides et si imposantes, les chevaliers en cuirasses et les seigneurs en fraises et en pourpoints.

— Il faudra que je fasse connaissance avec eux, dit-elle.

— Cela vous sera facile, répondit le marquis. Vous trouverez leurs histoires dans nos archives. Nous verrons cela ensemble.

Annie passa par une enfilade de salons admirablement meublés, traversa un vestibule, puis elle fut introduite dans son appartement. Elle était capable de comprendre le vrai beau. La simplicité de son salon et de sa chambre à coucher ne lui déplut pas, mais Jacques la combla de joie en lui montrant le boudoir qu'il avait arrangé pour elle, dans la tour du coin, un boudoir tendu de perse, avec des meubles charmants, des livres, des fleurs, tout ce qui est nécessaire pour le repos et le travail

— Et dire que j'ai désiré toute ma vie d'habiter une chambre dans une tour ! s'écria la jeune femme ; dans une tour comme celle-ci, grise, vieille, avec le toit en cône.

— Je suis enchanté d'avoir pu satisfaire votre fantaisie, répliqua Jacques.

— Mais je n'avais rien rêvé d'aussi beau que cette vue-là ! ajouta Annie en promenant son regard de la belle vallée, traversée par l'Allier, à la chaîne bleue des montagnes du Puy-de-Dôme.

Madame d'Anguilhon posa doucement sa main sur l'épaule de sa belle-fille.

— Maintenant, ma chère petite, assez d'admiration comme cela, dit-elle. Il faut que vous vous reposiez un peu.

— Eh bien, je me reposerai pour vous faire plaisir.

— A la bonne heure !

La marquise embrassa Annie.

— J'espère que vous serez heureuse ici... Plus heureuse que moi, ajouta-t-elle mentalement.

— Oh ! j'en suis sûre, répondit la jeune femme avec sa belle confiance.

Après le déjeuner, Annie voulut prendre une idée de sa demeure. Elle n'avait jamais vu de château que dans les gravures ; aussi fut-elle vivement impressionnée par l'ensemble de Blonay. L'épaisseur des murs, les cheminées monumentales et tout ce qui rappelait ces époques lointaines, avec lesquelles elle n'était pas bien familiarisée, lui causa un étonnement mêlé de respect. En comparant le vieux manoir avec les plus belles demeures de New-York, elle se rendit compte, mieux qu'elle ne l'avait jamais fait, de la différence qui existe entre l'aristocratie et la plutocratie.

Avec l'agrément de sa belle-fille, madame d'Anguilhon avait invité le curé à dîner. M. Nambride

était un esprit élevé, un cœur droit et, ce qui ne gâtait rien, un homme du monde. Depuis vingt-cinq ans, il était l'ami des d'Anguilhon, un ami dévoué et fidèle s'il en fût. Il avait assisté le marquis à son lit de mort, et ses conseils, son appui moral n'avaient jamais manqué à madame d'Anguilhon. En apprenant le mariage de Jacques avec une étrangère protestante, il avait été saisi d'appréhension. Il considérait un mariage mixte comme une union imparfaite. Il eut, pour son propre compte, des cauchemars d'Eglise anglicane, de diaconesses, de propagande religieuse. Aussitôt qu'il vit la jeune Américaine, il fut rassuré. Son maintien respectueux pendant la messe, lui donna la meilleure opinion de son tact et de son caractère.

De son côté, Annie, qui avait entendu parler de l'influence du prêtre catholique dans les familles de l'aristocratie, redoutait beaucoup le curé de Blonay. Elle était trop Américaine pour jamais souffrir l'intervention de qui que ce fût dans son ménage, et elle s'était promis de se tenir sur la défensive. Elle fut d'abord favorablement impressionnée par la distinction de M. Nambride, puis séduite par son visage, aux traits réguliers, sur lequel il y avait le rayonnement d'une âme bonne et loyale. Elle se dit : c'est un gentleman et cela la tranquillisa tout à fait.

La pensée de ce premier dîner rendit Annie très nerveuse. Son rôle de châtelaine l'effrayait maintenant. Jamais elle ne s'était sentie autant marquise que ce jour-là. Dans la superbe salle de chêne armorié, avec sa chaise à haut dossier, les valets de pied en grande livrée, le maître d'hôtel,

imposant comme un fonctionnaire, elle se fit à elle-même l'effet d'un personnage. En regardant autour d'elle, Annie se rappela les paroles que son mari lui avait dites à Assise, et elle sentit qu'il avait fallu plusieurs siècles pour donner à cet intérieur la perfection qui la charmait. La jeune femme avait l'air d'un portrait moderne dans un cadre ancien. Le contraste était si joli qu'il amena, à plusieurs reprises, un sourire de satisfaction sur les lèvres du marquis.

Le dîner fut très agréable. On acheva la soirée sur la terrasse. Le curé causait bien. Annie trouva délicieux son français de Tourangeau, et il fit sa conquête, en montrant qu'il s'intéressait aux choses d'Amérique. Au moment de partir, il remercia la jeune châtelaine de l'argent qu'elle lui avait donné, pour distribuer aux pauvres.

— Je vous rendrai mes comptes, madame la marquise, dit-il. Je désire que vous sachiez tout ce qu'il y avait de joie et de soulagement dans la somme que vous m'avez remise. Je bénis le bon Dieu, qui vous a envoyée ici. A nous quatre, ajouta-t-il en regardant Jacques et sa mère, nous allons faire de grandes choses.

Sur cette parole, le curé prit congé de ses hôtes.

Catherine avait employé tout l'après-midi à visiter le château. Il lui avait paru extraordinairement romantique, et lui avait donné de la famille d'Anguilhon une idée beaucoup plus grande que l'hôtel de la rue de Varenne. Le soir, lorsqu'elle vint déshabiller sa maîtresse, elle avait l'air radieux.

— Oh! chérie quelle belle demeure vous avez! dit-elle.

— Bien belle, en effet, répondit Annie, et je sens que je m'y plairai.

Bonne se mit à parler avec enthousiasme de la chapelle, du souterrain, des cuisines énormes, des serres, du parc.

— Si vos tantes et votre cousine pouvaient voir tout cela! ajouta-t-elle.

— Je leur enverrai des photographies. En attendant, je vais écrire, tout de suite, à ma mère.

— Oh! pas ce soir, chérie! protesta Makay.

— Oui, oui, sinon je ne pourrai pas m'endormir.

Et, malgré les supplications de Bonne, la jeune femme passa une robe de chambre, s'installa dans un fauteuil, et, son buvard sur les genoux, elle écrivit, tout d'un trait, une demi-douzaine de pages. Après avoir raconté son entrée triomphale à Blonay, elle ajouta : « Je me faisais à moi-même l'effet de la reine d'Italie lorsqu'elle traverse le Corso, et je me suis aperçue qu'il n'est pas si facile qu'on le croit de jouer un personnage. » Elle termina son épître en disant : « Vous devez être tous très fiers et très contents de savoir que le drapeau américain flotte sur un des plus anciens châteaux de France. »

IX

Annie attendait la naissance de son enfant dans les premiers jours du mois d'août, et elle se plaisait à répéter qu'elle ne s'était jamais mieux portée. Madame d'Anguilhon était à la fois émerveillée et

effrayée de son activité. Dès le lendemain de son arrivée, elle voulut visiter Moulins, et chaque jour elle faisait une excursion dans les environs. Rien ne l'amusait autant que d'aller à Vichy, dont la saison battait son plein. Elle déjeunait au restaurant de l'hôtel des Ambassadeurs, écoutait un peu de musique, rentrait enchantée d'avoir vu du monde, et sans trace de fatigue. Les petites villes de province, où l'herbe pousse dans les rues, lui causèrent le plus grand étonnement. Elle dévisageait les gens, et se montrait surprise que des Français pussent avoir l'air aussi solennels. Un jour, en entrant pour faire une visite, dans un vieil hôtel de Moulins, elle dit très sérieusement à son mari : « Etes-vous sûr qu'ils sont vivants, là-dedans? » « Vivants! s'écria Jacques, ils sont formidables! » Elle ne devait pas tarder à s'apercevoir qu'il fallait compter avec ces provinciaux qui lui paraissaient à peine « vivants. »

Annie s'était imaginé que son nom et sa grande fortune suffiraient à lui faire une sorte de popularité dans le pays. Elle fut quelque peu surprise de se voir accueillie, par les gens de Blonay et par les paysans, avec réserve et méfiance même. Quand elle traversait le bourg, on la saluait respectueusement, on venait sur le pas des portes pour la voir, mais on la regardait avec plus de curiosité que de sympathie. A son approche les enfants interrompaient leurs jeux, se poussaient du coude en disant: « L'Américaine », du ton dont ils eussent dit: « Croquemitaine ». Cela la blessait d'autant plus, qu'elle était animée des meilleures intentions et disposée à agir comme une Française eût pu le faire. Depuis qu'elle

était à Blonay, elle sentait nettement qu'elle avait une responsabilité, et elle était désireuse de bien remplir ses devoirs de châtelaine. Sans sa belle-mère et le curé, elle eût été assez embarrassée pour faire du bien dans ce milieu nouveau. Elle fut révoltée de la saleté des maisons de paysans, tellement qu'elle en parla au curé.

— Ne croyez pas, madame la marquise, répondit-il, qu'il en soit ainsi dans toutes nos campagnes. On pourrait diviser la France en provinces propres et en provinces sales. La Normandie, l'Anjou, la Touraine sont propres; la Bretagne, l'Auvergne et, malheureusement le Bourbonnais, sont sales. A quoi cela tient-il? Il faudrait chercher dans le tempérament la cause de ce vice, afin de pouvoir le corriger. Il fait mon désespoir depuis vingt-cinq ans.

Sur cela, le cerveau d'Annie commença à travailler. Elle bâtirait une sorte de club (*club-house*) comme il y en a en Amérique, où les paysans pourraient se réunir et trouver des livres, des distractions plus saines que celles du cabaret et où des conférenciers viendraient leur enseigner les lois de l'hygiène et les mettre au courant des découvertes intéressant l'agriculture. Puis elle ferait faire des travaux pour faciliter la propreté, exigerait que l'on plantât des arbustes et des fleurs autour des habitations. Elle donnerait des prix aux ménagères dont les maisons seraient le mieux tenues. Le curé approuvait ces projets avec enthousiasme. L'énergie de la jeune femme, son « en avant » l'enchantaient, et il se frottait les mains, en disant : « Vive l'Amérique ! vive l'Amérique ! »

Le 2 août, au matin, une sorte de silence s'était

fait, dans l'intérieur du château. Les domestiques marchaient sur la pointe des pieds, fermaient les portes avec précaution, parlaient à voix basse. On attendait, de minute en minute, la naissance de l'enfant.

Jacques s'était réfugié dans la bibliothèque. Il se promenait de long en long, les traits tirés, oppressé par une grande émotion. Après une heure d'angoisse la porte fut brusquement ouverte et le chirurgien parut.

— Un garçon! Monsieur le marquis, dit-il, avec un accent de triomphe; un vrai chef-d'œuvre! Mes compliments. Tout va bien.

Le châtelain essuya son front emperlé d'une sueur froide et le visage rayonnant de joie, il balbutia :

— Je savais... j'étais sûr... Cela devait être.

Dès qu'on le lui permit, il se rendit chez sa femme. Le cœur battant, il s'approcha de son lit, et l'embrassa si tendrement, qu'à travers sa langueur, Annie sentit l'intensité inaccoutumée de sa caresse.

— Oh! le bon baiser! le bon baiser! murmura-t-elle. Puis avec un sourire: Je suis bien heureuse que ce soit un garçon.

Madame d'Anguilhon entra avec le nouveau-né, et le présenta aux parents sans prononcer une parole, mais avec des yeux mouillés et des lèvres émues.

Annie embrassa son enfant, puis l'examina gravement.

— Dieu merci! il n'est pas laid, fit-elle et il a des cheveux!

Dans ses rêves, Jacques avait toujours vu son fils marchant, parlant, l'œil éveillé. Il fut un peu déconcerté, devant ce petit visage rougeaud et fermé.

Il appuya, presque craintivement, ses lèvres sur son front. Au contact de cette chair, tiède et veloutée, de la chair de sa chair, il éprouva une violente commotion, et l'amour paternel éclata en lui dans toute sa douceur et dans toute sa force. Il baisa et rebaisa les petites mains, délicieusement remué par cette caresse nouvelle.

— Le docteur affirme que c'est un chef-d'œuvre. Comment le trouvez-vous, ma mère? demanda-t-il avec une nuance d'anxiété.

— Il est admirablement fait, et il sera très beau, répondit la marquise. Tu n'étais ni aussi fort ni aussi joli, toi.

— Vraiment? alors me voilà rassuré.

— Jacques, dit Annie, il faut envoyer une dépêche à ma mère, à Clara et...

— Aux demoiselles Villars, j'imagine...

— Oui; et si vous vouliez leur donner la nouvelle de votre part, cela me ferait le plus grand plaisir.

Le marquis porta à ses lèvres la main pâle de la jeune femme.

— Je ne puis rien vous refuser aujourd'hui, dit-il. Je vais aller moi-même au télégraphe de Moulins. En passant, j'entrerai chez le curé, ajouta-t-il en embrassant sa mère.

Pendant qu'on sellait son cheval, Jacques écrivit les dépêches à la famille d'Annie, à la sienne, à la duchesse de Blanzac et à Guy de Nozay. Il sourit en pensant à la figure piteuse qu'il aurait faite, s'il avait dû annoncer la naissance d'une fille.

La première paternité, comme le premier amour, donne des émotions qui ne se reproduisent plus. A la pensée, que la sève était remontée dans le vieil

arbre familial, et qu'un rejeton mâle lui assurait peut-être encore quelques siècles d'existence, il eut la sensation d'un accroissement de force et de grandeur. Son fils ! Pendant toute sa promenade, il eut sur les lèvres et dans le cœur la douceur de ce nom. En revenant vers Blonay, il jeta sur le château un regard attendri, et ne put s'empêcher de sourire, en songeant au contraste qu'il y avait entre cet énorme nid de granit et le petit enfant qui venait d'y naître. Quand il repassa par le bourg, il devina que l'heureux événement y était connu. Tout le monde vint sur le pas des portes pour le saluer. Les femmes lui souriaient d'un air entendu, et ces félicitations muettes le touchèrent profondément.

Pour diminuer sa responsabilité, et avec l'idée qu'Annie serait heureuse d'avoir auprès d'elle une parente et surtout une compatriote, madame d'Anguilhon avait prié la baronne de Keradieu de venir à Blonay pour les couches de sa belle-fille. Et elle ne sut jamais à quel point la jeune femme lui fut reconnaissante de cette pensée.

Annie avait voulu nourrir son enfant. Lorsqu'elle annonça cette intention à son mari, il fut agréablement surpris. Il n'aurait jamais osé le lui demander. Par acquit de conscience, cependant, il lui représenta tous les sacrifices que cela entraînerait.

— Je sais, je sais, répondit-elle ; mais le docteur dit que j'ai une santé rare ; il me semble que je dois faire mon possible pour la transmettre à ce fameux rejeton. Et puis, ma mère m'a nourrie ; je suis, en quelque sorte, obligée de rendre à mon enfant ce qu'elle a fait pour moi. Voyez-vous,

ajouta-t-elle en souriant, nous autres Américaines, nous ne nous créons pas des devoirs à plaisir, mais nous remplissons ceux qui nous sont imposés.

Il s'ensuivit de cette décision, qu'au lieu de la classique nourrice enrubannée, le nouveau-né eut une bonne anglaise. Catherine regrettait d'une façon comique et touchante de ne pouvoir se dédoubler, pour soigner le bébé de « Miss Annie », comme elle appelait encore la marquise dans son cœur, et « Miss Annie » elle-même.

La marquise garda de sa convalescence un souvenir très agréable. Jacques eut pour elle les plus charmantes prévenances. On venait causer autour de sa chaise longue, et ces causeries intimes, où entraient la religion, la politique, les questions sociales, lui en apprirent davantage sur les choses de France que ses deux saisons mondaines. Les appréciations de son esprit moderne et indépendant produisaient quelquefois l'effet de véritables bombes. Madame d'Anguilhon redressait alors sa belle tête, avec le mouvement hautain qui lui était particulier, la baronne baissait les yeux, le curé paraissait désarçonné. Jacques et Henri de Keradieu souriaient sous leurs moustaches. Un jour, entre autres, que la conversation roulait sur l'intolérance du gouvernement, M. Nambride raconta la révocation brutale d'un curé et d'un fonctionnaire accusés d'être des réactionnaires.

— Ces choses-là n'arriveraient pas en Amérique, je suis sûre, dit la marquise.

— Non, répondit Annie, d'abord parce que personne ne songe à réagir contre la république, ensuite parce que les églises sont absolument indé-

pendantes de l'Etat. Chez nous, ceux qui veulent un culte en paient les frais. Franchement, lorsqu'un prêtre ou un fonctionnaire est à la solde d'un gouvernement républicain, il ne doit pas en dire de mal, et travailler pour les royalistes. La simple honnêteté le défend.

— Vous savez, monsieur le curé, que ma femme est républicaine dans l'âme, dit Jacques.

— Certainement, il me semble plus naturel que la souveraineté soit entre les mains de la masse qu'entre les mains d'une famille, répondit hardiment Annie. Un peuple qui se respecte ne saurait avoir qu'un représentant. Je voudrais, par exemple, que ce représentant, choisi entre cent mille, fût parfait, physiquement et moralement.

— Beau surtout, fit malicieusement le baron de Keradieu.

— Beau surtout, répéta Annie, et entouré de tout le prestige imaginable. Pour nous, qui sommes des travailleurs, la représentation de la Maison Blanche est peut-être suffisante, mais franchement, celle de l'Elysée me paraît mesquine. En France, la noblesse aurait dû se rallier; sous son influence, la République serait devenue élégante, raffinée et plus puissante qu'aucune monarchie.

— Mais, ma chère enfant, dit la marquise, la noblesse a des traditions. Elle ne pouvait abandonner une famille à laquelle ses ancêtres avaient juré fidélité. C'eût été une défection.

— Non, car le pays doit passer avant tout. Et cette famille elle-même aurait dû donner l'exemple de l'évolution et sacrifier son ambition personnelle au bien de la France.

— Vous en demandez un peu trop, mon amie, dit le marquis. Si seulement il y avait, de part et d'autre, un peu de tolérance!

— Eh bien! dit Annie, non sans malice, je vous engage à commencer. Pour ma part, je me propose d'envoyer une superbe boîte de dragées à la femme du maire. Vous, vous devriez remettre au mari une somme d'argent pour les pauvres de la commune, ou pour quelque œuvre d'utilité publique.

— C'est une idée. Qu'en pensez-vous, monsieur le curé?

— Une bonne idée, je crois. Cela obligera M. Finet à avoir des égards pour vous, et pour moi, par dessus le marché. Et tenez, il vient d'acheter une maison sur la place; il désire y voir une fontaine neuve. Vous pourriez lui donner de quoi en construire une.

— Eh bien! va pour la fontaine! dit le marquis.

Puis, mettant une main sur l'épaule de sa femme, il ajouta :

— Ne nous faites pas évoluer trop vite.

Madame d'Anguilhon avait demandé au baron et à la baronne de Keradieu de tenir son petit-fils sur les fonts du baptême. Elle désirait qu'il eût une marraine jeune, afin que plus tard, elle pût être pour lui une amie et une conseillère.

Le 15 septembre, Philippe-Henri-Anne d'Anguilhon fut baptisé dans la chapelle du château. Après la cérémonie, Annie remit à M. Nambride un pli « de la part de Bébé » contenant l'acte de donation d'un terrain et le reçu de l'argent déposé

chez le banquier pour la construction d'un orphelinat agricole.

— Mon rêve... mon rêve, balbutia le curé ému jusqu'aux larmes. Ne dirait-on, pas que Dieu a envoyé ici-bas, tout exprès, un petit enfant pour me donner les moyens de le réaliser. C'est vraiment miraculeux.

Lorsque la jeune châtelaine traversa le bourg avec son fils, on lui fit presque une ovation. Au passage de sa voiture, on sortit de toutes les maisons pour la saluer. Les boîtes de dragées distribuées aux enfants, mieux que son don princier, lui avaient gagné les cœurs. Elle comprit que la glace était définitivement rompue entre elle et les gens de Blonay. Elle fut tout attendrie de la sympathie qu'on lui témoignait. Honteuse de ses yeux humides, elle dit, presque avec dépit, à son mari :

— Jacques, je crois que le climat de France est horriblement énervant. Je finirai par devenir sentimentale.

— Ah ! ce serait grand dommage ! fit le marquis d'un ton moqueur. Mais ne craignez rien, nous irons, de temps à autre en Amérique, pour vous redonner du ton.

X

La duchesse de Blanzac avait accepté l'invitation des d'Anguilhon pour le 1er octobre. Puis elle s'était dit qu'elle n'irait pas à Blonay, qu'elle trouverait un prétexte pour se dégager. Elle s'était dit

cela, par un besoin de tromper sa conscience, sachant bien tout le temps qu'elle n'en ferait rien. De fait, au jour fixé, elle arrivait à la gare de Moulins. Le marquis se trouvait naturellement là pour la recevoir. Leurs mains se joignirent dans une forte étreinte, et ils échangèrent, avec des voix émues, les lieux communs de l'arrivée. La matinée chaude et belle avait permis à Jacques de venir en phaéton. Lorsqu'il eut installé la duchesse à ses côtés et lancé ses chevaux dans la direction de Blonay, il se tourna vers elle.

— Vous voici enfin ! dit-il, avec sur le visage, un beau reflet de joie. Jusqu'à hier au soir, j'ai craint de voir arriver une dépêche m'annonçant que vous étiez obligée de remettre votre visite.

— Pourquoi donc ?

— Je n'en sais rien. Mais, voyons, avouez que vous avez été tentée de nous faire faux bond.

— Tentée, non... Cependant il est vrai, que j'ai songé plusieurs fois à rentrer à Blanzac, pour surveiller les restaurations de la vieille chapelle.

— Là ! j'en étais sûr ! Je sentais cela !

— C'est curieux, fit Christiane, émerveillée et troublée de cette intuition.

— Vous savez que je suis un homme à pressentiments. J'ai été tourmenté par l'idée que vous ne viendriez pas, que vous ne vouliez pas venir, au point d'être tenté d'aller vous relancer à Petit-Port. Puisque vous êtes là, je vous pardonne les mauvais moments que vous m'avez fait passer. Franchement, nous aurions été horriblement désappointés de ne pas vous avoir.

— Il eût fallu que je fusse plus sage que je ne

le suis, pour me refuser le plaisir de venir à Blonay, répondit la duchesse, d'un ton où il y avait de la tristesse et de l'amertume.

Puis, comme si elle voulait échapper à Jacques, elle se mit, sans transition, à parler des nouvelles du jour, des courses de Deauville, à raconter quelques potins. Cette conversation contrastait si fort avec l'état d'âme des deux jeunes gens qu'ils ne purent la soutenir longtemps et le silence se fit entre eux. Christiane avait relevé son voile ; elle tenait ses yeux droit devant elle, mais elle se sentait admirée, et le plaisir colorait ses joues, et l'orgueil dilatait ses narines. La pureté de l'air, la beauté du ciel et de la vallée, la rapidité de la course, rythmée par le pas des pur-sang, la présence de l'homme qu'elle aimait, tout cela donnait à la duchesse un bien-être délicieux, une sorte d'ivresse. Elle aurait voulu aller ainsi jusqu'au bout du monde, jusqu'à la mort.

— Voici Blonay, fit tout à coup le marquis.

Ces mots causèrent un choc à la jeune femme, et la vue du drapeau américain lui serra le cœur.

— Superbe ! superbe ! dit-elle regardant avec admiration le château, dont la structure puissante et les belles lignes se dessinaient nettement à l'horizon. Et un bourgeois avait osé acheter cela ?

— Hélas !

— Ah ! je conçois bien, maintenant, le chagrin que vous avez dû éprouver en voyant vendre une demeure semblable.

— Chagrin ! s'écria Jacques. Cela a été un déchirement, dont la douleur a laissé en moi comme

une cicatrice. Quand j'ai revu Blonay, j'ai ouvert inconsciemment les bras, dans un besoin enfantin de l'étreindre, et j'ai baisé ses vieilles pierres.

— Je comprends, je comprends.... murmura la duchesse. Mais tout est bien qui finit bien. J'ai entendu dire que les romanciers ont des prédilections pour certains de leurs personnages et que, ceux-là, ils les font souffrir le moins possible, et ne les tuent pas volontiers. La Providence semble avoir eu pour vous une tendresse pareille. Non seulement, elle n'a pas permis que vous allassiez mourir en Afrique, mais elle vous a rendu, et au delà, tout ce qu'elle vous avait enlevé.

— C'est vrai, et je lui en suis profondément reconnaissant. Tenez, je ne sais rien de plus saisissant que la vue du drapeau américain sur ce château dont les assises datent de la féodalité. Je m'étonne toujours de l'y voir. Il a fallu un concours merveilleux de circonstances pour l'amener là. On n'étudie pas assez l'histoire des choses ; elle est aussi curieuse que celle des gens. Ce drapeau marque peut-être le commencement d'une évolution. Je l'ai fait mettre à côté du nôtre pour être agréable à Annie ; et puis, je devais bien cela à l'Amérique, ajouta le marquis, avec ce petit sourire ironique qu'il avait toujours lorsqu'il faisait allusion à son mariage.

Christiane ne répondit pas. Quelques minutes plus tard, le phaéton entrait dans la cour d'honneur du château, et venait s'arrêter devant le perron, où se trouvaient la marquise d'Anguilhon, Annie, le comte et la comtesse de Froissy et plusieurs autres personnes.

La duchesse fut saluée par des vivats et des acclamations.

— Bonjour, petite maman, dit-elle en embrassant la jeune châtelaine.

— Je suis bien contente de vous voir, fit Annie avec un accent, dont la sincérité toucha madame de Blanzac.

Lorsque tous les compliments eurent été échangés, la marquise emmena son hôte et la conduisit à l'appartement qui lui était destiné et qu'elle avait arrangé avec un soin tout particulier.

— Et maintenant, vous allez me montrer votre héritier, dit Christiane, se débarrassant de son chapeau et de son manteau.

— Tout de suite?

— Tout de suite.

Annie sonna et donna l'ordre qu'on apportât l'enfant.

— C'est bien heureux que votre premier-né ait été un fils.

— Oh! je crois que si j'avais eu une fille, je n'aurais jamais osé relever la tête, répondit la jeune femme.

La bonne anglaise entra avec, dans ses bras, un paquet de mousseline, de dentelles et de rubans, d'où émergeait une petite tête duvetée.

— Voici mon chef-d'œuvre, dit Annie en posant le bébé endormi sur les genoux de la duchesse.

Christiane, toute remuée par la vue de l'enfant de Jacques, l'entoura de ses bras, avec une sorte de timidité et de maladresse puis, les yeux embués de larmes, elle baisa longuement les doux cheveux,

blonds, les paupières frangées de cils foncés, la petite bouche fraîche.

— Il est bien beau, dit-elle d'une voix troublée.

— N'est-ce pas? il me fait honneur; car c'est moi qui le nourris.

Ces mots causèrent à la duchesse une joie soudaine, et la honte qu'elle en ressentit colora son visage.

— Votre mari a permis que vous nourrissiez?

— Permis? Mais il en a été très content. Il n'y a pas de jour où il ne m'en remercie. Il dit qu'il embrasse son fils avec plus de plaisir, sachant qu'il n'est que lui et moi... enfin, un tas de choses bien françaises, ajouta Annie en rougissant légèrement. Du reste, il ne m'a pas demandé de nourrir. C'est moi qui l'ai voulu. Ce petit crampon me privera de beaucoup de plaisirs, mais je n'aurai jamais de regrets.

Madame de Blanzac embrassa de nouveau l'enfant, s'attardant à sa caresse.

— Il sent bon, dit-elle.

— Je crois bien; ses vêtements sont parfumés avec l'iris de Florence.

— Non, il a une odeur de miel et de lait, une délicieuse odeur, ajouta la duchesse, odorant le bébé, comme elle eût fait d'une fleur.

— C'est ce que dit Jacques. Quelle imagination vous avez tous! ajouta la marquise avec un peu de moquerie.

Puis reprenant doucement son fils, elle le renvoya.

— J'espère, dit-elle, que je n'ai pas trop l'air d'une nourrice.

— D'une nourrice? Vous paraissez plus jeune que l'année dernière.

— Tant mieux.

On apporta le thé pour la duchesse. Annie le lui servit. Les deux femmes causèrent de tout ce qui était arrivé depuis leur séparation.

— Alors, vous aimez Blonay? demanda Christiane.

— Je l'adore! c'est une chère vieille demeure. Je m'y suis sentie chez moi dès le premier jour. Il ne m'a effrayée ni par ses proportions, ni par son aspect sévère. C'est assez étrange, car je n'avais jamais vu de château. Par exemple, le rôle de châtelaine me semble terriblement difficile. Je ne sais pas trop comment je m'en tirerai. Enfin, je ferai de mon mieux. Notre installation est loin d'être complète. Il faudra que vous soyez très indulgente. Nous aurons plusieurs de vos intimes : les de Keradieu vont revenir; MM. de Nozay et de Challans arriveront demain.

— Je suis bien contente que vous ayez invité Louis. Cela le dédommagera de n'avoir pu venir à Deauville cet été.

Annie se leva.

— Enfin, dit-elle, j'espère que vous ne vous ennuierez pas trop, et que vous aimerez Blonay. Je vous laisse, maintenant; vous devez avoir besoin de repos. Vous avez deux bonnes heures avant le déjeuner. Il est à une heure et demie. Au revoir

XI

Pour cette année les invitations à Blonay s'étaient trouvées forcément restreintes. Le marquis avait tâché de remplacer le nombre de ses hôtes par la qualité. Afin d'avoir toujours une somme suffisante de jeunesse, de gaieté et d'esprit, il avait pesé les uns et les autres, cherché les affinités, discuté celui-ci et celle-là. Annie qui avait assisté à ce petit travail de sélection s'était écriée d'un air navré : « Comme vous compliquez tout en Europe! comme vous êtes exigeants! » Jacques avait voulu que cette première série d'invités, qui allait réveiller les échos de Blonay, fût à la fois intime et brillante. Il avait réuni ses parents les plus proches, ses amis les plus sûrs et les plus aimables. Et, comme magiquement réveillé des assises au faîte, le vieux château fourmillait de vie. Le long du grand escalier, sur les terrasses, dans les allées du parc, on voyait d'élégantes silhouettes de femmes. Dans la cour d'honneur, il y avait de joyeux départs, de triomphants retours de chasse. Le soir, la musique, les airs de danse, de belles voix, de joyeux propos l'emplissaient d'harmonie et de gaieté.

Annie n'avait avoué à personne, pas même à son mari, combien son rôle de châtelaine l'effrayait. La perspective de recevoir des gens qu'elle connaissait peu, des étrangers qui critiqueraient peut-être ses manières américaines, la rendait terriblement nerveuse. Si elle ne réussissait pas à mettre

de l'entrain parmi ses hôtes et qu'on s'ennuyât à Blonay, Jacques serait mécontent, désappointé. C'était cela surtout qu'elle redoutait.

Après cinq ou six jours, elle respira librement. On s'amusait, elle n'en pouvait douter. La physionomie de la duchesse la rassurait tout à fait. Jamais elle ne l'avait vue aussi animée, aussi brillante. Elle ne remarquait pas combien la gaieté de son amie était fiévreuse et inégale, et elle prenait, pour l'expression du plaisir cette irradiation que l'amour met sur le visage humain.

Lorsque Christiane avait revu le marquis après quatre mois d'absence, elle avait senti magnétiquement, pour ainsi dire, qu'il lui était rendu. Elle avait eu l'impression d'une barrière tombée, d'une union plutôt que d'une réunion. Par quel charme, par quel miracle la communication avait-elle été rétablie entre eux? Elle ne cherchait pas à le savoir, mais elle en était heureuse profondément. La présence de Jacques créait autour d'elle une atmosphère de paradis, et la certitude de l'avoir reconquis mettait dans ses yeux une joie triomphante.

Aussitôt installé à Blonay, M. d'Anguilhon s'était mis à penser à la visite prochaine de la duchesse. Il était impatient de lui montrer sa demeure, cette demeure qui révélait un si glorieux passé et il se réjouissait de lui en faire les honneurs. Son désir de la revoir était aiguillonné par un peu de vanité seulement.

Puis Annie eut l'idée fatale de lui donner à lire, pour l'amuser, les lettres de Christiane, avec qui elle entretenait une active correspondance. Il les emportait chez lui afin de les parcourir à loisir.

Ces lettres eurent sur son imagination un effet étrange. Leur tour brillant et original, le parfum pénétrant qui s'en dégageait, la grande écriture élégante et irrégulière, peut-être la transmission d'un de ces fluides, encore inconnus, qui sont les agents secrets de la Providence firent ressortir, en lumière dans son cerveau, l'image de la duchesse, les belles lignes de son corps, ses larges prunelles bleues, les coins profonds de sa bouche et tous les traits qu'il admirait. Cette image le troubla profondément. Un désir plus violent de la revoir s'empara de lui. Il eut, tout à coup, mille choses à lui dire, il se sentit, comme attiré par elle irrésistiblement, et tenté vingt fois de partir pour Deauville où elle se trouvait. Il fut saisi par la crainte qu'elle ne manquât à sa promesse et, comme il le lui avait dit, il eut l'intuition de sa résistance. La communication entre leurs deux êtres était bien rétablie en vérité.

Elle vint, et sa présence fut pour lui une source de joies et d'émotions délicieuses. Il lui montra tous les coins et les recoins de Blonay. Ils se promenèrent à petits pas à travers les longues galeries, s'arrêtant de temps à autre dans quelque embrasure de fenêtre, pour admirer les montagnes du Puy-de-Dôme ou un beau coucher de soleil. Ils feuilletèrent les livres curieux, les portefeuilles de dessins et d'estampes. Il lui raconta maints souvenirs d'enfance et de jeunesse, souvenirs dont il n'eut jamais eu l'idée de parler à sa femme. Ces deux mondains, dans la composition desquels il entrait passablement de vanité et de frivolité, avaient beaucoup de vie intérieure. Souvent ils s'élançaient dans l'au

delà, montaient à des hauteurs dangereuses puis, effrayés, redescendaient aussitôt sur la terre et se réfugiaient dans les banalités. Ces ascensions, qui les laissaient toujours un peu troublés et émus, avaient pour eux un grand charme. Dans ces causeries fréquentes, leurs pensées se rencontraient; chacun laissait dans l'âme de l'autre une parcelle de soi. Comme tous les êtres, ici-bas, ils travaillaient à l'accomplissement de leurs propres destinées. La duchesse était une cérébrale sensuelle — elles sont presque toutes ainsi, du reste. Chez elle, l'amour montait des sens au cœur, comme chez d'autres il descend du cœur aux sens. Elle n'eût jamais pu aimer un homme d'une race inférieure. Avec la jeunesse en plus, Jacques avait les mêmes qualités que le duc de Blanzac. Maintenant qu'elle le voyait dans ce cadre superbe de Blonay, avec l'autorité et le prestige d'un grand seigneur, il lui faisait l'effet de ce que les Anglais appellent : un roi parmi les hommes (*a king among men*), et il entrait profondément dans sa chair et dans son âme. Elle oubliait presque qu'il appartenait à une autre. La différence de nationalité mettait entre le marquis et sa femme une telle distance, qu'elle ne se figurait pas leurs relations d'époux. Elle savait gré à Annie de porter si discrètement son bonheur, de ne pas exhiber ses droits sur son mari, de ne pas la faire souffrir, et l'amitié qu'elle lui témoignait était parfaitement sincère. Christiane comprenait le danger de cette intimité qui s'était établie entre elle et le marquis; elle le bravait et s'y complaisait. Jacques, lui, en était inconscient. Il se sentait si extraordinairement heureux que, parfois, il était

pris de peur et se disait : « Cela ne durera pas. » Et, en effet, cela ne devait pas durer. Le bonheur humain, arrivé à un certain degré, s'écroule subitement ou commence à décroître. Celui du marquis d'Anguilhon avait atteint ce degré.

— Un matin, avant le déjeuner, Jacques et Henri de Keradieu remontaient vers le château. Au tournant de l'allée qu'ils suivaient, ils aperçurent en même temps, sur la terrasse, madame de Blanzac et le comte de Challons qui faisaient les cent pas. Le baron s'arrêta, et les désignant d'un signe de tête :

— J'ai idée, dit-il, que cela finira par un mariage,

Ces simples mots, qui semblaient lancés à la légère, devaient avoir, comme cela arrive souvent, des conséquences énormes. Il saisirent à la fois Jacques, au cœur et au cerveau.

— Un mariage ! répéta-t-il en regardant les promeneurs. La duchesse et de Challans !... impossible !

— Pourquoi ? Elle a voulu jouer à la grande sœur avec ce beau garçon ; il se peut qu'elle s'en soit éprise.

— Mais elle a cinq ans de plus que lui ; ce serait un mariage ridicule !

— Pas tant que cela. Louis ne paraît pas jeune ; il est plus sérieux qu'on ne le croit, et foncièrement honnête. Elle, elle aura toujours l'âge qu'elle devra avoir. Je t'assure que si elle m'annonçait ses fiançailles, je la féliciterais de grand cœur.

— Pas moi, fit le marquis d'un ton sec.

Les deux hommes continuèrent leur chemin en silence. En arrivant dans le hall, Jacques regarda sa montre.

— Encore une heure avant le déjeuner, dit-il. Je te laisse. Il faut que j'expédie mon courrier.

Sous ce prétexte, il monta à sa chambre; mû par un besoin de s'enfermer avec lui-même, il tourna instinctivement la clé de son cabinet, puis il commença à se promener de long en long, comme il le faisait toujours dans les moments de perturbation morale. La duchesse aimerait de Challans! C'était absurde! Il n'avait que treize ans alors qu'elle en avait dix-huit. Elle l'avait connu en tunique de collégien; il ne saurait avoir pour elle l'ombre de prestige. Mais, voilà! Elle avait épousé d'abord un homme beaucoup plus âgé qu'elle; il se pourrait qu'elle fût tentée par la jeunesse même de Louis. N'était-elle pas la femme des extrêmes? Ce mariage lui permettrait de garder son titre, sa fortune, sa petite royauté de Blanzac, toutes ces choses qui étaient son orgueil et sa vie... Oui, oui, c'était possible, c'était probable... Qu'est-ce que cela lui faisait après tout? Elle était bien libre!... Non, cela n'aurait rien dû lui faire. Et pourtant il souffrait atrocement. Et, comme cela arrive presque toujours, la jalousie fit éclater l'amour qui était en lui. Les jambes cassées par l'émotion de cette découverte, il se laissa choir dans un fauteuil, ses mains crispées en serrèrent nerveusement les bras... il l'aimait parbleu!... Il l'avait toujours aimée!... Et dans l'âme de Jacques, soudainement illuminée, il se fit un développement d'images, de souvenirs, de sensations, pareil au développement photographique. Christiane Soria lui apparut en robe courte, avec ses jambes fuselées, son port de tête altier. Il se rappela la joie qu'il éprouvait, lorsqu'il lui arrivait de la rencontrer

et qu'elle daignait le saluer gracieusement. Et comme il aimait ce cours de danse dont elle faisait partie! Après tant d'années, il retrouvait encore la sensation délicieuse que lui donnait ce corps mince de fillette, qui se cambrait toujours, comme pour lui échapper. Il revit, assez curieusement, la grosse natte de cheveux, d'un ton fauve, qui pendait dans le dos de Christiane et dont le bout frisé ressemblait à une houppe et accrochait si joliment la lumière. Cette natte avait exercé sur lui une véritable fascination. Elle lui paraissait très lourde. Il avait été saisi de la curiosité d'en connaître le poids. Cette curiosité l'avait tourmenté pendant plusieurs semaines. Un dimanche, à Sainte-Clotilde, que la petite fille se trouvait assise devant lui, il n'avait pu résister à la tentation. Il avait touché, du bout des doigts, la tresse soyeuse, puis, s'enhardissant, il l'avait soulevée et soupesée, aussi légèrement que possible, pas assez légèrement pour que Christiane ne le sentît pas. Elle s'était aussitôt retournée comme une petite furie et lui avait lancé un regard foudroyant. Ne l'aimait-il pas déjà à ce moment? Leurs destinées n'étaient-elles pas déjà unies? Et cette indignation, cette colère, qu'il avait ressentie le jour du mariage de la jeune fille, en la voyant descendre la nef de Sainte-Clotilde, au bras du duc de Blanzac! N'était-ce point de la jalousie?

Toutes les femmes qu'il avait aimées avaient eu quelques traits de ressemblance avec Christiane.. C'était elle qu'il avait toujours désirée et cherchée. Jacques se rappela la répugnance qu'il avait éprouvée à demander à la duchesse de s'occuper de son mariage... Son mariage! Il rougit violemment,

se leva, et recommença à arpenter son cabinet... N'avait-il donc point aimé Annie? Oui, et il l'aimait sincèrement, mais le sentiment qu'il avait pour elle, n'avait pu effacer ses premières impressions, n'avait point empêché son amour de se développer et d'éclater.... Et c'était de là qu'elle viendrait, la douleur! la douleur par laquelle il lui faudrait payer pour la fortune qui lui avait été rendue... Pourvu que Christiane ne se remarie pas! Il ne la posséderait jamais ; il ne lui dirait jamais un mot d'amour. Il serait héroïque. Mais la voir, une seconde fois, descendre de l'autel au bras d'un autre, ce serait au-dessus de ses forces.

Un rayon d'espoir traversa l'âme de Jacques. Le baron s'était peut-être trompé. Il est vrai que la duchesse avait fréquemment chez elle Louis de Challans ; elle l'invitait à Deauville, à Blanzac ; elle s'intéressait à sa carrière, et avait pour lui une prédilection marquée. Mais n'était-il pas l'héritier de son mari, le chef futur de la maison de Blanzac? N'était-elle pas tenue de veiller sur lui, sur sa conduite, de le préparer au rôle qu'il devait remplir.. S'il était vrai qu'elle aimât le comte de Challans, ne l'aurait-il pas senti? Guy de Nozay, lui aussi, ne l'aurait-il pas deviné?... « Ah! j'étais trop heureux! murmura le marquis, derrière ses dents serrées, cela ne pouvait pas durer! »

Dès ce moment, en effet, Jacques ne connut plus de repos. La paix délicieuse dont il avait joui pendant une année était détruite à jamais. Il chercha, avidement, à découvrir la vérité sur les sentiments de la duchesse pour le comte de Challans. Ce n'était pas une affaire de premier coup d'œil.

Soit que Christiane voulût donner le change à Guy de Nozay, dont elle sentait les soupçons éveillés; soit qu'elle essayât de reporter ses pensées sur un autre que le marquis d'Anguilhon, elle causait beaucoup avec Louis qui l'amusait, et l'intéressait parce qu'il était vraiment jeune, plein d'enthousiasme et d'illusions. Elle n'était pas non plus insensible à l'admiration sincère qu'il avait pour elle. Parfois sa manière d'agir justifiait pleinement la supposition du baron de Keradieu, et alors Jacques souffrait cruellement. Souvent tenté d'interroger la duchesse, il n'osait pas. Il la regardait alors avec une intensité embarrassante, comme s'il eût voulu lire au fond de son âme. Lorsque leurs yeux se rencontraient, il se produisait une sorte de choc, et c'était merveille que l'amour n'en eût pas jailli.

Depuis quelque temps, Christiane sentait qu'elle était aimée. Cette certitude lui donnait un bonheur tel, que ses désirs n'allaient pas au delà. Elle ne tarda pas à s'apercevoir que Jacques était devenu conscient de son amour. Alors elle eut peur Puis, elle se rassura en se disant que le mariage qu'elle avait fait mettait entre eux une barrière si formidable, que ni l'un ni l'autre ne songerait jamais à la franchir.

La veille de son départ, madame de Blanzac descendait le grand escalier de Blonay en causant gaiement avec le vicomte de Nozay. Tout à coup, elle jeta un cri. Dans l'encadrement de la porte d'entrée, elle venait de voir deux hommes, en costume d'écurie, qui apportaient le marquis, étendu dans un fauteuil de jardin. Il avait les paupières

baissées et il était pâle, comme un être mortellement blessé. Christiane se trouva à ses côtés, au moment où on le posait à terre.

— Un accident? demanda Guy avec émotion.

Jacques ouvrit les yeux, et ébaucha un sourire.

— Un coup de pied de cheval. Je crois que j'ai le genou brisé.

— Vous souffrez beaucoup? interrogea la duchesse, avec un regard plein de caresses et une intonation infiniment tendre.

— Atrocement.

Un spasme de douleur contracta le visage du marquis.

— Du cognac, vite! ordonna le vicomte.

— Il faudrait prévenir ma mère et Annie afin qu'elles ne soient pas trop effrayées, dit Jacques, aussitôt qu'il eut été ranimé par quelques gorgées de cognac.

— J'y vais, dit vivement la duchesse

Et elle s'éloigna, le cœur serré, les jambes fléchissantes, ressentant dans tout son être la souffrance de l'homme qu'elle aimait.

Le médecin, qu'on fut assez heureux pour trouver à la maison, déclara que le genou du marquis n'était pas fracturé. Il ordonna la glace, les compresses, fit une piqûre de morphine, et laissa tout le monde rassuré sur les suites de l'accident.

A peine remise de son émotion, Christiane comprit qu'elle s'était trahie. A la pensée que le vicomte de Nozay, Jacques, peut-être, avaient deviné son secret, une rougeur de flamme passa sur son visage, puis elle redressa hautainement la

tête. Elle se sentait capable de donner le change à Guy et au marquis.

La nuit fut très douloureuse pour Jacques. Il eut la fièvre, et même un peu de délire. Dans les moments d'accalmie, il se rappelait le cri de la duchesse, l'angoisse qu'il avait vue dans ses yeux. Ces choses qui s'étaient enregistrées dans son cerveau, dans son âme, y produisaient de la joie, une joie qui dominait la souffrance physique.

Le lendemain, il se fit transporter dans son cabinet, pour recevoir les adieux de Christiane. Annie la lui amena. Elle était en costume de voyage, toute prête à partir.

— Je vous ai fait peur, dit-il en la regardant avidement, et cherchant en vain sur son visage quelque signe d'émotion.

— Peur ! s'écria-t-elle, je crois bien ! Peur à m'évanouir.... si j'avais été une femme faible. Jugez donc ! Je vous ai cru mort.

Puis, sans reprendre haleine, Christiane témoigna ses regrets de l'accident, ajoutant qu'elle était heureuse de partir rassurée. Elle exprima le plaisir que lui avait donné sa visite. Tout cela du ton le plus naturel, le plus dégagé. Guy de Nozay, qui était présent, ne put s'empêcher de la regarder avec une certaine admiration et de se dire :

— « Elle est très forte.... très forte... C'est supérieurement joué ».

Lorsque Jacques entendit le bruit de la voiture qui emportait la duchesse, il renversa sa tête pâlie sur l'oreiller et ferma les yeux :

« Comme je l'aime ! comme je l'aime ! » murmura-t-il.

Le marquis ne fut pas sur pied aussi vite qu'on l'aurait cru possible. Il eut quinze jours de chaise longue et, pendant plus de trois semaines, il marcha avec difficulté.

Jacques souffrit beaucoup de l'absence de la duchesse. Involontairement, quand la porte de sa chambre s'ouvrait, il s'attendait à la voir paraître. Le château, avec sa femme, sa mère, son fils, ses amis, lui semblait vide, affreusement vide. Il comprit qu'il y avait pire souffrance que la pauvreté. Il ne l'avait jamais cru. Dans l'état d'esprit où il se trouvait, rien ne pouvait être plus mauvais que l'inaction à laquelle il était condamné. Elle lui permettait de s'absorber en de longues rêveries, de fouiller son âme pour y retrouver les impressions enregistrées. Parfois, de ce trésor de souvenirs, une lumière jaillissait. Il demeurait ébloui. Madame de Blanzac l'aimait ! il n'eût pas osé se le dire en paroles, mais il le sentait. Alors les battements de son cœur s'accéléraient, il ouvrait instinctivement les bras, les tendait vers sa vision et les lèvres gonflées d'amour, il murmurait à demi-voix, pour l'entendre, ce nom de Christiane, qui lui donnait maintenant à prononcer une jouissance si délicieuse.

II

Après les fêtes de Noël, le marquis et la marquise d'Anguilhon partirent pour Cannes, où ils étaient invités.

La duchesse leur avait demandé de s'arrêter quelques jours à Blanzac. Jacques refusa sous prétexte de l'enfant.

Annie se retrouva avec un vif plaisir dans ce beau château de Saint-Michel, qui avait été la première étape de son voyage de noce. Cela lui parut drôle d'y revenir avec un bébé.

Le marquis songea, avec regret, au bonheur sans mélange qu'il avait eu, l'année précédente, dans ces mêmes lieux. Les souvenirs de la lune de miel, la vue de son fils, si vigoureux et si beau, chassaient pour un moment l'image de Christiane, mais elle reparaissait bientôt, plus nette et plus lumineuse, et effaçait tout le reste.

A ce moment, le marquis fit des efforts réels, pour tuer cet amour qui l'exposait à commettre une infamie. Il se cramponna, pour ainsi dire, à Annie. Il essaya par des causeries intimes, par des confidences mêmes, d'entrer en communion plus étroite avec elle. Cette tentative eut le résultat fâcheux de lui montrer combien il y avait encore peu de points de contact entre sa femme et lui. Il en fut étonné et découragé. Sur sa propre demande, Annie avait pris l'habitude de lui parler anglais. Cela lui donnait à ses yeux un charme particulier, un certain piquant, mais elle lui paraissait d'autant plus étrangère. Il croyait toujours, et souvent à tort, qu'elle ne le comprenait pas, qu'elle ne pouvait pas le comprendre. Le marquis avait besoin d'être amusé ou intéressé. La jeune Américaine babillait beaucoup, elle ne savait pas causer. Très bonne musicienne, elle jouait avec une correction parfaite, mais son jeu, sec et brillant, ne

donnait aucun plaisir à Jacques. Elle ignorait surtout l'art de se faire désirer, de donner du prix à ses caresses par des caprices et des refus. Ce fleuretage conjugal, que la Française seule, peut-être, pratique, lui eût semblé ridicule, immoral même. Par dignité, elle n'aurait pas fait un pas pour conserver la fidélité de son mari. La fidélité était pour elle, une simple question de loyauté et d'honneur. Elle avait épousé un gentilhomme; il devait être incapable de la tromper. Avant son mariage, elle avait redouté, par dessus tout, cette inconstance française dont on lui avait fait un épouvantail. Maintenant, chose curieuse, elle ne la craignait plus. De temps à autre, elle avait bien l'intuition qu'elle ne suffisait pas à Jacques; mais il savait toujours la rassurer. Jamais elle n'avait été plus tranquille, plus confiante, que dans ce moment où nourrissant son enfant, elle était deux fois désarmée. Ainsi est la vie!

Lorsque le malade connaît la maladie dont il est atteint, malgré lui, il y pense toujours, et sa préoccupation même en active les progrès. Depuis que Jacques savait qu'il aimait madame de Blanzac, il ne parvenait pas à l'oublier un instant, sa pensée constante augmentait son amour, et chaque effort pour se détacher d'elle, l'enlizait davantage dans sa passion.

La duchesse avait l'habitude de passer à Cannes les mois de février et de mars. Elle se décida, tout à coup, pour Pau. Le marquis avait cru redouter très sincèrement son arrivée; il essaya de se persuader que c'était pour le mieux, mais il souffrit horriblement de ne point la voir. Il se demanda ce

qui avait pu l'attirer à Pau qu'elle détestait. La pensée qu'elle l'aimait, qu'elle avait voulu le fuir, se formula nettement dans son cerveau. Il se rappela ce cri qu'elle avait jeté en le croyant mort. Ce n'était pas le cri d'une femme nerveuse, mais le cri d'une femme qui se voit arracher un être aimé. Pourquoi ne l'aimerait-elle pas? Il l'aimait bien, lui! Enfiévré par ces pensées, il fut pris d'un désir fou d'aller à Pau, de voir madame de Blanzac, sans en être vu, afin de pouvoir lire sur son visage. A travers l'ivresse que lui causait son espoir, il sentait le danger de cet amour partagé. Il résolut, non seulement de ne pas mettre d'obstacles au voyage d'Amérique, mais il proposa à sa femme de partir vers la fin d'avril. Annie fut ravie; elle avait craint que l'enfant n'empêchât l'exécution de leur projet. Elle écrivit aussitôt à sa mère et à sa cousine, pour leur annoncer leur visite. Clara lui répondit, qu'elle n'y croirait que lorsqu'elle les verrait débarquer à New-York.

La duchesse ne fit pas un long séjour dans les Pyrénées. Le 8 mars, elle était de retour à Paris. Lorsque Jacques la sut rue de Varenne, il fut pris d'une sorte d'inquiétude, sourde d'abord, puis douloureuse. A l'heure où l'on entrebâillait la porte de son hôtel, pour annoncer qu'elle recevait, il ne tenait plus en place et prenait l'allure, les mouvements saccadés d'un animal enchaîné.

Madame de Blanzac écrivait toujours régulièrement à Annie. Dans une de ses lettres, elle lui annonça que Louis de Challans venait de permuter dans un régiment qui était en garnison à Versailles, et elle ajoutait : « Je suis franchement contente de

l'avoir si près de Paris. Outre, qu'il est de ceux sur qui je puis compter absolument, il m'apporte toujours une agréable impression de jeunesse. »

Cette nouvelle et ces lignes bouleversèrent de nouveau Jacques. Il se dit qu'il avait été fou, idiot, et qu'Henri de Keradieu avait vu plus clair que lui. Puis, la certitude d'être aimé, lui revint encore. Il finit par imaginer que madame de Blanzac voulait peut-être se remarier pour lui échapper et l'oublier. Les femmes ont de ces idées abominables, fit-il derrière ses dents serrées. Parbleu ! elle oubliera bien dans les bras de ce beau garçon de vingt-cinq ans... qui lui donne déjà « une impression de jeunesse ! » continua-t-il avec ironie et colère. Louis avait cinq ans de moins que lui, et ces cinq ans lui causaient, en ce moment, davantage d'envie que n'eussent fait le talent, le génie même. La jalousie physique — la plus douloureuse, la plus aveuglante des jalousies — lui fit un instant méconnaître le raffinement de Christiane, l'élévation de sa nature. Il la supposa capable de vouloir tuer un sentiment par la sensualité. Jacques éprouva un impérieux désir de savoir la vérité. Il ne pourrait pas partir pour l'Amérique avec ces doutes torturants. Il interrogerait la duchesse. Il fut d'abord tenté d'aller seul à Paris, mais il eut peur ; il sentit le besoin de la protection de sa femme et de son enfant et se décida à les emmener. Il prétexta la nécessité d'arranger ses affaires, en vue du voyage projeté, et quitta le château de Saint-Michel, bien avant l'époque fixée.

XIII

Pendant les deux mois qui venaient de s'écouler, madame de Blanzac avait été aussi troublée que le marquis d'Anguilhon. Le moment n'était pas éloigné où leurs vies allaient se mêler pour quelque temps. Ils commençaient à sentir, à souffrir, à vivre à l'unisson, et tout les rapprochait, même les actes qui semblaient devoir les séparer. Christiane avait fui le danger, puis elle était revenue au devant de lui. Elle n'attendait pas les d'Anguilhon avant les premiers jours d'avril. Lorsque Annie lui écrivit qu'ils rentraient, elle eut l'intuition que c'était son propre retour à Paris qui avait décidé le leur. Aussitôt que Jacques fut arrivé, elle sentit sa présence, à travers les murs et l'espace, et cette présence agit sur elle comme un magnétisme. Son cœur battit plus vite, l'émotion colora ses joues, et une sorte de trépidation intérieure l'empêcha de lire, de s'occuper à quoi que ce soit. Comme deux heures approchaient, elle fut prise d'une peur soudaine et instinctive... Non... elle ne verrait pas Jacques aujourd'hui... Elle ne voulait pas le voir. Elle sonna pour dire qu'elle ne recevait pas et, quand le valet de pied se présenta... elle lui demanda un verre d'eau.

De son côté, le marquis était sous le coup d'une violente émotion. Maintenant qu'il se trouvait près de madame de Blanzac, il avait peur de l'interroger. Il fut comme soulagé d'apprendre qu'Annie

avait invité les de Keradieu à déjeuner, et de voir ainsi sa visite retardée de quelques moments. La présence de ses amis lui fit du bien et, en causant avec eux, il parvint à se distraire et à regagner un peu de calme.

Pendant le déjeuner, Annie dit que des scrupules lui étaient venus, qu'elle craignait le voyage d'Amérique pour son enfant.

— S'il était un petit Yankee, ajouta-t-elle, je l'emmènerais au bout du monde; mais je ne sais comment ce spécimen franco-américain supportera un changement de climat. Je ne partirai pas sans l'autorisation du docteur.

Ces paroles firent éprouver à Jacques quelque chose qui ressemblait fort à de la joie.

Lorsque les deux hommes furent seuls dans la bibliothèque, le marquis demanda au baron de Keradieu des nouvelles de Louis de Challans.

— Il est très heureux d'avoir quitté la Fère, cela se comprend. Nous avons dîné ensemble la semaine dernière, chez madame de Blanzac.

— Tu crois toujours à son mariage avec elle?

— Plus que jamais.

— Ah! fit Jacques, cachant son visage, avec la fumée de son cigare.

Puis, comme si le sujet lui eût été trop douloureux, il n'insista pas et changea de converssation.

Le marquis pensa qu'en allant tard chez la duchesse, il avait plus de chance de la trouver seule. Il était résolu à savoir la vérité au sujet de Louis de Challans. Mais il se promit, il se jura de ne rien demander d'autre et de ne rien laisser deviner de ses propres sentiments. Lorsque Jacques se pré-

senta à l'hôtel de Blanzac, le concierge s'apprêtait à fermer la porte. Il était bien le dernier visiteur. Le valet de pied, de faction dans l'antichambre, l'introduisit dans le salon rouge. Christiane était déja remontée chez elle.

En se retrouvant dans cette pièce qui lui était si familière, il fut saisi d'une émotion qu'il n'y avait jamais éprouvée. Ses sens d'amoureux entrèrent en communion directe avec tous les objets qui appartenaient à Christiane, qui la contenaient, pour ainsi dire. Il respira avec volupté son parfum répandu dans l'air. Le petit canapé qu'elle occupait toujours, les coussins qui avaient gardé l'empreinte de ses épaules et de son bras, le bureau où elle traitait ses affaires mondaines, le vieux clavecin dont elle s'accompagnait pour dire d'exquises chansons, toutes ces choses, il les avait vues des centaines de fois; il les sentait maintenant, elles lui semblaient sacrées, extraordinaires. Ce phénomène, entièrement subjectif, produit par l'amour, et qui n'était pas nouveau pour lui, l'étonna comme s'il le constatait pour la première fois. Tout à coup, il eut un haut-le-corps. Dans la glace qui surmontait une console, placée dans l'encoignure à droite des portes-fenêtres, il venait d'apercevoir une statue qui lui paraissait avoir deux têtes. « Qu'est-ce que cela? » fit-il et s'approchant vivement, il demeura saisi par l'étrange œuvre d'art qu'il avait sous les yeux. C'était une statue de femme, de moyenne grandeur, svelte et fine, non pas taillée dans le marbre, mais coulée dans une cire qui avait le ton de la chair. Elle présentait de face un visage délicieux, presque enfantin, d'une expression

joyeuse et triomphante. Ce visage n'était qu'un masque, qu'elle tenait de sa main gauche, habilement dissimulée sous le voile dont il était entouré et derrière lequel elle cachait la véritable tête, une tête légèrement rejetée en arrière, les paupières closes, comme remplies de larmes, la bouche rigide et portant l'empreinte d'une douleur mortelle. La main droite, fortement crispée, ramenait les plis du vêtement sur lapoitrine jeune et gonflée de sève. L'effet était saisissant. Au bas, sur le socle assez élevé, on lisait le mot : *Addolorata*, et sur les deux côtés ces vers de Baudelaire :

Elle pleure... parce qu'elle a vécu
Et parce qu'elle vit; mais ce qu'elle déplore
Surtout, ce qui la fait frémir jusqu'aux genoux,
C'est que demain, hélas ! il faudra vivre encore ;
Demain, après-demain, et toujours ! comme nous !

Jacques se baissa et lut ces paroles à haute voix. En se redressant, il vit apparaître la duchesse dans la glace. Elle lui sembla plus grande, plus mince et extraordinairement pâle. Comme hypnotisé, il la regarda s'avancer de ce beau pas qui lui était particulier, sans faire un mouvement au devant d'elle. Il ne se retourna que lorsqu'elle fut à ses côtés. Alors, leurs mains, leurs yeux, leurs âmes se rencontrèrent, et paralysés par l'émotion, ils demeurèrent quelques secondes sans pouvoir prononcer une parole.

Christiane se remit la première, le frémissement de ses lèvres s'éteignit dans un sourire.

— Vous admiriez mon *Addolorata ?* dit-elle.

— Oui, et elle m'a serré le cœur. Cette femme

souffre horriblement. De qui est ce chef-d'œuvre ?

— Du sculpteur Ringel.

— Mais l'idée est de vous, je gage.

La duchesse rougit et détourna les yeux.

— Non, non, répondit-elle avec vivacité. Il y a deux ans, un matin, en traversant le jardin des Tuileries, j'ai été arrêtée net par la statue de Christolphe « *Le Masque.* » Vous ne l'avez probablement jamais vue. C'est une femme qui porte un masque, comme celle-ci, et dont la tête renversée en arrière a une expression si poignante de douleur que je me suis sentie prise pour elle de pitié et d'affection. J'aurais voulu l'enlever de ce jardin public. Il me semblait qu'elle devait souffrir des regards de la foule. Je suis retournée la voir plusieurs fois ; elle m'attirait étrangement. Et puis, voyez l'enchaînement des choses. A quelques jours de là, en ouvrant un livre de Baudelaire, je tombe sur la poésie que cette même statue lui a inspirée. Le poète a vu plus idéalement beau que le statuaire, et j'ai été prise du désir d'avoir sa vision. Je me suis adressée à Ringel. J'ai pensé qu'il pourrait, mieux que tout autre, me la reproduire, car dans ses œuvres il y a non seulement la recherche de la beauté, mais la recherche de l'âme. Nous avons travaillé ensemble la maquette. Tous deux, nous avons eu la même conception : une *Addolorata* mondaine. Nous sommes très satisfaits de « notre masque. » Je voudrais que Baudelaire pût le voir.

Jacques tourna la statue de profil et se recula un peu. Une émotion soudaine passa sur son visage.

— Mais elle vous ressemble, fit-il à demi-voix.

La duchesse parut troublée. Elle s'efforça de rire

— C'est ce que prétend M. de Nozay. Vous êtes les seuls qui voyiez cela.

— Parce que nous avons probablement la perception plus fine que le commun de vos amis.

— En tous les cas, si cette ressemblance existe — ce que je nie — elle est bien fortuite. Je n'aurais pas été donner mes traits à une femme portant un masque. C'eût été une pose ou une confession. Je suis incapable d'un tel mauvais goût.

— Je le sais... je le sais. Du reste, la ressemblance est presque insaisissable. Je la sens, plutôt que je ne la vois... Elle est dans l'ensemble des lignes... Si cette femme marchait, elle aurait votre allure. Elle appartient au même type que vous.

Et, emporté par un désir irrésistible, le marquis suivit légèrement, avec des doigts émus, l'ondulation merveilleuse du corps de l'*Addolorata*.

Christiane frissonna de la tête aux pieds, comme si elle eût senti cette caresse dans sa propre chair.

— Cette statue est destinée à mon cabinet de travail, que l'on répare en ce moment, dit-elle. Je suis contente que vous l'ayez vue. Et maintenant, venez me donner des nouvelles, ajouta la duchesse d'une voix raffermie en se dirigeant vers l'autre extrémité du salon.

Puis, prenant place sur son canapé, elle indiqua un fauteuil au marquis.

— Comment vont Annie et bébé?

Jacques n'entendit pas. La vue de cette femme portant un masque l'avait étrangement remué. Non seulement il lui avait trouvé une ressemblance

physique avec la duchesse mais, par une intuition soudaine, il l'avait identifiée avec elle. Il était sûr, qu'elle aussi portait un masque, qu'il y avait dans sa vie un secret, une passion. Sa jalousie avivée, lui fit oublier ses résolutions, et le poussa à lever le voile qu'il s'était promis de respecter. La question brûlante lui vint aux lèvres, puis il eut peur, peur qu'au premier mot, la duchesse, hautaine et forte, comme il la connaissait, ne fermât sa physionomie et son âme. Il ne savait pas combien son cœur était affamé de tendresse, combien elle avait besoin d'entendre, de sa bouche, des paroles d'amour. Il hésitait à parler, et Christiane, troublée par son silence, l'interrogeait d'un regard vacillant.

— Est-ce vrai, dit-il enfin, mais d'une voix très altérée, que vous songez à vous remarier et à épouser de Challans?

La surprise que ces paroles causèrent à madame de Blanzac dissipa toute son émotion.

— Qui a pu vous dire cela?

— N'importe, fit rudement le marquis. Est-ce vrai?

— Vrai? Mais non! mille fois, non!

A cette énergique dénégation, le visage de Jacques exprima une joie telle, que la duchesse se troubla de nouveau.

— J'ai une très grande amitié pour Louis, dit-elle, et il me la rend, je crois. Mais je n'aurais jamais imaginé que l'on pût se méprendre sur nos sentiments. Vous avez cru à ce ridicule mariage, vous?

— Oui, parce que je sais que les choses les plus improbables, celles que l'on redoute surtout, arri-

vent presque toujours. Je suis heureux que cela ne soit pas. Il me semble que je sors d'un cauchemar! fit Jacques en respirant largement. Je partirai tranquille, maintenant.

— Partir! s'écria la duchesse. Vous devez partir?

— Oui, pour l'Amérique, à la fin d'avril. J'ai promis à madame Villars de lui amener Annie; il faut que je m'exécute.

L'annonce de ce voyage, auquel elle n'était point préparée, amena sur le visage de Christiane une pâleur, une contraction de douleur, qui la trahirent une seconde fois. Le cœur de Jacques battit comme aux heures de victoire. A travers son exultation, il entendit distinctement sa conscience lui crier de s'arrêter. S'arrêter! quand il sentait que le moment psychologique était arrivé pour la duchesse! qu'il l'avait en son pouvoir! s'arrêter! Il lui eût fallu, pour cela, une vertu qu'il n'avait pas, qu'aucun des d'Anguilhon n'avait jamais eue. Il se rapprocha de la duchesse et, l'enveloppant toute d'une caresse fluidique :

— Vous ne me demandez pas, fit-il, à voix presque basse, pourquoi je suis heureux de vous voir libre ?

Christiane se rejeta en arrière par un instinctif mouvement d'effroi.

— N'ayez pas peur, dit le marquis doucement.

— Je n'ai pas peur, répondit madame de Blanzac, avec un redressement hautain de la tête et du buste. Pourquoi aurais-je peur?

— Parce que vous savez que je vous aime, répondit Jacques.

Puis, sentant qu'il fallait violer cette âme de

femme, pour avoir son secret, il ajouta hardiment :

— Et parce que vous savez que vous m'aimez aussi.

La duchesse ne pouvait pâlir davantage ; mais un grand éclair jaillit de ses prunelles, la colère dilata ses fines narines. Elle essaya de résister au regard ardent fixé sur elle ; ses paupières battirent ; elle voulut protester, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

Le marquis enferma les mains de Christiane, entre ses mains jointes.

— Niez, si vous le pouvez ! dit-il, avec cette autorité qui lui réussissait toujours.

Madame de Blanzac regarda pendant quelques instants ce visage d'homme levé vers elle. L'amour qui s'en dégageait la pénétra toute et fondit sa résistance.

— Je ne peux pas, dit-elle.

Elle fit cet aveu, la tête haute, avec des larmes dans les yeux, les lèvres frémissantes, comme une femme vaincue par la volonté supérieure incarnée dans son propre cœur. Le marquis s'inclina et baisa les mains qu'il tenait, doucement, humblement presque.

— Toute ma vie pour cette parole, fit-il avec l'oubli le plns complet de sa femme, de son fils, de ses autres serments.

Puis, avec dans la voix cette magnifique émotion d'amour, qui touche si profondément la femme, il lui dit qu'il l'avait toujours aimée, qu'il n'avait jamais aimé qu'elle. Il lui raconta comment cet amour, qu'il avait porté si longtemps en lui, s'était déclaré ; il parla de ses luttes, de ses souffrances. Il s'avoua vaincu, et heureux de l'être.

— J'ai craint que vous ne songiez à vous remarier, ajouta-t-il, pour mettre une deuxième barrière entre nous. J'ai eu peur — oh! vous ne saurez jamais à quel point! — peur de vous perdre.

La duchesse avait bu ces paroles. L'amour qu'elle ne cachait plus répandait sur son visage une lumière et une douceur divines. Dans ses rêves les plus audacieux, Jacques ne l'avait jamais vue aussi transfigurée.

— Et vous m'avez crue capable d'épouser Louis — ou qui que ce soit — sachant que je vous aimais? dit Christiane, d'un ton de reproche. C'eût été une action indigne.

— Que voulez-vous! La jalousie donne de si épouvantables hallucinations!... Oui, c'était insensé, car nous avons été faits l'un pour l'autre. Dieu a dû dire en nous créant: « Cet homme pour cette femme ».

Un nuage assombrit la physionomie de la duchesse.

— Et il nous a séparés! fit-elle avec une expression d'amertume.

— Parce qu'il faut des obstacles, de la douleur même, pour produire les grandes amours, répondit le marquis d'une voix grave et émue.

— Oh! je voudrais croire que nos destinées sont écrites!

— Croyez-le, car c'est la vérité.

— Je sais ceci, au moins, c'est que vous êtes rentré d'une manière imprévue dans ma vie, sans la participation de ma volonté; que vous m'avez été envoyé... oui, envoyé... J'ai pris pour de l'amitié ce qui était de l'amour. J'ai été aveugle, ou plutôt

aveuglée, jusqu'au jour où vous êtes venu m'annoncer vos fiançailles.

En disant cela, la voix de la duchesse se brisa.

— Et je n'ai rien deviné! s'écria Jacques. Moi, qui me croyais de perception si fine! J'attribuais vos inégalités d'humeur à un excès de nervosité! vos froideurs subites à un instinct de coquetterie! Mais j'ai dû vous faire horriblement souffrir! dit-il avec douleur. Pardonnez-moi mes maladresses, mes cruautés inconscientes; je ne savais pas... je ne savais pas...

— Non, vous ne saviez pas. Je portais un masque, moi aussi, dit la duchesse, en tournant les yeux vers l'*Addolorata*. Oh! j'ai bien lutté contre vous, contre moi... C'était tout un, ajouta-t-elle avec un beau sourire, et c'était formidable... Savez-vous que j'ai vu la statue de Christolphe huit jours avant que vous ne vinssiez me trouver au sujet de votre mariage? L'impression qu'elle m'a produite n'était autre que le pressentiment de ma propre destinée.

— Désormais, Christiane, votre masque ne cachera plus que du bonheur, fit Jacques d'un accent ému et passionné.

La duchesse secoua la tête.

— Du bonheur! répéta-t-elle. Tous les fruits défendus sont empoisonnés, vous le savez aussi bien que moi.

— Qu'importe, si nous en mourrons ensemble!

— Ah! voilà. Nous ne mourrons pas ensemble!

— Ce ne sera jamais par moi que vous souffrirez; de cela, j'en réponds!

— Ce sera par la force des choses, des lois que nous allons enfreindre.

— Eh bien! dites-moi, sachant cela, si vous pouviez cesser de m'aimer, maintenant, le voudriez-vous? demanda le marquis en tenant la jeune femme sous le rayon ardent de son regard.

— Je ne le voudrais pas, répondit madame de Blanzac.

Jacques, profondément ému, baisa avec passion les mains qui lui avaient été abandonnées.

— Et vous êtes heureuse que je vous aie arraché votre secret? demanda-t-il encore; ce secret qui vous appartenait?

— Bien heureuse.

— Ah! je n'aurais plus le courage de partir, maintenant, fit le marquis.

Un spasme de douleur contracta les lèvres de Christiane.

— Il faut l'avoir, cependant, dit-elle. Quelque distance qu'il y ait entre nous, nous ne pouvons pas être séparés désormais.

— Mais avant de partir, ma bien-aimée, je voudrais pouvoir m'agenouiller devant vous, vous dire mon amour, mon adoration. Ne voulez-vous pas me recevoir dans votre villa de la Rosette, où vous êtes chez vous, tout à fait?

La duchesse pâlit. Elle dégagea brusquement ses mains. Comme toutes les femmes dont l'individualité est très prononcée, elle eut, en sentant le joug de l'homme sur sa nuque, un instinctif mouvement de révolte.

— Vous recevoir à la Rosette? répéta-t-elle, avec un frémissement de tout son être... Plus tard... à mon heure...

Puis, voyant la douleur que sa réponse hautaine causa à Jacques, elle sourit doucement :

— N'ayez pas peur, fit-elle d'une voix émue, je ne me reprendrai pas... jamais, mais soyez généreux, laissez-moi me reconnaître... Partez, maintenant...

Elle se leva un peu chancelante. Le marquis dut se faire violence pour ne pas la prendre dans ses bras, tant elle lui parut belle, dans son ivresse d'amour. Un bruit de pas et l'apparition d'un valet de pied annonçant la voiture, lui rendirent son sang-froid. Ni Jacques, ni la duchesse n'eussent voulu échanger leur premier baiser dans ce salon ouvert.

— Je vous adore, murmura le marquis en manière de salut.

— Je vous aime, répondit madame de Blanzac.

Sur ces mots, ils se séparèrent, aussi étroitement, aussi profondément unis que s'ils eussent été l'un à l'autre... Et Annie avait été trahie... comme toutes les marquises d'Anguilhon.

XIV

La duchesse avait conservé la Rosette, cette propriété sur la route de Sèvres, que son père avait achetée pour elle et qui avait été sa *nursery*. Non seulement, elle l'avait conservée, mais elle l'avait agrandie, embellie, et elle disait souvent que c'était la plus précieuse de ses possessions.

Toni, sa nourrice, habitait toujours le confortable

pavillon qui servait de loge. Son frère de lait, un agriculteur instruit, intelligent, faisait valoir les terres et gérait la propriété qui, entre ses mains, était devenue d'un très bon rapport.

La villa, entièrement entourée de fleurs, était séparée de la route et de la ferme, par une sorte de jardin anglais, dont les arbres, bien choisis, admirablement plantés, donnaient l'illusion d'un grand parc. En revêtant les murs extérieurs de lierre et de fleurs grimpantes, en abattant des cloisons à l'intérieur, en modifiant l'escalier, madame de Blanzac avait enlevé à la maison son aspect bourgeois, et en avait fait une demeure charmante, dont une reine eut pu s'accommoder.

La duchesse venait presque chaque jour à la Rosette; il lui arrivait d'y passer des matinées entières, et de ne rentrer rue de Varenne que pour l'heure de sa réception. Alors, Toni lui préparait un déjeuner délicat, et la servait elle-même. Parfois, Christiane sentait le besoin de ces gâteries maternelles. Cette femme, qui possédait tant de choses, qui était entourée d'amis et d'admirateurs, était en réalité très pauvre et très seule. Elle n'avait ni proches parents, ni mari, ni enfants. Son oncle de Creil et sa nourrice représentaient tout son trésor d'affections familiales. Elle avait conscience de son isolement et elle en souffrait. Au printemps, elle invitait souvent à sa villa, des personnes de son intimité, celles-là seulement. Pour rien au monde, elle n'eût voulu admettre, dans ce lieu si plein de chers souvenirs, des indifférents ou des personnes qui ne lui étaient pas entièrement sympathiques.

Et c'était là qu'elle devait aimer. Par une de

ces ironies, si fréquentes dans l'histoire des peuples et des individus, qui prouvent bien la cécité humaine, c'était le baron Soria qui avait acheté, préparé le nid destiné à abriter l'amour coupable de sa fille — cet amour dont elle devait mourir.

Huit jours après l'aveu que Jacques lui avait arraché, Christiane arrivait à la Rosette, très pâle, très nerveuse, visiblement sous le coup d'une violente émotion. Toni vint, comme d'habitude, l'aider à changer ses vêtements. Au moment où elle allait quitter la chambre, la jeune femme, assise devant sa toilette, lui dit sans la regarder, d'un ton sec et hautain :

— Toni, un ami viendra me voir quelquefois ; il ne faut pas que ses visites soient connues. Tu comprends?

Toni comprit si bien qu'elle demeura comme pétrifiée. Son regard exprima la surprise, la douleur; une rougeur de honte passa sur son vieux visage. Elle s'éloigna lentement, sans répondre un mot. Cette rougeur, qu'elle avait vue dans la glace, et ce silence navré, troublèrent davantage Christiane que n'eussent fait des reproches. Pour la première fois de sa vie, elle se sentit humiliée et comme abaissée. Son orgueil saignait de devoir mettre Toni dans le secret de sa liaison; mais cela lui avait paru nécessaire.

Et la duchesse fit à Jacques, non seulement le magnifique don d'elle-même, mais le sacrifice de cette irréprochabilité qui avait été sa force et sa fierté. Aucun homme ne saurait comprendre ce qu'est ce sacrifice pour une femme d'un caractère élevé.

Le marquis d'Anguilhon et madame de Blanzac s'étaient longtemps aimés. Ils connurent toute la splendeur de ces amours dont le germe a été profondément enfoui dans l'âme humaine. Les affinités physiques et morales qui existaient entre eux les unirent aussi étroitement qu'ils pouvaient l'être et leur donnèrent de divines communions. Pendant des mois et des mois, en se séparant, chacun eut la conscience de laisser au cœur de l'autre un désir plus ardent. Le bonheur, ici-bas, ne va pas au delà.

L'amour de Christiane donna au marquis d'Anguilhon l'ivresse la plus forte, la plus complète qu'il eût jamais connue. Cet amour satisfit à la fois son esprit, son cœur et ses sens. Et ce ne fut pas seulement la duchesse, dans le parfait développement de sa beauté, qu'il posséda, mais aussi la fillette à la natte fauve, qui avait éveillé l'homme en lui, la jeune femme descendant la nef de Sainte-Clotilde, qui avait excité son désir, la femme inaccessible, qui lui était apparue sur un piédestal de grandeur et de respect. Et ces images, en se reproduisant successivement dans son cerveau, augmentaient sa passion. L'abandon de Christiane, de Christiane si forte, dont l'individualité était si puissante, le touchait profondément et, en même temps, faisait exulter son orgueil. La femme ne pèse pas au bras de l'homme, mais elle pèse souvent à son cerveau. Près de celles qu'il avait le mieux aimées, Jacques avait éprouvé de l'ennui, de subits énervements, un besoin de s'échapper. Il eût voulu ne jamais quitter madame de Blanzac. Elle le retenait tout entier, non par des artifices — elle était trop éprise pour cela — mais

par son charme, par ce don de plaire, d'intéresser, qu'elle possédait au suprême degré.

L'être vraiment supérieur n'est pas longtemps terrassé par la douleur ou la volupté. Au sortir des bras de Jacques, l'esprit de la duchesse, doué d'une grande force ascensionnelle, s'élevait de nouveau, elle ressaisissait sa personnalité, si bien, que le marquis se demandait souvent s'il était vrai qu'elle lui eût appartenu et qu'elle lui appartiendrait encore. L'alanguissement de ses yeux, les vibrations émues et tendres de sa voix lui disaient seuls qu'il n'avait point fait un rêve.

Jacques était heureux ; mais, hors de la présence de Christiane, il souffrait de son bonheur. A travers son ivresse, il sentait l'aiguillon du remords. La gentillesse, la confiance de sa femme maintenaient des charbons ardents sur sa tête. Il avait beau se cramponner à sa croyance de la prédestination, se dire que son union avec Christiane était aussi inéluctable que son union avec Annie, il avait honte de son rôle, honte de lui-même.

L'amour de Jacques donna d'abord à la duchesse un bonheur si nouveau, si enivrant, qu'elle ne sentit ni regrets, ni remords, ni jalousie. Quand elle revenait de la Rosette, après les visites du marquis, elle s'enfonçait dans l'angle de son coupé, fermait les yeux, pour mieux retenir les impressions reçues, et ces impressions produisaient en elle une exultation qui rendait son corps léger, léger, et la faisait toute joie. Le parfum des fleurs qu'elle emportait toujours montait doucement vers elle et lui donnait la sensation d'une dernière et délicieuse caresse. Elle retrouvait ensuite le marquis dans le

monde, au bal, au théâtre. Les regards, pleins de souvenirs et de promesses qu'ils échangeaient, les serrements de mains furtifs, les longues valses dansées ensemble, les mots tendres murmurés tout bas, avivaient son bonheur et sa passion. Elle était si extraordinairement heureuse que l'existence d'Annie ne lui portait pas ombrage. Le « Jacques » dont la jeune femme parlait, qu'elle appelait : « mon mari », qu'elle mêlait à tous les détails prosaïques de son ménage lui semblait un autre que celui qu'elle aimait, elle. Sous l'influence de ce sentiment, qui donnait à sa vie une plénitude qu'elle n'avait jamais eue, la beauté de Christiane acquit un éclat qui frappa tous ses amis, puis, une douceur s'épandit sur elle et en elle. Il y eut moins de hauteur dans ses manières. Elle fut plus affable, plus bienveillante, et généreuse jusqu'à la prodigalité. Elle donnait, comme si elle eût espéré que la charité couvrirait sa faute et lui ferait pardonner son bonheur.

Le docteur Moreau ne comprenait que trop le mobile de sa charité. Il eût pu dire le jour où elle était devenue la maîtresse du marquis d'Anguilhon. Il voyait qu'elle était encore sous le coup de l'ivresse ; mais il savait qu'elle se réveillerait un jour ou l'autre et souffrirait horriblement. Il venait la voir souvent, sous un prétexte quelconque. La duchesse comprenait que le docteur Moreau n'ignorait rien. Tout d'abord sa perspicacité l'avait irritée, puis elle finit par éprouver une sorte de contentement d'avoir ce confident muet et discret. Quand le docteur la quittait après lui avoir serré affectueusement la main, elle sentait qu'elle possédait un ami à toute épreuve.

L'ivresse de l'amour dura une année entière chez la duchesse. Elle se dissipa peu à peu et l'amour resta, un amour profond, violent et passionné. Alors, Christiane commença à souffrir d'une foule de choses, des obstacles que la famille mettait entre elle et le marquis, de la fragilité du lien qui les unissait, de l'à côté de leurs relations. Elle fut même prise d'une rage de maternité, comme si l'amour eût touché toutes les cordes de son être. La vue d'un bébé amenait des larmes dans ses yeux. Elle désira follement un fils de Jacques ; elle se plut à imaginer qu'il serait plus beau que le petit Philippe. Elle en rêva jour et nuit. Par moments, elle croyait le voir vivant et souriant. Sa poitrine se gonflait comme si le lait y fût monté. Elle lui tendait les bras, et ses bras se refermaient sur le vide. Il y a, comme cela, des femmes et des meilleures, qui sont condamnées à n'étreindre que des chimères. Quand elle sortait de son hallucination, elle rougissait et riait, avec des larmes dans les yeux. Les séparations produisaient en elle un déchirement de plus en plus profond, de plus en plus douloureux. Lorsqu'elle revenait de la Rosette, elle était saisie jusqu'au frisson par le silence et la solitude de son hôtel. Elle devait faire un effort pour rentrer dans sa vie ordinaire, et sa pensée demeurait tournée vers Jacques.

En quittant madame de Blanzac, le marquis trouvait chez lui Annie, son fils, sa mère, une maison chaude d'affections, animée et gaie. Le calme du foyer lui était agréable, il détendait ses nerfs et lui donnait la même impression que ces petites roses blanches « le bouquet de la mariée »,

auxquelles il allait rafraîchir son visage d'enfant. Puis, ses affaires, le club, son écurie, le reprenaient forcément. Christiane était le luxe, la passion de sa vie; elle n'était pas toute sa vie.

La femme a été créée pour l'homme, et l'homme n'a pas été créé pour la femme. Cette loi, qui cause tant de malentendus, de douleurs, Christiane l'avait toujours comprise ; avant d'aimer, elle l'avait trouvée juste; maintenant elle en souffrait en dépit de sa haute raison et de sa volonté. Un incident ouvrit à la duchesse la source des grandes douleurs, et la réveilla tout à fait de l'ivresse où elle avait vécu.

Les d'Anguilhon avaient passé l'été à Deauville. Ils habitaient cette même villa de Chilhac que madame Villars avait louée trois ans auparavant. Jacques, ayant pris froid à la chasse, une fièvre intense se déclara et pendant quarante-huit heures, on craignit une pneumonie.

Christiane comprit alors que le marquis ne lui appartenait pas, qu'elle était bien en dehors de sa vie. Il ne lui appartenait pas, et il était la chair de sa chair, l'âme de son âme ! Ses pieds voulaient la conduire à son chevet, ses mains s'agitaient instinctivement pour le servir et le soulager, et cela lui était défendu ! Annie seule avait ce droit. Elle la voyait penchée sur lui, baignant son front, le baisant peut-être ! Cette vision fit éclater dans son cœur la jalousie la plus cruelle, la plus douloureuse, celle de la maîtresse contre l'épouse. Elle ne put jamais prendre sur elle de demander des nouvelles de Jacques à la jeune femme; elle s'adressa toujours à sa mere. Ses inquiétudes, la violence qu'elle devait

se faire, la rendirent si étrange, que Guy de Nozay, qui était à ce moment l'hôte des d'Anguilhon, eut le chagrin de ne pouvoir plus douter de sa liaison avec son ami. Plusieurs fois, avec une admirable présence d'esprit et un dévouement chevaleresque, il couvrit ses imprudences et l'empêcha de se trahir.

Le jour où Jacques descendit au salon pour la première fois, la duchesse s'y trouvait. Son regard alla tout de suite à elle. Il fut surpris de ne point voir de joie sur son visage, et fut saisi de l'expression douloureuse de sa physionomie. Très inquiet, il manœuvra de manière à être quelques instants seul avec elle, et lui demanda ce qu'elle avait.

Christiane le regarda avec tristesse.

— Vous me demandez ce que j'ai? dit-elle d'une voix émue, et vous avez été malade et une autre que moi vous a soigné!

La figure du marquis s'éclaira.

— Eh quoi! fit-il avec un sourire, vous auriez voulu me soigner! Oh! vous n'êtes point faite pour les laideurs de la vie; un malade n'est ni beau, ni appétissant. J'aurais été désolé que vous me vissiez avec la fièvre.

— Vous me considérez donc comme un être de luxe?

— De grand luxe, oui, et si précieux! dit Jacques tendrement.

Quelques semaines auparavant, ces paroles l'eussent flattée. Après les angoisses qu'elle venait de traverser, elles la blessèrent comme une insulte.

Par fierte, elle n'en témoigna rien et par intelligence, elle n'insista pas. Seulement, les coins de sa bouche s'abaissèrent légèrement, dans un beau dédain pour l'infériorité de l'homme en matière de sentiment.

De ce moment, Christiane sentit les effets du poison qui se trouve, comme elle l'avait dit elle-même, dans tous les fruits défendus. Il pénétra, peu à peu dans sa chair, dans son âme, chassa le sommeil de son corps, mit des pâleurs soudaines sur son visage, altéra tout ce qu'il y avait en elle de plus noble et de plus élevé. Elle ne put plus voir Annie à la tête de sa table sans souffrir. La vue du petit Philippe lui devint affreusement pénible. La pensée que ce luxe, qui faisait la joie de Jacques, était dû à sa femme l'humiliait, l'irritait. La curiosité semble avoir été mise dans la jalousie pour la rendre plus cruelle à soi-même. Christiane éprouvait un besoin fou de savoir dans quels termes étaient les époux, de connaître au juste la note de leurs relations. Elle questionnait Annie, jusqu'aux dernières limites de la discrétion, jusqu'à l'imprudence même. Si sa rivale eût été une Française, elle eût souffert bien davantage. L'amour conjugal de la jeune Américaine était aussi simple que profond. L'absence d'exaltation qui le caractérisait rassurait la duchesse. C'était près d'Annie qu'elle venait chercher l'apaisement, et elle ne put jamais lui en vouloir ou la haïr personnellement.

Christiane aimait et souffrait avec l'affinement qu'elle tenait de sa mère, et la force qui lui venait de son père. Cette force, qui lui donnait ses beaux élans de générosité, d'enthousiasme, son activité

cérébrale, mettait aussi en elle une violence, que l'éducation et sa propre volonté avaient dominée avec peine et que son amour devait forcément augmenter.

Et, maintenant, madame de Blanzac était bien une *Addolorata*. Cette pitié qu'elle avait ressentie, à la vue de la statue de Christolphe, n'était autre qu'un de ces étranges pressentiments qui traversent l'âme humaine, un pressentiment pareil à celui qui agitait Madeleine, quand elle versait des larmes et des parfums sur les pieds de Jésus « en vue de sa sépulture ». Et ce n'était pas seulement pour le monde que Christiane portait un masque souriant, c'était surtout pour Jacques. Par orgueil, elle cachait sa jalousie; par délicatesse, elle taisait ses souffrances. En sa présence elle était brillante, gaie, comme si elle n'eût eu ni regrets, ni souci, comme si elle eût été satisfaite pleinement de la place qu'elle occupait dans sa vie. Elle lui donnait bien tout le bonheur qu'il attendait d'elle. Elle mettait sa gloire à le rendre plus heureux qu'aucune femme n'avait fait, et elle y réussissait — elle seule savait à quel prix.

Malgré cela, le marquis sentait parfois en elle une intensité de passion qui lui donnait de vagues inquiétudes. Il connaissait les signes de l'affolement, aussi bien chez la femme que chez le cheval, et ces signes, il crut les voir chez Christiane et il eut peur. Puis il se rassura, en se disant que sa nature élevée, sa raison supérieure étaient une sauvegarde pour lui et pour elle. Il avait oublié le sang rouge du peuple, qui coulait dans les veines de la duchesse, et il ne se doutait malheureusement pas combien l'instinct était encore puissant en elle.

XV

La liaison du marquis d'Anguilhon et de la duchesse de Blanzac durait depuis deux ans, et Annie n'avait rien appris, rien deviné. Elle avait été élevée dans un millieutrop honnête, et elle était trop honnête elle-même pour imaginer qu'elle pût être trompée dès la seconde année de son mariage, et trahie par une femme qu'elle considérait, après madame de Keradieu, comme sa meilleure amie. L'odieux même, que les circonstances donnaient à cette trahison, eût suffi à éloigner ses soupçons. De par sa nature, la jeune Américaine ignorait la passion. Elle était une épouse amoureuse; elle n'avait jamais été une amante. Elle n'avait pas en elle la clé de certaines choses, et Jacques s'était bien gardé de la lui donner. Quand elle se trouvait en tiers avec son mari et la duchesse, elle babillait gaîment, et ne saisissait ni l'appel de leurs regards, ni les vibrations émues de leurs voix. Elle ne sentait pas cette électricité qui se dégage de l'amour, qui est peut-être l'amour même, et qui affecte les êtres tant soit peu impressionnables. Elle ne s'étonnait pas que Jacques se plût dans la société de madame de Blanzac, car elle-même y trouvait un attrait toujours nouveau. Elle enviait bien un peu le pouvoir que Christiane avait de l'intéresser et de l'amuser, mais cela n'allait pas jusqu'à la jalousie.

Depuis quelques mois, Annie s'était aperçue

d'un changement dans la manière d'être de la duchesse à son égard. Des accès de froideur, des brusqueries étranges l'avaient surprise et froissée. Très susceptible, comme la plupart des Américaines, elle avait boudé et Christiane avait dû employer tout son charme pour la ramener et se faire pardonner. Si la jeune femme avait eu une vie moins en dehors, ses impressions se seraient mieux développées, et auraient peut-être éveillé ses soupçons; mais son activité physique l'empêchait de ruminer les choses, et son caractère, comme celui d'une enfant très saine, était plutôt fait pour écarter les nuages que pour les appeler.

Rien n'avait donc encore troublé la tranquillité d'Annie. Elle avait, en apparence, du bonheur à satisfaire dix femmes ambitieuses et, cependant, tout au fond de son cœur, il y avait une sorte de désappointement latent. Deux années de suite, elle avait dû renoncer au voyage d'Amérique, d'abord à cause de son enfant, puis à cause d'une maladie grave de sa belle-mère. Nul doute que, si Jacques n'eût été retenu par la duchesse, il aurait trouvé le temps et le moyen de conduire sa femme à New-York. Il ne l'avait pas fait, et s'était arrangé de manière à ce que l'on ne pût l'accuser de mauvaise volonté. Madame Villars et Clara se montraient de plus en plus mécontentes, et c'est à cela que la marquise attribuait les regrets qu'elle éprouvait. Elle se rappelait souvent les paroles de sa cousine: « Quand tu seras mariée à un Français, tu te trouveras à des *années* de l'Amérique. »

Dans la crainte que sa femme n'en usât avec lui comme avec un Américain, Jacques avait, dès le

débuts de sa vie conjugale, établi son indépendance. Annie, qui était très fière, ne le questionnait jamais sur l'emploi de son temps. Elle n'en savait que ce qu'il voulait bien lui dire. Ceci épargna au marquis une infinité de mensonges et de ruses.

Sa liaison n'influa pas sensiblement sur sa manière d'être avec sa femme. Il se montrait parfait pour elle et d'une courtoisie charmante. Il avait l'habitude de lui consacrer chaque jour, à elle et à son enfant, une heure avant la toilette du dîner. Il jouait avec le petit Philippe, couvrait ses boucles blondes, son doux visage de baisers si passionnés qu'ils faisaient venir l'envie au cœur de la mère. Puis il parlait à Annie de leurs projets de leurs intérêts communs. Il entremêlait ces causeries banales de paroles affectueuses, de quelque jolie caresse surtout lorsqu'il avait la conscience très chargée. Aussitôt qu'il l'avait quittée, la jeune femme comprenait qu'il ne lui avait rien dit. Elle était parfois tentée d'aller le retrouver pour lui faire des reproches. Des reproches de quoi? Elle n'aurait pu raisonnablement en formuler aucun et pourtant elle se sentait lésée.

La société où elle était entrée ne lui avait pas donné non plus tout ce qu'elle était en droit d'attendre. Blonay avait repris sa place parmi les grands châteaux de France. L'hospitalité y était princière. On tenait à honneur d'y être invité, et l'on y retournait toujours avec plaisir. A Paris, pendant la saison, les bals, les dîners se succédaient sans interruption pour la marquise. Elle était reçue partout avec une bienveillance marquée et une sympathie croissante. On s'accordait à

trouver qu'elle avait une excellente tenue, qu'elle portait bien son nom et son titre. Néanmoins, elle n'avait été admise dans aucune coterie. On lui demandait de l'argent pour des œuvres de bienfaisance, mais on ne l'y associait que comme membre honoraire et payant. Elle se heurtait, sans cesse, à cet exclusivisme, occulte pour ainsi dire, dont on a le secret dans la société du faubourg et qui tient à distance mieux que des paroles ou des actes

L'aristocratie, quoi qu'on imagine, est encore une caste très fermée. Elle est fermée moralement aux étrangères mêmes, qui y sont entrées par le mariage. On se défie d'elles et on cause dans les coins en leur présence. Elle est fermée matériellement aux écrivains et aux gens de lettres, sous le prétexte que leurs manières laissent à désirer, en réalité parce qu'on n'y veut ni de Labruyère, ni de Beaumarchais. La grande dame du XIXe siècle manquera à la galerie humaine, faute de documents. Le faubourg a lassé toutes les curiosités même celles des journalistes. Les domestiques y sont incorruptibles, ils font partie de la famille Dieu et le diable savent seuls ce qu'il y a de vertu et de vice derrière ses portes cochères. Il est certain cependant qu'il se trouve dans l'aristocratie un monde très croyant, très vertueux, très arriéré, puis un monde très cynique, très corrompu, très moderne. Ces deux mondes se voient et se reçoivent mutuellement. L'esprit de caste, des traditions communes, la bonne éducation maintiennent entre eux une certaine cohésion. Cette société complexe devait forcément dérouter la jeune Américaine. Ne comprenant ni la haute dévotion des

mères de l'Eglise, ni les mœurs des grandes mondaines, elle avait quelque peine à trouver son niveau. Aucune cajolerie n'aurait pu l'engager à se mêler d'un mariage franco-américain. Poussée par une rancune inconsciente, elle avait même essayé de prévenir quelques-unes de ses compatriotes des vues intéressées qu'on avait sur elles. Toutes lui avaient répondu : « Nous le savons, nous ne voulons pas épouser, mais nous laissons espérer. On nous invite, on nous présente, on nous choie, c'est très amusant. » La marquise avait été écœurée de cette manière d'agir et s'était réfugiée dans une neutralité absolue.

L'Américaine, en général, entend bien l'hospitalité. Annie sut rendre sa maison agréable aux amis de son mari. Ils trouvaient chez elle ce quelque chose de familial qui plaît aux célibataires jeunes et vieux. Elle eut bientôt un cercle intime, peu nombreux, mais composé de quelques hommes aimables et de quelques femmes charmantes. Chaque semaine, à l'exemple de la baronne de Keradieu, elle invitait à dîner en petit comité. Ces réunions toujours très gaies et le séjour de Blonay la consolaient de mille déboires.

Blonay lui donnait de réelles satisfactions. Elle s'y sentait quelqu'un. Sa belle-mère et le curé, avec une intelligente compréhension du caractère américain lui laissaient toutes les initiatives. Sous son impulsion généreuse le pays se transformait rapidement. Les écoles avaient été agrandies et assainies, l'orphelinat agricole, le don d'arrivée du petit Philippe, était en voie d'achèvement et dans le bourg et les villages environnants on voyait

des maisons nettes et blanches, des vitres claires, des fenêtres fleuries. Afin que le maire qui était archi-républicain et anticlérical n'entravât pas son œuvre, Annie lui avait, un peu contre le gré de son mari, demandé sa coopération. Très flatté, il l'avait accordée sans marchander. Cette coopération avait facilité bien des choses. La jeune femme savait mieux maintenant parler aux paysans et aux pauvres. On ne l'appelait plus « l'Américaine », mais « notre dame » et cela lui causait un très vif plaisir. Le bien même qu'elle faisait à Blonay, sa popularité croissante le lui rendaient cher. C'était toujours à regret qu'elle le quittait. Il y avait dans l'air ambiant de Paris quelque chose qui l'irritait, comme si elle eût été affectée là, plus qu'ailleurs, par les sentiments qui s'agitaient autour d'elle et qui menaçaient son bonheur.

XVI

Dans ce solennel hôtel d'Anguilhon, où sa destinée l'avait amenée, Annie s'était arrangé un coin à sa taille et à son goût. Ce coin, où elle se tenait de préférence, où elle avait cantonné son intimité, était un salon qui terminait l'enfilade des appartements de réception et qui ouvrait sur le jardin et sur une serre bâtie en retour. Dans cette pièce, égayée par une foule de jolis bibelots, elle avait son piano, les journaux, les revues de son pays, des fleurs erveilleuses et des tableaux de peintres américains ulement: de Walter Gay, de Harrison, de Sar-

geant, de Stoddert. Elle avait transformé la serre en un charmant salon tapissé de grandes verdures, meublé de canapés, de fauteuils Louis XIV en jonc doré, puis d'une demi-douzaine des fameuses *rocking-chairs*, importées de New-York, ornées de petits coussins et joliment enrubannées, dont l'une était la propriété exclusive du vicomte de Nozay. C'était dans ces deux pièces, d'aspect jeune et aimable, voisines du billard et du fumoir, qu'Annie recevait ses amis.

Un jeudi, après le dîner de famille, on causait en attendant l'heure du poker. Le cercle de la marquise était au complet. Le prince de Nolles, avisant un livre à couverture jaune qui traînait sur une table, le prit et regarda le titre. C'était « Notre Cœur » de Guy de Maupassant.

— Aimez-vous les romans français, madame d'Anguilhon? demanda-t-il.

— Franchement non. Je les lis, pour être au courant, et pour la langue; mais la moitié du temps je ne comprends ni les caractères, ni les sentiments. Et puis, cela m'agace de voir des gens désirer toujours l'impossible, et s'ingénier à se rendre malheureux. Tenez, tous, tant que vous êtes, vous me faites l'effet de cet enfant qui pleurait pour avoir la lune... ou le soleil, je ne me souviens plus lequel.

— La lune, la lune, dit Guy de Nozay en riant

— Eh bien! nous autres Américaines, nous ne demandons que des choses qui se trouvent en ce monde.

— Oui, mais les plus rares, les plus belles, les plus coûteuses, dit le baron de Keradieu. Par exemple un mari fidèle, des enfants s'élevant tout seuls,

une maison archi-confortable, des chiffons, des bijoux, des plaisirs, des voyages... et le reste.

— C'est possible, mais nous sommes satisfaites avec cela, et même avec beaucoup moins, je vous assure. Les Françaises, qui vivent toujours dans le même coin, enchaînées par des habitudes, par je ne sais quoi, voyagent dans les nuages, rêvent des amours nouvelles et extraordinaires, soupirent après le ciel. Si, comme nous, elles faisaient honnêtement leurs malles, et voyageaient sur la terre, elles seraient tout étonnées de la trouver si belle, si intéressante, et s'en contenteraient. Seigneur! mais la vie n'est pas assez longue, pour voir le quart de ce que notre planète renferme de beau et de grand.

Tout le monde se mit à rire.

— Quelle petite matérialiste vous faites! s'écria M. de Keradieu.

— Une vraie terrienne, quoi! fit le vicomte de Nozay. Parions que l'Amérique, qui a découvert tant de choses, va encore nous enseigner l'art d'être heureux ici-bas.

— Hé! hé! je n'en serais pas étonné, dit Jacques.

Et, comme il se trouvait debout, près de la cheminée, à côté d'Annie, il posa sa main sur sa tête.

— Il y a beaucoup plus de sagesse qu'on n'imagine dans ces cerveaux américains, ajouta-t-il plaisamment.

A la vue de cette familiarité conjugale, la duchesse se redressa comme si elle allait bondir, puis elle se retint aux bras du fauteuil de ses deux mains crispées. Elle se trouvait heureusement un peu à l'écart, dans l'ombre d'un abat-jour, et ni son mouvement, ni son effrayante expression ne furent remarqués.

— En vérité, continua Annie, nous n'éprouvons pas ces drôles de sentiments, si longuement décrits dans vos livres. Je me suis demandé souvent s'ils se trouvent réellement dans l'âme humaine, ou s'ils sont simplement imaginés pour produire des effets. Je crois, en tous les cas, que vous êtes des êtres beaucoup plus compliqués que nous.

— Hélas! c'est que nous sommes vieux, dit le prince de Nolles, tellement vieux, que beaucoup de choses nous semblent déjà vues et senties. C'est même sur cette impression que se basent ceux qui croient que nous avons vécu plusieurs fois en ce monde. En réalité, ce n'est pas nous qui avons vécu, mais les autres que nous continuons. Vous autres Américains, vous êtes jeunes encore.

— Jeunes! s'écria madame de Keradieu, je ne sais pas pourquoi l'on dit toujours cela. Nous existions en Hollande, en Ecosse, en Angleterre, en France, en Espagne.

— Oui, mais vous avez été transplantés sur un sol vierge, répondit le prince. La liberté, l'effort, la lutte ont brouillé, effacé les empreintes anciennes, et ont fait de vous une race nouvelle et cette race est encore dans la période d'activité.

— Et quelle activité! dit le baron de Keradieu. Lorsqu'après un séjour de quelques mois aux Etats-Unis, je rentre en Europe, il me semble qu'on y est figé. Si l'émigration ne renouvelait pas, sans cesse, le sang et les forces du grand corps américain, il périrait brûlé, dévoré par sa fièvre d'ambition. Le champ du travail est jonché d'hommes épuisés, vidés, et leurs rejetons manquent de sève à la seconde génération. Le sur-

menage, auquel les femmes se soumettent, pour s'amuser davantage les unes que les autres, a déjà eu des effets dissolvants. Les mondaines s'intéressent de moins en moins aux œuvres d'art, aux souvenirs du Vieux-Monde. En Europe, où elles ne viennent que pour chercher d'autres plaisirs, elles se plaignent constamment de ceci ou de cela, ne trouvant de beau et de bien que leur propre pays, et à peine rentrées en Amérique, elles cherchent un prétexte pour lâcher leurs maris et leurs maisons et s'embarquer de nouveau. Est-ce vrai, Antoinette ?

— Hélas ! répondit la baronne.

— Et je soutiens, que sans ce puissant dérivatif qu'est l'Europe, il y aurait aux Etats-Unis davantage de maris... malheureux. Il n'y en a déjà pas mal comme cela. Depuis quelque temps chacun semble convoiter la femme de son voisin.

— Oh ! vous êtes abominable, M. de Keradieu ! dit Annie d'un air fâché. Vous allez donner à Jacques une jolie idée de l'Amérique ! Heureusement qu'il pourra bientôt en juger par lui-même.

— Quand l'emmenez-vous ?

Le 1er juillet s'il plaît à Dieu. Ce voyage a été si souvent remis que j'ose à peine y croire. Cependant cette fois-ci, je ne vois aucun empêchement probable. Nous ne rentrerons qu'à la fin d'octobre. Je tiens à ce que mon mari voie l'Amérique dans sa plus belle saison et c'est l'automne.

Le visage de madame de Blanzac s'était littéralement décomposé en entendant ces paroles. Elle chercha à rencontrer le regard du marquis, mais il avait détourné les yeux.

— Je suis persuadé que l'Amérique t'intéressera, ajouta le baron en s'adressant à Jacques. Tu verras une vraie république, des états organisés sur le fameux principe de « un pour tous », un pays libre, où l'Arabe peut étendre son tapis de prière et le Catholique bâtir ses cathédrales sans être inquiétés, où surtout l'initiative privée n'est jamais entravée. Cela vaut le voyage en vérité. Là-bas, notre liberté te fera le même effet que la statue de Bartholdi qui, à Paris semblait gigantesque, et dans la baie de New-York paraît mesquine.

— A propos, fit le comte de Ressac, je vous annonce le re-mariage de M. et de madame de Rennes.

— Qui est madame de Rennes? demanda Annie.

— Une charmante femme, dont le mari, pendant une saison à Biarritz, il y a trois ans, a passé la frontière avec une madame Nelson — une de vos compatriotes, entre parenthèse. Il était venu à Paris, pour tâcher d'obtenir son divorce. Sa famille, ses amis sont intervenus. On lui a fait entendre que sa femme serait disposée à pardonner, son oncle est allé jouer la grande scène du devoir à madame Nelson et il a obtenu qu'elle renonce à lui. Puis on a arrangé une entrevue ; les époux sont tombés dans les bras l'un de l'autre, et ce soir même, ils ont dû partir pour l'Italie, en second voyage de noce.

— Eh bien, voici encore une chose qu'une Américaine ne comprendrait et ne ferait jamais, dit la marquise.

— Madame de Rennes était très éprise de son mari. Le pardon est plus facile lorsqu'on aime.

— Peut-on aimer sans estime et sans confiance?

— Hélas ! oui, dit le vicomte de Nozay avec une expression très drôle. C'est même ce qui fait la force et la faiblesse de l'amour.

— La force et la faiblesse de l'amour, répéta lentement la jeune femme, en rapprochant ses sourcils dans un effort de pensée. C'est trop subtil pour moi.

— N'admettez-vous pas, madame, dit M. de Nolles, que dans une ville comme Paris, les hommes oisifs sont exposés à des tentations plus fortes et plus nombreuses qu'ailleurs ?

— Oui, mais l'honneur ne serait pas l'honneur, s'il ne coûtait rien.

— Vous êtes un peu sévère, madame d'Anguilhon, mais logique, répondit le prince.

— Il y aurait joliment de foyers détruits et de familles désunies, si les Françaises ne savaient pas pardonner, dit le comte de Ressac.

— Eh bien ! selon moi, les Françaises ont tort, fit Annie, d'un ton tranchant. Elles encouragent tout simplement l'infidélité. Chez nous, les hommes savent qu'ils n'ont à attendre, en cas de trahison, ni merci, ni indulgence, non seulement de leur femme, mais du monde. Ils y regardent à deux fois, avant de compromettre leur tranquillité et leur position.

— Oh ! je l'ai toujours dit, les Américaines sont très fortes, et elles élèvent admirablement leurs maris, rejoignit M. de Keradieu.

— Oui, et sans trop de mal, répondit Annie, sérieusement. Nous avons un titre de noblesse — de noblesse morale — qui ne s'hérite pas, qui se mé-

rite : celui de *gentleman* et de *lady*. Il ne se donne qu'à ceux ou à celles qui ont le respect de soi et des autres. Nous ne considérons plus comme un *gentleman*, le mari qui trompe sa femme. La peur de cette déchéance est un frein puissant. Ces deux mots, — *gentleman* et *lady* — ont fait plus pour la civilisation et la moralisation de notre pays que toutes les religions et tous les codes.

— C'est vrai, c'est très vrai, ce que vous dites là, madame d'Anguilhon, fit Henri de Keradieu. Il est fâcheux que nous n'ayons pas l'équivalent de *gentleman* et de *lady*. Nos mots « gentilhomme » et « grande dame » ne désignent que des gens titrés.

— Eh bien ! il faut prendre l'habitude de les étendre, aux personnes qui possèdent la noblesse des sentiments — la vraie noblesse, après tout, ajouta audacieusement, la jeune femme. Cela aidera à votre évolution... Et, tenez, parmi les animaux, les chiens et les chevaux surtout, il y en a qui ont vraiment l'air de « gentlemen », et qui le sont. Les petites vaches de Jersey, si propres, si délicates, m'ont toujours fait l'effet de « ladies ».

Tout le monde se mit à rire.

— Oh ! Annie, Annie, comme vous êtes Américaine ! dit Jacques.

— Et je m'en fais gloire.

— Vous avez bien raison, fit le prince de Nolles, gravement.

— A propos, de Ressac, tu ne nous as pas dit ce qu'est devenue madame Nelson, fit le baron de Keradieu.

— Elle va entrer provisoirement dans un couvent de Saint-Jean-de-Luz.

— Elle est donc catholique?

— Il paraît. Son mari s'est remarié, et il a gardé les deux enfants. On se demande vraiment où était le devoir pour de Rennes: épouser madame Nelson, que son abandon laisse sans protection, ou revenir à sa femme, qui a pour elle sa famille, le monde et une position.

— Revenir à sa femme, indubitablement, répondit le baron. L'individu n'est rien devant le principe. Madame Nelson s'était mise hors la loi; elle devait être sacrifiée.

— Eh bien! ce n'est pas moi qui la plaindrais! fit Annie avec âpreté. Je regrette seulement que son complice en soit quitte à si bon marché.

La jeune femme n'avait encore aucun soupçon et, cependant, depuis quelques mois, lorsqu'elle entendait parler de l'infidélité d'un mari, elle ressentait une sorte de peine, d'irritation, comme si elle eût été touchée directement.

On eût dit, en vérité, que ce soir-là, la conversation avait été conduite par un vengeur d'Annie, pour châtier ceux qui la trahissaient. Elle avait mis Jacques au supplice, criblé de dards le cœur de la duchesse, et foulé cruellement son orgueil. Guy de Nozay, devinant ce que Christiane devait éprouver, n'avait pas osé la regarder. Pour mettre fin à son supplice, il réclama le poker. Comme on se levait, pour aller prendre place à la table de jeu, madame de Blanzac dit à la marquise, d'une voix aussi altérée que son visage:

— Je vais être obligée de vous faire faux bond.

Je ne me sens pas bien. J'ai un mal de tête horrible.

— Vraiment, vous êtes toute pâle, fit Annie avec anxiété. J'aurais dû m'apercevoir que vous étiez souffrante, et j'ai babillé toute la soirée. Excusez-moi. Que pourrais-je bien vous offrir?

— Rien, rien, merci. Je n'ai besoin que de repos. Demain, il n'y paraîtra plus.

— Je l'espère. Jacques va vous accompagner.

C'était ce que voulait Christiane. Elle n'aurait pas pu contenir beaucoup plus longtemps la colère, la douleur qu'avait soulevée en elle l'annonce du voyage d'Amérique.

Le marquis et elle sortirent ensemble.

— Marchons, dit-elle, lorsqu'ils eurent franchi la porte de l'hôtel.

Il était dix heures et demie. La rue de Varenne était déserte dans toute sa longueur. Jacques prit le bras de son amie et le pressa fortement contre lui.

— Ma bien-aimée, murmura-t-il doucement.

La tendresse de son accent glissa sur le cœur irrité de madame de Blanzac.

— Vous allez en Amérique le premier juillet, et c'est par hasard que je l'apprends! fit-elle d'une voix dure.

— Hier, il n'en était pas question. Mais, ce matin, Annie m'ayant lu une lettre où son homme d'affaires réclame notre présence pour des placements d'argent, une vente de terrains, j'ai dit que nous pourrions partir le premier juillet, et elle a saisi la balle au bond. Ce voyage me pèse sur l'esprit depuis longtemps; il m'est aussi pénible qu'à vous.

— En êtes-vous sûr? demanda Christiane avec une violence contenue.

— Sûr? comme je suis sûr que je vous aime! répondit Jacques d'un ton passionné; et vous n'en doutez pas, vous ne pouvez pas en douter! Il m'a été possible, grâce à un concours de circonstances extraordinaires, de remettre ces deux années la visite promise à madame Villars, mais je ne saurais la renvoyer indéfiniment. On finirait par croire à un parti pris, et soupçonner même que quelque chose me retient à Paris. Il faut que je m'exécute, je le sens... et vous devriez m'en donner le courage, vous, Christiane, qui êtes une femme supérieure.

La duchesse eut un rire douloureux.

— Pauvres femmes supérieures! dit-elle; quels fardeaux Dieu et les hommes leur jettent sur les épaules! Je ne crois pas qu'il existe une force morale qui puisse vaincre la jalousie, et la jalousie est dans l'amour, comme la mort est dans la vie. Plus on est affiné, plus elle est subtile et douloureuse... Tenez, ce soir, quand vous avez mis votre main sur la tête d'Annie, j'ai failli crier...

Le marquis s'arrêta et regarda la duchesse. Sous le capuchon rabattu de son manteau, il vit son visage pâli, étiré par la passion, ses prunelles sombres et luisantes, ses narines émues, ses lèvres frémissantes. Cette physionomie, qu'il ne lui avait jamais vue, le troubla et l'effraya.

— Oh! Christiane, Christiane, fit-il; est-ce bien vous que j'entends? ce que je donne à Annie est si peu de chose, en comparaison de ce que je vous donne, à vous!

— Peu de chose, l'amour conjugal! Il faut laisser dire cela aux romanciers. Peu de chose, le sentiment qui de deux êtres n'en fait qu'un! sur lequel repose la famille, la société! Allons donc! Annie restera à vos côtés toujours... c'est son droit... Tandis que moi, je suis destinée à disparaître, comme cette pauvre madame Nelson. Vous avez entendu ce qu'a dit M. de Keradieu : l'individu n'est rien devant le principe. Et il a raison, cela doit être ainsi. Les lois ne changeront pas pour moi. Et vous ne pouvez pas nier qu'Annie vous soit très chère.

— Non, je ne le nierai pas, répondit bravement le marquis. J'aurais sûrement pris en haine la femme qui, m'ayant enrichi, se serait montrée tyrannique ou exigeante; mais vous connaissez la délicatesse d'Annie, vous l'avez souvent louée. Elle se contente de tout, respecte ma liberté, ne songe qu'à me rendre heureux. Il faudrait, en vérité, que je fusse incapable d'un bon sentiment pour ne pas l'aimer... Cette affection est d'une essence si différente de l'amour que j'ai pour vous!

— Que diriez-vous si, moi, je devais partir avec un mari jeune et aimable, et rester absente trois ou quatre mois!

— Je ne pourrais probablement pas le supporter, répondit Jacques avec un regard tendre, et je vous suivrais, coûte que coûte. Mais un homme est toujours moins marié qu'une femme. Il s'appartient davantage... Oh! ma bien-aimée, tâchez d'oublier certaines choses, de vous maintenir au-dessus des jalousies mesquines. Votre élévation de caractère doit vous rendre cela, sinon facile, du moins possible.

— Vous vous trompez; je n'ai ni héroïsme, ni supériorité, répondit madame de Blanzac, avec un accent de tristesse. Je savais qu'un amour en dehors des conventions devait être douloureux... je n'avais rien imaginé d'aussi cruel.

Jacques pressa la main qui s'appuyait sur son bras.

— Et notre bonheur, l'aviez-vous imaginé aussi grand? demanda-t-il, d'une voix qui remua dans l'âme de Christiane, le souvenir des communions enivrantes.

— Non, répondit-elle.

— Eh bien! tout s'achète, tout se paie. Si nous étions mariés depuis deux ans, je ne vous verrais plus, je ne vous sentirais plus.

— Parce que je ferais partie de vous-même.

— Oui, vous seriez ma femme, mais vous ne seriez plus *la femme*, l'éternelle femme que l'homme adore, qui occupe son rêve autant que sa vie, qui lui fait sentir sa puissance et sa faiblesse... Vous ne seriez plus cela, et ce serait dommage.

— Vous comptez donc rester en Amérique jusqu'à la fin d'octobre? demanda Christiane, ressaisie par la torturante pensée du voyage de Jacques.

— Non, non. Je préparerai une affaire qui m'obligera à rentrer au mois de septembre, et je laisserai Annie avec sa mère, qui la ramènera. Avez-vous cru que je pourrais vivre quatre mois loin de vous?... Et puis, d'ici à la fin de juin, tant de choses peuvent arriver... Vous savez combien je vous aime,... combien notre union est étroite et profonde; cela, Christiane, devrait rendre votre âme inaccessible à certaines craintes. Notre amour m'est

aussi cher, aussi précieux qu'à vous, et je ne ferai rien qui lui soit un affront.

Christiane respira largement.

— Vous m'avez desserré le cœur, dit-elle.

— Pourquoi m'avez-vous caché tous ces sentiments douloureux que vous éprouviez? demanda le marquis d'un ton de reproche.

— Par orgueil, par délicatesse. Je me croyais, de bonne foi, une femme supérieure... Ah! je l'ai mesurée, ma supériorité! Allez! ce n'est pas l'amour qui est le sentiment le plus élevé de notre nature; il s'y mêle trop d'instinct, trop d'animalité... Il n'est vraiment grand que dans le rêve.

Comme elle disait ces mots, madame de Blanzac arrivait devant la porte de son hôtel.

— Il faut que je rentre, dit-elle en s'arrêtant, et faisant un mouvement pour dégager son bras. Jacques le retint.

— Dites-moi que vous êtes rassurée et heureuse... et guérie...

— Pour le moment, oui, pleinement.

Dans son long manteau, au capuchon relevé, la duchesse avait quelque chose de provocant et de mystérieux. Le marquis regarda avec admiration son visage rasséréné et comme spiritualisé, puis, ses yeux, glissant sous le vêtement entr'ouvert, rencontrèrent les belles lignes du corps moulé dans le satin chatoyant.

— Je voudrais vous emporter, dit-il, d'une voix subitement altérée.

— Alors, j'appelle au secours, fit gaîment madame de Blanzac, en posant son doigt sur la sonnette.

Lorsque la porte fut ouverte, elle défendit au marquis de l'accompagner plus loin, et elle le quitta, avec au cœur, la joie triomphante d'avoir éveillé son désir.

A peine eut-elle disparu, que la physionomie du marquis changea d'expression. Il ne rentra pas tout de suite chez lui. Il se mit à marcher lentement, la tête basse, les yeux fichés en terre, et ruminant ce qui venait de se passer. A mesure qu'il se rappelait les paroles de la duchesse, son inquiétude augmentait. Elle était jalouse d'Annie!.. Il l'avait calmée aujourd'hui, le pourrait-il demain et toujours? La jalousie n'amènerait-elle pas un choc entre les deux femmes, qui se voyaient journellement? Il fallait que Christiane se sentît réellement emportée par la passion, pour avoir eu conscience de sa faiblesse et l'avoir confessée surtout! A cette pensée, Jacques frissonna intérieurement. Il n'osa pas envisager les conséquences de la découverte de sa liaison. Il s'efforça d'en écarter la possibilité; mais il ne put retrouver sa tranquillité et il se promit de veiller.

Toutes les mêmes! pensa-t-il avec un sentiment de colère et de désappointement.

Lorsqu'il reparut parmi ses invités, le poker battait son plein.

— Je vous ai cru perdu, Jacques, dit Annie gaiement.

— J'ai insisté pour que madame de Blanzac prît l'air avant de rentrer chez elle. La nuit est superbe. Je lui ai fait faire une promenade. A cette heure, le faubourg a un aspect bien curieux. On dirait une ville de rêve, avec ses grandes rues désertes, tou-

tes blanches de lune, ses maisons endormies, et les rats qui font la navette d'égout en égout. C'est fantastique.

Pour cette petite description, le marquis avait dû se servir d'impressions anciennes, car ce soir-là, il n'avait sûrement vu et senti que la duchesse.

Guy releva la tête, le monocle lui tomba de l'orbite, un sourire narquois hérissa sa moustache; il regarda son ami avec un mélange de colère et d'admiration. Ce tableau, esquissé avec tant de désinvolture, surtout le trait naturaliste des rats faisant la navette, lui parut le comble de la rouerie et de l'habileté.

— Oh ! ces rats !... ces rats !... répéta-t-il comiquement et d'un ton qui prouva au marquis, que lui au moins n'était pas dupe.

XVII

On dansait à l'hôtel d'Anguilhon. La marquise avait invité à un simple cotillon, à un cotillon pour lequel on avait mis à contribution les serres, les jardins, les bois même, et où sous forme de guirlandes, de chaînes, de bracelets, de touffes, de gerbes, se trouvait toute la flore printanière, de la rose à la violette, et cela coûtait une petite fortune.

Le vicomte de Nozay et Annie, qui venaient de danser ensemble, se reposaient un instant.

— On s'amuse, on s'amuse, dit Guy, en promenant les yeux autour de lui.

— Dieu merci ! Je ne respire librement que quand je vois l'entrain se mettre parmi mes invités, et que je sens le succès, comme vous dites en français.

— Eh bien ! vous pouvez être tranquille. Ils sont lancés, vos invités, et il ne sera pas facile de les arrêter. De Challans s'y entend à donner le mouvement initial ! C'est joli toutes ces fleurs sur les épaules, aux bras, aux mains des femmes. Elles paraissent animées par la musique, vivantes, elles aussi... Je parie que l'idée de ce cotillon est de vous.

— En effet ; mais madame d'Anguilhon, la duchesse et Jacques m'ont aidée à l'organiser. Cela a été très amusant !... Regardez donc madame de Blanzac. Est-elle assez belle ! Oh ! ce que je donnerais pour lui ressembler !

— Et elle donnerait probablement beaucoup pour avoir votre jeunesse. Sans flatterie, je trouve que vous n'avez rien à envier à personne. Il ne faut avoir ni une trop grande, ni une trop mince opinion de sa propre valeur.

— J'avais autrefois assez bonne opinion de moi-même, dit Annie en riant. On m'avait tellement admirée, tellement gâtée ! Depuis que je suis en Europe, j'en ai un peu rabattu. Je sens très bien que les Françaises ont un charme particulier, que je ne possède pas, que je n'acquerrai jamais, qui vient de la race, de l'éducation, de je ne sais quoi. Près d'elles, je me sens un véritable bébé. Je crains toujours que Jacques ne finisse par me trouver insipide. Je m'étonne qu'il ait jamais fait attention à moi.

Attention à elle, qui avait une dot de soixante millions ! Guy regarda la jeune femme, avec une

expression où il y avait de la pitié et de l'admiration. « Mais on l'a donc faite exprès, argent et tout, pour cet animal d'Anguilhon! » pensa-t-il avec une sorte de colère.

De l'autre côté du massif de verdure qui se trouvait à la droite d'Annie, deux hommes échangeaient leurs remarques sur les danseurs qui tourbillonnaient devant eux.

— Vois donc d'Anguilhon et madame de Blanzac, quel beau couple ils font! dit l'un. Deux pur-sang, ceux-là!

— Non, la duchesse n'est que *demi-sang*. Son père était un fils de paysans.

— Est-ce qu'on sait jamais, avec les femmes! En tous les cas, du côté des d'Arançay, il y a de la race pour deux. Je me suis souvent demandé pourquoi d'Anguilhon et madame de Blanzac ne s'étaient pas mariés ensemble.

— Empêchement d'argent, probablement.

— Eh bien! c'est dommage. Ils semblent vraiment faits l'un pour l'autre. Ils me donnent toujours l'impression qu'ils se sont aimés ou qu'ils s'aimeront. Du reste, ils ont l'air d'être au mieux. La marquise est bien confiante et joliment imprudente.

Toute cette conversation était arrivée à l'oreille d'Annie. Sur le premier moment, elle ne fut troublée que par ces mots : faits l'un pour l'autre. Ses yeux s'attachèrent aussitôt sur son mari et sur la duchesse. Leur danse tantôt languissante, tantôt emportée, lui parut étrange. A les regarder, sa joie diminuait, son cœur se serrait... Oui, ils semblaient faits l'un pour l'autre. Clara ne l'avait-elle pas dit aussi? De tout le reste de la soirée, Annie ne re-

trouva pas sa sérénité. Ces mots « faits l'un pour l'autre » continuèrent à résonner en elle, et dominèrent la musique, les conversations, les compliments et tous les bruits joyeux du bal.

A un moment, la marquise, en compagnie du baron de Keradieu, se trouva, par hasard, derrière son mari et la duchesse, debout, tous les deux à l'entrée de l'un des salons. Elle entendit Jacques disant, d'une voix chaude et assourdie :

— Je comprends le pauvre roi de Bavière, se faisant jouer pour lui seul des opéras de Wagner, afin de mieux entrer dans le rêve. C'était un grand idéaliste. Moi, je voudrais danser avec vous, aux sons d'un orchestre invisible, dans une salle vide, tapissée de fleurs odorantes, éclairée d'une lumière très douce — danser jusqu'à extinction de forces...

Bien qu'Annie fût à demi-cachée par la portière, madame Blanzac l'avait heureusement aperçue. Elle se retourna, et lui dit en souriant :

— Vous entendez ce que raconte M. d'Anguilhon?

— J'entends, répondit froidement la jeune femme.

Elle avait entendu, mais sans comprendre toute la portée des paroles de son mari. Le baron, lui, en avait été suffoqué.

— Mais c'est une fantaisie de décadent, de symboliste que tu as là! fit-il aussitôt pour donner le change. Est-ce que tu ferais partie de la Rose-Croix?

Jacques saisit la perche que lui tendait son ami.

— Non, non, répondit-il en riant faux; mais la danse me grise toujours un peu.

— Voilà ce que c'est que d'être jeune, dit Henri de Keradieu, d'un ton dégagé. La danse me fatigue maintenant, moi.

Depuis ce bal, Annie ne fut plus la même. Il devait marquer un des tournants de sa vie. La conversation qu'elle avait entendue avait produit en elle l'effet d'une pierre jetée obliquement à la surface d'une eau paisible, dont les ricochets vont se multipliant et s'élargissant. A chaque instant et partout les petites phrases cruelles ressortaient dans son cerveau, lui causaient de la peine et gâtaient ses plaisirs. Elle se demandait si Jacques et la duchesse ne s'étaient point aimés autrefois. Elle n'alla pas jusqu'à supposer qu'ils pussent s'aimer encore. Elle savait que Christiane avait désiré son mariage, qu'elle y avait aidé. Cela la rassurait... Les paroles de son mari lui revinrent à la mémoire. Sûrement, il n'aurait jamais désiré de danser avec elle, Annie, aux sons d'un orchestre invisible, dans une salle vide, tapissée de fleurs odorantes, éclairée par une lumière douce... Elle s'étonna qu'il pût avoir une idée aussi extravagante.

Elle ne voyait plus arriver Christiane avec autant de plaisir. Sa présence qui, quelques jours auparavant, lui causait tant de joie, la rendait inquiète et nerveuse et, à son insu, elle mettait moins de cordialité dans son accueil.

Jacques n'avait pas tardé à s'apercevoir du changement de sa femme. Il y avait comme un nuage sur son charmant visage. A chaque instant, il surprenait ses yeux limpides fixés sur lui, avec une expression de curiosité et d'anxiété. Sans pouvoir imaginer comment, il sentit que sa méfiance avait été éveillée. Il se montra plus empressé, plus tendre, lui consacra davantage de temps. Et Annie, poussée par un curieux instinct de rivalité, par un

inconscient désir de faire souffrir la duchesse, se mit, elle, jusqu'alors si réservée, à vanter les qualités de son mari, à raconter les attentions aimables qu'il avait pour elle, à parler avec enthousiasme de ce voyage qu'ils allaient faire ensemble. Ces confidences crucifiaient Christiane et, plus d'une fois, elle faillit crier : « Assez ! Assez ! »

Toujours sous l'empire d'un sentiment dont elle ne se rendait pas compte, la jeune femme se montra plus familière avec son mari, en présence de madame de Blanzac. Un jour qu'elle se trouvait debout à côté de son fauteuil, elle lui ferma tout à coup les yeux avec sa main :

— Jacques, dit-elle, je ne vous permets pas de regarder ainsi madame de Blanzac... ni aucune autre femme, ajouta-t-elle, d'un ton moitié badin moitié sérieux.

Le duel était engagé entre les deux rivales, et il était facile à prévoir que l'issue en serait fatale pour l'une et pour l'autre.

XVIII

Le marquis et la marquise d'Anguilhon avaient retenu leur passage sur la « Gascogne », et devaient s'embarquer pour l'Amérique le premier juillet.

La pensée de ce voyage affolait la duchesse de plus en plus. Annie, de par son droit d'épouse, emmenait l'homme qu'elle aimait, elle, qui lui appartenait ! A cette idée, tout son être protestait, tout son orgueil se révoltait. Par moment, les fu-

mées de la passion obscurcissaient sa raison, comme auraient pu le faire les fumées d'un vin capiteux. Elle sentait en elle une violence qui l'effrayait. Christiane souffrait d'autant plus, qu'elle souffrait en silence. Le jour où elle avait laissé éclater sa jalousie devant Jacques, il avait paru surpris, peiné, mais il ne l'avait pas comprise. L'homme ne comprend que sa propre jalousie. Il trouve toujours celle de la femme plus ou moins déraisonnable. Quand il n'en souffre plus lui-même, il oublie vite combien est douloureux, cruel, ce mal qui est à la fois, dans la chair, dans le cœur et dans l'esprit. La duchesse, qui savait cela, n'avait plus parlé du voyage d'Amérique. De son côté, Jacques, un peu par lâcheté morale, avait évité d'y faire allusion. C'était un tort. Dans une situation semblable à la leur, l'âme est forcément mise à une haute pression. Les scènes, les reproches, les colères, font l'office de valves de sûreté. Christiane avait dédaigné ce soulagement vulgaire, et son cœur était plein à éclater.

On était arrivé au 15 juin. Ce jour-là, la chaleur avait été accablante. Des quatre points du ciel, les nuages montaient, et l'orage s'amassait sur Paris. Madame de Blanzac avait fait fermer sa porte. Cela lui arrivait souvent, maintenant, au grand chagrin de ses amis. L'électricité, dont l'atmosphère était chargée, l'affectait comme elle affectait les oiseaux, les plantes, le baromètre. Elle souffrait jusqu'au fin fond d'elle-même, physiquement et moralement. Après avoir essayé de lire et de faire de la musique, elle s'était mise à se promener de long en long, d'un pas lent, irrégulier, la tête basse, comme

courbée sous un poids de pensées douloureuses. De temps à autre, elle venait sur le seuil de la porte-fenêtre, pour respirer ou voir où en était l'orage. Le soir même, les d'Anguilhon et les Keradieu devaient aller en bande aux Ambassadeurs. Ayant à dîner le prince de Nolles, qui détestait les cafés-concerts, elle avait dû refuser d'être de la partie. Elle le regrettait à cause de Jacques, et souhaitait que le mauvais temps empêchât la petite fête. Pauvre Christiane! elle était descendue à ces désirs mesquins, elle, dont l'âme avait plané si haut!

Comme elle venait d'interroger le ciel, pour la dixième fois, on lui apporta une lettre. Elle était du prince de Nolles. Il s'excusait de ne pouvoir venir dîner. Une affaire imprévue l'appelait en province. La duchesse lut avec une vive satisfaction ces lignes destinées à la pousser vers l'abîme. Elle songea aussitôt à aller annoncer à Annie qu'elle était des leurs, et à prier Jacques d'envoyer chercher deux places de plus : une pour elle, l'autre pour son oncle de Creil. Elle sonna, demanda ses gants, son chapeau, et, en voisine, comme cela lui arrivait souvent, elle se rendit à l'hôtel d'Anguilhon.

Le valet de pied lui ayant dit que le marquis et la marquise étaient au jardin, elle voulut aller les rejoindre. Lorsqu'elle fut sur le perron, elle explora du regard la pelouse, les deux allées d'arbres, et ne voyant personne, elle se dirigea vers la serre, dont la porte se trouvait grande ouverte. Dès l'entrée, de petits cris joyeux, un bruit de baisers frappèrent son oreille. Elle s'arrêta. Une large trouée du feuillage lui permit de voir dans le salon

contigu. Jacques et Annie lui tournaient le dos. Ils étaient assis sur un canapé, et l'enfant, debout entre eux, tenant leurs visages rapprochés au moyen de ses bras, les embrassait tour à tour, à petits coups de lèvres, disant : « A papa ! à maman ! » L'apparition de la bonne mit fin à ce jeu. Annie se dégagea de l'étreinte de son fils.

— Voici Mary, dit-elle, va, et sois sage.

Le bébé se laissa glisser à terre, et s'éloigna en courant. Cette scène familiale avait serré affreusement le cœur de la duchesse et amené des larmes dans ses yeux. La voix de Jacques — sa voix tendre et chaude, qu'elle connaissait si bien — la cloua au sol.

— Est-il assez beau, assez vigoureux, notre fils ! dit-il. Avec son teint blanc, ses cheveux dorés, il a l'air d'un vrai Saxon.

— J'espère qu'il aura le nez des d'Anguilhon, ajouta Annie.

— Et moi j'espère qu'il aura l'énergie et l'esprit pratique des Villars. Notre race a surtout besoin de ces qualités. Aucune femme mieux qu'une Américaine ne pourrait les lui donner.

— Oui... Je le crois... Mais pour quant à vous, Jacques, vous eussiez été plus heureux avec une Française.

— Vous dites cela pour le plaisir de m'entendre répéter le contraire... Plus heureux ! Mais, voici quatre ans et demi que nous sommes mariés, et nous n'avons jamais eu ni un dissentiment, ni un mot désagréable. Peu de ménages pourraient en dire autant, je vous assure. Non, je ne voudrais pas d'autre femme que vous pour compagne,

d'autre femme que vous pour mère de mes fils... de mes fils... répéta-t-il, car nous en aurons bientôt un autre, n'est-ce pas?

Et le marquis, passant son bras autour des épaules d'Annie, l'attira à lui et la baisa sur les lèvres.

— Jacques!...

A ce nom, jeté comme un cri de douleur, les époux se levèrent en sursaut et, se retournant, ils virent la duchesse s'avancer comme une apparition tragique, le visage décomposé, les yeux luisants de folie.

— Qui trompez-vous donc? fit-elle, en s'adressant au marquis. Annie, continua-t-elle, votre mari est mon amant depuis deux ans... deux ans, vous entendez? Je lui ai donné plus que vous, car je lui ai donné mon honneur et ma vie... Nous nous sommes toujours aimés... Il vous a épousée parce qu'il avait besoin d'argent, et qu'on ne voulait lui en prêter qu'à cette condition. Voilà la vérité .. Il y a longtemps que j'avais envie de vous la crier!... C'est fait... Maintenant, donnez-lui des fils, si le cœur vous en dit!

Après avoir lancé ces odieuses paroles, Christiane se dirigea vers la porte, chancelant comme une personne ivre.

— Rentrez chez vous, dit le marquis à sa femme d'une voix méconnaissable.

Annie obéit machinalement. Elle s'éloigna sans desserrer les dents avec, sur le visage, une expression d'horreur et de dégoût.

Alors Jacques s'élança à la poursuite de la duchesse. Elle n'avait pu aller bien loin. Le souffle, coupé par les battements désordonnés de son cœur, elle était tombée sur un fauteuil dans le salon voi-

sin. A l'approche du marquis, elle fit un suprême effort et se mit debout. Tous deux, d'un air de défi, se regardèrent pendant quelques secondes, puis Jacques, cédant à la colère qui grondait en lui, saisit brutalement les poignets de la pauvre femme. Il eût voulu la broyer toute.

— C'est vous... vous qui avez commis une telle infamie! dit-il, les yeux pleins d'éclairs. C'est ignoble!

Cette violence agit comme un réactif sur les nerfs de la duchesse. Un flot de sang dissipa sa pâleur. Elle dégagea ses mains et se redressant hautaine et forte:

— Oui, c'est moi qui ai commis cette infamie, répondit-elle avec un calme surprenant. Votre trahison m'y a poussée... et je ne le regrette pas, répéta-t-elle d'un ton dur.

Jacques haussa les épaules:

— Ma trahison! fit-il. J'étais marié, vous ne l'ignoriez pas.

— Non, mais on ne croit pas... on ne se rend jamais compte. Toutes les femmes qui ont vu l'homme qu'elles aimaient mettre ses lèvres sur celles d'une autre femme me comprendront. Ce baiser m'a affolée. J'aurais eu un revolver, je vous aurais tué.

— Cela eût mieux valu pour moi. C'est du vitriol que vous m'avez lancé au visage. J'aurais préféré la mort. En disant cela, Jacques, les jambes cassées, se jeta dans un fauteuil.

Sa pâleur, son expression hagarde éveillèrent soudainement la pitié et les remords dans l'âme de la duchesse. Elle s'approcha de lui et mettant sa main sur son épaule.

— Me pardonnerez-vous jamais? demanda t-elle humblement.

—Vous pardonner... je ne sais... je suis comme un homme à côté de qui la foudre serait tombée.

— Eh bien! quand vous pourrez réfléchir, dites-vous, que j'ai été transportée hors de moi-même par la douleur que votre acte et vos paroles m'ont causée. Dites-vous aussi que la fin de notre rêve était probablement marquée pour aujourd'hui, et que rien ne pouvait ni l'avancer ni la retarder. C'est le cas ou jamais de croire que nous sommes menés. Adieu... Demain, vous viendrez me dire ce qui se sera passé entre Annie et vous.

Jacques se leva:

— Je vais vous reconduire, dit-il doucement.

— Inutile... répondit Christiane, je n'ai pas besoin de vous. Voyant que le marquis semblait ne pas vouloir tenir compte de sa défense.

— Restez... commanda-t-elle d'un ton impérieux.

Jacques s'inclina. Elle prit l'enfilade des salons et dans une sorte de stupeur, il la regarda s'éloigner... s'éloigner, passer sous les draperies des portières... se rapetisser... puis disparaître... et il eut une étrange sensation de froid, d'abandon, d'obscurité tombant autour de lui.

A ce moment, un coup de tonnerre éclata. Ses nerfs étaient tellement ébranlés qu'il tressaillit violemment. Il s'approcha de la fenêtre et regardant le ciel.

— A quoi tient le bonheur d'un homme! pensa-t-il. Rien de tout cela ne serait peut-être arrivé sans cet orage maudit.

XIX

Arrivée chez elle, sans trop savoir comment, Annie alla se réfugier dans sa chambre à coucher, et s'y enferma à clé. Tremblant de tout son corps, étourdie, ahurie, elle se jeta sur sa chaise longue et enfouit son visage dans un coussin. Pendant quelques instants, elle ne parvint pas à se rendre compte de ce qui s'était passé. Peu à peu, l'odieuse scène se reproduisit dans son cerveau. Alors, elle se releva brusquement, son regard devint fixe, son nez se pinça, sa bouche se fit rigide, et ses doigts se mirent à rouler nerveusement l'ourlet de son mouchoir... madame de Blanzac était la maîtresse de son mari depuis deux ans... et elle n'avait été épousée que pour son argent! Cette révélation lui avait d'abord causé une épouvante pareille à celle qu'elle aurait éprouvée si elle avait vu sa maison s'engloutir et senti le terrain manquer sous ses pieds... Maintenant, cette double infamie soulevait en elle un flot de colère et de mépris... Jacques n'était pas un *gentleman!* Ceci lui semblait plus affreux que l'infidélité même... Il avait accepté d'elle, sans l'aimer, une fortune immense. Il s'était parjuré, il avait menti des millions de fois, lui, dont la maison avait pour devise : « Tout droit. » Elle était tombée dans un de ces pièges à héritières que lui avait signalés Frank Barnett. Ah! si l'on savait cela en Amérique, comme l'on triompherait!... Annie s'étonna d'avoir pu croire si faci-

lement aux paroles d'un étranger. Elle se rappela ce dîner, chez la duchesse, où elle avait vu Jacques pour la première fois. Il lui avait semblé si grand seigneur, un vrai marquis. Il n'avait fait aucune attention à elle. Pendant longtemps, il ne lui avait témoigné aucun empressement... Et pourtant il avait l'intention de l'épouser. Tout cela avait été calculé pour la piquer au jeu. Elle avait été la victime d'un véritable complot!... Les incidents qui les avaient rapprochés lui revinrent à la mémoire. Elle les crut arrangés aussi. Puis, elle se souvint des belles paroles de Jacques, de sa déclaration d'amour, si digne, si tendre... Une rougeur brûlante passa sur son visage. Il s'était moqué d'elle! Ah! il avait bien joué son rôle, oui, supérieurement!... Le cœur de la jeune femme se gonfla d'amertume, lorsqu'elle songea que le don d'elle-même, d'une fortune royale, n'avaient pu obliger son mari à la respecter. Il l'avait trompée, au bout d'un an et demi... trompée sous son propre toit! Il avait continué à l'aveugler, avec des protestations d'amour. Cette dénonciation, qui avait interrompu son baiser hypocrite, était vraiment un châtiment... Elle revit alors madame de Blanzac se dresser devant eux et lancer ces horribles paroles qui allaient les séparer à jamais. Elle lui avait paru plus grande de taille, effrayante, avec sa pâleur et ses yeux dilatés. Qu'est-ce qui l'avait poussée à cette dénonciation? la jalousie? Pourquoi était-elle jalouse, puisqu'elle savait que Jacques n'avait pas d'amour pour elle, Annie?... Et ils s'aimaient depuis deux ans! Sa confiance leur avait fait beau jeu!... Non seulement, elle ne les surveillait pas, mais elle les

plaçait encore l'un à côté de l'autre... Avait-elle été assez trompée, assez jouée! Ce n'était pas étonnant qu'ils eussent toujours tant de choses à se dire! Et ils se rencontraient probablement dans quelque mystérieux rez-de-chaussée, comme les personnages de la *Vie Parisienne!* La duchesse, cette grande dame, si fière, allait dans un appartement que son amant avait meublé avec l'argent de sa femme! C'était bien complet!... Oh! le joli monde! le joli monde! dit Annie, tout haut, en froissant ses mains... Oui, ils étaient bien faits l'un pour l'autre, physiquement et moralement... La jeune femme eut une sensation d'abandon, d'isolement, qui amena des larmes dans ses yeux... Qu'allait-elle faire? Divorcer?... Et Jacques pourrait épouser madame de Blanzac? Non, elle ne lui donnerait jamais cette satisfaction. Elle garderait son titre et son nom; ils lui avaient coûté assez cher pour qu'elle eût le droit de s'en parer! Elle retournerait en Amérique, auprès de sa mère, de sa famille, dans ce milieu honnête qu'elle n'aurait jamais dû quitter... Retourner en Amérique?... A cette pensée, Annie sentit, tout à coup, la force des liens qui l'attachaient à l'Europe. Elle eut, assez curieusement, la vision instantanée de New-York, avec ses longues avenues, ses maisons étroites et hautes, ses demeures bourgeoises, son ciel coupé de fils télégraphiques, sa vie intense et bruyante. Puis, elle vit Paris, si élégant, si reposant. Elle se dit qu'elle le quitterait avec peine. Et Blonay, qu'elle aimait tant! Et ses œuvres commencées! Et ce bon curé, avec qui elle s'entendait si bien! Et sa belle-mère, qui avait été pour elle une amie

parfaite!... Une amie... Un soupçon traversa l'esprit de la jeune femme. Sa belle-mère n'aurait-elle pas joué un rôle, elle aussi? Leur rencontre à la Bluette n'avait-elle pas été arrangée?... Elle réfléchit quelques instants, puis son visage s'éclaira. Non, madame d'Anguilhon était en dehors de toutes ces choses viles; elle n'avait rien su de la vérité. Cela lui fit du bien de pouvoir croire en elle... Et la jeune femme continua à examiner la situation avec une lucidité extraordinaire. Puisqu'elle ne voulait pas accorder le divorce à son mari, il fallait qu'elle restât en France. Son fils était le chef de la maison d'Anguilhon; elle ne pouvait l'emmener en Amérique... Si elle restait, elle devait continuer à vivre sous le même toit que son mari, ne pas faire d'esclandre, sauver l'honneur du nom qu'elle portait. Elle essayerait cela. En n'abandonnant pas son poste, elle trompait les espérances de la duchesse, et se vengeait plus sûrement. Ce serait une consolation.

Pauvre Annie! Elle eût été bien indignée si, à ce moment, quelqu'un lui eût dit qu'elle était heureuse que son devoir l'obligeât à rester près de Jacques, qu'elle l'aimait, malgré tout, qu'elle l'aimerait davantage encore...

XX

Le marquis d'Anguilhon rentra chez lui dans un état d'âme peu enviable. Toutes les conséquences de son entraînement se présentèrent à son esprit :

le divorce, le scandale, la ruine, l'avenir de son fils assombri, le bonheur de sa femme et de sa mère détruit à jamais. Son cœur saigna devant cet immense désastre. Il n'avait pas la force de caractère suffisante pour éviter certaines fautes, certaines sottises; mais une fois commises, il savait les réparer bravement. En face d'une situation critique, il retrouvait soudain le courage, la lucidité, et les qualités héréditaires l'aidaient toujours à en sortir avec honneur. Cette fois encore, elles ne lui firent pas défaut. Au lieu de se briser la tête contre les murs, il se mit à envisager la situation. Elle n'était pas rassurante. Pendant la scène terrible de tout à l'heure, il n'avait pas osé regarder Annie, mais il avait senti magnétiquement son horreur et son mépris. Il savait combien le sentiment de l'honneur était développé chez elle. Il connaissait son intransigeance en morale. Il s'attendait à être sévèrement jugé et même impitoyablement traité. Avec son caractère et son tempérament, il était impossible de l'attendrir ou de l'émouvoir au pardon. Jacques vit clairement que sa seule chance de salut était de faire une confession sincère de ses actes et de ses sentiments. La vérité devait heureusement le placer sous un jour moins odieux, et pouvait lui rendre quelque prestige. Une explication était nécessaire, inévitable; il fallait qu'elle eût lieu tout de suite.

Après avoir ramassé ses forces comme un lutteur, il alla frapper à la porte de sa femme. N'obtenant aucune réponse, il prit un corridor de dégagement et, par le cabinet de toilette, arriva dans la chambre à coucher.

En le voyant paraître, Annie se leva, comme pour protester contre sa présence. Son visage ne portait pas de trace de larmes, mais des traces de douleur. Il était si étiré, si changé que Jacques éprouva un remords aigu. Il fut tenté de la prendre dans ses bras, de s'agenouiller devant elle et de lui demander pardon. Le regard froid, implacable qu'il rencontra, le retint, et ce fut pour le mieux. Il surmonta son émotion et, la tête haute, il dit :

— Je ne viens pas pour me justifier...

— Cela vous serait difficile ! interrompit la marquise.

— Impossible même, répondit Jacques, en pleine possession de son sang-froid. Je désire seulement remettre les faits sous leur vrai jour. Je ne veux pas que vous me croyiez pire que je ne suis, et vous m'écouterez, ne fût-ce que par un sentiment de justice.

La marquise, complètement dominée par l'audace et l'aplomb de son mari, s'assit sans pouvoir répondre un mot. Jacques prit un fauteuil et, les yeux sur sa femme, il raconta, avec une exactitude absolue, comment l'idée du mariage lui avait été suggérée par Bontemps, alors qu'il se disposait à partir pour l'Afrique, puis la démarche auprès de la duchesse et sa transaction avec madame de Lène. Ces deux faits furent particulièrement pénibles à avouer. Sa confession achevée, il ajouta :

— Avant de me décider pour le mariage, j'ai voulu vous voir. Pendant toute une soirée, à l'Opéra, je vous ai tenue au bout de ma lorgnette. Vous m'avez séduit par l'expression ouverte et gaie de votre physionomie, par votre distinction, par la

jolie attache de votre cou, la couleur de vos cheveux, la beauté de votre teint. Et j'ai été tenté de faire votre conquête, d'autant plus vivement tenté, que l'on m'avait prévenu que vous ne vouliez pas d'un Français. Vous me connaissez assez pour savoir que je n'aurais jamais consenti à épouser une jeune fille qui ne m'aurait pas plu, eût-elle possédé la fortune de tous les Rothschild. Lorsque je vous ai demandé de devenir ma femme, j'était mû par un sentiment profond, sincère, et absolument désintéressé.

— C'est très joli, tout cela, répondit Annie avec un accent de mépris. Mais vous oubliez, que tout à l'heure, madame de Blanzac m'a informé que vous vous étiez toujours aimés.

— En effet; mais on peut porter longtemps en soi une maladie ou une passion, sans s'en douter. La duchesse et moi, nous nous connaissions depuis l'enfance. Nous avons été séparés par les circonstances... puis mon mariage nous a rapprochés; l'amour, dont les germes avaient été jetés au plus profond de nos cœurs, s'est développé, il est devenu irrésistible, et nous avons été faibles... et coupables.

— Oui, et vous avez manqué à tous vos serments, à toutes vos promesses... comme le premier venu! Du reste, je ne sais pas pourquoi l'on s'imagine trouver dans l'aristocratie plus d'honneur, plus de loyauté que dans les autres classes de la société. Je lis l'histoire de France, en ce moment, et je vois que ducs, princes et marquis ont trahi tantôt leur roi, tantôt leur pays, ont traité avec l'ennemi et commis toutes sortes d'infamies.

A ce soufflet, si rudement appliqué par la petite

main démocratique d'Annie, Jacques pâlit, un éclair jaillit de ses prunelles, ses lèvres eurent un frémissement de colère. Il se contint pourtant et, redressant encore la tête :

— Il s'est trouvé parmi nous, dit-il, des traîtres et des misérables, parce qu'en ce monde il n'y a rien de parfait : ni race, ni famille, ni individu. Mais je vous engage à continuer votre lecture, à vous élever au dessus des personnalités. Vous verrez que les crimes de quelques-uns ont été effacés par les vertus guerrières, l'héroïsme, le mérite du plus grand nombre; que les princes, les ducs et les marquis ont fait la France, l'ont défendue contre l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, et lui ont donné une prépondérance, un prestige qu'elle ne retrouvera peut-être jamais... Il ne faut pas que ma faute vous rende injuste, ajouta le marquis avec dignité. Du reste, croyez-moi, l'on ne fait pas sa destinée. Voyez-le par vous-même. N'aviez-vous pas juré que vous ne vous marieriez jamais avec un étranger? Je vous ai épousée, avec la ferme intention de vous rendre heureuse. Je ne l'ai pas pu.

— Si je vous avais trompé, moi, et que je vinsse vous dire : c'est la fatalité qui l'a voulu, comment me recevriez-vous?

— En toute logique, je devrais vous plaindre et vous pardonner. Mais, je vous avoue, que je n'aurais probablement pas cette sagesse. La faute de la femme a des conséquences si graves; elle détruit l'intégrité de la famille, tandis que celle du mari...

— Ne détruit que le bonheur d'une femme, interrompit Annie. C'est peu de chose!

— Non, ce n'est pas peu de chose, quand il s'a-

git d'une femme comme vous. J'ai horriblement souffert de vous tromper, d'autant plus, que je n'ai jamais cessé de vous aimer.

L'étonnement agrandit les yeux d'Annie.

— Vous n'avez jamais cessé de m'aimer! répéta-t-elle lentement.

— Jamais, dit le marquis d'un ton ferme. Mon affection pour vous est allée grandissant; toutes mes paroles de tendresse, toutes mes caresses étaient l'expression de ce sentiment profond et élevé qui s'appelle l'amour conjugal.

— Ah!... Et ce sentiment, beaucoup plus profond, beaucoup plus élevé, sans doute, que vous avez pour madame de Blanzac, comment se nomme-t-il? demanda la marquise avec une ironie mordante. Je suis curieuse de l'apprendre.

— L'amour, répondit Jacques imperturbablement.

Le visage d'Annie eut une contraction douloureuse.

— Je croyais que dans les romans seulement un homme pouvait aimer deux femmes à la fois.

— Dans la vie aussi, hélas! Voyez-vous, l'épouse devient la chair de notre chair; elle porte notre nom, elle fait partie de nous-mêmes, et nous pouvons aimer en dehors d'elle... C'est si vrai qu'un de mes amis m'a avoué qu'il était, à chaque instant, tenté de raconter à sa femme les chagrins que lui causait sa maîtresse.

— Ah! quelles pauvres petites filles nous sommes, nous autres Américaines! s'écria Annie. Et combien peu nous savons à quoi nous nous exposons,

en épousant des hommes qui ont une âme si différente de la nôtre!

— Annie, je donnerai ma vie pour réparer le mal que je vous ai fait, dit le marquis, avec un accent de sincérité.

— Des mots, rien que des mots, répondit la jeune femme. Vous savez bien que vous ne pouvez pas réparer.

— Je puis toujours vous rendre votre liberté.

Ce ne fut pas sans une violente émotion que Jacques lança ces paroles. Annie pâlit légèrement.

— Le divorce, n'est-ce pas? Vous êtes bien bon! Cela ne ferait qu'ajouter à mon malheur. Chez nous, comme chez vous, les femmes divorcées — même celles qui sont irréprochables — ont une position fausse... J'ai eu beaucoup de peine à m'accoutumer à votre genre de vie. J'ai souffert de l'isolement, de la nostalgie. Maintenant, je me suis acclimatée, je me suis fait des amis, je me suis créé des intérêts. Ce serait presque m'expatrier à nouveau, que de retourner en Amérique. Et puis, il y a Philippe. Je ne veux pas qu'il soit le fils de parents divorcés. Je ne veux pas m'en séparer... Il m'est arrivé souvent de blâmer les femmes françaises, qui continuent à vivre avec un mari infidèle. J'ai parlé comme une étourdie. Je n'avais pas songé qu'elles pouvaient être retenues à leur poste par les enfants. On ne comprend la force de certains liens que lorsqu'on voudrait les rompre, dit Annie durement... Les Tribunaux ne pourraient nous divorcer mieux que les paroles prononcées par madame de Blanzac, continua-t-elle avec une légère altération dans la voix. Cet hôtel et Bl ay sont

assez vastes pour que nous y puissions vivre séparés et sans nous gêner l'un l'autre.

Jacques ne laissa rien paraître de la joie qu'il éprouva en entendant ces paroles.

— Il en sera comme vous voudrez, dit-il froidement. Puisque vous refusez le divorce, je suis obligé de vous demander le silence le plus absolu sur ce qui s'est passé. Pouvez-vous me promettre de vous conduire de manière à ce que l'on ne soupçonne jamais la vérité?

— Vous tenez à sauver la réputation de madame de Blanzac?

— Je le dois... parce qu'elle est une femme sans défense.

— Et une victime aussi de la fatalité?

— Absolument. On est toujours à plaindre lorsqu'on est condamné aux rôles cruels. Changeriez-vous de place avec elle?

— Non, certainement non!

— Eh bien! vous voyez...

— Je me tairai donc... non pas pour madame de Blanzac — je ne pose pas pour la grandeur d'âme — mais pour votre mère et pour ma famille. Si l'on apprenait en Amérique votre conduite envers moi, on dirait que je n'ai que ce que je mérite, et si l'on me voyait continuer à vivre près de vous, on me mépriserait. On ne comprendrait pas, on ne pourrait pas comprendre... Je veux éviter au moins les blessures d'amour-propre. Vous pouvez être tranquille, le secret sera bien gardé. J'y ai autant d'intérêt que vous... Seulement, la rupture entre madame de Blanzac et moi ne peut manquer de

faire sensation. On en cherchera la cause, et on la trouvera, n'en doutez pas.

— Quand deux hommes ont des raisons pour cacher le motif d'un duel, ils donnent le change avec une fausse querelle. Faites de même. Les sujets de brouille ne manquent pas.

— Cherchez-en un vous-même. Je n'ai pas d'aptitude au mensonge.

— Je chercherai, répondit Jacques, toujours très calme. Du reste, madame de Blanzac va partir pour Deauville, nous pour l'Amérique.

— Pour l'Amérique! interrompit Annie. Vous croyez que je voudrais y aller, dans les conditions où nous nous trouvons! Nous ne serions pas à New-York depuis une heure que Clara aurait deviné la vérité. Et moi-même, je n'aurais peut-être pas la force de la lui cacher longtemps. Nous irons à Blonay d'abord, ensuite nous ferons un voyage quelconque, en Suède, en Norwège, avec les de Keradieu... un voyage de divorce... pour faire pendant au voyage de noces... ce sera bien français!

Le marquis se leva et s'approcha de la fenêtre. L'orage avait été court; le temps était redevenu beau.

— Allons-nous toujours aux Ambassadeurs? demanda-t-il, comme si de rien n'était.

Un instant démontée par le calme de son mari, Annie se ressaisit:

— Plus que jamais, répondit-elle. Me voilà comme une vraie Française, en pleine comédie, obligée de tromper, de dissimuler, de jeter de la poudre aux yeux à tout le monde! Je jouerai très mal mon rôle, je vous en préviens. Je n'ai jamais rien eu à cacher. Je n'avais jamais eu de chagrin.

Cette parole arriva au cœur de Jacques.

— J'aurais préféré mourir plutôt que de vous en causer.

— Oui, mais vous n'êtes pas mort, et ma vie est gâtée pour toujours.

— Je ferai ce qui sera humainement possible pour rendre la situation moins douloureuse.

— Cela n'est pas en votre pouvoir.

— J'essayerai.

Sur ce mot, prononcé d'un ton très résolu, le marquis s'éloigna, avec la tête aussi haute que si sa conscience ne lui eût rien reproché.

Annie le suivit d'un regard où il y avait de la stupéfaction, de la colère, et une admiration involontaire. Ses lèvres furent saisies de ce petit tremblement qui annonce les pleurs, et les larmes jaillirent enfin de ses yeux. Elle les essuya avec une sorte de rage, mais elles continuèrent à couler, et, tout doucement, elles enlevèrent le feu de sa douleur.

XXI

Celui qui croit le plus fermement au libre arbitre, ne saurait nier que la colère, l'amour, la jalousie, peuvent annihiler ce que nous appelons raison et volonté et faire commettre à l'homme des actes qui lui seront funestes, qui influeront non seulement sur sa destinée, mais sur celle d'autres êtres.

Le baiser de Jacques avait frappé la duchesse à la fois au cœur et au cerveau. Elle avait jeté un cri,

elle s'était dénoncée, sous une impulsion irrésistible et, aussitôt revenue à elle-même, elle se demanda: « comment ai-je pu? » Pendant plusieurs heures, son corps conserva le tremblement nerveux qui suit l'affolement. Toutes les conséquences de son acte insensé se présentèrent à son esprit, et y jetèrent une sorte d'épouvante. Annie demanderait probablement le divorce.. Le divorce! Cette pensée ne lui causa pas de joie... Elle connaissait assez les hommes pour savoir que la femme, même la plus aimée, occupe une place secondaire dans leur existence. Le marquis d'Anguilhon tenait à son grand luxe, au pouvoir que lui donnait une immense fortune, à sa position sociale, à son prestige. Il ne lui pardonnerait jamais l'odieux qu'elle avait jeté sur lui, le scandale qui allait se faire autour de son nom, la destruction de son foyer... Elle se rappela les paroles qu'elle avait entendues. Elle comprit, mieux qu'elle ne l'avait jamais fait, qu'elle n'était qu'une bonne fortune dans la vie de Jacques. Elle sentit qu'Annie était plus puissante qu'elle... La scène dont elle avait été témoin se reproduisit dans son cerveau. Elle revit l'enfant rapprochant, comme un trait d'union vivant, les visages du père et de la mère. Elle se sentit bien peu de chose, en face de la grande trinité humaine, et la jalousie fit de nouveau saigner son cœur... Puis, elle se représenta la douleur de son oncle, le chagrin, l'effarement de ses amis, des de Keradieu, de Louis de Challans particulièrement et, comme si elle eût senti leur mépris, une rougeur violente lui monta au visage... Elle pourrait braver le monde, l'opinion publique... Mais eux?... L'idée du suicide la consola. Elle trouverait

un moyen d'échapper à toutes ces horreurs; la mort était heureusement à portée de son courage et de sa main... Elle tâcha d'imaginer l'entrevue de Jacques et de sa femme. Au moment où elle se disait qu'elle n'aurait pas la force d'attendre au lendemain pour en savoir le résultat, on lui apporta une lettre du marquis. Elle déchira l'enveloppe, avec un grand battement de cœur. et lut ces mots:

« Tout aussi bien que possible, mieux que nous ne pouvions espérer. A demain. »

Le cœur de la duchesse se desserra. Elle relut les deux phrases plusieurs fois... Pas de divorce alors? Pas de scandale? Comment Jacques avait-il pacifié Annie — Annie, si intransigeante, et qui s'était élevée si souvent contre les femmes qui pardonnent!.. Se seraient-ils réconciliés?... Assez curieusement, elle se demanda s'ils iraient aux Ambassadeurs. Cette idée prit possession de son cerveau fatigué. Elle domina toutes ses autres préoccupations, la poursuivit, l'harassa. Christiane finit bientôt par sentir derrière son front cette douleur de la pensée fixe. Elle eut peur de l'insomnie. Il lui fallait l'oubli, le non-être, à tout prix... Elle se dit que le docteur Moreau pourrait le lui donner, et elle le fit appeler d'urgence.

Au premier regard jeté sur madame de Blanzac, le médecin devina que la catastrophe qu'il avait prévue était arrivée.

— Il faut que vous me donniez douze heures de sommeil! lui dit aussitôt Christiane.

— Autant que cela?

— Des années, si vous pouviez!

M. Moreau prit la main de la duchesse. Le frémissement des nerfs, le pouls désordonné, lui révélèrent la violence du choc qu'elle venait de subir. Ses yeux exprimèrent une pitié tendre, une sympathie qui allèrent au cœur de madame de Blanzac, et l'attendrirent subitement. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Pleurez, pleurez, mon enfant, dit le docteur, d'une voix émue. Rien ne peut vous soulager autant. La discrétion m'empêche de vous questionner.. mais, si vous avez besoin d'un ami sûr...

— Oui, j'ai besoin d'un ami... d'un ami comme vous, qui comprenne bien l'être humain, corps et âme. Vous êtes l'envoyé de la Providence, celui qui doit me soutenir, dans la crise que je traverse. C'est peut-être pour cela que vous avez été amené dans le cercle de mon existence.

— N'en doutez pas. Je m'estime heureux d'avoir été choisi... J'ai tout deviné, il y a longtemps. Quand je vous ai vue entrer dans la voie dangereuse et douloureuse de la passion, je me suis rapproché de vous instinctivement, afin de pouvoir vous porter secours.

— Eh bien! le moment est arrivé, dit la duchesse avec tristesse; mais vous me sauverez difficilement.

— Qu'importe! pourvu que je vous sauve! Mettez-moi au courant de la situation, sans crainte, sans fausse honte. Vous savez que je puis tout comprendre.

Christiane, pénétrée magnétiquement par la bonté, la force morale de l'homme vraiment supérieur qu'elle avait devant elle, se confessa avec une

sincérité rare. Et le docteur, penché, pour ainsi dire, sur cette âme de femme qui lui était ouverte, suivit avec une ardente curiosité, les développements de la passion qui l'avait ravagée. Il nota, avec étonnement et admiration, les sentiments divers qu'elle avait engendrés. Lorsque madame de Blanzac lui raconta son acte de folie, il pâlit d'émotion.

— Vous avez fait cela? dit-il, en essayant de se représenter l'effrayante scène.

— Oui... Et il y a des gens qui n'admettent pas le crime passionnel!

— Des gens qui n'ont pas étudié la machine humaine. Ceux qui la connaissent s'étonnent que ces accidents ne se produisent pas plus souvent. Quand ils arrivent, ils sont voulus par Dieu, dans un but que nous ignorons. Vous êtes de ces femmes qui n'ont pas été créées pour l'homme, mais qui ont été créées pour commander, pour accomplir de grandes œuvres.

— Vous vous trompez, je crois, j'aurais été parfaitement heureuse et satisfaite, avec un mari de mon choix et des enfants.

— Non, non, le bonheur conjugal ne vous aurait pas suffi longtemps. Vous avez une individualité trop prononcée. L'affreuse désillusion que vous venez d'éprouver, vous éclairera sur votre vraie vocation. Mais nous reparlerons de cela plus tard. Pour le moment, nous ne devons songer qu'à prévenir le scandale dont vous êtes menacée.

La duchesse montra au docteur le billet de Jacques. Sa figure s'éclaircit.

— Nous sommes sauvés! dit-il d'un ton presque

joyeux. Evidemment, la marquise a compris qu'elle perdrait davantage qu'elle ne gagnerait à faire un esclandre. J'aime mieux savoir votre secret entre ses mains qu'entre les mains d'une autre femme. Elle se taira par orgueil. Elle est de celles qui peuvent se taire.

Le docteur saisit l'expression de douleur qui passa dans les yeux de la duchesse.

— Tâchez de ne point songer à l'avenir. A quoi bon ? Nous ne pouvons imaginer juste. Lorsqu'en pleine jeunesse, en pleine santé, nous pensons à la vieillesse, à la maladie, à la mort, elles nous paraissent terribles. Puis, quand elles viennent, nous les sentons à peine, parce que nous avons l'état d'âme et de corps voulu. Si l'on vous avait dit ce qui arriverait aujourd'hui, vous auriez cru impossible d'y survivre. Soyez sûre que vous y aviez été préparée de longue main. Quand vous pourrez vous ressaisir, vous serez étonnée de ne pas avoir souffert davantage. Ce qu'il vous faut maintenant, c'est du repos. Je voudrais pouvoir vous imposer les mains, et vous donner la paix; mais je ne suis pas un Christ, et tout ce que je puis faire, c'est de vous anesthésier l'esprit. Je vais vous envoyer deux cachets, que vous prendrez dans une heure. Je reviendrai, dans la soirée, afin de voir s'ils ont produit l'effet que j'en attends.

— Faites mieux. Puisque je dois avoir une migraine extraordinaire, venez tenir compagnie à mon oncle et dîner avec lui. Avant de partir, vous passerez chez moi.

— C'est entendu.

Sur cette parole, le docteur se leva et, ce qu'il

n'avait jamais fait, il prit la main de la duchesse, et la baisa, en signe de respect.

XXII

Jacques sortit de chez sa femme avec le sentiment qu'il venait de remporter une victoire. La certitude que le scandale serait évité, lui avait causé un tel soulagement qu'il se trouvait presque heureux. Aussitôt qu'il fut tranquillisé, il sentit à nouveau, et dans toute sa force, l'amour qu'il avait cru tué. Les souvenirs délicieux dont Christiane avait rempli son âme, pendant les deux années qui venaient de s'écouler, se réveillèrent un à un. « Avoir gâté tout cela ! » fit-il avec amertume. Et il frissonna au souvenir de la scène inouïe qui avait eu lieu. La violence de la duchesse — cette violence qui avait dépassé toute mesure, déshonoré deux personnes, saccagé trois vies — causait à sa nature affinée l'effroi mêlé de répulsion que lui eût inspiré l'ivresse. Puis son cœur se fondit de tendresse et de pitié, en songeant à ce que Christiane devait souffrir. Il se demanda avec angoisse, comment elle supporterait la situation où elle s'était placée... Il serait forcé même d'épouser la feinte querelle de sa femme, de se brouiller ostensiblement avec la duchesse. Leurs amis communs ne manqueraient pas de s'entremettre, et la vérité finirait par percer. Son bon sens lui disait qu'une affaire de ce genre ne pouvait se terminer aussi simplement. C'était un moment de répit, qui leur était accordé avant la catastrophe finale... Quelle sorte

de catastrophe? Et qui frapperait-elle? Dieu veuille que ce soit moi! fit-il avec une ferveur sincère.

Le lendemain, Jacques se rendit à la Rosette, le cœur lourd d'appréhensions. Il ne vit pas venir la duchesse à sa rencontre, comme d'habitude; il la trouva dans le salon assise près d'une fenêtre. Les cernes profonds de ses yeux, l'étirement nerveux de ses traits accentuaient tellement sa ressemblance avec l'*Addolorata* qu'il en fut saisi. A la vue du marquis une rougeur pénible monta au visage de Christiane. Il y eut entre elle et lui une sorte d'embarras; ils se sentirent très loin l'un de l'autre. Elle se remit la première:

— Eh bien, que s'est-il passé? demanda-t-elle avec un regard droit et une voix assurée.

Au lieu de répondre, Jacques s'agenouilla devant elle et joignant ses mains autour des poignets qu'il avait meurtris la veille:

— Pardonnez-moi! oh! pardonnez-moi! fit-il passionnément.

Madame de Blanzac le regarda quelques instants avec une tristesse infinie.

— Vous pardonner! répéta-t-elle... Je ne vous en veux pas plus que je n'en voudrais à l'instrument qui m'aurait blessée! Mon ressentiment devrait monter jusqu'à Celui qui a écrit ma destinée... qui m'a amenée hier dans la serre... et ce ressentiment serait insensé puisque je ne sais ni la raison des choses, ni le mot de la fin. Je crois à la justice, à la bonté divine. J'y veux croire. Cet acte de foi, dans un moment semblable, est bien méritoire; il me sera compté, je l'espère. Souvenez-vous de ce que vous me disiez il y a quelques jours « Tout s'achète, tout

se paie. » Eh bien, j'ai payé, voilà tout. Ne parlons plus de cela. Asseyez-vous, ajouta Christiane en retirant ses mains.

Jacques obéit machinalement. Le ton de la duchesse, son visage d'où tout reflet d'amour avait disparu, l'impressionnèrent de telle sorte qu'il n'insista pas.

— Que s'est-il passé entre vous et votre femme? demanda à nouveau madame de Blanzac. Puis avec une nuance d'ironie :

— Avez-vous obtenu votre pardon?

— Je ne l'ai pas demandé, répondit le marquis, non sans dignité. J'ai simplement raconté la vérité. Je suis coupable, je ne me soucie pas de paraître vil. J'ai offert ensuite à Annie de lui rendre sa liberté. Elle m'a déclaré, qu'à cause de l'enfant et de sa famille, elle ne voulait pas de divorce. J'avoue que cette décision m'a enlevé un terrible poids de dessus le cœur. Ni vous, ni moi n'aurions supporté le scandale d'un procès.

— Non... probablement non...

— Elle m'a donné sa parole de garder le silence le plus absolu sur ce qui s'est passé. Elle la tiendra, j'en suis sûr! Elle pourra se brouiller ostensiblement avec vous sous prétexte que vous aurez dit du mal des Américaines. On connaît sa susceptibilité à cet égard, cela paraîtra assez plausible. Elle va partir pour Blonay, vous pour Deauville, jusqu'à la saison prochaine vous n'aurez aucune occasion de vous retrouver en présence l'une de l'autre. D'ici là...

— Oui, d'ici là... fit lentement la duchesse.

Puis comme saisie par une crainte subite.

— Et... votre femme n'a rien exigé? demanda t-elle en regardant fixement le marquis.

— Rien, elle s'est contentée de prononcer la séparation entre nous. Cela va de soi.

— Vous vous embarquez toujours le 1er juillet?

— Non, tout est changé. Annie ne veut pas aller en Amérique pour le moment. Elle a décidé que nous accompagnerions les de Keradieu en Suède et en Norwège. Comme elle a témoigné souvent le regret de ne point faire ce voyage avec eux, son changement de projet ne semblera pas trop extraordinaire.

Jacques s'assit sur un pouf aux pieds de la duchesse: puis il reprit possession de ses mains, et les baisa à plusieurs reprises, sans qu'elle fît un mouvement pour les lui retirer.

— Et vous, Christiane, qu'allez-vous faire? demanda-t-il d'une voix émue.

— Moi? fit la duchesse, en redressant la tête. Oh! ne vous inquiétez pas. Je me suis remise, corps et âme, entre les mains du docteur Moreau.

— Vous lui avez dit?...

— Tout. Il connaît la nature humaine mieux qu'un prêtre et il est aussi sûr. J'avais besoin d'un homme comme lui, pour traverser cette crise. Il m'aidera à guérir ou à mourir.

— A guérir! s'écria Jacques, c'est-à-dire à détruire l'amour qui est tout mon bonheur! Oh! Christiane, vous n'essayerez pas cela!

— Préférez-vous que je meure? demanda madame de Blanzac.

— Non, non... Vous n'avez pas le droit de vous reprendre, ni par l'oubli, ni par la mort, car vous

m'appartenez et je vous aime. Vous êtes la passion, l'exultation de ma vie. Ce baiser, qui vous a affolée, n'était qu'un baiser de mari, ne le comprenez-vous pas maintenant?

La duchesse pâlit encore.

— Oui, un baiser d'époux... plus divin, plus sacré qu'un baiser d'amant... le baiser créateur! Celui que j'avais tant désiré de vous! dit-elle, en baissant la voix et avec sur le visage une adorable rougeur.

Jacques, remué jusqu'à l'âme, s'inclina sur les mains qu'il tenait, et les baisa, avec une tendresse mêlée de respect.

— Je ne sais pas, continua Christiane, si je pourrai vous oublier, mais je sais bien que je ne pourrai plus être à vous... Je n'avais jamais eu bien idée que vous appartenziez aussi à une autre femme. Je n'en puis plus douter, maintenant. Vous avez vu l'effet qu'a produit sur moi ce fait brutal. Croyez-vous que je pourrai endurer ce partage humiliant et douloureux?

— Il n'y aura plus de partage.

Madame de Blanzac haussa les épaules.

— La séparation, entre époux vivant sous le même toit, ne saurait être de longue durée. Du reste, si vous devez avoir d'autres enfants, vous serez de nouveau irrésistiblement poussé vers Annie. Elle vous pardonnera, parce qu'elle vous aime, et un beau jour, vous tomberez dans les bras l'un de l'autre... C'est la vie, c'est la loi. Je m'y suis brisée une fois; je ne la braverai plus. Ma dignité me commande de vous rendre votre liberté... Il est moins dur de le faire de ma propre volonté que d'y être forcée par les événements. J'aime mieux

que notre amour soit tranché dans sa fleur, que de le sentir agoniser... Je regrette ma violence, à cause d'Annie. Dans ce moment, le mépris qu'elle ressent pour vous domine son chagrin; mais il reprendra le dessus. Pauvre petite! Il me semble que j'ait fait du mal à une enfant... Si elle était française, j'irais la trouver, et je saurais adoucir sa peine... Elle ne me comprendrait pas.

— Non, répondit le marquis, elle ne vous comprendrait pas, et votre démarche ne ferait qu'envenimer la situation.

— Eh bien! laissons au temps le soin d'arranger les choses. J'ai promis au docteur Moreau de ne pas songer à l'avenir, de vivre au jour le jour. Je tâcherai de plier mon esprit à cette discipline. Faites-en autant. Nous ne pouvons pas deviner ce qui sera ou ce qui ne sera pas... Et maintenant, mon ami, ajouta-t-elle, en dégageant de nouveau ses mains de celles de Jacques, il faut nous dire adieu.

— Jamais! s'écria le marquis. Je vous reverrai. Vous croyez pouvoir déraciner notre amour? cet amour si profond et si vivace, qui fait partie de nous-mêmes! Je vous en défie! Ah! je suis bien tranquille. Tout ici, vous parlera de moi et de nous. Les souvenirs, qui se dégageront de chaque chose, vous envelopperont. vous attendriront, vous ressaisiront.

— S'ils sont aussi dangereux, je vendrai la Rosette, ou je raserai la maison.

— Vous êtes cruelle!

— Voilà bien l'égoïsme de l'homme! Vous voudriez que je continuasse à vous aimer, sachant que cet amour ne m'apporterait que de la douleur! Vous devriez désirer que j'oublie, que je retrouve la paix.

— Non, je n'aurai pas cette vertu.

Madame de Blanzac se leva.

— Brisons là, dit-elle avec une dureté voulue.

— Laissez-moi espérer...

— Je vous le défends. Il faut, au contraire, vous habituer à l'idée d'une rupture complète, et tâcher de l'accepter aussi bravement que possible.

Jacques, debout aussi, regarda la duchesse quelques secondes. Jamais elle ne lui avait semblé plus désirable, plus unique. Sous l'impulsion des souvenirs qni montaient du fond de son être, il la prit dans ses bras, la pressa contre sa poitrine à plusieurs reprises. Elle ne se raidit pas, mais ses lèvres restèrent glacées sous ses baisers, son corps demeura inerte, sans vibration aucune. Les bras de Jacques retombèrent aussitôt. Il recula et, très pâle :

— Vous ne sentez plus rien, dit-il d'une voix rauque. Alors... Adieu.

Il s'éloigna, possédé de cette colère sauvage que la défaite provoque chez l'homme, et qui domine tout autre sentiment. Aussitôt que la porte se fut refermée, Christiane tendit les bras.

— Jacques !... cria-t-elle, de tout son corps et de toute son âme.

Le salon était immense. Ce cri s'y perdit. Alors, Christiane frissonna, sous une sensation de fin et d'abandon. Puis la tête basse, le pas chancelant, comme une créature blessée, elle se dirige vers sa chambre.

XXIII

La confession de Jacques avait, quoi qu'elle en eût, diminué le ressentiment de la jeune femme. Dans l'effondrement de son bonheur, c'était quelque chose de pouvoir se dire qu'elle n'avait pas été épousée uniquement pour son argent. Elle annonça aussitôt à sa mère, sans explication, que leurs plans étaient changés et qu'ils avaient décidé d'aller en Suède et en Norvège avec les de Keradieu. Cette lettre lui coûta infiniment à écrire et à plusieurs reprises, elle dut essuyer ses yeux brouillés de larmes.

Pendant ce voyage de six semaines en compagnie de ses amis, Annie s'efforça de se distraire, de s'intéresser à ce qu'elle voyait. Pour la première fois, il se trouvait dans son âme quelque chose qui paralysait sa curiosité, qui lui rendait indifférents les lieux et les êtres, qui l'empêchait de sentir le goût de la vie. Et son impuissance, à se débarrasser de ce quelque chose, la rendait furieuse contre elle-même. Comme elle l'avait dit, elle était mauvaise comédienne. Elle eut beaucoup de peine à paraître naturelle avec Jacques. Quand il lui adressait la parole, elle était toujours tentée de s'écrier : « Comment osez-vous? » A force de volonté et de tact, le marquis finit par l'assouplir et par l'amener à donner à leurs relations le ton qu'elles devaient avoir. C'était un grand point de gagné.

Les de Keradieu, déjà fort étonnés de voir leurs

amis renoncer tout à coup au voyage d'Amérique, ne tardèrent pas à s'apercevoir du changement qui s'était produit dans leur manière d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Le baron n'en disait rien, mais il avait l'idée que la brouille entre les époux devait être sérieuse, et que madame de Blanzac n'y était point étrangère.

La marquise éprouva un véritable soulagement en se retrouvant à Blonay. Elle s'y sentit sincèrement aimée, protégée par une foule de choses, par l'affection de sa belle-mère, l'amitié du curé, l'estime de tout le monde. La conscience de son importance lui fut une sorte de dédommagement. Ses devoirs de châtelaine l'arrachèrent forcément à elle-même, et ne lui laissèrent pas le loisir de ressasser trop longuement les torts de son mari, l'indignité de la duchesse et ce fut pour le mieux.

Jacques suivit imperturbablement la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Il ne fit aucune tentative pour rentrer en grâce. Il venait chez sa femme, à l'heure où on y amenait l'enfant, et causait comme si de rien n'était. Il montait presque chaque jour à cheval avec elle, et rendait la promenade aussi agréable que possible. Annie avait essayé de le repousser par son mutisme et sa raideur, mais il n'avait pas eu l'air d'y prendre garde. Bien que la marquise reçût ses prévenances avec une indifférence voulue, une sorte de dédain, elles lui faisaient plaisir. Elle n'avait jamais mis le verrou à sa porte, sachant que Jacques n'en franchirait pas le seuil sans sa permission, et l'eût-il fait, elle n'aurait pas manqué de l'éconduire sans pitié. Pourtant, lorsqu'elle entendait son pas dans le corridor qui dé-

gageait leurs chambres à coucher, elle ne pouvait se défendre d'une petite émotion et, quand il avait passé sans avoir frappé chez elle, son cœur devenait plus lourd encore.

Annie cherchait dans les romans l'analyse de la passion. Le récit des amours adultères la faisait horriblement souffrir; mais elle voulait savoir. Parfois, le livre lui tombait des mains. Et c'était ainsi, pensait-elle que son mari avait aimé madame de Blanzac! Il lui avait dit toutes ces paroles ardentes, il l'avait prise dans ses bras... et elle lui avait appartenu... Devant ce fait, la jeune femme s'arrêtait, écœurée. Elle se demandait: Comment peut-on pardonner et oublier cela?

Bien que les jeunes gens s'observassent tout particulièrement en présence de madame d'Anguilhon, elle ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il y avait entre eux quelque chose d'anormal. Le visage d'Annie reflétait, à son insu, la rancune, la colère et le chagrin qu'elle ressentait; sa gaieté sonnait faux. Elle ne parlait jamais plus de la duchesse et lorsqu'on la nommait, elle serrait ses lèvres comme pour se contenir et sa physionomie devenait extraordinairement dure. Rien de tout cela n'échappa à la marquise. Elle devina presque la vérité, d'autant plus que l'intimité croissante de Jacques et de madame de Blanzac l'avait toujours inquiétée. La jeune femme eut beau lui raconter qu'elle s'était querellée avec Christiane au sujet des Américaines, elle ne le crut pas, mais gardant pour elle ses soupçons, elle se contenta de redoubler de tendresse et de bonté avec sa belle-fille.

Parmi les portraits de la famille d'Anguilhon, se

trouvait celui d'une femme dont parlent tous les mémoires du XVIIIe siècle. Trompée publiquement par son mari, elle n'avait jamais cessé de l'aimer. Quand il fut disgracié par le roi, dont il était le ministre, elle employa à le distraire et à le consoler toutes les ressources de son esprit et de son cœur. Plus tard, elle le défendit avec succès devant le Tribunal révolutionnaire.

Annie connaissait cette histoire. Elle avait admiré souvent le noble visage de la « grande marquise », ainsi qu'on l'avait surnommée. Jacques lui avait dit qu'elle était son aïeule favorite et qu'enfant, il lui envoyait toujours des poignées de baisers. Maintenant, ce portrait le gênait; elle passait rapidement devant lui, et le regardait de côté d'une façon comique. Il avait vraiment l'air de lui faire des reproches et, furieuse, elle se disait : « Je ne suis pas une héroïne, moi! Il ne manquerait plus que cela! » Au fond, comme elle était bien humaine, elle ne pouvait se défendre d'éprouver une certaine satisfaction à se dire, que d'autres marquises d'Anguilhon, françaises, belles, spirituelles avaient été trompées comme elle.

Le marquis d'Anguilhon allait à Paris de temps à autre. Annie s'imaginait que c'était pour rencontrer la duchesse. Pendant tout le temps de son absence, elle avait le cœur serré. Lorsqu'il revenait, elle éprouvait un soulagement instantané et un contentement qui la rendaient honteuse.

Le chagrin avait développé chez la jeune femme la vie intérieure, mieux que n'eussent fait des années de bonheur. Forcée de se replier sur elle-même, elle s'était mise à réfléchir, parlait moins et pensait

davantage... Elle trouvait un grand plaisir dans la société du curé de Blonay, et discutait volontiers avec lui. Il essayait de l'entraîner dans les régions de l'idéalité chrétienne. Elle ne montait pas bien haut, mais quand ils avaient causé ensemble, les choses de ce monde, son propre chagrin lui paraissaient d'importance moindre. Et elle aimait ce mot de « mon enfant », dont le prêtre se servait en lui parlant. Elle avait fini par croire que les bénédictions qu'il appelait souvent sur elle, lui porteraient bonheur.

Le marquis était certainement plus à plaindre que sa femme. Sa conscience lui reprochait d'avoir gâté la vie d'Annie, d'avoir fait d'elle une sorte de veuve. Sa fortune, ses chevaux de race, son équipage de chasse, tout ce qu'il tenait d'elle lui pesait, et quand, en vertu de son contrat de mariage, il était obligé de signer un des gros chèques d'Amérique, il éprouvait quelque chose ressemblant fort à de la honte. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer la manière d'être de sa femme. Non seulement, elle avait religieusement gardé le secret de sa trahison, mais elle n'employait jamais, pour soulager sa rancune, les allusions blessantes, les coups d'épingle, et il lui en savait gré. Le mari qui était en lui, finit par trouver le divorce un peu dur. Il se rappelait les beaux réveils d'Annie — ces réveils de femme jeune et saine — sa peau, rosée par le sommeil, son auréole de frisons dorés, et il la désirait plus vivement qu'il ne l'avait jamais fait. Lorsqu'elle tenait le petit Philippe, il s'agenouillait devant elle, baisait l'enfant, passionnément, espérant que ses caresses toucheraient le cœur de la

mère. Quand il rencontrait le regard froid d'Anniet qu'il voyait sa physionomie fermée, il se sentait battu, repoussé.

D'un autre côté, il ne pouvait oublier Christiane. Il ne concevait pas que leurs relations pussent être à jamais brisées, et il se rendait compte que, sans elle, sa vie serait affreusement vide. Il lui écrivait souvent; mais elle ne lui répondait pas, et il l'avait en vain suppliée de le recevoir à la Rosette.

Entre ces deux femmes, qui se refusaient avec une égale ténacité, il se trouvait presque ridicule. Il était tenté de faire ses malles, de fuir au bout du monde et, de nouveau, il songea à l'Afrique. Elle lui apparaissait comme un refuge suprême, comme un moyen de se réhabiliter à ses propres yeux.

La duchesse souffrait bien davantage que Jacques et Annie. Elle n'avait pas d'enfant, pas de consolation vivante, pour ainsi dire et elle aimait le marquis! En dépit de ses efforts, tout son être demeurait tendu vers lui. Ses lettres, auxquelles elle ne répondait pas, faisaient toujours éclater en elle ce bonheur violent dont la sensation lui était devenue nécessaire. Elle buvait l'amour dont elles étaient imprégnées et, de nouveau, elle ouvrait ses bras. Elle sentait, cependant, la nécessité du sacrifice, et elle tâchait de s'y résigner. Le souvenir de son acte insensé lui était particulièrement douloureux. Il l'humiliait, l'écrasait et amenait, à chaque instant, sur son visage, une rougeur pénible, et elle répétait encore : « Comment ai-je pu? » Par moments, elle désirait la réconciliation de Jacques et de sa femme, elle songeait même à y travailler. D'autres moments; elle tremblait de

l'apprendre. Absorbée par toutes ces pensées, qui se succédaient sans trève dans son cerveau, Christiane avait parfois l'air d'une somnambule. Elle marchait souvent la tête basse, maintenant; son regard était moins assuré, et son corps avait perdu quelque chose de sa belle fierté. Ses amis la trouvaient étrange et changée. Guy de Nozay, lui, devina qu'elle avait eu un profond chagrin, et que Jacques en était la cause. Il employait toutes les ressources de son esprit à la distraire, et il y parvenait quelquefois.

Le docteur Moreau avait accompagné la duchesse à Deauville. Il la soignait physiquement et moralement avec une habileté merveilleuse. Il mettait en activité les grands ressorts de son âme, et la relevait à ses propres yeux. Il la disputait à Jacques, à l'amour même, lui démontrait que ce sentiment, qui concentre toutes les pensées d'une créature sur une autre créature, est égoïste et mesquin. Elle souriait alors et lui disait : « Egoïste et mesquin, tant que vous voudrez, mais si doux et si puissant! »

La philosophie, les idées humanitaires élevaient certainement l'esprit de Christiane, mais ne la consolaient pas, comme eût fait un simple acte de foi.

XXIV

Neuf mois s'étaient écoulés. Annie l'avait bien dit, elle n'était pas une héroïne ; cette existence anormale qu'elle avait acceptée, commençait à lui

peser. Il lui semblait qu'elle vivait dans un mensonge perpétuel. Elle était froissée de voir que Jacques ne faisait aucune tentative pour obtenir son pardon. L'idée qu'il n'avait peut-être pas rompu avec la duchesse l'exaspérait. Son irritation se manifestait souvent par des silences obstinés et une certaine âpreté de langage. Un jour qu'elle venait de lancer un mot blessant à son mari, il la regarda d'un air attristé.

— A quoi bon, Annie? dit-il. Si vous ne pouvez plus supporter ma présence, je suis prêt à vous rendre votre liberté, mais je ne saurais tolérer ce ton, ni de vous, ni de personne.

La jeune femme se vengea par un haussement d'épaules dédaigneux et rongea son frein, avec plus de douleur et de colère encore.

Le marquis et la marquise d'Anguilhon passèrent l'hiver à Pau. Ni l'un ni l'autre ne s'était soucié d'affronter les souvenirs de Cannes?

Poussée par l'ingouvernable instinct féminin, Annie voulut exciter la jalousie de Jacques, et le faire souffrir à son tour. Elle se mit à fleureter avec un jeune homme, qui paraissait très épris d'elle. Dieu sait pourtant si elle avait le cœur au fleuretage! Le marquis la laissa aller, pendant quelque temps, sans la perdre de vue, puis un beau jour, il tira la bride, d'une main douce mais très ferme.

— Vous jouez un jeu dangereux, lui dit-il. Ce jeune idiot est en train de vous compromettre. Le scandale serait pire que celui d'un procès de divorce contre moi, car la faute serait de votre côté.

Annie ne répliqua rien. Elle sentait qu'elle s'é-

tait mise dans ses torts, et eut un peu honte d'elle-même.

C'était sur la pauvre Catherine qu'elle passait sa mauvaise humeur. Bonne fut d'une patience admirable. Elle avait cru d'abord à une brouille d'amoureux, puis elle avait fini par comprendre que la querelle était sérieuse et par en deviner la cause. Elle regardait le marquis avec des yeux où il y avait tant d'indignation et de reproches, qu'il n'aimait pas à la rencontrer sur son chemin.

Jacques redoutait le séjour de Paris autant que sa femme. Lorsqu'elle exprima le désir d'aller passer la saison en Angleterre, il fut ravi. Ils décidèrent de conduire le petit Philippe à Blonay, où se trouvait madame d'Anguilhon et d'y demeurer jusqu'au moment de partir pour Londres. Ils quittèrent Pau, vers la fin de mars, avec l'idée de s'arrêter quatre ou cinq jours à Paris. Tous deux savaient que la duchesse n'était pas encore rentrée rue de Varenne.

Le jour de leur arrivée, ils déjeunèrent chez les de Keradieu. La baronne leur demanda, comme une faveur personnelle, d'assister à un bal qui se donnait le lendemain à l'hôtel Continental, et qui était organisé par la duchesse de Retz, au profit d'une crèche nouvelle. Ce devait être très élégant et très bien composé. Annie, qui ne manquait jamais une occasion de se distraire, ne se fit pas prier et promit d'y aller.

Le *Figaro* et le *Gaulois* avaient consacré toute une colonne à cette fête, et ils avaient si bien su exciter la charité des uns et la vanité des autres, que les billets à cent francs s'étaient enlevés.

Le soir du bal, le marquis et la marquise d'Anguilhon arrivèrent à l'hôtel Continental, vers onze heures. Ils s'arrêtèrent quelques instants, à l'entrée de la grande salle, pour s'orienter et saisir l'ensemble du coup d'œil.

— C'est superbe, ma foi ! fit Jacques, avec une nuance de raillerie.

Les ors, les marbres, les flots de lumière électrique, les toilettes très riches, une profusion de bijoux, de diamants, faisaient un tableau un peu éclatant, au milieu duquel, on distinguait avec plaisir quelques silhouettes aristocratiques, quelques femmes mises avec un goût parfait.

Deux jeunes gens, de physionomie étrangère, se trouvaient devant le marquis et la marquise.

— Quelle nation ! fit, tout à coup, l'un d'eux en haussant les épaules. Plus rien que des rastaquouères et des cocottes ! ajouta-t-il avec un accent de mépris.

Ces paroles, prononcées d'un ton assez discret, arrivèrent cependant à l'oreille de Jacques. En même temps qu'un flot de sang lui montait au visage, qu'un éclair traversait ses yeux, sa main s'abattit sur l'épaule de l'inconnu qui se retourna vivement.

— Monsieur ! que signifie ? s'écria-t-il.

— Qu'il y a encore des gentilshommes en France, répondit Jacques, je vous le prouverai quand vous voudrez. En attendant, tenez-vous pour souffleté.

Ahuris, les deux étrangers ne purent que répéter.

— Monsieur !...

— Voici ma carte, continua le marquis. Dans une

demi-heure, je serai au jockey avec deux témoins, vous pouvez m'envoyer les vôtres.

Le jeune homme, visiblement troublé par l'aventure, s'inclina en signe d'adhésion, puis il tendit sa carte à son tour. Jacques la prit, salua légèrement et s'éloigna avec Annie. La jeune femme était pâle et toute bouleversée.

— Je regrette, dit le marquis, que vous ayez été témoin de cette scène, mais je n'ai pas pu me contenir.

— Vous voulez vous battre?

— Avez-vous entendu les paroles de ce monsieur?

Annie fit un signe affirmatif.

— Et vous me demandez si je veux me battre? Mais il n'y a pas un Français qui n'en ferait autant!

La marquise, froissée du ton de son mari, redressa la tête et serra les lèvres.

— C'est bien. Conduisez-moi auprès des de Keradieu.

Lorsque le baron apprit ce qui s'était passé, il se mit à la disposition de son ami. Les deux hommes confièrent leurs femmes à un parent qui se trouvait là, et se rendirent aussitôt au Club, espérant y rencontrer Guy de Nozay et les témoins de l'étranger.

XXV

La duchesse de Blanzac, appelée d'urgence par son notaire, était arrivée à Paris le matin même de

ce jour qui devait finir si bizarrement pour Jacques. Comme toutes les fois qu'elle y venait seule, elle avait demandé l'hospitalité à son oncle dont le pavillon, au fond du jardin de l'hôtel, avait une entrée séparée. Cela facilitait son incognito. En apprenant le retour des d'Anguilhon, qu'elle croyait encore à Pau, elle éprouva une terrible émotion et se promit de repartir le lendemain à la première heure. Après avoir dîné en tête-à-tête avec son oncle, elle se rendit place Vendôme chez une de ses parentes, la marquise d'Alby, une très aimable vieille femme qui recevait tous les soirs. Vers minuit quelques personnes venant de l'hôtel Continental donnèrent des nouvelles du bal de charité. Le comte de Rueil raconta en confidence à madame de Blanzac la provocation du marquis d'Anguilhon et il ajouta qu'un duel sérieux en serait probablement la suite. Par un effort extraordinaire de volonté, Christiane réussit à dominer son émoi. Elle se fit donner tous les détails.

— Vous dites que ces messieurs doivent se rencontrer au Jockey? demanda-t-elle.

— Oui, ils y sont dans ce moment. Il est fort possible que l'affaire ait lieu demain.

Un désir jaillit du cœur de Christiane : voir Jacques à tout prix. Son plan fut bientôt fait. Elle se glissa dans la bibliothèque, prit une feuille de papier et d'une main tremblante, écrivit :

« Je viens d'apprendre ce qui s'est passé au Con-
» tinental. Il faut que je vous voie un instant. Je
» vous attends en bas, dans ma voiture. »

Ayant mis ce mot sous enveloppe, elle rentra au salon, prit congé de la marquise d'Alby, et manœu-

vra, de manière, à partir sans attirer l'attention. Il était près d'une heure du matin. Cinq minutes plus tard, son coupé s'arrêtait, rue Scribe, à quelques pas du Jockey. Elle donna sa missive au valet de pied, lui ordonnant de la remettre au marquis d'Anguilhon en mains propres. Et elle attendit avec un battement de cœur qu'elle entendait, comme s'il eût été au dehors d'elle, tant il était violent. Au bout de quelques minutes, elle vit paraître Jacques. Alors, ouvrant elle-même la portière de la voiture, elle l'invita à monter, puis, au valet de pied qui attendait les ordres.

— Descendez le boulevard, la rue Royale, au pas; je vous dirai où vous devrez arrêter.

— Christiane! ma bien-aimée! s'écria le jeune homme, en saisissant la duchesse dans ses bras. Comment êtes-vous ici?

— Peu importe, fit madame de Blanzac en se dégageant. Quand vous battez-vous? Ne me trompez pas, ajouta-t-elle impérieusement.

Jacques eut un moment d'hésitation puis, rencontrant les grandes prunelles bleues si pleines de lumière :

— Demain, à neuf heures, à Saint-Germain, chez de Nolles.

— Quelle arme?

— L'épée.

Christiane respira. L'épée lui semblait moins brutale que le pistolet, et elle n'ignorait pas que le marquis y était d'une belle force.

— Qui est votre adversaire, ce monsieur qui ne voit plus en France que des rastaquouères et des cocottes?

— Un galant homme, je crois, un attaché d'ambassade belge. Il n'a guère que vingt-cinq à vingt-six ans. Il a parlé avec plus d'étourderie que de conviction ou de méchanceté. Il a même, paraît-il, exprimé ses regrets. L'insulte ayant été faite à mon pays, je ne pouvais accepter d'excuses. Les pourparlers ont été vite conduits. J'espère pouvoir donner, demain. au comte de Chastel la correction qu'il mérite, et modifier un peu son opinion sur la France. Quelle bonne journée pour moi!

L'exaltation du patriotisme et de la bravoure rajeunissait le visage de Jacques et y mettait comme un rayonnement. La duchesse le regarda avec une admiration passionnée... S'il mourait, il ne serait jamais à une autre!... Cette pensée — une pensée de la chair — la rendit honteuse d'elle-même.

— Mais vous ne n'avez pas dit comment vous vous trouvez à Paris? reprit Jacques.

— J'y ai été appelée par une affaire urgente. Je comptais repartir demain matin.

— Sans m'avoir donné signe de vie?

— Absolument.

— Oh! Christiane!...

— Ne parlons pas de nous, dit madame de Blanzac brusquement. Annie sait-elle que vous devez vous battre?

— Oui. Malheureusement, elle a été témoin de la scène. Je lui dirai que c'est pour après-demain.

Madame de Blanzac ne put se défendre d'un mouvement de joie, en apprenant qu'elle serait seule à souffrir pour Jacques, seule, à faire la veillée des armes. Le coupé s'arrêta au bas de la rue Royale.

— Où voulez-vous que je vous conduise? demanda-t-elle.

— Au club. De Nozay et de Keradieu m'y attendent.

La duchesse donna l'ordre. La voiture reprit le chemin de la rue Scribe. Alors, le marquis passa son bras autour des épaules de Christiane et la garda étroitement serrée contre lui. Le silence de la communion se fit entre eux, et ils eurent un moment de bonheur extraordinaire, absolument pur. L'arrêt de la voiture mit fin à leur extase. Ils se regardèrent, pendant quelques secondes, comme s'ils voulaient se saisir, s'emporter mutuellement. Jacques baisa la main qu'il tenait.

— Au revoir, ma bien-aimée, dit-il d'une voix altérée.

— Au revoir. Ne me faites pas attendre des nouvelles une minute de plus qu'il ne sera nécessaire, et Dieu vous garde!

Le marquis descendit de voiture, referma la portière lentement,... et se découvrit. Christiane s'avança pour le voir encore, puis elle se rejeta en arrière avec, dans le cœur, le déchirement soudain qui annonce les séparations éternelles.

XXVI

Le marquis d'Anguilhon et ses deux amis retournèrent à l'hôtel Continental. Du ton le plus naturel, ils dirent, que le comte de Chastel n'ayant pu se procurer un second témoin, les pourparlers n'au-

raient lieu que dans la matinée. Cela paraissait si vraisemblable, qu'Annie ne se méfia pas. Pendant le trajet à la maison, Jacques, avec l'idée de rassurer sa femme, causa gaiement, mais il ne parvint pas à divertir ses pensées.

— Vous êtes très fort à l'épée? demanda-t-elle tout à coup.

— D'une jolie force, oui.

— Et au pistolet ?

— Je ne tire pas mal.

— Quelle chose horrible ! fit la jeune femme, comme se parlant à elle-même.

— Quoi ? le duel ! Qu'aurait donc fait un Américain à ma place?

— Il aurait jeté ce monsieur à terre d'un coup de poing.

— Eh bien ! il me semble que notre procédé est moins barbare. D'abord, il excite la bravoure, et la bravoure rachète l'offense et relève la dignité de l'offensé. Je vous assure qu'un duel fait du bien. Cela remue l'âme. On met ordre à ses affaires; on jette un coup d'œil en arrière, et on prend de bonnes résolutions... on ne les tient peut-être pas, fit Jacques en souriant, mais c'est toujours un élan vers la sagesse.

— Vous vous êtes déjà battu?

— Deux fois.

— Ah !

La jeune Américaine brûlait de demander pour qui et pour quoi; elle n'osa pas.

— Quel bonheur que votre mère ne soit pas ici!

— Elle m'approuverait, j'en suis sûr.

— Cela ne l'empêcherait pas de souffrir horriblement si elle venait à savoir.

— Elle souffrirait bien davantage d'apprendre que je n'ai pas relevé des paroles comme celles de ce soir. Vous-même, Annie, qui n'êtes pas française, vous ne voudriez pas que j'eusse agi autrement, j'en suis persuadé.

— Non, répondit-elle d'un ton décidé, je ne le voudrais pas.

— A la bonne heure!

— Quand devez-vous revoir ces messieurs?

— Dans la matinée.

— Voulez-vous me promettre de me dire le jour, l'heure de la rencontre? demanda Annie d'une voix émue.

Jacques hésita.

— Je vous le promets.

— Merci.

Ce mot, qui impliquait une si absolue confiance de la part de sa femme, causa un remords au marquis. Il fut sur le point de lui dire la vérité, puis il réfléchit, que ce serait lui infliger des heures d'inquiétude poignante. Elle ne savait pas, elle-même, ce qu'elle demandait. Dans les termes où ils étaient, il ne devait pas accepter qu'elle souffrît pour lui. Ces considérations lui fermèrent la bouche.

Arrivée sur le seuil de son appartement, Annie se retourna vers son mari.

— Déjeunez-vous à la maison?

— Je l'espère, répondit Jacques avec un demi-sourire, et dans ce cas ce sera avec Guy et Henri.

— Au revoir, fit Annie.

Et, obéissant à un élan irrésistible, elle tendit sa

main à son mari, qui la serra fortement et à deux reprises, puis, comme honteuse de son action, elle entra vivement chez elle.

Catherine l'attendait selon son habitude.

— Vous êtes-vous amusée, chérie? demanda-t-elle en la débarrassant de son manteau.

— Amusée!

Ce mot donna une dernière secousse aux nerfs de la jeune femme. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, et les larmes, qu'elle avait refoulées toute la soirée, coulèrent enfin librement.

— Miss Annie! Miss Annie, qu'avez-vous? Que vous a-t-on fait?

Et, comme sa maîtresse ne répondait pas, Catherine se mit à genoux devant elle, et lui baisa les mains. Annie les lui retira brusquement. Elle avait une insurmontable répugnance pour ces sortes de démonstrations. Puis, se raidissant contre elle-même.

— M. d'Anguilhon va se battre en duel, demain.. après-demain, dit-elle d'une voix ferme. Et heureuse de pouvoir se soulager par une confidence, elle raconta à Bonne ce qui s'était passé à l'hôtel Continental.

Le visage de l'Irlandaise exprima toute la gamme des sentiments.

— M. le marquis a bien fait, dit-elle en se relevant.

— Je le sais; mais il va risquer sa vie.

— Il y a un bon Dieu et une sainte Vierge, fit Catherine, avec l'accent de cette foi qui transporte les montagnes.

Et, guidée par un tact supérieur, une tendresse

vraiment maternelle, elle réussit à tranquilliser la jeune femme. Lorsqu'elle l'eût mise au lit, elle l'embrassa et lui dit :

— Dormez en paix, chérie. J'irai de bonne heure à Notre-Dame des Victoires. Je donnerai une messe et je mettrai un cierge.

— Cette idée parut si enfantine à Annie qu'elle ne put s'empêcher de sourire.

Demeurée seule, elle voulut s'endormir, mais dans le silence et l'obscurité, l'activité de son cerveau redoubla. La scène de l'hôtel Continental s'y reproduisit. Elle revit la pâleur soudaine, l'expression sauvage de son mari, en entendant les paroles de cet étranger : « Oh ! il n'acceptera pas d'excuses, » pensa-t-elle, « il se battra, il se battra ». Elle tâcha de se rappeler les duels dont elle avait lu le compte-rendu. Quelques semaines auparavant, il y en avait eu un, dans l'île de la Grande Jatte, dont l'issue avait été fatale. Un journal illustré avait montré le mort, qui était un tout jeune homme, étendu sur la table de billard du restaurant. Cette gravure, qui l'avait particulièrement frappée, ressortit vivement dans sa mémoire, et la bouleversa. Le duel lui parut décidément barbare. Tout à l'heure dans la voiture, elle avait été très brave ; maintenant elle se sentait défaillir. En voyant son mari menacé d'un danger, elle s'était instinctivement rapprochée de lui et avait oublié, un instant, ce qui les séparait. Le souvenir de ses torts lui revint... Comment avait-il pu la tromper si indignement ? Il n'avait pas d'excuses. Non, elle n'en voyait aucune... Cependant le laisserait-elle aller sur le terrain, sans un mot amical ?... Pardonner

alors? Oh! ce serait impossible!... Pendant qu'Annie disait cela, la pensée que c'était son devoir se formula nettement dans sa conscience. Et ce sentiment de son devoir lui révéla, tout à coup, la grandeur de son titre d'épouse. Ses droits sur Jacques étaient bien supérieurs à ceux d'une maîtresse. Une maîtresse!... l'odieux de ce nom lui fit plaisir. Elle se rappela, avec une satisfaction enfantine, qu'elle avait été mariée trois fois : devant le maire, devant le consul des Etats-Unis, devant l'évêque catholique. La belle formule anglaise du mariage lui revint à la mémoire : « Je te serai fidèle dans » la pauvreté, dans la richesse, dans la maladie, » dans la santé, jusqu'à ce que la mort nous sé- » pare. » Oh! c'était un lien, cela... oui, elle devait pardonner... Et comme elle était heureuse d'y être forcée!... Si son mari était tué, elle n'aurait pas de remords... tué, lui!... Devant cette effroyable possibilité, tous les sentiments mesquins s'effacèrent dans l'âme de la jeune femme, et l'amour refoulé reparut, comme un rayon de soleil... Dès qu'elle serait réveillée, elle irait trouver Jacques.. Elle lui dirait... quoi? Elle n'en savait rien... Il comprendrait.

Sa résolution aussitôt formulée, elle eut une sensation de paix et de bien-être, et elle s'endormit, avec, dans le cœur la joie divine du pardon.

XXVII

En rentrant chez lui, le marquis d'Anguilhon donna l'ordre qu'on le réveillât à sept heures préci-

set et renvoya son valet de chambre. Il resta quelques moments assis près du feu, puis, se levant, il se mit à arpenter son cabinet à grands pas.

« Plus rien que des rastaquouères et des cocottes ! » répéta-t-il les dents serrées. Cette phrase souleva de nouveau en lui une colère sauvage. Il avait cru ne plus l'aimer, cette France républicaine et bourgeoise ; il lui avait payé sa dette, de mauvaise grâce ; il s'était désintéressé de ses destinées. Ce soir pourtant, quand il l'avait entendu insulter, le sang lui était monté au visage, comme s'il eût été atteint personnellement. Il avait bien senti qu'elle lui était chère... plus chère que sa mère, que son fils, qu'une femme ; plus chère que tout. Et il allait se battre pour elle! Cette pensée remplit son cœur de joie, illumina son visage. Le vieux dicton, qui affirmait que pour un d'Anguilhon il y aurait toujours « de l'amour, de la gloire et de l'argent, » n'avait donc pas menti ! La gloire était venue...

Sur cette réflexion, il reprit sa place, près du feu. Son exaltation ne tarda pas à tomber. Il songea au passé, à l'avenir. Peu à peu, du fond de son âme, monta le désir de la mort. La vie sans Christiane serait trop douloureuse et, avec elle, trop indigne... L'impression de leur dernière entrevue lui revint. Il sentit nettement qu'ils s'étaient vus pour la dernière fois, qu'ils s'étaient dit adieu... Oui, il serait probablement tué. Que lui importait? Ne laissait-il pas un fils? Cela arrangeait tout. Et ce serait une belle mort, la plus belle qu'il eût pu rêver... Pendant quelques moments, la physionomie du marquis demeura sombre et douloureuse. Il pensait probablement à tout ce qu'il aimait, et il aimait encore beau-

coup de choses en ce monde. Puis, soudain, comme si le sacrifice était fait, son visage s'éclaira. Il se redressa avec un mouvement de fierté, et se dirigea, d'un pas ferme, vers sa table de travail.

Jacques fit son testament. Avec des yeux humides, il écrivit à sa mère, à sa femme. Dans sa lettre à Annie, il lui confiait l'honneur de son nom, sa mère, tout ce qu'il avait de plus précieux. Il traça ensuite quelques lignes pour son fils. Ceci fait, il visita ses tiroirs, brûla des papiers. Plus il avançait dans sa besogne, plus sa figure se faisait calme et résolue. Quand tout fut terminé, il promena un long regard autour de lui, et il quitta son cabinet avec la conviction qu'il n'y reviendrait jamais.

Le marquis d'Anguilhon eut à peine trois heures de sommeil. Elles suffirent, cependant, à le mettre en bonne condition. Le bain et la douche achevèrent de rendre à ses membres l'élasticité désirable. Il se sentit fort, dispos, en possession de tous ses moyens. Il avait l'œil clair et brillant. Jamais rendez-vous d'amour n'avait mis dans son regard une flamme aussi brillante, sur son visage une expression aussi triomphante.

Jacques devait aller rue Vaneau, prendre le baron de Keradieu, Guy de Nozay, et le chirurgien. Avant de partir il voulut embrasser son fils. Lorsqu'il parut sur le seuil de la *nursery*, l'enfant, déjà levé, courut à lui. Il le souleva, le tint un instant à bras tendus puis, le mettant debout sur une table, il regarda avec orgueil ce vigoureux rejeton.

— Où va papa? demanda le bébé, qui savait que les visites matinales de son père annonçaient toujours son départ.

— Tout près d'ici... et puis, peut-être, bien loin... bien loin...

— Oh! pas loin! s'écria le petit d'un air de détresse.

— Il faut me promettre d'être sage pendant mon absence, de ne jamais faire de chagrin à maman, et de lui obéir toujours, fit le marquis d'un ton de commandement. Tu promets?

— Oui, papa.

— Alors, donne-moi un baiser, un de tes plus grands baisers.

Philippe, qui adorait son père, ne se le fit pas répéter. Il lui jeta les bras autour du cou, le serra, l'embrassa de toutes ses petites forces.

Jacques, les yeux légèrement embués de larmes, le mit à terre, et posa, un instant, sa main sur sa tête en signe de bénédiction. Comme il s'éloignait, l'enfant courut s'accrocher à ses jambes et, ses beaux yeux levés vers lui — les yeux dorés des d'Anguilhon — il répéta:

— Pas loin, pas loin, papa!

Le marquis, très impressionné, se débarrassa doucement de l'étreinte de son fils, lui donna un dernier baiser et, sans se retourner, franchit la porte.

« Il se souviendra de moi », pensa-t-il, avec satisfaction.

XXVIII

Au moment même où son mari quittait la maison, la marquise d'Anguilhon se réveillait en sursaut, comme avertie par une voix secrète. Elle fit

un bref retour sur l'événement de la veille. Il fallait qu'elle vît Jacques, tout de suite, avant l'arrivée de ses témoins.

Elle sauta hors du lit, demanda son bain, et se hâta à sa toilette. La pensée de la démarche qu'elle allait faire amenait de fugitives rougeurs sur son visage et ses doigts tremblaient en attachant ses rubans, en arrangeant ses cheveux. Malgré son émotion, elle interrogeait le miroir et tâchait de se rendre aussi jolie que possible. Aussitôt prête, elle alla, avec un violent battement de cœur, frapper à la porte du cabinet de son mari. N'obtenant aucune réponse, elle se hasarda à entrer. Non seulement Jacques n'était pas là, mais l'appartement était déjà rangé. On eût dit qu'il n'y avait pas couché. La marquise sonna le valet de chambre, et apprit de lui que son mari était sorti à huit heures, et n'avait donné aucun ordre.

Elle rentra chez elle attristée, désappointée, mais sans soupçonner la vérité. Jacques lui avait promis de lui dire l'heure et le jour du duel. Cette promesse lui paraissait trop sacrée pour imaginer qu'il pût y manquer. Elle tourna quelques moments dans son appartement, puis elle fit demander le petit Philippe. On le lui amena. L'enfant grimpa aussitôt sur ses genoux, se blottit dans ses bras et, l'air chagriné :

— Papa parti, dit-il.

— Parti ! ce mot retentit, comme un coup, dans l'âme de la marquise.

— Où est-il allé, papa ? interrogea-t-elle, d'une voix altérée.

— P'têtre bien loin...

Annie mit brusquement le bébé par terre et, à son grand chagrin, elle appela Catherine pour le reconduire à la *nursery*.

Trompée, encore une fois! Son mari était probablement allé se battre.

Lorsque Bonne revint, elle lui demanda d'un ton bref :

— Que sais-tu, toi?

— Rien, sinon que M. le marquis est allé embrasser bébé avant de partir.

— Vite, mon chapeau. Je vais aller chez les de Keradieu. Il faut que je sache ce qui se passe.

A ce moment même, la baronne parut. Elle s'avança vers Annie et voulut l'embrasser. La jeune femme la repoussa rudement.

— Le duel était pour ce matin, dit-elle. Vous m'avez tous trompée. C'est indigne!

— Nous avons voulu vous épargner des angoisses cruelles, répondit doucement madame de Keradieu.

— Ah! vous ne savez pas ce que vous avez fait! s'écria Annie.

La pensée qu'elle n'avait pu se réconcilier avec son mari lui causait une violente douleur. La baronne s'efforça de la rassurer en lui disant que Jacques était très fort à l'épée, parfaitement entraîné, et qu'il avait, comme témoins, ses deux meilleurs amis.

— A quelle heure le duel? où? demanda Annie.

— A neuf heures et demie. La rencontre a lieu à Saint-Germain. Il est dix heures ; nous ne tarderons pas à avoir des nouvelles. Henri doit m'envoyer une dépêche.

Dans l'espoir de distraire son amie. madame de

Keradieu se mit à lui raconter tout ce qui s'était passé au club. Une grande demi-heure s'écoula sans amener de dépêche. Il se faisait entre les deux femmes, des silences pleins d'angoisses. Annie saisit la première le bruit d'une voiture.

— Voici! dit-elle.

Antoinette de Keradieu se précipita au devant des nouvelles. La marquise demeura comme paralysée, les yeux fixés sur la porte du vestibule. Au bout de quelques secondes, elle vit reparaître son amie accompagnée de Guy de Nozay.

— Rassurez-vous! cria de loin ce dernier.

— Jacques?...

— Sauf... mais pas tout à fait sain... blessé... rien de grave.

La jeune femme pâlit.

— Vous me trompez probablement encore, dit-elle avec des lèvres tremblantes.

Guy lui prit les mains.

— Regardez-moi. Ai-je l'air d'un homme menacé de perdre son meilleur ami?

Annie se sentit convaincue.

— Votre mari a été légèrement blessé au-dessus du poumon droit. Le chirurgien ne permettra peut-être pas qu'on le ramène à Paris aujourd'hui. Il est chez de Nolles et entre bonnes mains. Je viens vous chercher toutes les deux, ajouta-t-il en regardant madame de Keradieu.

— Et l'adversaire de Jacques? demanda la baronne.

— Ah! lui, pauvre diable, il en réchappera difficilement.

Annie ne songea pas à s'apitoyer sur le comte de Chastel.

— Je vais me préparer, dit-elle, asseyez-vous.

En entrant dans sa chambre, elle y trouva Catherine, et lui jetant les bras autour du cou.

— Il est blessé, fit-elle. Mets des cierges à Notre-Dame des Victoires, prie tes saints, tout, tout, pour qu'il ne meure pas.

Elle aussi redevenait enfant dans sa détresse.

— Il ne mourra pas, chérie, répondit Bonne, avec sa foi admirable.

Pendant le trajet de Paris à Saint-Germain, Guy raconta toutes les péripéties de l'affaire.

— C'est un des plus beaux duels auquel j'aie jamais assisté, ajouta-t-il. Des deux côtés, de la bravoure et de la générosité... Mais Jacques a été d'une témérité folle. Il a positivement joué avec la mort. C'est miracle qu'il en soit quitte à si bon marché.

Ces paroles jetèrent un remords dans l'âme d'Annie.

— Il est donc bien grièvement blessé ce Belge? demanda la baronne.

— Oui. Il est atteint dans la région du foie. On a dû le transporter au pavillon Henri IV. J'espère qu'il en réchappera, aussi bien pour Jacques que pour lui. Ce ne doit pas être *confortable* — comme dirait madame d'Anguilhon — ajouta Guy en souriant, d'avoir la mort d'un homme sur la conscience, et surtout d'un galant homme car il s'est très bien conduit. Il avait laissé, entre les mains de ses témoins, une lettre d'excuses et de regrets. Oh! la jeunesse! comme c'est fou et beau!

Plus on approchait, plus l'émoi d'Annie augmentait. Quel accueil son mari lui ferait-il? Serait-il content de la voir? Comme elle allait le soigner!

Une voiture attendait les voyageurs à la gare. Le baron de Keradieu était là pour les rassurer. Le prince de Nolles reçut la jeune femme avec des paroles affectueuses.

— Faites appel à tout votre sang-froid américain, ajouta-t-il. Un blessé est toujours effrayant à voir; mais je vous répète qu'il n'y a rien à craindre.

En disant cela, il ouvrit une porte et introduisit la marquise dans un salon du rez-de-chaussée. Annie fit quelques pas, puis elle s'arrêta comme clouée au sol, les yeux soudainement dilatés par les sentiments les plus forts qu'il y ait dans la nature humaine.

Au fond de la pièce, Jacques, d'une pâleur extrême, les traits affinés, les paupières closes, était couché sur un large divan et à ses côtés, les doigts sur son pouls, se trouvait la duchesse de Blanzac. En vérité, il y avait bien de quoi priver la jeune femme non seulement de l'usage de ses membres, mais de l'usage de sa raison... Sa première pensée fut de s'en retourner. Puis ayant jeté un regard sur son mari, elle le crut mourant. Alors, elle se souvint qu'elle était l'épouse et résolue à affirmer ses droits, elle s'avança vers le lit.

— C'est ma place que vous avez là, dit-elle à Christiane d'un ton dur, en la regardant fixement.

— Je le sais. Je vous attendais pour vous la rendre. La voici...

En prononçant ces mots, la duchesse se leva avec

cette expression qui, parfois, la faisait paraître « écrasante » comme on disait et s'approchant des de Keradieu, elle leur parla du blessé de la façon la plus naturelle, sans avoir l'air de remarquer leurs mines consternées. Le prince de Nolles, à qui la petite scène entre les deux femmes avait échappé, insista pour la retenir à déjeuner. Elle refusa et demanda au vicomte de Nozay de la reconduire en voiture à Paris. Aussitôt qu'ils furent en route, Guy dit à la duchesse que, selon la promesse qu'il avait faite à Jacques avant le duel, il lui avait envoyé une dépêche, et qu'il se disposait à lui porter des nouvelles du blessé.

— Votre apparition m'a absolument bouleversé, ajouta-t-il. Quelle imprudence vous avez commise !

C'était la première fois qu'il faisait une allusion directe à sa liaison avec le marquis, et laissait voir qu'il connaissait la cause de sa rupture avec Annie. Christiane rougit légèrement.

— Imprudence? répéta-t-elle, pour dire quelque chose.

— Oui, car enfin, vous vous exposiez à une violence de femme, à un affront.

La duchesse posa sa main sur celle du jeune homme.

— Calmez-vous, mon ami... On ne me fait pas d'affront, à moi, vous le savez bien.

— Votre présence sur le lieu du duel va vous compromettre horriblement. C'est insensé ! fit Guy avec humeur.

Comme la majorité des hommes, il n'aimait pas à ce qu'une femme jouât avec sa réputation. La duchesse haussa les épaules.

— Si vous saviez ce que ça m'est égal de me compromettre !

— Vous en êtes là? fit le jeune homme, d'un ton navré.

— Plus loin encore... Plus loin que vous n'imaginerez jamais !

— Mais enfin, comment êtes-vous venue à Saint-Germain?

— Hier, vers minuit, chez madame d'Alby, j'ai appris ce qui s'était passé à l'hôtel Continental. J'ai réussi à voir Jacques un instant, et à me faire donner les détails. Toute la nuit, mon cerveau a travaillé à se détraquer. J'ai senti, que je ne pourrais jamais attendre tranquillement à la maison, l'issue de la rencontre. Je suis partie pour Saint-Germain. A huit heures j'arrivais chez M. de Nolles... vous voyez sa tête. Il voulait à toute force me renvoyer. J'ai obtenu de rester dans son cabinet De là, j'ai entendu le va-et-vient du départ. C'était horrible, fit la duchesse frissonnant... Au bout de quelque temps — combien de temps? je n'en sais rien — je me suis trouvée dans le vestibule, au moment où l'on apportait Jacques blessé... Lorsqu'on l'a couché sur le divan, il a fait un mouvement, ses lèvres ont remué; je me suis penchée sur lui, et je l'ai entendu prononcer distinctement — oh ! si distinctement... le nom d'Annie... C'était sa femme qu'il appelait...

La duchesse dit cela, avec une expression de douleur telle, que le cœur de Guy se fondit de pitié.

— J'allais me retirer, continua-t-elle, lorsque j'ai vu le chirurgien ouvrir sa trousse. Alors, je n'ai pas pu. Je suis restée. J'ai arrangé ses oreillers,

manié les éponges sanglantes, préparé le pansement, comme une sœur de charité... C'était une sensation nouvelle, délicieuse. Quand je l'ai entendu respirer librement, j'ai été contente. Tenez, j'ai touché aujourd'hui le fond de notre cœur, compris notre vraie nature. Nous ne sommes que des mères, après tout — les mères de l'homme, petit et grand... l'idée m'est venue, que pour le bonheur de Jacques, je devais renoncer à lui. J'ai fait mon sacrifice, et j'ai attendu Annie pour lui rendre son mari... Vous avez compris ?

Guy fit un signe affirmatif.

— Vous m'avez plainte et blâmée, dit encore Christiane... eh bien ! plaignez-moi toujours, mais ne me blâmez plus, car j'ai été punie aussi rigoureusement que la morale l'exigeait... Et maintenant, tout est fini. J'ai abdiqué, vous l'avez vu.

— Comme une reine, dit le vicomte de Nozay, frottant vigoureusement son lorgnon, au lieu d'essuyer ses yeux remplis de larmes

XXIX

Christiane ne retourna pas à Blanzac, elle fit venir ses gens et rentra dans son hôtel.

L'état du marquis d'Anguilhon donna d'abord quelques inquiétudes. Il ne put être ramené à Paris qu'au bout d'une semaine. Guy de Nozay venait chaque jour, apporter de ses nouvelles à la duchesse. Lorsqu'il lui apprit qu'il était hors de danger, elle dit doucement :

— J'en suis heureuse. C'était tout ce que je désirais.

Madame de Blanzac avait fait un sacrifice plus complet que Guy ne l'avait imaginé. Elle avait senti que Jacques et elle ne pourraient vivre, ni unis ni séparés. D'après les paroles d'Henri de Keradieu et du chirurgien, elle comprit que le marquis avait cherché à se faire tuer. Il avait donc senti que la mort était le seul dénouement possible... eh bien! c'était elle qui devait mourir, et elle mourrait... Depuis bien des mois, elle s'était familiarisée avec cette idée, et pourtant, quand elle fut amenée au bord du gouffre, tout son être, jeune et vivant, eut un mouvement de recul. Comme à Jésus, il lui vint au front une sueur d'épouvante et d'agonie... Ceux qui prétendent qu'il faut plus de courage pour vivre malheureux que pour mourir n'ont pas essayé...

La défaillance de Christiane ne fut pas longue. Qu'avait-elle à regretter? Sa part de bonheur était épuisée; il n'y aurait plus dans sa vie, ni lumière, ni chaleur, ni amour. Rien que des affections banales, les satisfactions de la vanité. L'altruisme pouvait être une jouissance, une consolation — elle n'était pas assez parfaite pour s'en contenter. Et, porte à porte, tout près d'elle, vivraient Jacques et Annie, elles les rencontrerait partout, elle serait condamnée à tourner dans le même cercle qu'eux.. Oh! cela surtout était impossible... La nécessité de disparaître s'imposa de plus en plus à la duchesse. Elle se mit à chercher le moyen de mourir dignement, sans causer de scandale, sans éveiller aucun soupçon. Elle ne voulait pas que son souvenir fût péni-

ble à son oncle, à ses amis, que l'on parlât d'elle tout bas, comme l'on parle de ceux qui se sont tués. Elle ne voulait pas que les vivants hâtassent le pas devant le lieu où elle aurait rendu le dernier soupir.

Christiane avait un profond sentiment religieux mais, en avançant dans la vie, elle avait cessé de croire à ceci, à cela, elle s'était fait des convictions personnelles. Pour elle, il n'y avait pas de mort volontaire. L'heure du départ, comme celle de l'arrivée, était marquée, inéluctablement, et il n'était pas donné à l'homme de pouvoir l'avancer ou la reculer. Si elle devait mourir de sa propre main, c'est que Dieu le voulait ainsi. L'ordre d'en haut lui viendrait, sous forme d'une inspiration.

Depuis que sa résolution était prise, un grand calme s'était fait dans l'âme de madame de Blanzac. Elle sentait qu'elle aurait le courage de mourir. Cette conscience lui donnait une sorte de fierté, la relevait à ses propres yeux.

Le docteur Moreau remarquait avec plaisir son expression sereine et l'élasticité de son pas — le plus grand signe de santé physique et morale, selon lui. Elle lui avait raconté la scène de Saint-Germain, et il l'avait chaleureusement félicitée de sa conduite. C'était une sorte de revanche qu'elle avait prise. Il attribuait à cela l'heureux changement qui s'était fait en elle. Pendant qu'il se félicitait de la tournure que prenaient les choses, Christiane songeait à mourir et arrangeait tranquillement ses affaires. Sous l'empire de sa résolution, elle écrivit de longues et minutieuses instructions au futur maître de Blanzac. C'était une grande satisfaction pour elle de se dire que Louis de Challans était digne de la

place que son oncle lui avait destinée. Elle connaissait la jeune fille qu'il aimait, elle approuvait son choix; elle était contente de penser qu'il pourrait l'épouser. La duchesse rédigea ensuite son testament. Elle y mit plusieurs jours, se rendant compte, pour la première fois, combien il est difficile d'être parfaitement juste. Personne ne fut oublié: ni parents, ni amis, ni serviteurs. « Que d'heureux ma mort va faire! » pensa-t-elle, avec un peu de tristesse. Elle nomma le baron de Keradieu son exécuteur testamentaire, lui laissant, comme souvenir, tout ce que renfermait la Rosette. Christiane fit trois parts de sa fortune personnelle. Elle donna l'usufruit d'une part au comte de Creil son oncle; l'usufruit de l'autre part au docteur Moreau, avec charge de créer les œuvres qu'ils avaient élaborées ensemble et de les diriger en collaboration avec le futur duc de Blanzac. La troisième part était consacrée aux dites œuvres et à payer legs et pensions. A la mort du comte de Creil et du docteur Moreau, sa fortune reviendrait à Louis de Challans. Elle lui imposait, en retour, l'obligation de continuer à s'occuper des œuvres fondées et de les léguer à ses enfants.

La Rosette devait être rasée. Sur l'emplacement, on construirait une maison d'éducation pour vingt petites filles abandonnées, que l'on prendrait au berceau et que l'on élèverait jusqu'à l'âge de dix-huit ans. En sortant de la Rosette, chacune recevrait une dot de cinq cents francs, un trousseau et un petit mobilier. Tous les plans et les règlements de cette œuvre étaient prêts. Elle désirait que son portrait, peint par Chartran, fût placé dans le parloir.

La duchesse songea ensuite à elle-même. Elle ne

voulait pas d'embaumement. Toni, sa nourrice, devait seule l'ensevelir. Le lieu de sépulture des Blanzac se trouvait, sur l'emplacement de l'ancien château, dans un endroit élevé et merveilleusement exposé. Christiane exprima le désir d'être enterrée, non pas dans le caveau, mais à droite de la chapelle. Pour son corps, elle ne voulait ni marbre ni pierre... rien de lourd, rien de froid. Elle demandait deux cercueils, l'un en bois très léger ou en osier si cela était possible et capitonné de mousse. Celui-là seul devait être mis dans la fosse — une fosse très large et très profonde, maçonnée de trois côtés... puis sur elle la terre... poussière avec poussière. Dans cette poussière, elle désirait que les plus beaux arbustes de sa roseraie fussent transplantés — des roses rouges, rien que des roses rouges —. Autour de la tombe, une grille; comme symbole une grande croix de fer forgé... C'était tout. Ainsi rien n'arrêterait le travail de la résurrection de la chair. Elle aurait encore le soleil et l'air des vivants. Elle redeviendrait sève et parfums... Non, ce n'était pas effrayant, pas repoussant. Elle sourit en voyant d'avance le bel effet de cette masse de fleurs éclatantes, auprès de la vieille chapelle.

De toutes ces pensées de mort et d'au delà, se dégageait une sorte de volupté, dans laquelle Christiane se complaisait de plus en plus. Et, comme son *Addolorata*, elle tenait sur « sa sincère face » un masque souriant. Elle accomplissait régulièrement ses devoirs mondains, faisait des visites et en recevait. Parfois, pourtant, elle devenait distraite, ce qu'on disait autour d'elle, lui semblait bête et absurde ; elle pensait : « je ne pourrais plus m'intéres-

ser à ces riens », et elle se sentait déjà très loin de tous et de tout

La duchesse aimait passionnément la musique. C'était pour elle un véritable besoin. Depuis son retour, elle n'avait pas encore été à l'Opéra. Lorsque son soir d'abonnement revint, elle voulut y aller, et invita les de Keradieu et Guy de Nozay. Elle croyait entendre *la Valkyrie*, mais on avait changé le spectacle. En arrivant elle vit *Hamlet* sur l'affiche. *Hamlet!* ce nom la frappa d'une manière extraordinaire. Chacune des grandes lettres noires qui le composaient, lui entra dans le cerveau. Elle sourit en se disant qu'il n'y aurait personne dans la salle de mieux préparé qu'elle pour sentir l'œuvre d'Ambroise Thomas. Hélas! elle n'y était que trop bien préparée. Dans l'état morbide où elle se trouvait, cette musique ne pouvait qu'agir fatalement sur son âme et sur ses nerfs. Toutes ces grandes phrases, où l'on sent l'amour et la mort, eurent en elle un écho profond. Son visage devint pâle, son regard vacilla; elle se rejeta en arrière pour échapper à l'observation. Les paroles de la chanson d'Ophélie amenèrent des larmes dans ses yeux et, involontairement, ses lèvres répétèrent :

Heureuse l'épouse
Au bras de l'époux.
Mon âme est jalouse
D'un bonheur si doux.

Le vicomte de Nozay surprit son émotion et il n'osa plus la regarder et ne put s'empêcher de maudire intérieurement Hamlet, Ophélie et Ambroise Thomas par dessus le marché. Ce fut avec

un véritable soulagement qu'il vit arriver la fin de la représentation.

Ce soir-là, bien qu'on fût au 18 avril, il faisait un vent glacial qui, par le jeu des portes, s'engouffrait dans le vestibule de l'Opéra. La duchesse frissonna sous sa fourrure.

— Fermez bien votre manteau, lui dit Guy; il y a de quoi attraper une pneumonie.

— Une pneumonie! répéta madame de Blanzac.

— Oui, et mortelle, après la chaleur qu'il faisait là-haut.

Lorsqu'il l'eut mise en voiture, elle lui tendit la main.

— Merci, monsieur de Nozay, merci, dit-elle avec un étrange sourire.

L'emphase de ces mots, frappa l'oreille du jeune homme. De quoi le remerciait-elle ainsi?... De quoi? Ne venait-il pas de lui donner le mot de la fin, le moyen de mourir?... Pauvre Guy, s'il avait su!

Le coupé enfila la rue de la Paix. Alors Christiane baissa toutes les glaces, dégrafa son manteau, le rejeta en arrière. Le vent s'engouffra aussitôt dans la voiture et l'enveloppant avec violence, il frappa les épaules parfaites, la gorge jeune et gonflée de vie; il glaça sa peau moite, sa chair, son sang. Elle demeura impassible sous ses morsures et pourtant ses lèvres frémissaient, des larmes lui venaient aux yeux. « Non, il n'y a pas de mort volontaire, pensa-t-elle. J'ai été appelée... et c'est dur de mourir. »

Un peu avant d'arriver rue de Varenne, elle remonta doucement les glaces et remit son manteau.

Elle pouvait être bien tranquille, l'œuvre était accomplie... elle emportait la mort.

Le lendemain, Christiane se réveilla la tête et la gorge prises, les bronches déjà si enflammées, que sous l'eau de sa douche, elles lui donnèrent la sensation d'une plaie vive. Elle s'habilla et sortit. Le vent était aussi âpre que la veille. Elle marcha un peu au hasard, entra au Bon-Marché, où elle fit quelques emplettes inutiles, et sans trop savoir ce qu'elle achetait. Elle rentra les jambes cassées, les membres de plus en plus endoloris. Elle tint bon le reste de la journée, puis le soir venu, elle se coucha enfin... pour ne plus se relever

Trois jours après, le bruit se répandait dans le monde que la duchesse avait une congestion pulmonaire, et que sa vie était en danger. La consternation régnait à l'hôtel de Blanzac. Un silence de mauvais augure le remplissait. Les domestiques allaient et venaient comme affranchis de la discipline. Les amis entraient et sortaient, sans être annoncés et reconduits.

Le docteur Moreau luttait pied à pied contre le mal, qui cédait pendant quelques heures, puis reprenait le dessus. Christiane avait, de temps à autre, des accès de délire, pendant lesquels elle demandait à grands cris qu'on lui enlevât la glace qui était sur ses épaules. Le docteur s'étonnait de cette impression. Guy de Nozay vint à lui dire, que la duchesse avait sûrement pris froid en sortant de l'Opéra, qu'il l'avait vue frissonner, et lui avait même recommandé de fermer son manteau.

— Vous lui avez recommandé cela? fit-il brusquement.

— Oui; je m'en souviens parfaitement.

Le docteur n'insista pas. Mais il devina tout le drame et comprit d'où venait à la malade cette persistante sensation de froid glacial. « Pauvre femme ! » murmura-t-il. Depuis cet instant, il désespéra de la guérir. Il ne le désira même plus.

Entre les accès de délire, Christiane avait de cruelles suffocations. Non seulement la morphine la soulageait, mais elle lui donnait une lucidité, une force extraordinaires. Elle en profitait pour voir ses amis, qui se relayaient, jour et nuit, dans le salon contigu à sa chambre à coucher. Elle demandait souvent Louis de Challans. Elle lui recommanda ses œuvres de charité, ses animaux, sa tombe. Elle lui parla de ses devoirs. Elle lui exprima, à plusieurs reprises, le désir de lui voir épouser mademoiselle de Chinon. Il écoutait ses paroles à genoux, avec, sur le visage l'expression d'une douleur vraie. A un certain moment, elle s'aperçut qu'il pleurait. Elle mit sa main contre ses lèvres, puis avec un sourire :

— De belles larmes, celles-là ! fit-elle, jeunes, sincères. Merci, mon enfant.

Le septième jour, Christiane se confessa et communia. Vers midi, le docteur Moreau, ayant appuyé de nouveau l'oreille contre sa poitrine, se relevait tout pâle. La fin n'était pas bien loin. La malade le sentait aussi. Elle fit appeler Guy de Nozay, qui ne quittait plus l'hôtel, demanda du papier et un crayon traça quelques mots avec difficulté et les lui remettant :

— Ceci à madame d'Anguilhon, tout de suite, dit-elle et amenez-la moi.

XXX

La vue de la duchesse, auprès du lit de son mari avait glacé l'amour et la pitié qui s'étaient réveillés dans le cœur d'Annie. Ainsi, Jacques n'avait pas rompu avec elle, après cette ignoble scène, où elle l'avait dénoncé! Il n'avait donc pas même le respect de soi! Et ce n'était pas pour lui épargner des inquiétudes qu'il lui avait caché l'heure de son duel! Il voulait, tout simplement, avoir sa maîtresse auprès de lui. Elle était française, elle comprendrait mieux son patriotisme, son héroïsme! Une Américaine n'entendait rien à tous ces grands sentiments!... Non, peut-être, mais elle savait, au moins, ce que c'était que l'honneur et l'honnêteté... Qu'est-ce qui l'avait poussée à redemander sa place? Elle aurait dû se retirer... Et la duchesse n'avait-elle pas eu l'air de lui rendre son mari? Cette pensée portait à son comble l'irritation de la jeune femme. Eh bien! elle le lui laisserait, elle retournerait en Amérique parmi les amis qui l'appréciaient, et qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Elle confesserait qu'elle s'était trompée ou plutôt qu'on l'avait trompée. Elle emmènerait son enfant. Elle aurait toujours le droit de le garder jusqu'à l'âge de sept ans. C'était une satisfaction de pouvoir se dire qu'elle n'avait pas épousé le marquis d'Anguilhon par ambition. Non, elle avait fait un mariage d'amour... ah! il avait bien tourné, son

mariage d'amour!... la leçon servirait peut-être à quelques-unes de ses compatriotes.

Ces pensées remplissaient le cœur d'Annie de colère et d'amertume, et donnait à son visage enfantin une dureté extraordinaire. Pendant huit jours, Jacques fut en danger, et elle ne sentit pour lui aucune pitié. Elle le soigna, cependant, avec une vigilance, une exactitude qui firent l'admiration du médecin, mais dans ses mains, il n'y avait pas de douceur, dans son regard pas de tendresse.

Madame d'Anguilhon, qu'une dépêche avait appelée auprès de son fils, fut surprise de voir que le duel n'avait pas rapproché les époux. Elle observait sa belle-fille et se disait tristement : « ce n'est pas ainsi qu'on ramène son mari! » Ramener son mari ! Ah! jamais semblable idée ne serait entrée dans l'esprit d'Annie. Elle aurait pu pardonner à Jacques; elle en avait été bien près. Mais faire quelque chose pour regagner son amour lui eût semblé le comble de l'avilissement. Cela, vraiment, était au-dessus de sa conception.

Au bout d'une semaine seulement, le marquis put être transporté chez lui. L'état d'excitation morale où il se trouvait lorsqu'il avait été blessé, devait rendre sa guérison plus lente et plus difficile. Il ne tarda pas à s'apercevoir de la froideur extraordinaire d'Annie. Par moments, elle lui faisait l'effet d'une étrangère et il éprouvait quelque gêne à recevoir ses soins. Il avait comme un vague souvenir d'avoir vu Christiane près de lui. Il avait cru d'abord que c'était un souvenir de rêve; mais il avait fini par penser qu'elle était réellement venue à Saint-Germain, et que sa femme l'y avait rencontrée.

Lorsque la marquise apprit la maladie de madame de Blanzac, elle n'eut ni joie cruelle, ni espoir coupable. Qu'elle vécût ou mourût, peu lui importait. Jacques était indigne d'amour et de pardon ; il ne devait plus exister pour elle. Rien n'apporterait de remède à cela.

Elle était dans cette disposition d'esprit, quand Guy se présenta chez elle. En voyant sa figure décomposée, son air grave, elle eut le pressentiment qu'il venait de la part de la duchesse, et se raidit aussitôt

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, d'un ton sec.

— Madame de Blanzac m'a chargé de vous remettre ceci. Vous savez qu'elle est à la mort.

Annie prit le billet avec une répugnance visible et le lut en serrant très fort ses lèvres. Il ne contenait que ces mots, d'une écriture tremblée, illisible, infiniment pathétique.

« Je suis à la veille du grand départ. Venez me serrer la main.

» CHRISTIANE. »

La marquise ne put se défendre d'une de ces émotions qu'elle qualifiait « d'horrible ». Elle essaya de paraître indifférente.

— Est-elle donc si mal ?

— Elle ne passera peut-être pas la nuit.

— Ah !...eh bien ! vous lui direz...

— Rien... interrompit le vicomte. Elle désire vous voir. Je vais vous conduire auprès d'elle.

La marquise, absolument dominée par la volonté du jeune homme, ne répondit pas. Elle sortit, pour aller prévenir sa belle-mère et mettre son chapeau. Pauvre Annie ! son âme simple n'était pas faite pour toutes les choses extraordinaires qui lui arrivaient.

L'idée d'une scène attendrissante l'effrayait, lui répugnait même. Christiane allait probablement lui demander pardon. Ce serait terrible! « Oh! ces Français! pensait-elle, avec une sorte de colère, ils ont toujours besoin de roman ou de théâtre », et elle ralentissait le pas, comme une enfant, pour retarder l'entrevue. Malgré tout, elle eut le cœur serré par le silence et la désolation qui régnaient dans cette demeure, qu'elle avait toujours vue si gaie et si pleine de vie. Le vide qu'on fait en ce monde, est, naturellement, proportionné à la place qu'on y tient. Il y a des êtres dont la voix n'a aucun écho, dont les pas ne laissent aucune trace. Christiane avait un grand rayonnement extérieur. Chez elle, on la retrouvait partout, dans l'arrangement des choses, dans le parfum qui flottait dans l'air. On sentait sa présence du salon à l'antichambre. Elle n'était déjà plus là, et Annie eut la sensation d'un vide immense.

M. de Nozay entra le premier chez Christiane. Au bout de quelques instants, il introduisit la marquise et se retira.

Dans la vaste chambre à coucher, il y avait des plantes, de l'air oxygéné, de la lumière. Rien ne sentait la maladie. Et pourtant, quelque chose d'indéfinissable révélait la présence de la terrible visiteuse. La duchesse reposait, dans son grand lit royal, la tête nimbée par la dentelle des oreillers, le corps allongé sous une couverture de satin merveilleusement brodée et, à côté d'elle, traînaient une touffe de primevères, une branche d'aubépine, des fleurs printanières, qu'elle avait voulu voir pour la dernière fois. Sur sa demande, le docteur Mo-

reau, qui ne lui refusait plus rien, l'avait galvanisée, au moyen d'une forte injection de morphine.

Les deux femmes se regardèrent quelques secondes sans parler. La duchesse, encore capable de dominer une situation, dit enfin d'une voix sans timbre :

— Vous le voyez, Annie, je suis sur le point de quitter ce monde... J'ai été appelée, et je n'ai pas voulu partir sans vous dire que je regrette d'avoir été pour vous une cause de chagrin. Je puis faire davantage, je puis vous rendre un peu de bonheur.

Ici il y eut une pause. La poitrine de la malade se souleva plus rapidement.

— Dans mon accès de folie, j'ai calomnié Jacques. Ce n'est pas pour votre fortune seulement qu'il vous a épousée. Il vous aimait. Tout ce qu'il vous a dit est vrai... tout, entendez-vous ? Comment et pourquoi nous avons été jetés aux bras l'un de l'autre? je l'ignore... je le saurai bientôt, peut-être... J'ai appris le duel par hasard... Je me suis rendue à Saint-Germain à son insu... Et, savez-vous... quand il est revenu à lui... c'est votre nom qu'il a prononcé... pas le mien. C'est vous qu'il a appelée... parce que vous êtes sa femme, la moitié de lui-même... C'est la femme qui a toujours la meilleure part. Croyez-moi, dans ce monde où tout passe. tout casse, tout lasse, il n'y a de vrai que l'amour conjugal et la famille, le reste est de la flamme, de la fumée... de la fumée surtout....

Ah ! le bien que ces paroles entrecoupées, indistinctes firent à la jeune femme ! Son cœur se dilata, s'emplit de joie, de pitié. Après un instant, madame de Blanzac continua :

— Vous pouvez pardonner, maintenant. Il faut que vous me promettiez de vous réconcilier avec votre mari... J'ai besoin de cette promesse pour partir en paix.

Annie n'en pouvait plus. Les larmes jaillirent enfin de ses yeux.

— Oh! guérissez, guérissez! s'écria-t-elle avec un désir sincère.

— Dieu m'en préserve! Je suis déjà bien loin, et je ne voudrais pas retourner en arrière. Le plus difficile est fait... Vous promettez?...

La marquise fit un signe de tête.

— Merci. J'enverrai quelques lignes à Jacques. Et puis, tout sera dit... Je désire que vous soyez heureux ensemble... que vous ayez une belle famille.

Ces mots, qui résumaient, peut-être, toute la douleur du sacrifice, amenèrent une fugitive rougeur sur les joues de la mourante.

— Et maintenant, nous sommes amies... n'est-ce pas? dit-elle en ébauchant un sourire.

Les mains des deux femmes s'unirent dans une profonde étreinte.

— Je suis tout à fait heureuse, dit Christiane en fermant les yeux.

Annie n'osait remuer. Elle regarda avec admiration, cette tête aux cheveux lourds, au profil hardi, qui avait déjà la suprême beauté. Lorsque le docteur entra, elle embrassa la mourante avec un sentiment presque religieux.

— Au revoir, fit-elle. Je reviendrai dans la soirée.

Madame de Blanzac souleva ses paupières.

— Oui, revenez... au revoir, murmura-t-elle, comme dans un rêve.

En rentrant, Annie apprit simplement à sa belle-mère qu'elle s'était réconciliée avec la duchesse et l'engagea à aller lui dire adieu. Madame d'Anguilhon ne se fit pas prier, car rien n'avait pu détruire la tendresse maternelle, qu'elle avait toujours eue pour Christiane.

La scène, qu'Annie redoutait tant, avait élevé son âme à une hauteur où elle n'était pas encore montée. Cette joie du pardon, qu'elle venait de goûter, l'avait un peu exaltée. Elle sentait le besoin de retourner auprès de la duchesse, de faire quelque chose pour elle, de la soigner. Elle se reprochait d'avoir été froide et stupide. Elle ne pouvait s'empêcher d'admirer cette femme qui mourait si bravement. Comme elle avait été digne! Elle ne lui avait pas demandé pardon, elle ne s'était pas humiliée; elle avait simplement rétabli les faits, laissant le reste à son sentiment de justice... Oui, c'était beau, une vraie grande dame! Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Jacques l'eût aimée... Homme, elle l'aurait adorée... Et quelle pauvre petite fille elle était à côté d'elle!

Aussitôt après le dîner, Annie annonça à sa belle-mère, en rougissant un peu, qu'elle retournait à l'hôtel de Blanzac et qu'elle y passerait probablement la nuit. Elle partit emportant un bouquet de violettes, qu'elle avait cueilli elle-même. Elle passa très vite devant la loge du concierge et sans avoir rencontré personne dans l'antichambre, elle monta au premier. En entrant dans le salon, elle fut toute saisie et n'osa avancer. La porte de la chambre à coucher était ouverte à deux battants. Dans le fond de la pièce, elle vit une sorte d'autel, avec un

crucifix, un prêtre en surplis, et dans la lumière des cierges, Christiane avec sa pâleur de mourante, les yeux fermés, les mains jointes. Au pied de son lit, le comte de Creil, dont la douleur faisait mal à voir, puis Louis de Challans, les de Keradieu, Guy de Nozay et, un peu plus loin, un groupe de serviteurs dans une attitude recueillie et désolée.

Annie se glissa, en retenant son souffle, auprès des de Keradieu, et se mit à genoux. Elle suivit, avec une curiosité intense, la cérémonie de l'extrême onction. Elle trouvait cela inutile, cruel. Elle ne savait pas que, selon la foi catholique, ces onctions qu'elle voyait faire sur les oreilles, aux mains, aux pieds de Christiane, effaçaient les baisers coupables, les baisers de Jacques, les voluptés défendues, les caresses qui l'avaient offensée.

La cérémonie achevée, lorsque la jeune femme s'approcha de la malade, elle l'entendit murmurer: des symboles, rien que des symboles... mais si beaux! si consolants!

A la vue d'Annie, une expression de contentement se répandit sur le visage de la duchesse. Elle saisit avidement le bouquet de violettes qu'elle lui offrait, les approcha de ses lèvres et les serra dans sa main, comme si elle n'eût plus voulu s'en séparer.

— Une gentille pensée que vous avez eue là, dit-elle, d'une voix lointaine.

— Souffrez-vous beaucoup? demanda la marquise.

— Non... au contraire. J'éprouve un bien-être extraordinaire...? Est-ce la morphine?... ou la fin?

En disant ces mots, elle ferma les yeux et tomba dans un de ces sommeils subits, qui précèdent le

grand repos. Le docteur ayant dit à Annie que la duchesse conserverait sa connaissance jusqu'à la fin, — et que la fin n'était pas bien loin, — elle voulut passer la nuit. Guy de Nozay lui en sut autant de gré que si Christiane eût été sa parente. Le baron de Keradieu lui serra la main comme il ne l'avait jamais fait, et la regarda plusieurs fois avec des yeux humides.

Et la nuit douloureuse et solennelle passa. A l'aube, Annie sortit frissonnante de l'hôtel de Blanzac, avec, dans les yeux, l'épouvante de la mort qu'elle venait de voir.

Jacques avait eu une nuit très agitée. La religieuse avait dû réveiller madame d'Anguilhon. Elle ne s'était pas recouchée, et elle attendait sa belle-fille avec anxiété. Aussitôt qu'elle l'entendit, elle vint à sa rencontre.

— Eh bien? demanda-t-elle avec émotion.

— Elle vient de mourir. Elle a l'air si heureux!

— Elle l'est, mon enfant, n'en doutez pas, répondit la marquise.

Annie, dont le cœur était gros à éclater, jeta ses bras autour du cou de sa belle-mère, se pressa contre elle, puis se sauva dans sa chambre pour pleurer à son aise.

XXXI

Le marquis d'Anguilhon n'ayant pas encore quitté le lit, on avait pu lui cacher la maladie et la mort de la duchesse de Blanzac.

Rien n'avait transpiré, pas un mot n'était venu éveiller ses soupçons, cependant, par un phénomène psychique, plus fréquent qu'on ne croit, il avait été affecté par ce qui se passait à l'hôtel de Blanzac. Une inquiétude sans nom avait pris possession de lui. Christiane hantait ses rêves. Il la voyait toujours en danger, et il ne pouvait la secourir. Il se réveillait le front moite d'une sueur d'angoisse, les membres brisés, comme si on avait marché sur lui. L'impression de ces cauchemars persistait souvent toute la journée. La nuit de la mort de la duchesse, il avait été assailli d'une peur mystérieuse et avait demandé qu'on allumât toutes les bougies qui se trouvaient dans la pièce. Il eut l'intuition qu'on lui cachait quelque chose. Il cherchait à lire sur le visage de tous ceux qui l'approchaient. Il finit par imaginer que le comte de Chastel, malgré les assurances du contraire, avait succombé. Dès les premiers moments, il s'était aperçu du changement d'Annie. Après trois semaines d'une froideur inexplicable, presque cruelle, elle était venue un jour, près de son lit, avec sa bonne expression affectueuse, gentille, comme si elle voulait se faire pardonner. Il cherchait la cause de ce changement. Tout cela retardait sa guérison et entretenait la fièvre. Il put enfin quitter le lit pour la chaise longue, et le médecin le déclara en état de supporter une émotion sans danger.

Guy de Nozay désirait remettre à Jacques la lettre de la duchesse. Le pauvre garçon avait le cœur broyé, par la perte de la femme qui avait été la plus forte affection de sa vie. Un matin, lorsqu'il entra chez son ami, avec son vrai visage,

le marquis ne lui laissa pas ouvrir la bouche.

— Une mauvaise nouvelle ? demanda-t-il aussitôt. Le comte Chastel est mort ?

— Non, il est tout à fait hors de danger, heureusement. Il ne nous manquerait plus que cela !

— Alors quoi ? que se passe-t-il ? car il se passe quelque chose... je le sens... Madame de Blanzac ?...

Comme ce nom sortait de ses lèvres presque inconsciemment, une lumière se fit en lui. Il blêmit.

— Christiane... répéta-t-il.

— Christiane... oui. Tu as deviné.

— Elle s'est tuée ? s'écria le marquis laissant involontairement échapper le secret de ses appréhensions.

— Non, non, Dieu merci !... Elle a pris froid, au sortir de l'Opéra... Une congestion pulmonaire s'est déclarée. Le docteur Moreau a fait tout pour la sauver... Il n'a pas pu... Et, après sept jours de maladie... elle a succombé.

Guy avait espacé ses phrases, afin que la révélation arrivât lentement au cerveau de son ami.

— Morte ! elle !... fit Jacques, les yeux dilatés par l'épouvante, le corps agité d'un tremblement convulsif. Morte ! répéta-t-il, en essuyant la sueur dont son front s'était emperlé... impossible !...

— Hélas !

Il y eut un assez long silence entre les deux hommes.

— Tu savais qu'elle mourrait, et tu ne m'as pas prévenu ! reprit le marquis.

— A quoi bon, mon pauvre ami, puisque tu ne pouvais te rendre auprès d'elle.

— J'y serais allé!... j'aurais bien trouvé la force nécessaire...

Puis, se redressant, et d'une voix plus basse :

— Tu as quelque chose pour moi, n'est-ce pas? demanda-t-il.

Guy lui tendit la lettre de Christiane, scellée d'un grand cachet rouge. Il la prit avec des doigts tremblants, la serra fortement dans sa main, à plusieurs reprises, comme s'il eût voulu la sentir, la faire entrer dans sa chair.

— Je pensais bien, qu'elle ne serait pas partie sans un mot. C'eût été trop cruel!

Guy se leva pour s'en aller. Jacques le retint.

— Dis-moi tout, maintenant, ajouta-t-il... que je sache ce qui s'est passé depuis ce malheureux duel.

Le jeune homme comprit qu'il valait mieux en finir. Il dit comment la duchesse avait pris froid au sortir de l'Opéra. Il raconta sa maladie, sa fin paisible.

— Oh! elle était heureuse de mourir, tellement, que si j'avais eu le pouvoir de la rappeler à la vie, je n'aurais pas osé le faire.

Guy parla ensuite des nombreux témoignages d'affection et de respect qu'elle avait reçus, de ses dispositions testamentaires, du chagrin de Louis de Challans et du comte de Creil. Et toutes ces choses consolantes et douloureuses, remuaient l'âme de Jacques, jusque dans ses profondeurs, amenaient sur son visage de convalescent des pâleurs soudaines, des rougeurs fugitives, une expression pénible à voir.

— Et tu sais, ajouta Guy en terminant, que ta

femme s'est admirablement conduite. La duchesse lui a demandé de venir la voir. Elle y est allée. Elle a passé la dernière nuit auprès d'elle. Sa présence aux funérailles et son air affligé ont dissipé les soupçons que sa brouille avec madame de Blanzac avait éveillés. Elle a fait cela, sans emphase, avec une simplicité qui m'a charmé. Si elle ne sait pas dire de belles phrases, elle sait agir, et très noblement, ma foi! A cause d'elle, tu dois faire appel à toute ta force de caractère, et surmonter ton chagrin.

— Je tâcherai, répondit le marquis. Puis, frissonnant : quel vide, dans cet hôtel et à Blanzac!

— Epouvantable! confessa Guy. Ah! la place qu'elle tenait cette pauvre grande Christiane! Sais-tu que j'ai perdu plus que toi?

— Plus que moi?

— Oui, on retrouve une femme, dix femmes; on ne retrouve pas une amie comme elle. Je me sens tout désemparé. Il y a de mauvais moments dans la vie, et nous traversons un de ceux-là toi et moi. Je te laisse, maintenant. Au revoir.

Les deux hommes se serrèrent la main fortement.

— Dis qu'on ne vienne pas avant que je ne sonne, sous aucun prétexte, fit le marquis.

Guy regarda son ami.

— Pas de bêtises, hein? dit-il.

— Sois tranquille.

Demeuré seul, le marquis baisa la lettre de Christiane, l'ouvrit lentement, et se mit à la lire. Les caractères entrèrent d'abord dans son cerveau, sans y former de sens, puis il finit par compren-

dre. De ces lignes d'adieu il se dégageait une tendresse, une consolation qui pénétrèrent son âme, la détendirent, et amenèrent les larmes dans ses yeux — les larmes bienfaisantes.

« Jacques, écrivait la duchesse, Dieu m'a appe-
» lée, et je ne peux pas quitter ce monde, sans
» vous dire adieu. Le dénouement de notre situa-
» tion est tel qu'il devait être, tel que je le désirais.
» J'ai toujours cru à la justice de Dieu ; maintenant
» je crois à sa miséricorde. Vous aurez beaucoup
» de chagrin en ne me retrouvant plus, je le sais,
» je le sens... Dites-vous que je suis au repos. Et
» puis le temps fera son effet, et « les morts
» vont vite ». Faites du bien, en mémoire de moi.
» Je voudrais que mon souvenir produisit quelque
» chose de bon... Je réparerai, autant que possible,
» le tort que je vous ai fait. Je regrette d'avoir
» troublé le bonheur d'Annie. Je ne regrette pas
» de vous avoir aimé... et je n'ai aucun remords..
» Je vous ai laissé l'*Addolorata*... c'était moi, c'é-
» tait bien moi... Placez-la dans le coin le plus ob-
» scur de votre cabinet, afin qu'on ne voie pas la
» sincère face..... Comme c'était douloureux, ce
» masque ! »

» Au lieu d'un baiser, je vous envoie une bé-
» nédiction. C'est mon droit de mourante... Que
» Dieu vous donne des fils, des fils beaux et forts
» comme vous le désiriez... Vous le voyez, Jac-
» ques, je suis enfin au-dessus de la jalousie char-
» nelle, au-dessus des sentiments mesquins. Il fal-
» lait monter bien haut pour cela, arriver jusqu'à
» la mort... J'y suis... Je n'entends plus tous les

» bruits. Je ne verrai bientôt plus que vous; votre
» image sera la dernière qui s'effacera de mon cer-
» veau.

» Adieu... Je n'ose pas dire : Au revoir...

» CHRISTIANE »

La duchesse avait tracé ces lignes le deuxième jour de sa maladie. La veille de sa mort, elle avait ajouté :

« Annie me quitte. Tout est bien entre elle et
» moi... paix parfaite. Les pires choses sont plus
» terribles de loin que de près. »

La tête de Jacques retomba en arrière, sur ses oreillers. Il demeura longtemps immobile, les yeux fermés. C'était donc cela, la cause de cette angoisse qu'il avait éprouvée. Elle se mourait à quelques pas de lui! Il retrouva dans son âme toutes les impressions de leur dernière entrevue. Il sentit Christiane, comme elle était dans le coupé, le corps tiède d'une douce chaleur de vie, imprégné de son insaisissable parfum, vêtu d'une étoffe souple, délicieuse au toucher. Il revit le manteau entr'ouvert, le scintillement de ses diamants et, au-dessus du grand col de fourrure, sa tête altière. Comme ses yeux luisaient dans l'ombre du coupé! Comme ses prunelles semblaient larges!... et il ne la reverrait plus jamais! Elle serait toujours absente! Elle lui avait été volée, pendant sa maladie... volée... Ah! il n'avait pas rêvé, elle était venue à Saint-Germain, elle s'était penchée sur lui. Il demeura assez longtemps plongé dans sa méditation douloureuse. Il relut une dernière fois

la lettre de la duchesse puis, se levant avec difficulté, il se traîna jusqu'à son bureau, et l'enferma dans un tiroir.

Et maintenant, il fallait voir Annie... Ce serait horriblement pénible, mais il le fallait. Elle avait pardonné à Christiane ; lui pardonnerait-elle, à lui? Ah ! oui, il serait reconnaissant de ce qu'elle avait fait. Quelle bonne créature elle était!... Sur cette pensée, Jacques sonna, et fit prier sa femme de venir auprès de lui.

La marquise, qui n'ignorait pas le but de la visite de Guy, attendait, avec une grande trépidation, que son mari la demandât. Elle désirait et redoutait l'entretien. Elle avait la conscience d'avoir bien agi et, comme une enfant, il lui tardait de se l'entendre dire. D'un autre côté, la situation serait si embarrassante ! Elle savait qu'elle serait paralysée, qu'elle ne trouverait pas de mots pour dire ce qu'elle devait.

Elle arriva chez son mari, très émue, très nerveuse. En voyant sa pâleur extrême, ses traits étirés, elle eut un léger serrement de cœur.

Jacques lui indiqua un siège, près de sa chaise-longue.

— Vous, savez ce que je viens d'apprendre, dit-il d'une voix altérée. J'ai beaucoup de chagrin... Je ne puis empêcher cela. Après la manière dont vous vous êtes conduite, ce serait vous faire injure de dissimuler avec vous. Ne soyez pas offensée.

— Offensée? Non. Ce serait absurde... Quel homme seriez-vous donc, si la mort d'une personne qui vous a fait oublier tant de choses vous laissait indifférent? Madame de Blanzac eût-elle vécu,

j'aurais trouvé le moyen de vous rendre votre liberté, je serais retournée en Amérique.

Jacques posa sa main sur celle d'Annie.

— Et qui vous dit que je vous aurais laissé partir? fit-il avec émotion. Vous êtes la marquise d'Anguilhon, la moitié de moi-même, la mère de mon fils. Ce sont des liens, ceux-là! Je n'aurais jamais pu être heureux, séparé de vous.

Une expression de plaisir éclaira le visage de la jeune femme.

— Jacques...

Elle s'arrêta rougissante, visiblement troublée.

— J'ai promis à Christiane de me réconcilier avec vous, d'oublier... J'y suis toute disposée.

— Parce que vous avez promis, seulement?

— Parce que je vous aime, répondit la marquise simplement.

M. d'Anguilhon, plus touché qu'il ne voulait le paraître, porta à ses lèvres la main qu'il avait gardée.

— C'est une bonne parole, cela, Annie, dit-il.

— Madame de Blanzac m'a assuré que j'avais la meilleure part. Elle devait le savoir. Je commence à le croire... Elle m'a dit encore qu'elle vous avait calomnié, que vous ne m'aviez pas épousée uniquement pour mon argent... que vous m'aimiez. Ah! c'est une grosse épine qu'elle m'a enlevée du cœur... La pensée que vous aviez pu mentir, jouer la comédie, était plus pénible que tout le reste.

— Et vous aurez confiance?

— Oui. Voyez-vous, j'ai beaucoup réfléchi depuis quelque temps. C'est peut-être vrai que vous ne pouviez empêcher... ce qui est arrivé. Une grande passion doit être une sorte de maladie... comme

le typhus, la petite vérole. Il n'y en a pas deux dans une vie, n'est-ce-pas?

— Non, non, Dieu merci!

— Eh bien! vous devez être vacciné, maintenant, et je suis tranquille.

Ceci avait été dit si sérieusement qu'un sourire vint aux lèvres de Jacques.

— Vous pouvez être tranquille, en effet, et quand une chose comme celle-là ne sépare pas les époux à jamais, elle les rapproche. Je vous sens plus près de moi que vous ne l'avez jamais été.

— C'est égal, fit Annie, après un instant de réflexion, je crois qu'une Française seule peut arriver à comprendre un Français.

Comme elle prononçait ces mots, madame d'Anguilhon entra. En voyant les jeunes gens la main dans la main, elle fit mine de se retirer.

— Venez, venez, ma mère, dit le marquis, nous avons une nouvelle à vous apprendre qui vous fera plaisir. Vous vous étiez sûrement aperçue que nous n'étions plus unis comme autrefois, ajouta-t-il, avec un peu d'embarras.

— Oui, et j'en ai été profondément affligée.

— Eh bien! nous sommes redevenus bons amis. J'ai manqué à certaine promesse, j'ai causé beaucoup de chagrin à Annie, et elle a pardonné...

— Comme toutes les marquises d'Anguilhon, dit la douairière, en posant sa main sur l'épaule de sa belle-fille. C'est d'autant plus méritoire de votre part, mon enfant, que vous avez été élevée dans d'autres idées, et que vous aviez fait de grands sacrifices à votre mari.

— Oh! je ne les regrette pas, je ne les ai jamais regrettés, répondit vivement la jeune femme.

— Maintenant, il faut que vous alliez tous les deux, passer quelques mois en Amérique. Vous pourrez faire le voyage avec les de Keradieu. Ils ne partent que le 25 juin. Jacques aura le temps de se remettre d'ici là.

Annie regarda son mari avec anxiété.

— Oui, nous irons en Amérique. C'était bien mon intention.

Le visage de la jeune femme s'éclaira de joie. Elle eut envie de baiser la main de Jacques. Elle n'osa pas, mais elle la mit contre sa joue, avec un délicieux sentiment de possession.

— Je suis si contente! dit-elle doucement.

XXXII

Madame d'Anguilhon était trop femme pour ne pas comprendre que le voisinage de l'hôtel de Blanzac devait être mauvais pour son fils. Elle demanda au médecin de lui ordonner le départ immédiat pour Blonay. Il se laissa emmener sans protester.

Le progrès de sa convalescence avait été interrompu et, pendant quelques semaines, le grand air, les forces du printemps, semblèrent impuissants à lui faire reprendre son cours.

Jacques avait quitté madame de Blanzac en pleine santé. Sa disparition lui paraissait, tantôt impossible, tantôt mystérieuse. Il ne croyait pas à

cette congestion pulmonaire. Plus il relisait son adieu, plus il était convaincu qu'elle avait cherché la mort et qu'on lui cachait la vérité. Il la voyait toujours, maintenant, comme après la scène terrible, s'éloigner, s'éloigner, d'un pas automatique, à travers l'enfilade des salons, se rapetisser, puis disparaître. Cette impression ressortie assez curieusement dans son cerveau, jetait en lui une désolation profonde. Il ignorait que son amour avait reçu le coup mortel, qu'il n'aurait jamais retrouvé auprès de Christiane, le bonheur d'autrefois. Il ne savait pas combien Dieu avait été miséricordieux en la rappelant. Non, il ne pouvait pas savoir, et il la regrettait passionnément. Ces regrets, et les pensées morbides qu'ils engendraient avaient le plus fâcheux effet sur son physique et son moral. Il éprouvait une lassitude extrême, dormait mal, et des pâleurs d'anémie se montraient sur son visage. Il ne s'intéressait plus à rien, pas même aux choses de Blonay. Par un sentiment de pudeur et de délicatesse, lorsqu'il se trouvait en présence de sa mère et de sa femme, il s'efforçait de surmonter sa tristesse. Jamais il n'apprécia mieux le caractère d'Annie que dans ce moment difficile. Elle ne lui faisait aucune question embarrassante, ne le fatiguait pas de ses attentions, et il lui savait gré d'avoir tant de tact.

La joie d'être réconciliée avec son mari, la pensée de revoir sa famille, chassait tous les souvenirs pénibles du cœur de la marquise. Le visage altéré de Jacques ne l'effrayait ni ne l'affligeait outre mesure. Elle était sûre que le voyage d'Amérique le remettrait complètement. Une seule chose l'in-

quiétait : il ne parlait pas de leur départ. Elle craignait, parfois, qu'au dernier moment, il ne trouvât un prétexte pour rester à Blonay et ne l'expédiât avec les de Keradieu. A chaque instant, elle tâtait le terrain, à la manière des femmes, en lui disant : « Nous ferons ceci ou cela, lorsque nous serons à New-York. » Il répondait invariablement : « Oui, oui, tout ce que vous voudrez », et le ton ne la rassurait qu'à demi. Elle ne comprenait pas que la perspective de voir un pays nouveau — un pays comme l'Amérique — pût le laisser aussi indifférent.

Non, dans ce moment, Jacques ne songeait guère au plaisir d'admirer la baie de New-York, le pont de Brooklyn et les aspects grandioses du Nouveau-Monde.

Il n'avait d'autre désir que de s'agenouiller sur a tombe de Christiane, de se rapprocher d'elle pendant quelques instants. Il y pensait jour et nuit. Il ne serait pas parti sans cela. Il n'osait pas annoncer à sa femme son intention d'aller à Blanzac, et il savait qu'elle serait blessée, si elle apprenait qu'il y avait été en cachette.

La marquise avait eu la sagesse de ne pas faire le silence autour du souvenir de Christiane. Elle en parlait souvent avec sa vieille admiration, comme d'une amie morte. La première fois qu'elle amena son nom dans la conversation, Jacques la regarda avec étonnement, il fut blessé comme par une profanation. Etait-elle donc si loin, qu'on osait l'évoquer ainsi ! Les natures simples déconcertent toujours les natures compliquées.

Un soir, que le marquis faisait semblant de lire,

pour ne pas être obligé de causer, Annie lui dit tout à coup :

— Jacques, n'irez-vous pas à Blanzac, avant notre départ? Il n'y a plus que dix jours, vous savez.

M. d'Anguilhon tressaillit violemment, et laissa tomber son livre. Une rougeur de flamme passa sur son visage.

— A Blanzac ? répéta-t-il, essayant de se remettre. Oui, je comptais y aller. Cela ne vous contrarie pas?

— Non. Ce qui me contrarierait, c'est que vous fissiez de la délicatesse maintenant, et qu'une fois en Amérique, vous eussiez des regrets. Vous seriez capable de raccourcir notre séjour ou de me planter là-bas, pour revenir faire cette visite. Je commence à vous connaître, ajouta-t-elle avec un sourire.

Jacques se leva et fit plusieurs tours dans le salon, pour se rendre maître de son émotion.

— Eh! bien, dit-il, au bout de quelques secondes, je partirai demain, je coucherai à Paris, et je serai de retour le jour suivant.

Puis, comme un enfant qui, transporté de joie par une permission obtenue, se sent disposé à faire tout ce qu'on désire, et même davantage, il ajouta :

— En revenant, je terminerai mes arrangements. J'ai été affreusement paresseux. Où en êtes-vous de vos préparatifs, vous?

— Ils sont presque terminés. Ni Catherine, ni moi n'avons eu besoin d'être stimulées, je vous assure! Je vous préviens que nous aurons un nombre effrayant de colis.

— Ah! ce qu'il s'en souciait des colis, maintenant! Elle pouvait bien emporter des centaines de malles, si cela lui plaisait!

— Annie, j'ai été bien égoïste et bien cruel, de vous tenir si longtemps éloignée des vôtres, dit Jacques, non sans un remords sincère.

— N'importe! interrompit brusquement la jeune femme. J'aurai davantage de plaisir à les revoir. Six années amènent plus de changements en Amérique que vingt en Europe. Ce sera presque un pays nouveau.

— Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir un bon caractère!

— Tous les nuages sont doublés de soleil (*every cloud has its silver lining*), comme nous disons en anglais, et je ne regarde que leur côté brillant C'est le moyen d'être heureux en ce monde, et de s'y amuser.

— C'est surtout le moyen de rendre les autres heureux, répondit le marquis.

Seule, une Française très supérieure ou très habile aurait pu agir comme Annie, et non sans un effort héroïque. La jeune Américaine, elle, qui ne savait pas combien est dangereuse la tombe toute fraîche d'une rivale, qui ne soupçonnait pas ce que peut être la communion entre les morts et les vivants, eût trouvé ridicule et mesquin de se montrer jalouse de Christiane. Elle était convaincue maintenant, qu'elle avait la meilleure part, cela lui suffisait. Elle pensait que Jacques devait désirer voir la tombe de la duchesse — voir la tombe... sa compréhension n'allait pas au delà. Elle lui avait parlé de cette visite, pour le mettre à l'aise et pour qu'il

ne fût pas tenté de la faire à son insu... Oh! oui, elle commençait à le bien connaître.

En apprenant ce qu'Annie avait fait, madame d'Anguilhon ne put s'empêcher de dire : « Oh! la bonne petite fille! quelle grandeur dans la simplicité! »

Le jour suivant, comme il l'avait annoncé, le marquis partit pour Paris. Toute apparence de langueur avait disparu de sa personne. On eût dit qu'on lui avait injecté quelque puissant élixir.

Il descendit à l'hôtel de Castiglione, et pour ne pas s'exposer à rencontrer quelque personne de sa connaissance, il passa la soirée dans son appartement. Le lendemain de bonne heure, il prit le chemin de la Rosette. Il savait combien ce pèlerinage serait douloureux, mais il lui semblait qu'il devait le faire, puis à la Rosette, il retrouverait quelque chose de Christiane... ses dernières traces ici-bas.

La vue de Toni en grand deuil, de son visage amaigri, sévère jusqu'à la dureté, lui serra le cœur. Soit que la nourrice, qui avait assisté Christiane jour et nuit, eût deviné que le marquis était la cause de sa mort, soit qu'elle fût trop émue pour pouvoir parler, elle ne lui dit rien et, sans un mot, lui ouvrit la villa silencieuse et vide.

Dès les premiers pas qu'il fit, Jacques chancela et dut s'appuyer contre le mur. Le parfum de Christiane, son indéfinissable parfum, flottait encore dans l'air. Il eut l'impression qu'elle était là. Il crut sentir sa présence. C'était horrible et doux. Les souvenirs d'amour et de bonheur, en se réveillant dans cette demeure désolée, produisirent chez le marquis une émotion douloureuse jusqu'à la vo-

lupté. Ah! elle était bien vide, la cage! Toutes les portes grandes ouvertes! Il n'y avait plus de lumière, plus de plantes, rien de vivant, et les meubles, poussés contre le mur, avaient la rigidité des choses qui ont perdu le contact humain.

Le cœur glacé, Jacques entra dans la chambre à coucher de Christiane. Il referma doucement la porte derrière lui, puis il alla s'agenouiller devant le lit et, le front sur cette couche, devenue froide et dure comme un cercueil, il expia les longues caresses, les communions défendues, sa faute... et toutes ses fautes. Sous l'impression du silence et de la mort, un sentiment religieux s'éveilla dans son âme et la purifia, comme une flamme vive. Quand il se releva, il avait sur le visage l'expression sereine et recueillie que laisse la prière. En promenant les yeux autour de lui, il avisa, au-dessus du bénitier, une branche de buis — le buis des pâques dernières. Il la prit et la serra dans son portefeuille.

Quelques moments plus tard, M. d'Anguilhon s'éloignait, emportant un merveilleux bouquet de roses pour la tombe de la duchesse. Il jeta un long regard d'adieu sur cette demeure, où leurs vies s'étaient mêlées pendant quelque temps. Il ne put se défendre d'un sentiment de joie, en pensant qu'elle disparaîtrait et qu'elle ne serait jamais profanée par d'autres amours.

Le marquis arriva vers trois heures à Orléans. Blanzac en était à une demi-heure. Il se fit conduire directement à la vieille chapelle, laissa la voiture sur la route, et prenant un chemin de traverse, il arriva, en quelques minutes, devant un

monceau de fleurs, fraîchement coupées, qui marquait la place où reposait Christiane.

La tombe d'une personne qui vous a appartenu, que l'on a aimée, affecte l'âme d'une manière différente que la tombe d'un parent. Il s'en dégage quelque chose de mystérieux. Dans les premiers temps surtout, on sent très nettement que le lien n'est pas tout à fait rompu, que l'amour est vraiment plus fort que la mort.

A peine les genoux de Jacques eurent-ils touché la terre, qui recouvrait la duchesse, qu'il éprouva un étrange bonheur. Non, elle n'avait pas complètement disparu. Cette idée de disparition, qui lui avait causé de si cruelles angoisses, s'effaça instantanément. Il lui sembla qu'il la retrouvait et un peu de joie traversa son chagrin. Il lui dit des paroles tendres, lui promit de faire du bien, beaucoup de bien, comme elle l'avait désiré, et de garder son souvenir jusqu'à la fin. Sa visite fut longue. Il ne pouvait se décider à la quitter. Deux fois il revint sur ses pas, comme si elle l'eût retenu. Avant de partir, il promena les yeux autour de lui... C'était bien là la sépulture qu'elle avait rêvée. Les arbres qui boisaient la colline s'arrêtaient à une cinquantaine de mètres, et entouraient sa tombe et la vieille chapelle, comme un lieu sacré. Et se rappelant ses dernières volontés, il fut profondément attendri. Elle avait voulu dormir seule son dernier sommeil. Il devinait pourquoi... Elle avait été fidèle jusqu'au delà.

Cette visite à la tombe de Christiane avait dissipé les idées morbides de Jacques et laissé dans son âme une de ces douleurs saines, qui trempent le caractère d'un homme.

Aussitôt rentré chez lui, il s'occupa activement de ses affaires. Pour être agréable à Annie, il se déclara enfin enchanté d'aller en Amérique, et lui promit d'être aimable avec tout le monde, même avec les demoiselles Villars.

Le 23 juin, les jeunes gens quittèrent Blonay, en y laissant la marquise et le petit Philippe. Ils retrouvèrent les de Keradieu au Havre. Guy de Nozay et plusieurs de leurs amis étaient venus jusque-là, pour leur dire adieu. La marquise avait invité Guy à les accompagner; il avait refusé en promettant d'être du prochain voyage. Par un de ces sentiments chevaleresques qui se trouvaient dans sa nature, il n'avait pas voulu abandonner si tôt Christiane. Tout le monde partait..... Il resterait, lui.

Quand la *Touraine* se mit en marche, le visage de Catherine s'épanouit tout à fait.

— Enfin « Miss Annie », nous voici en route! s'écria-t-elle joyeusement.

— Je commence vraiment à croire à notre départ, répondit Annie en souriant.

— Il y a six ans, n'est-ce pas, que vous avez quitté New-York? demanda madame de Keradieu.

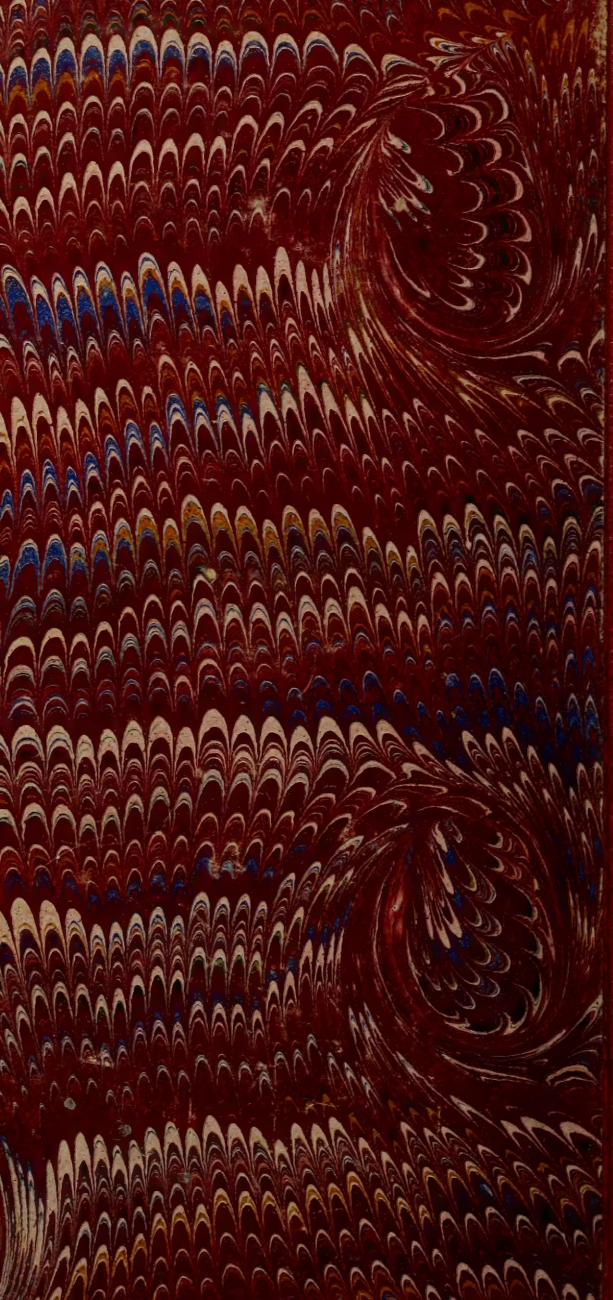
— Oui... six ans! Si l'on m'avait dit que je resterais tout ce temps sans retourner en Amérique, j'aurais été désespérée... Et puis, cela a passé, comme un rêve...

FIN

42. — Paris. — Imp. Hennuyerlé et Cie.

PQ
2611
.A9M6

DE COULEVAIN

Noblesse américaine.

PQ
2611
.A9N6